



| | |
|------------------------------|-----------|
| PREMIÈRE PARTIE | 3 |
| 1 | 3 |
| 2 | 16 |
| 3 | 29 |
| 4 | 38 |
| DEUXIÈME PARTIE | 47 |
| 5 | 47 |
| 6 | 61 |
| 7 | 73 |
| 8 | 86 |
| 9 | 100 |
| 10 | 117 |
| 11 | 129 |
| 12 | 146 |
| 13 | 158 |
| 14 | 167 |
| 15 | 177 |
| 16 | 190 |
| 17 | 200 |
| 18 | 210 |
| 19 | 225 |
| 20 | 237 |
| 21 | 252 |

| | |
|--|---------------------|
| 22 | 264 |
| 23 | 278 |
| 24 | 288 |
| Épilogue | 296 |
| Note de l'auteur | 297 |

PREMIÈRE PARTIE

Mars 1820 Londres

... Je n'irai pas jusqu'à affirmer que c'est une partie de plaisir, mais cela n'est pas si pénible. Il y a des femmes, après tout, et là où il y a des femmes, je ne saurais m'ennuyer...

Extrait d'une lettre de Michael Stirling à son cousin John, comte de Kilmartin, postée du 52e régiment d'infanterie pendant les guerres napoléoniennes.

Dans toute vie, il y a un tournant décisif. Un moment si intense, à la fois si puissant, si évident que l'on a l'impression d'avoir reçu un coup au cœur et que, le souffle court, on sait, sans le moindre doute possible, que notre existence vient de basculer définitivement.

Pour Michael Stirling, cet instant survint le jour où ses yeux se posèrent pour la première fois sur Francesca Bridgerton.

Ce séducteur impénitent, cet expert en chassés-croisés amoureux qui n'aimait rien tant que se laisser prendre au piège pour mieux savourer sa victoire, ce libertin qui avait toujours su caresser, embrasser et posséder sans jamais engager son cœur, n'eut besoin que d'un regard pour s'éprendre de Francesca Bridgerton, avec une telle passion que c'est un miracle s'il parvint à n'en rien montrer.

Hélas pour lui, Francesca ne devait plus s'appeler Bridgerton que pendant trente-six heures ! Au grand désespoir de Michael, l'événement qui justifiait leur rencontre était un dîner donné en l'honneur de son mariage imminent avec un cousin à lui.

La vie était ironique, songeait-il parfois lorsqu'il était dans de bonnes dispositions.

Lorsqu'il était de mauvaise humeur, il la qualifiait d'un tout autre terme.

Et son état d'esprit, depuis qu'il s'était épris de la femme de son plus proche cousin, n'était pas souvent au beau fixe.

Certes, il le cachait bien; cela n'aurait pas été convenable d'afficher un air maussade. Une bonne âme un peu trop perspicace aurait pu s'en rendre compte et - ce qu'à Dieu ne plaise ! - lui demander s'il allait bien. Et même si Michael n'était pas peu fier de ses capacités à tromper l'ennemi (après tout, il avait séduit plus de femmes que l'on n'en pouvait compter, et cela sans jamais être défié en duel)... eh bien, la désagréable réalité, c'était que jamais il n'avait été amoureux, et que s'il existait une période de la vie où un homme était en grand danger de perdre toute sa belle assurance lorsqu'on l'interrogeait trop directement, c'était bien celle-ci.

Aussi continuait-il de rire, de plaisanter et de séduire les femmes, en feignant de ne pas remarquer qu'il avait tendance à fermer les yeux lorsqu'il les mettait dans son lit. En revanche, il ne se rendait plus du tout à la messe. À

quoi bon prier pour sauver son âme? Il n'y songeait même plus. D'autant que l'église paroissiale de Kilmartin datait de 1432 et que ses vénérables murs n'auraient pas supporté l'impact de l'éclair...

Car si le Seigneur décidait de foudroyer un pécheur, il ne pouvait choisir que Michael Stirling.

Michael Stirling, pécheur impénitent.

Il imaginait bien cela sur ses cartes de visite. En vérité, il l'aurait volontiers fait imprimer - son sens

de l'humour avait une certaine tendance à la noirceur - s'il n'avait été convaincu que sa mère en mourrait sur-le-champ.

Aussi libertin fût-il, il ne ressentait nul besoin de torturer la femme qui l'avait mis au monde.

Étrangement, jamais il n'avait vu le péché dans cette vie débridée. Il ne le voyait toujours pas. Ses conquêtes avaient toutes été consentantes, cela va de soi. On ne séduit pas une femme qui ne veut pas de vous, du moins pas si l'on entend le mot « séduction » dans son véritable sens et que l'on prend bien garde à ne pas confondre celle-ci avec le viol. Il était impératif qu'elles soient d'accord; si elles ne l'étaient pas, s'il ressentait ne fût-ce que l'ombre d'une hésitation, il tournait les talons. Jamais il n'avait été la proie de passions si incontrôlables qu'il ne puisse refréner ses ardeurs.

En outre, jamais il n'avait séduit une vierge ni couché avec une femme mariée. Quoique... Puisqu'il faut être honnête avec soi-même, y compris lorsque l'on mène une vie de débauche, il reconnaissait qu'il avait couché avec des femmes mariées, et plus d'une, mais uniquement si leurs époux ne les satisfaisaient pas, et encore, à la condition expresse qu'elles aient déjà mis au monde deux héritiers mâles, trois si l'un des deux premiers semblait de constitution frêle.

Un homme se devait d'avoir des principes, tout de même.

Alors une femme comme elle... Cela aurait été inconcevable. Absolument inacceptable. L'ultime transgression (et il en avait quelques-unes à son actif) qui aurait définitivement noirci son âme, ou à tout le moins - en admettant qu'il continue d'être assez fort pour ne pas céder à ses appétits - l'aurait teintée d'une ténébreuse nuance de charbon. Parce que ceci... ceci...

Il désirait l'épouse de son cousin.

Il désirait l'épouse de John.

John!

John, nom de nom, qui était plus qu'un frère n'aurait pu être pour lui s'il en avait eu un. John, dont la famille l'avait accueilli à la mort de son père. John, dont le père l'avait élevé, lui avait appris à être un homme. John, avec qui...

Malédiction ! Avait-il vraiment besoin de s'infliger cela ? Il pourrait passer une semaine à dresser la liste de toutes les raisons pour lesquelles il irait directement rôti en enfer pour avoir choisi de s'éprendre, entre toutes les femmes, de l'épouse de John.

Et aucune de ces raisons ne changerait jamais un fait très simple : il ne pouvait pas l'avoir.

Il ne pourrait jamais avoir Francesca Bridgerton Stirling.

En revanche, songea-t-il avec un petit rire sans joie tandis qu'il s'adossait au canapé, jambes négligemment croisées, les yeux rivés sur John et Francesca qui, de l'autre côté du salon, riaient, souriaient, se dévoraient du regard sans la moindre pudeur, en revanche, il pouvait reprendre un verre.

— Ça, je peux, murmura-t-il en vidant d'un trait celui qu'il avait à la main.

— Que dis-tu ? s'enquit John.

Enfer ! Son cousin avait toujours l'ouïe aussi fine.

Michael se composa un sourire de façade et leva son verre.

— À la vôtre ! déclara-t-il, endossant à la perfection son personnage de bon vivant.

Ils se trouvaient à Londres, à Kilmartin House, qu'il ne fallait pas confondre avec Kilmartin (non pas Kilmartin House, ni Kilmartin Castle, juste Kilmartin), là-bas en Écosse, où tous deux avaient grandi, ni avec l'autre Kilmartin House située à Edimbourg. Leurs ancêtres manquaient singulièrement d'imagination, s'était souvent dit Michael. Il y avait aussi Kilmartin Cottage (si l'on pouvait appeler « cottage » une bâtisse de vingt-deux pièces), Kilmartin Abbey et, bien entendu, Kilmartin Hall. Michael se demandait bien pourquoi aucun de ses aïeux n'avait songé

à donner leur patronyme à l'une des résidences familiales. « Stirling House »

aurait été tout à fait respectable, à son avis. Sans doute les premiers Stirling, aussi ambitieux que dépourvus d'imagination, étaient-ils si entichés de leur tout nouveau titre de noblesse qu'ils n'avaient même pas eu l'idée de nommer autrement leurs possessions.

Michael ricana, le nez dans son verre de whisky. C'était un miracle qu'il ne soit pas en train de boire une tasse de thé Kilmartin, assis dans un fauteuil Kilmartin. En vérité, cela aurait peut-être été le cas si sa grand-mère avait trouvé le moyen d'y parvenir sans compromettre sa famille dans le monde du commerce. Ce tyran en jupons éprouvait une telle fierté pour son nom que l'on aurait pu croire que Stirling était son nom de naissance et non de femme mariée. Pour sa part, la comtesse de Kilmartin (sa grand-mère, donc) se plaçait sur un pied d'égalité avec les plus grands du royaume, et elle avait fait la grimace dans plus d'un dîner lorsqu'elle avait dû céder la préséance à une marquise ou à une duchesse anoblie de la veille.

Devant la reine, peut-être... songea Michael avec flegme. Oui, sans doute la grand-mère Stirling se serait-elle inclinée devant la reine d'Angleterre, mais il ne l'imaginait pas faire preuve de déférence devant n'importe quelle autre femme.

Elle aurait approuvé Francesca Bridgerton. Sans doute aurait-elle fait la dégoûtée en apprenant que le père de celle-ci n'était qu'un simple vicomte, mais les Bridgerton étaient une vieille famille extrêmement appréciée - et, s'il lui en prenait l'envie, très puissante. En outre, Francesca se tenait bien droite, ses manières étaient fières et elle possédait un redoutable sens de l'humour. Si elle avait eu cinquante ans de plus et que sa beauté ait commencé à se faner, elle aurait fait une amie idéale pour la grand-mère Stirling.

Désormais, Francesca était la comtesse de Kilmartin et l'épouse de John, lequel, bien que d'un an

le cadet de Michael, avait toujours été traité dans la famille Stirling avec les égards dus à l'aîné. Après tout, il était l'héritier du titre. Leurs pères étaient jumeaux, mais celui de John était venu au monde sept minutes avant celui de Michael.

Ç'avait été les sept minutes les plus cruciales de la vie de Michael, et il n'y avait même pas assisté !

— Qu'allons-nous faire pour notre deuxième anniversaire de mariage ?

s'enquit Francesca en traversant le salon pour aller s'asseoir devant le piano.

— Ce que tu voudras, répondit John.

Francesca se tourna vers Michael. Même à la faible lueur des chandelles, ses yeux demeuraient d'un bleu intense. Ou peut-être était-ce seulement parce que Michael en connaissait par cœur toutes les nuances. Ses rêves étaient teintés de bleu depuis quelque temps. Une couleur qui aurait dû s'appeler le bleu Francesca.

— Michael ? fit-elle, d'un ton insistant qui indiquait qu'elle venait déjà de l'appeler.

— Désolé.

Il lui décocha le sourire en coin dont il s'était fait une spécialité. Personne ne le prenait au sérieux quand il affichait cette expression, ce qui était

précisément le but.

— Je n'écoutais pas, ajouta-t-il.

— Auriez-vous une idée ?

— Pour... ?

— Notre anniversaire de mariage.

Si elle lui avait décoché une flèche, elle n'aurait pu la lui planter plus durement dans le cœur. Pourtant, il se contenta de hausser les épaules, doué qu'il était devenu à feindre la nonchalance en sa présence.

— Ce n'est pas mon anniversaire, lui rappela-t-il.

— Je le sais bien.

Il ne la regardait pas, mais elle s'exprimait comme si elle avait levé les yeux au ciel.

Ce qu'elle n'avait pas fait, Michael en était certain. Au cours des deux années passées, il avait si bien appris à la connaître que c'en était un supplice. Il savait que Francesca ne levait jamais les yeux au ciel. Lorsqu'elle était d'humeur espiègle, ou ironique, ou même sarcastique, cela se devinait à sa voix et à sa façon bien à elle de pincer la bouche. Elle ne ressentait pas le besoin de lever les yeux au ciel. Elle se contentait de darder sur vous un regard direct, retroussait imperceptiblement les lèvres et...

La gorge de Michael se serra. Il le dissimula en buvant une gorgée de whisky.

Un gentleman n'était pas supposé avoir passé tant de temps à étudier les lèvres de l'épouse de son cousin.

— Croyez-moi, reprit-elle tout en effleurant d'une main paresseuse les touches du piano, je sais fort bien qui j'ai épousé.

— Je n'en doute pas, marmonna-t-il.

— Pardon ?

— Poursuivez.

Elle pinça la bouche avec irritation. Il lui avait souvent vu prendre cette expression, surtout lors de ses échanges avec ses frères.

— Je vous demande votre avis, expliqua-t-elle, parce que vous savez vous amuser.

— Je sais m'amuser ? répéta-t-il.

Michael savait que c'était ainsi que tout le monde le voyait - ne l'appelait-on pas le roi de la nuit ? -, mais il détestait que Francesca le lui rappelle. Cela lui donnait l'impression d'être frivole et superficiel.

Ce qui ne faisait qu'aggraver son humeur, car il savait que c'était probablement la vérité.

— Vous n'êtes pas d'accord ? s'étonna-t-elle.

— Si, bien sûr, marmonna-t-il, mais je n'ai pas l'habitude que l'on me demande des conseils pour les anniversaires de mariage, vu qu'il est évident que je n'ai aucun talent dans ce domaine.

— Pas du tout, protesta-t-elle.

— C'est parti ! s'esclaffa John en s'installant plus confortablement dans son fauteuil, son édition du matin du Times entre les mains.

— Vous n'avez jamais fait l'expérience du mariage, insista Francesca. Alors qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que vous n'avez aucun talent pour cela ?

Michael esquissa un sourire ironique.

— Je croyais que c'était assez clair pour tous ceux qui me connaissent. Du reste, quel besoin ai-je de me marier ? Je n'ai ni titre ni propriétés...

— Tu possèdes des biens, l'interrompit John, prouvant qu'il écoutait derrière son journal déplié.

— Je possède quelques biens, rectifia Michael, que je serai ravi de transmettre à vos enfants puisque, de toute façon, c'est de John que je les tiens.

En voyant Francesca regarder son mari, Michael sut exactement ce qu'elle pensait. John lui avait fait don de ces propriétés pour qu'il ait un but dans la vie, car il était désœuvré depuis qu'il avait quitté l'armée, quelques années auparavant. Et même si John ne le lui avait jamais avoué, il savait qu'il se sentait coupable de ne pas être allé sur le Continent se battre pour l'Angleterre, le laissant affronter seul le danger.

Seulement, John était l'héritier d'un comté. C'était pour lui un devoir que de se marier et d'avoir une nombreuse descendance. Personne n'avait attendu de lui qu'il parte à la guerre.

Michael s'était souvent demandé si, en lui offrant cette propriété - un confortable manoir de belle apparence, avec vingt acres de bonnes terres -, John n'avait pas fait acte de contrition. Et il soupçonnait fort Francesca de se poser la même question.

Une question qu'elle n'avait jamais formulée à haute voix. Francesca se montrait d'une remarquable perspicacité en ce qui concernait la gent masculine, peut-être parce qu'elle avait grandi au milieu de garçons. Elle savait exactement ce qu'il ne fallait pas demander à un homme.

Ce qui n'était pas sans inquiéter Michael. Il pensait avoir réussi à dissimuler ses sentiments, mais si elle avait deviné ? Bien entendu, elle n'en parlerait pas, fût-ce par allusion. Sur ce point, ironie du sort, ils étaient semblables, elle et lui. Si Francesca le soupçonnait de s'être épris d'elle, jamais elle ne changerait quoi que ce soit à son comportement.

— Je pense que vous devriez aller à Kilmartin, déclara-t-il tout à trac.

— En Écosse ? demanda Francesca en appuyant doucement sur un si bémol.

Alors que la saison va bientôt commencer ?

Michael se leva, soudain pressé de partir. Il n'aurait jamais dû venir.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il. Vous adorez Kilmartin. Avec un attelage équipé d'une bonne suspension, le voyage n'est pas si long.

— Tu seras des nôtres ? voulut savoir John.

— Je ne pense pas, répondit Michael, ironique.

Comme s'il avait envie de les voir fêter deux années de félicité conjugale ! Cela ne ferait que lui rappeler ce qu'il ne pourrait jamais avoir. Et donc ranimer sa culpabilité... voire l'accroître. Il n'avait nul besoin de tels rappels. Il les subissait déjà chaque jour qui passait.

La femme de ton cousin tu ne convoiteras pas.

Moïse devait avoir oublié ce commandement.

— J'ai une foule de choses à faire ici, reprit-il.

— Vraiment ? s'étonna Francesca, les yeux soudain brillants de curiosité. Quel genre de choses ?

— Vous savez bien, maugréa-t-il. Organiser ma vie dissolue et oisive. Cela demande un certain investissement personnel.

Francesca bondit sur ses pieds.

Enfer ! Elle se dirigeait à présent vers lui. C'était cela, le pire. Lorsqu'elle le touchait.

Elle posa la main sur son avant-bras. Il s'interdit de tressaillir.

— Je n'aime pas vous entendre parler ainsi, lâcha-t-elle.

Michael jeta un coup d'œil à John, qui venait de lever son journal un peu plus haut dans l'attitude de celui qui n'écoutait pas.

— Auriez-vous l'intention de jouer les bonnes fées ? demanda-t-il d'un ton maussade.

Elle eut un mouvement de recul.

— Nous vous aimons beaucoup.

Nous. Nous ! Pas moi, ni John... Encore un subtil rappel qu'elle et lui ne faisaient qu'un. John et Francesca. Lord et lady Kilmartin. Ce n'était pas ce qu'elle avait voulu dire, bien sûr, mais c'était tout de même ce qu'il entendait.

— Moi aussi, je vous aime beaucoup, assura-t-il, s'attendant presque à voir un nuage de sauterelles traverser le salon en guise de punition.

— Je sais, répondit-elle, aveugle à sa détresse. Je n'aurais pu rêver meilleur cousin que vous. Cela dit, je voudrais vous voir heureux.

Michael glissa un nouveau regard du côté de son cousin, assorti d'une prière muette qui se résumait en deux mots : À l'aide !

Renonçant à faire semblant de lire, John posa son journal.

— Francesca, ma chérie, Michael est un grand garçon. Il trouvera le bonheur qui lui conviendra. Quand cela lui conviendra.

Francesca pinça les lèvres, visiblement vexée. Non seulement elle n'aimait pas être contrariée, mais elle n'avait manifestement aucune envie de reconnaître qu'elle ne pouvait organiser son petit monde - et l'existence de ceux qui le peuplaient - selon ses propres désirs.

— Il faudrait que je vous présente ma sœur, insista-t-elle.

Tonnerre de Dieu !

— J'ai déjà rencontré votre sœur, lui rappela Michael. Toutes vos sœurs, en fait. Même celle qui est encore au berceau.

— Hyacinthe n'est pas...

Elle s'interrompit, puis :

— Je vous accorde que Hyacinthe ne convient pas, mais Éloïse...

— Je n'épouserai pas Éloïse, l'interrompit Michael.

— Je ne vous en demande pas tant! Invitez-la juste une ou deux fois à danser.

— Je l'ai déjà fait. Et je m'en tiendrai là.

— Tout de même, je...

— Francesca, culpa John.

Il avait parlé d'un ton calme, mais le message était clair. Assez.

Michael l'aurait embrassé ! Certes, John croyait ne lui avoir épargné rien de plus qu'une vaine irruption, bien féminine, dans ses affaires personnelles. En aucun cas il ne pouvait avoir deviné qu'en vérité, il était en train d'essayer d'estimer le niveau de culpabilité que l'on pourrait atteindre lorsque l'on était fou amoureux de la femme de son cousin et sœur de son épouse.

Bonté divine, se marier avec Éloïse Bridgerton ! Francesca voulait-elle le tuer ?

— Si nous allions faire un tour tous les trois ? proposa-t-elle soudain.

Michael regarda par la fenêtre. Les dernières lueurs du jour s'éteignaient dans le ciel.

— N'est-il pas un peu tard ? hasarda-t-il.

— Pas avec deux solides gardes du corps. Et, de toute façon, les rues de Mayfair sont éclairées. Nous ne risquons absolument rien.

Elle se tourna vers son mari.

— Qu'en dis-tu, mon chéri ?

— J'ai un rendez-vous ce soir, répondit John en consultant sa montre de gousset. Allez-y, Michael et toi.

Une preuve supplémentaire qu'il ne soupçonnait pas un instant ses sentiments, songea Michael.

— Vous vous entendez si bien, tous les deux, ajouta-t-il.

Francesca se tourna vers Michael, le sourire aux lèvres, et il sembla à celui-ci qu'elle se logeait un peu plus profondément dans son cœur.

— Vous êtes d'accord ? s'enquit-elle. J'ai désespérément besoin d'air frais, maintenant que la pluie a cessé. Et je dois avouer que je suis d'une humeur bizarre depuis ce matin.

— Bien entendu, répondit Michael.

Tout le monde savait qu'il n'avait pas de rendez-vous d'affaires, sa vie étant exclusivement vouée à la débauche.

En outre, il ne pouvait pas résister à Francesca. Il savait qu'il aurait dû se tenir à l'écart et ne jamais s'autoriser à se trouver seul en sa compagnie.

Certes, jamais il ne céderait à ses appétits, mais, pour autant, avait-il vraiment besoin de s'infliger un tel tourment ? Il finirait tout de même la journée seul dans son lit, brisé par le désir et, dans des proportions égales, par la culpabilité.

Seulement, lorsqu'elle lui souriait ainsi, il ne pouvait pas dire non. Et il n'était manifestement pas assez fort pour se priver d'une heure en sa présence.

Parce que c'était tout ce qu'il aurait jamais d'elle : sa présence. Jamais il n'y aurait de baisers volés, de regards insistants, de caresses furtives. Et encore moins de tendres murmures ou de gémissements de plaisir...

Tout ce qu'il aurait d'elle, c'était son sourire et sa compagnie. Et, pauvre fou qu'il était, il se contentait de ces miettes.

— Donnez-moi juste le temps d'aller chercher ma cape, dit-elle en s'arrêtant sur le seuil de la pièce.

— Ne t'attarde pas, lui recommanda John. Il est déjà 19 heures passées.

— Je serai en sécurité, avec Michael pour me protéger, le rassura-t-elle.

Mais ne t'inquiète pas, je ferai vite.

Puis, lui adressant un sourire coquin, elle ajouta :

— Je suis toujours rapide.

Michael détourna les yeux en voyant son cousin rougir. Tonnerre ! Il ne voulait pas savoir ce qu'elle entendait par ce «Je suis toujours rapide». Hélas, cela pouvait avoir de nombreuses significations, toutes plus délicieusement érotiques les unes que les autres ! Et il risquait fort de finir la soirée à les passer toutes en revue, en imaginant qu'elle lui en faisait la démonstration...

Il tira sur sa cravate. Peut-être pouvait-il encore se soustraire à cette promenade. Peut-être pourrait-il rentrer chez lui et prendre un bain froid. Ou, mieux, se trouver une femme consentante dotée de longs cheveux auburn et, s'il avait de la chance, d'yeux bleu marine.

— Je suis désolé, dit John une fois sa femme sortie.

Michael chercha son regard. Son cousin ne parlait tout de même pas de l'allusion de Francesca?

— Sa façon d'insister, reprit John. Tu es assez jeune. Tu n'as pas besoin de te marier pour l'instant.

— Tu es plus jeune que moi, répliqua Michael, surtout pour le contredire.

— Oui, mais moi, j'ai rencontré Francesca...

John haussa les épaules d'un geste fataliste,

comme si cela expliquait tout. Ce qui était le cas, en vérité.

— Elle ne m'ennuie pas, assura Michael.

— Bien sûr que si. Je l'ai vu sur ton visage.

C'était bien là le problème. John pouvait effectivement le deviner à son expression. Personne au monde ne le connaissait mieux que lui. Si quelque chose le contrariait, John s'en apercevait aussitôt. Le miracle, c'était qu'il ne comprenne pas pourquoi il était aussi mal à l'aise.

— Je vais lui demander de te laisser tranquille, promit John. Mais dis-toi qu'elle n'agit ainsi que par affection.

Ne sachant que répondre, Michael lui adressa un sourire contraint.

— Merci de l'emmener se promener, poursuivit John en se levant. Elle a tourné en rond toute la journée à cause de la pluie. Elle dit qu'elle étouffe, à l'intérieur.

— À quelle heure est ton rendez-vous ? s'enquit Michael.

— 21 heures, répondit John en se dirigeant vers le couloir. Je dois m'entretenir avec lord Liverpool.

— Pour ton travail parlementaire ?

John hocha la tête. Il prenait très au sérieux sa position à la Chambre des lords. Michael s'était souvent demandé s'il aurait assumé ses obligations avec la même application s'il était né titré.

Probablement pas... Mais, en vérité, cela n'était pas très important, n'est-ce pas

?

Il regarda John se masser la tempe gauche.

— Est-ce que ça va ? Tu as l'air un peu...

Il n'acheva pas sa phrase, incapable de se montrer plus précis. John ne donnait pas l'impression d'aller très bien, voilà tout ce qu'il savait. Et il connaissait bien John - sans doute mieux que Francesca elle-même.

— Une grosse migraine, marmonna son cousin. Ça dure depuis ce matin.

— Veux-tu que je fasse apporter du laudanum ?

John secoua la tête.

— Je déteste cela. Ça me brouille l'esprit, et j'ai besoin d'avoir les idées claires pour mon entrevue avec lord Liverpool.

Michael hocha la tête.

— Tu es bien pâle, insista-t-il.

— Vraiment ? dit John en pressant un peu plus fort les doigts sur ses tempes.

Je crois que je vais aller m'étendre. Après tout, je ne dois pas partir avant une heure.

— Très bien, approuva Michael. Veux-tu que je demande que l'on te réveille ?

John secoua la tête.

— Je le dirai moi-même à mon valet.

Les deux cousins sortirent du salon pour trouver Francesca qui descendait l'escalier. Drapée dans une longue cape de velours bleu nuit, elle savoura visiblement les regards admiratifs des deux hommes.

En parvenant à la dernière marche, elle fronça les sourcils.

— Quelque chose ne va pas, mon chéri? demanda-t-elle à son mari.

— Un simple mal de tête, répondit celui-ci. Ce n'est rien.

— Tu devrais aller t'allonger.

John sourit faiblement.

— Je viens juste de dire à Michael que c'était ce que j'allais faire. Je vais demander à Simons de me réveiller à l'heure pour mon rendez-vous avec lord Liverpool.

— Au sujet des réformes antirévolutionnaires ?

John hocha la tête.

— Oui, et du retour à l'étalon-or. Je t'en ai parlé au petit déjeuner si tu te souviens.

— N'oublie pas de...

Elle s'interrompit et sourit tout en secouant la tête.

— Enfin, tu connais mon sentiment.

John sourit puis, se penchant vers elle, déposa un tendre baiser sur ses lèvres.

— Je connais toujours tes sentiments, ma chérie.

Michael feignit de regarder ailleurs.

— Pas toujours, répliqua-t-elle d'un ton espiègle et chaleureux.

— Quand c'est important, si.

— Exact, admit-elle. Moi qui voulais jouer les belles mystérieuses, c'est raté.

Il l'embrassa de nouveau.

— Personnellement, je préfère lire en toi comme dans un livre ouvert.

Michael émit une petite toux discrète. Pourquoi était-il si mal à l'aise ? John et Francesca se comportaient exactement de la même façon que d'habitude.

Comme nombre de gens le disaient, ils formaient un couple parfait. Toujours d'accord l'un avec l'autre, et aussi amoureux qu'au premier jour.

26

27

— Il se fait tard, déclara Francesca. Il est temps de faire cette promenade.

John hocha la tête et ferma les paupières un instant.

— Tu es certain que cela va aller? s'inquiéta-t-elle.

— Mais oui, ce n'est qu'une migraine.

Francesca s'empara du bras que Michael lui offrait.

— Pense à prendre du laudanum en rentrant de ton rendez-vous si tu ne veux pas le faire maintenant, dit-elle par-dessus son épaule au moment où ils atteignaient la porte.

John acquiesça vaguement, puis se dirigea vers l'escalier.

— Pauvre John, murmura-t-elle en posant le pied sur le perron.

Elle prit une profonde inspiration, puis poussa un long soupir.

— Je déteste avoir la migraine. Je trouve cela extrêmement pénible.

— Cela ne m'arrive jamais, avoua Michael.

— Vraiment ?

Elle leva les yeux vers lui tout en lui adressant un sourire en coin, avec tant de complicité que c'en était douloureux.

— Vous avez bien de la chance, ajouta-t-elle.

Michael faillit éclater de rire. Il partait pour une promenade nocturne avec, à son bras, la femme qu'il aimait.

Oui, il avait bien de la chance !

... et si la situation était catastrophique, tu serais bien capable de me le cacher. En ce qui concerne les femmes, tâche au moins de t'assurer qu'elles sont propres et exemptes de maladies. À part cela, fais ce qu'il faut pour rendre ta vie supportable. Et, s'il te plaît, essaie de ne pas te faire tuer. Au risque de paraître ridiculement sentimental, je ne sais pas ce que je ferais sans toi...

Extrait d'une lettre du comte de Kilmartin à son cousin, Michael Stirling, envoyée au 52^e régiment d'infanterie pendant les guerres napoléoniennes.

Malgré tous ses défauts - et Francesca était prête à admettre qu'ils étaient nombreux -, Michael Stirling était un homme absolument irrésistible.

C'était un épouvantable séducteur (elle l'avait vu à l'œuvre, et force lui était de reconnaître que des femmes d'ordinaire intelligentes perdaient tout bon sens lorsqu'il décidait de déployer tout son charme), et il n'abordait certainement pas l'existence avec le sérieux que John et elle auraient aimé, mais en dépit de cela, elle ne pouvait s'empêcher de l'adorer.

C'était le meilleur ami que John eût jamais eu - jusqu'à ce qu'il se marie avec elle, bien sûr - et, au fil

des deux années passées, il était également devenu le plus proche confident de Francesca.

C'était amusant. Qui aurait cru qu'elle compterait un homme parmi ses amis les plus proches ? Certes, elle n'était pas distante avec les hommes - avec quatre frères, la plus féminine des créatures avait tendance à perdre un peu de sa délicatesse -, mais elle n'était pas comme ses sœurs. Daphné et Éloïse (et même Hyacinthe, pensait-elle, bien qu'elle soit encore un peu jeune pour que l'on puisse en juger) étaient d'un naturel ouvert et chaleureux. Elles faisaient partie de ces femmes qui excellaient à la chasse et au tir, et à qui de tels exploits attiraient le qualificatif de « vraies camarades ». Les hommes étaient à l'aise en leur présence, et ce sentiment était réciproque.

Elle, en revanche, était différente. À vrai dire, elle avait toujours eu l'impression de ne pas être comme les membres de sa famille. Elle les aimait de tout son cœur, et elle aurait donné sa vie pour n'importe lequel d'entre eux, mais même si elle arborait les caractéristiques physiques des Bridgerton, à l'intérieur, il lui semblait être un changelin, l'un de ces enfants des fées échangés à la naissance contre un bébé humain.

Alors que les membres de sa tribu étaient extravertis, elle était... non pas timide, précisément, mais plus réservée, plus prudente dans ses déclarations.

Elle avait la réputation d'être ironique et pleine d'esprit, et elle devait reconnaître qu'elle résistait rarement à la tentation d'épingler ses frères et sœurs d'une remarque pince-sans-rire. Il ne fallait y voir que de l'amour, bien sûr, et peut-être une pointe de désespoir lié à un trop long séjour parmi les siens, mais dans la mesure où ceux-ci lui répondaient sur le même ton, c'était de bonne guerre.

Tel était l'esprit qui régnait dans sa famille. On riait, on plaisantait, on se taquinait. La contribution de Francesca au vacarme ambiant était juste un peu moins bruyante que celle des autres, et un peu plus finement subversive.

Francesca se demandait parfois si une part de son attirance pour John ne s'expliquait pas tout simplement par le fait qu'il l'avait arrachée au chaos qui régnait si souvent chez les Bridgerton. Non pas qu'elle n'éprouvât pas d'amour pour lui ! Elle l'adorait, elle l'aimait de tout son être. Il était son âme sœur, son alter ego... mais, étrangement, ç'avait été un soulagement de quitter la maison de sa mère pour mener une vie plus paisible aux côtés de John, dont le sens de l'humour était semblable au sien.

Il la comprenait avant même qu'elle parle.

Il la comblait.

Elle avait ressenti une curieuse impression lorsqu'elle avait fait sa connaissance, comme si elle était une pièce d'un puzzle qui venait de trouver sa place près d'une autre. Au demeurant, leur première rencontre n'avait pas été placée sous le signe d'une passion torride. En vérité, Francesca avait surtout eu l'étrange sensation d'avoir enfin croisé la seule personne avec qui elle pourrait être elle-même.

Ç'avait été immédiat, instantané. Elle ne se souvenait pas de ce qu'il lui avait dit, mais dès qu'il lui avait parlé, elle avait eu le sentiment d'avoir enfin trouvé son port d'attache.

Et avec lui était venu son cousin Michael - à vrai dire, il était plus comme un frère pour lui. Les deux hommes, qui avaient été élevés ensemble, étaient si proches en âge qu'ils avaient tout partagé.

Enfin, presque tout. John était l'héritier d'un comté, Michael n'était que son cousin germain, aussi n'était-il pas étonnant que les deux garçons n'aient pas été traités exactement de la même façon. Cependant, d'après ce que Francesca avait entendu dire, et étant donné ce qu'elle savait à présent de la famille Stirling, ils avaient été autant aimés l'un que l'autre, et elle avait tendance à penser que cela expliquait la bonne humeur naturelle de Michael.

En effet, même si c'était John qui avait hérité du titre, de la fortune... en un mot, de tout, Michael ne semblait pas l'envier. Non, il ne nourrissait aucune jalousie envers lui. Francesca trouvait cela stupéfiant. Il avait été élevé comme le frère de John - et même comme son frère aîné, à certains égards - et cependant, jamais il n'avait convoité ses privilèges.

Elle ne l'en aimait que plus. Non seulement Michael s'esclafferait si elle tentait de l'en féliciter, mais elle était certaine qu'il dresserait la liste de ses innombrables mauvaises actions (dont aucune, elle le craignait, ne serait exagérée) pour lui prouver combien son âme était noire et lui rappeler avec quelle constance il péchait. Mais la vérité, c'était que Michael Stirling était doté d'une générosité de cœur et d'esprit qu'elle n'avait pas rencontrée chez beaucoup d'hommes.

Et que si elle ne lui trouvait pas rapidement une épouse, elle allait devenir folle.

— Pouvez-vous me dire, commença-t-elle, brisant le silence, quel est le problème avec ma sœur?

— Francesca...

Elle discernait de l'irritation dans sa voix mais aussi, heureusement, une pointe d'amusement.

— ... je n'ai pas l'intention d'épouser votre sœur.

— Je ne dis pas que vous devez le faire.

— Vous n'en avez pas besoin, cela se lit sur votre visage.

Elle leva les yeux vers lui et fit la moue.

— Vous ne me regardiez pas.

— Si, mais là n'est pas la question. Je sais ce que vous avez en tête.

Il avait raison, songea-t-elle, vaguement alarmée. Parfois, elle se demandait, non sans effroi, s'il ne lisait pas en elle aussi facilement que John.

— Il vous faut une épouse, insista-t-elle.

— Ne venez-vous pas à l'instant de promettre à votre mari de cesser de me harceler à ce sujet ?

— Pas exactement, rectifia-t-elle en lui décochant un regard supérieur. Il me l'a demandé, certes...

— Certes, répéta-t-il.

Elle éclata de rire. Michael avait le don de la faire rire.

— Je croyais que les épouses étaient supposées se plier aux exigences de leur mari, reprit-il en arquant un sourcil. En fait, je suis même certain que cela figure dans les serments nuptiaux.

— Je vous rendrais un très mauvais service si je vous trouvais ce genre d'épouse-là, répliqua-t-elle, ponctuant sa déclaration d'un reniflement de mépris.

Michael se tourna vers elle et lui adressa un regard vaguement paternaliste.

Il aurait dû naître titré, songea Francesca. Certes, il était bien trop irresponsable pour assumer les devoirs liés à un titre nobiliaire, mais lorsqu'il vous regardait ainsi, avec cette expression altière et assurée, il ressemblait à un duc de sang royal.

— Vos responsabilités en tant que comtesse de Kilmartin ne vont pas jusqu'à me trouver une épouse, déclara-t-il.

— Elles devraient.

Il rit, à la plus grande satisfaction de Francesca. Elle parvenait toujours à le faire rire.

— Très bien, soupira-t-elle, renonçant provisoirement. Parlez-moi de votre vie dissolue, dans ce cas. Racontez-moi quelque chose que John n'approuverait pas.

C'était un jeu auquel ils jouaient souvent, y compris en présence de ce dernier, même s'il feignait de les en décourager. En vérité, Francesca soupçonnait son mari de prendre le même plaisir qu'elle au récit des frasques de Michael. Après s'être vertueusement indigné, il était tout ouïe.

Au demeurant, Michael leur en disait peu ; il était bien trop discret pour se répandre en confidences. Il se contentait de placer des allusions ici ou là, et cela suffisait à les divertir. John et Francesca n'auraient pour rien au monde échangé leur bonheur conjugal, mais qui n'aurait écouté avec ravissement ses aventures de libertin et de noceur invétéré ?

— Je crains de n'avoir aucune faute à confesser pour cette semaine, répondit Michael en la guidant vers le carrefour de King Street.

— Vous ? Impossible !

— Nous ne sommes que mardi, lui rappela-t-il.

— Certes, mais même sans compter la journée de dimanche, que vous ne profaneriez pas, j'en suis sûre...

Elle lui adressa un regard appuyé, car elle était certaine que, jour du Seigneur ou pas, il avait déjà commis tous les péchés imaginables, et poursuivit :

— ... cela vous laisse celle de lundi. Un homme résolu peut accomplir bien des choses en une journée.

— Pas cet homme-là, et pas ce jour-là.

— Alors qu'avez-vous fait ?

Il réfléchit quelques instants, puis :

— Absolument rien.

— Ce n'est pas possible ! Je suis persuadée vous avoir vu réveillé au moins pendant une heure.

Il garda le silence un long moment puis, avec un haussement d'épaules qui la mit inexplicablement mal à l'aise, lâcha :

— Je n'ai rien fait. J'ai marché, j'ai parlé, j'ai mangé, mais à la fin de la journée, c'était comme si je n'avais rien fait.

Elle lui serra impulsivement l'avant-bras.

— Il faut que nous vous trouvions quelque chose, dit-elle avec douceur.

Il tourna la tête vers elle et son mystérieux regard aux reflets d'argent croisa le sien avec une intensité qu'il laissait rarement remonter à la surface.

Puis leur éclat s'atténa et il redevint lui-même, mais Francesca ne put s'empêcher de se demander si Michael Stirling était bien l'homme pour lequel il voulait se faire passer.

Même à ses yeux à elle.

— Nous devrions rentrer, remarqua-t-il. Il se fait tard et John me tuera si je vous laisse prendre froid.

— C'est moi qu'il blâmerait pour mon inconscience, et vous le savez très bien, rétorqua-t-elle. C'est sans doute votre façon de me faire comprendre qu'il y a une dame qui vous attend quelque part, vêtue en tout et pour tout des draps de son lit.

Il lui jeta un coup d'œil, un sourire aux lèvres. Un sourire si gourmand, si plein de promesses qu'elle comprit pourquoi la moitié de la bonne société - la moitié féminine, plus précisément - était folle de Michael Stirling, malgré son absence de titre et de fortune.

— Ne me demandiez-vous pas de vous raconter ma vie de débauche ? Vous faut-il plus de détails ? La couleur des draps, peut-être ?

Francesca s'empourpra. Le diable d'homme ! Elle détestait rougir. Par chance, il faisait trop sombre pour qu'il s'en aperçoive.

— Oh, tant qu'ils ne sont pas jaunes ! répliqua-t-elle, relançant la conversation pour masquer son embarras. Le jaune vous donne mauvaise mine.

— Je n'ai pas dit que je m'en draperais, répliqua-t-il d'une voix traînante.

— Peu importe, marmonna Francesca.

En l'entendant rire doucement, elle sut qu'il savait qu'elle n'avait dit cela que pour avoir le dernier mot. Persuadée qu'il allait lui accorder cette petite victoire, elle commençait à apprécier de nouveau le silence entre eux lorsqu'il murmura

:

— Rouges.

— Pardon ?

Bien entendu, elle avait compris de quoi il parlait.

— Je parie que les draps seront rouges.

— Je refuse de croire que vous m'avez dit cela.

— C'est vous qui avez posé la question, Francesca Stirling.

Il baissa les yeux sur elle.

— Réjouissez-vous, reprit-il, que je n'aie pas l'intention de vous dénoncer à votre mari.

— John n'a aucune raison de douter de moi, riposta-t-elle.

L'espace d'un instant, elle crut qu'il s'en tiendrait là, mais il répondit, d'une voix inhabituellement sérieuse :

— Je sais. C'est la seule raison pour laquelle je plaisante avec vous.

Elle fixait le trottoir, car le pavement était irrégulier, mais le ton de Michael lui fit relever la tête.

— Vous êtes la seule femme de ma connaissance qui ne s'écarterait jamais du droit chemin, ajouta-t-il en lui effleurant le menton du doigt. Vous n'avez aucune idée de l'admiration que j'en conçois pour vous.

— J'aime votre cousin, murmura-t-elle. Jamais je ne le trahirais.

Il laissa retomber sa main.

— Je sais.

Il était si beau dans la pâle clarté lunaire, et si assoiffé d'amour, qu'elle en avait le cœur serré. Comment s'étonner qu'aucune femme ne lui résiste, avec ses traits parfaits et son corps d'athlète ? D'autant qu'il suffisait de prendre le temps de le connaître pour se rendre compte que c'était un homme droit, loyal et généreux.

Non dépourvu d'une pointe de malice, certes, mais Francesca le soupçonnait de s'en servir surtout pour attirer l'attention des dames.

— Nous y allons ? demanda-t-il, à nouveau séducteur.

Avec un soupir, Francesca hocha la tête.

— Merci pour cette promenade, dit Francesca après quelques minutes de silence amical. Je n'exagérais pas en affirmant que la pluie me rendait folle.

— Ce n'étaient pas exactement vos paroles, répliqua Michael, avant de se mordre la langue, furieux contre lui-même.

Francesca avait dit qu'elle était d'humeur bizarre, pas qu'elle allait devenir folle, mais il fallait être un savant fou ou un pauvre sot éperdu d'amour pour s'en souvenir.

— Ah non? setonna-t-elle en fronçant les sourcils. En tout cas, c'est certainement ce que j'ai pensé. J'ai manqué d'énergie toute la journée, pour tout vous dire. L'air frais m'a fait beaucoup de bien.

— C'est un plaisir de vous avoir rendu service, assura-t-il galamment.

Elle lui sourit tandis qu'ils gravissaient les marches de Kilmartin House. La porte s'ouvrit comme ils posaient le pied sur le perron - le majordome devait avoir guetté leur retour -, et Michael attendit pendant que ce dernier aidait Francesca à ôter sa cape, dans le hall.

— Voulez-vous boire un dernier verre ou devez-vous impérativement aller à votre rendez-vous? s'enquit-elle, l'œil brillant de malice.

Il consulta l'horloge murale. Il était 20 h 30, mais, bien qu'il n'ait pas de rendez-vous - aucune dame ne l'attendait, même s'il pouvait, et allait sans doute en trouver une au pied levé -, il n'avait guère envie de s'attarder.

— Je dois y aller, déclara-t-il. J'ai une foule de choses à faire.

— Vous n'avez rien à faire et vous le savez très bien, répliqua-t-elle. Vous avez juste envie de jouer les libertins.

— C'est un passe-temps délectable, murmura-t-il.

Francesca allait répondre lorsque Simons, le valet

de John, descendit l'escalier.

— Milady? fit-il.

Elle se tourna vers lui et hocha brièvement la tête.

— J'ai frappé à la porte de monsieur et je l'ai appelé à deux reprises, mais il semble profondément assoupi. Souhaitez-vous que je le réveille quand même ?

— Oui. Je préférerais le laisser dormir, il travaille très dur en ce moment...

Elle avait adressé ces dernières paroles à Michael.

— ... mais je sais que son rendez-vous avec lord Liverpool est très important.

Voulez-vous... Non, laissez. Je vais le réveiller moi-même.

Elle se tourna vers Michael.

— Je vous vois demain ?

— En fait, je vais attendre John, répondit-il. Je suis venu à pied, je profiterai donc de son attelage une fois qu'il n'en aura plus besoin.

Elle acquiesça et se dirigea d'un pas rapide vers l'escalier, laissant Michael contempler les tableaux du hall.

Un instant plus tard, un long hurlement déchira le silence.

Michael ne se souvenait pas d'avoir gravi l'escalier, pourtant il était là, dans la chambre à coucher de John et de Francesca, la seule pièce de la maison dont il n'avait jamais franchi le seuil.

— Francesca? s'écria-t-il, hors d'haleine. Francesca, que...

Elle était agenouillée près du lit, serrant convulsivement le bras de John, qui pendait dans le vide.

— Réveillez-le, Michael ! cria-t-elle. Réveillez-le. Faites-le pour moi, réveillez-le

!

Michael crut que le monde s'effondrait autour de lui. Le lit était de l'autre côté de la pièce, à plus de douze pas de lui, mais il avait déjà compris.

Personne ne connaissait John aussi bien que lui. Personne.

Et John n'était plus dans cette chambre. Il était parti. Ce qui se trouvait sur le lit...

Ce n'était plus lui.

— Francesca, murmura-t-il en s'approchant lentement d'elle.

Ses membres étaient lourds, affreusement engourdis.

— Francesca, répéta-t-il.

Elle leva vers lui des yeux agrandis par l'effroi.

— Réveillez-le, Michael.

— Francesca, je...

— Je vous en prie ! hurla-t-elle en se jetant contre lui. Réveillez-le! S'il vous plaît! Réveillez-le! Réveillez- le!

Il ne pouvait rien faire d'autre que rester là tandis qu'elle lui martelait le torse de ses poings. Il ne pouvait même pas la prendre dans ses bras, ni la réconforter, car il était aussi anéanti qu'elle.

Puis, d'un coup, Francesca cessa de crier et s'effondra contre lui, lui mouillant la chemise de ses larmes.

— Il avait une migraine, gémit-elle. C'est tout. Juste une migraine.

Elle chercha son regard, implorant des réponses qu'il ne pouvait lui donner.

— Juste une migraine... répéta-t-elle d'une voix brisée.

— Je sais, répondit-il, conscient que ce n'était pas assez.

— Oh, Michael! sanglota-t-elle. Que dois-je faire?

— Je l'ignore.

Il disait vrai. Ses années passées à Eton, à Cambridge et à l'armée l'avaient préparé à tout ce qu'un gentleman anglais doit affronter au cours de son existence, mais pas à cela.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

Elle parlait, mais rien de ce qu'elle disait n'avait de sens pour lui. Il n'avait plus la force de rester debout. Alors ils se laissèrent tous deux tomber sur le tapis et demeurèrent là, appuyés contre le lit.

Michael laissa son regard errer sur le mur d'en face en se demandant pourquoi il ne pleurait pas.

Il était comme assommé, son corps était lourd, et il ne parvenait pas à chasser l'impression que son âme venait de lui être arrachée.

Pas John !

Pourquoi ?

Pourquoi ?

Vaguement conscient que des domestiques s'étaient rassemblés sur le seuil, il entendit Francesca murmurer les mêmes paroles :

— Pas John ! Pourquoi ? Pourquoi ?

— Pensez-vous qu'elle puisse être enceinte ?

Michael fixa du regard lord Winston, récemment nommé à la commission des privilèges de la Chambre des lords (et manifestement très zélé), s'efforçant de donner un sens à ses paroles.

John était décédé la veille. Michael avait encore du mal à comprendre. Et voilà que ce petit homme replet faisait irruption, et bavardait à tort et à

travers au sujet d'un certain devoir sacré envers la Couronne d'Angleterre.

— La comtesse, reprit lord Winston. Si elle porte un enfant, cela va compliquer les choses.

— Je ne sais pas, répondit Michael. Je ne lui ai pas posé la question.

— Il le faudra bien. Je suis sûr que vous êtes pressé de prendre possession de votre héritage, mais nous devons d'abord déterminer si elle est enceinte ou pas.

En outre, si c'est le cas, un membre de notre commission devra assister à la délivrance.

Michael en demeura bouche bée.

— Pardon ? articula-t-il avec peine.

— À cause du risque d'échange de bébés, expliqua lord Winston d'un air grave. Il y a eu des précédents...

— Pour l'amour du Ciel...

— C'est autant pour votre protection que pour celle de n'importe qui d'autre !

coupa lord Winston avec impatience. Si la comtesse donne naissance à une fille et que personne n'est là en tant que témoin, qu'est-ce qui l'empêchera d'échanger le bébé contre un garçon ?

Michael refusa de s'abaisser à répondre à cela.

— Il faut que vous sachiez si elle est enceinte ou non, insista l'autre. Des dispositions doivent être prises.

— Elle est veuve depuis hier, lui rappela Michael d'un ton tranchant. Je n'ai p^{as} l'intention de l'accabler de questions aussi indiscrètes.

— Il y a plus en jeu que les sentiments de la comtesse, protesta Winston.

Nous ne pouvons transférer correctement le comté si un doute plane sur la succession.

— Le diable emporte ce comté ! grommela Michael.

Lord Winston émit un petit hoquet horrifié.

— Vous vous oubliez, milord.

— Je ne suis pas votre lord, rétorqua Michael. Je ne suis le lord de...

Il s'interrompit et s'adossa à son siège en essayant de ne pas penser qu'il était dangereusement près de fondre en larmes, là, dans le bureau de John, en face de ce maudit Winston qui ne semblait pas comprendre qu'un homme venait de mourir - pas un comte, un homme !

Et il allait probablement le faire. Dès que Winston serait parti, il fermerait la porte à clef, enfouirait le visage entre ses mains et laisserait libre cours à son chagrin.

— Il faut que quelqu'un lui pose la question, insista Winston.

— Ce ne sera pas moi, gronda Michael.

— Alors je m'en chargerai.

À ces mots, Michael bondit de son siège et plaqua l'autre contre le mur.

— Je vous défends d'approcher lady Kilmartin, siffla-t-il. Je vous défends de respirer le même air qu'elle. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Tout à fait, répondit Winston d'une voix étranglée.

Michael le libéra en s'apercevant que son visage avait viré à l'écarlate.

— Sortez, ordonna-t-il.

— Vous devrez...

— Sortez ! tonna Michael.

— Je reviendrai demain, l'avertit Winston avant de détal^{er}. Nous parlerons quand vous aurez retrouvé votre calme.

Michael se laissa aller contre le mur, le regard rivé sur la porte restée ouverte. Bonté divine, comment tout cela était-il arrivé ? John n'avait pas trente ans. Il était en parfaite santé. Certes, Michael avait toujours été l'héritier direct du comté tant que John et Francesca n'avaient pas d'enfants, mais personne n'avait réellement envisagé que le titre lui reviendrait.

À l'heure qu'il était, il se doutait que bien des gentlemen le considéreraient déjà comme l'homme le plus heureux d'Angleterre. En l'espace d'une nuit, il était passé des franges de l'aristocratie à son point le plus central. Personne ne semblait s'aviser qu'il n'avait jamais désiré cela. Personne.

Il ne voulait pas d'un comté. Il voulait son cousin. Et nul ne voulait le comprendre.

Sauf, peut-être, Francesca, mais elle était murée dans son chagrin, incapable de mesurer l'étendue de sa détresse.

Il ne le lui demandait d'ailleurs pas. Elle était elle-même trop accablée par sa propre douleur.

Jamais il n'oublierait son visage lorsqu'elle avait enfin compris la vérité.

John ne dormait pas. Il ne se réveillerait plus jamais.

Francesca Bridgerton Stirling, à peine âgée de vingt-deux ans, était la veuve la plus désespérée que l'on puisse imaginer.

Michael comprenait sa détresse mieux que quiconque.

Il l'avait mise au lit ce soir-là avec l'aide de sa mère, qui était accourue lorsqu'il l'avait fait appeler. Brisée, elle s'était endormie comme un bébé, sans même une protestation.

Mais lorsqu'elle s'était réveillée le lendemain matin, elle avait affiché un flegme à toute épreuve, déterminée qu'elle était à demeurer forte afin de s'occuper de la myriade de tâches urgentes qui s'étaient abattues sur la maisonnée avec la disparition de John.

Le problème, c'était que ni l'un ni l'autre ne savait ce qu'il convenait de faire.

Ils étaient jeunes. Ils avaient eu une vie insouciant. Ils n'avaient jamais imaginé être confrontés ainsi à la mort.

Qui se doutait, par exemple, que la commission des privilèges viendrait se mêler de leurs affaires ? Qu'elle exigerait d'assister à ce qui devait être un moment intime de la vie de Francesca ?

Dans l'hypothèse où elle était enceinte.

Quoi qu'il en soit, tonnerre, il ne lui poserait pas la question !

— Il faut l'annoncer à sa mère, avait-elle dit un peu plus tôt ce matin-là.

Ç'avaient été ses premières paroles. Sans préambule, sans même un «bonjour».

Michael avait hoché la tête.

— Il faut aussi l'annoncer à la vôtre, avait-elle enchaîné.

Elles étaient toutes les deux en Écosse.

Il avait de nouveau acquiescé.

— Je vais écrire les lettres.

Pour la troisième fois, il avait approuvé d'un signe de tête, tout en se demandant ce qu'il était supposé faire.

Il avait eu une réponse à sa question grâce à la visite de lord Winston mais, pour l'instant, il ne supportait pas d'y réfléchir. Tout cela était tellement répugnant ! Il refusait de songer à tout ce qu'il pouvait gagner à la mort de John.

Comment pouvait-on ne serait-ce que s'imaginer que quelque chose de bon allait en sortir ?

Michael se laissa glisser lentement le long du mur et s'assit à même le sol, jambes repliées, puis il posa la tête sur ses genoux. Il n'avait pas voulu cela. À

moins que... ?

Il avait voulu Francesca. Rien de plus. Pas cela. Pas à ce prix.

Jamais il n'avait envié à John sa bonne fortune. Jamais il n'avait souhaité son titre, ses richesses, son pouvoir.

Il avait simplement convoité sa femme.

Et maintenant qu'il était supposé hériter du titre de John, prendre sa place, la culpabilité refermait son implacable étau autour de sa gorge.

Avait-il, d'une façon ou d'une autre, désiré cela ? Non, ce n'était pas possible. Il ne l'avait pas fait.

À moins que... ?

— Michael ?

Il leva les yeux. C'était Francesca. Elle avait toujours ce regard vide et ce visage inexpressif qui lui déchirait le cœur bien plus sûrement que ne l'auraient fait des sanglots et des jérémiades.

— J'ai fait prévenir Janet.

Il hocha la tête. La mère de John. Le choc allait être terrible.

— Ainsi que votre mère.

Elle aussi serait bouleversée.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre que vous voudriez... ?

Il secoua la tête. Il savait qu'il aurait dû se lever, que les convenances le lui dictaient, mais il n'en avait pas la force. Même s'il détestait que Francesca le voie dans cet état, il en était incapable.

— Vous devriez vous asseoir, dit-il finalement. Vous avez besoin de repos.

— Je ne peux pas. Il faut que je... Si je m'arrête, même un instant, je vais...

Sa phrase s'étrangla dans sa gorge, mais peu importait. Il avait compris.

Il la regarda. Ses cheveux auburn étaient simplement attachés sur la nuque, son visage était livide. Elle semblait jeune, à peine sortie de l'enfance.

Assurément trop jeune pour endurer une telle épreuve.

— Francesca, souffla-t-il.

Ce n'était pas vraiment une question. Plutôt un soupir.

C'est alors qu'elle le lui dit. Sans qu'il ait besoin de l'interroger.

— Je suis enceinte.

.... *Je l'aime à la folie. À la folie! Vraiment, je mourrais sans lui...*

Extrait d'une lettre de la comtesse de Kilmartin à sa sœur, Éloïse Bridgerton, une semaine après son mariage.

— Je vous assure, Francesca, que vous êtes la future maman la plus vaillante que j'aie jamais vue.

Francesca sourit à sa belle-mère, qui venait de la rejoindre dans le jardin.

Du jour au lendemain, sem- blait-il, Kilmartin House était devenue une maison de femmes. Janet s'y était installée d'abord, puis Helen, la mère de Michael.

C'était une maisonnée de femmes Stirling, du moins, celles qui avaient acquis le nom par le mariage.

Que tout semblait différent !

C'était étrange. Francesca avait cru qu'elle sentirait la présence de John, qu'elle capterait ses vibrations dans l'air, qu'elle le verrait dans cet environnement familial qu'ils avaient partagé pendant deux années, mais non.

H était juste parti, et l'afflux d'énergie féminine avait transformé l'atmosphère de la maison. Francesca supposait que c'était une bonne chose. En ce moment, elle avait besoin d'être entourée de femmes.

C'était toutefois étrange de vivre dans cette communauté féminine. Il y avait plus de fleurs, à présent. Et le parfum des cigarillos de John ne flottait plus dans l'air, non plus que les effluves du savon au bois de santal qu'il aimait tant.

Désormais, Kilmartin House embaumait l'eau de rose et la lavande, et chaque bouffée de ces parfums brisait le cœur de Francesca.

Même Michael était curieusement distant. Oh ! il lui rendait visite, plusieurs fois par semaine, pour qui voulait bien compter (et Francesca devait admettre qu'elle comptait), mais il n'était pas là, pas comme il l'était avant la mort de John. Il n'était plus le même. Au demeurant, elle supposait qu'elle ne pouvait le lui reprocher, ne fût-ce qu'en son for intérieur.

Car lui aussi souffrait.

Elle le savait. Elle s'en souvenait chaque fois qu'elle croisait son regard distant. Elle s'en souvenait lorsqu'elle ne trouvait pas les mots pour lui parler et qu'il ne la taquinait pas.

Et elle s'en souvenait quand, assis ensemble dans le salon, ils ne savaient que se dire.

Après avoir perdu John, elle avait apparemment perdu Michael. Et même avec deux mères s'affairant autour d'elle - trois en comptant la sienne, car celle- ci venait chaque jour -, elle se sentait terriblement seule.

Personne ne l'avait prévenue de la souffrance qu'elle ressentirait. Et quand bien même sa mère, qui avait été veuve très jeune elle aussi, l'aurait fait, comment aurait-elle pu comprendre ?

C'était impossible dès lors qu'on ne l'avait pas vécue soi-même.

Et où était Michael ? Pourquoi ne la consolait-il pas ? Pourquoi ne comprenait-il pas qu'elle avait besoin de lui ? De lui, pas de sa mère ! Pas de la mère de qui que ce soit !

Elle avait besoin de Michael, la seule personne •au monde à avoir connu John autant qu'elle, à

l'avoir aimé autant qu'elle. Michael était son seul lien avec son mari disparu, et elle le détestait de rester ainsi à l'écart.

En vérité, lorsqu'il venait à Kilmartin House, ils restaient assis là, abattus, et quand ils parlaient, il y avait comme une gêne entre eux.

Rien ne pouvait donc rester comme avant la mort de John ? Elle n'avait jamais imaginé que son amitié avec Michael puisse mourir elle aussi.

— Comment vous sentez-vous, ma chère ?

S'arrachant à ses pensées, Francesca leva les yeux

vers Janet.

— Très bien, répondit-elle. Exactement comme d'habitude.

— C'est étonnant. Jamais je n'ai vu cela, avoua sa belle-mère.

Francesca haussa les épaules.

— Si mon cycle ne s'était pas interrompu, je n'aurais pas remarqué la moindre différence.

Ce qui était la stricte vérité. Elle n'était pas malade, elle n'était pas affamée, elle n'était... rien. Un peu plus fatiguée que d'ordinaire, peut-être, mais cela pouvait être dû au chagrin. Sa mère lui avait dit qu'elle avait été fatiguée une année durant après le décès de son père.

Certes, Violet Bridgerton avait dû s'occuper de ses huit enfants. Francesca n'avait qu'elle-même et elle était entourée d'un bataillon de domestiques qui la dorlotaient comme une reine souffrante.

— Vous avez bien de la chance, fit Janet en s'asseyant sur la chaise en face d'elle. Quand j'attendais John, j'étais malade tous les matins. Et la plupart des après-midi également...

Francesca hocha la tête et sourit. Sa belle-mère le lui avait déjà dit à plusieurs reprises. Depuis la mort de son fils, elle parlait sans cesse, comme pour emplir le silence mélancolique de Francesca. Celle-ci lui était reconnaissante de sa sollicitude, mais elle soupçonnait que seul le temps pourrait atténuer sa douleur.

—

Je suis tellement contente que vous attendiez ce bébé, reprit Janet en se penchant vers elle pour lui presser la main. Cela me rend les choses un peu plus supportables. Ou un peu moins insupportables...

Elle avait ajouté ces dernières paroles sans vraiment sourire, mais en donnant l'impression d'essayer. Francesca se contenta d'acquiescer, de crainte de déclencher ses larmes si elle ouvrait la bouche.

—

J'aurais voulu avoir plus d'enfants, confessa Janet. Ce n'était pas mon destin. Maintenant que John n'est plus là, je... eh bien, disons seulement

- qu'aucun petit enfant ne sera plus aimé que celui que vous portez.

Elle se tut, feignit de s'essuyer le nez avec son mouchoir, mais sa main remonta jusqu'à ses yeux.

—

Ne le dites à personne mais je me moque bien que ce soit une fille ou un garçon. Cet enfant aura un peu de John en lui, et c'est tout ce qui compte.

— Je sais, dit Francesca avec douceur. Elle posa la main sur son ventre. Elle aurait aimé sentir le bébé, mais elle savait qu'il était trop tôt. Elle n'en était qu'au troisième mois, selon ses estimations les plus précises. Ses robes lui allaient toujours parfaitement, les aliments avaient le même goût, elle n'éprouvait aucune des sautes d'humeur et autres désagréments classiques des femmes enceintes.

—

Avez-vous vu Michael récemment? s'enquit Janet.

— Pas depuis lundi. Il ne vient plus très souvent.

— John lui manque.

—

À moi aussi, répliqua Francesca plus sèchement qu'elle ne l'aurait souhaité.

—

Cela doit être très dur pour lui, observa Janet, pensive.

Francesca la regarda, bouche bée.

—

Je ne voulais pas insinuer que ça ne l'est pas pour vous ! s'empressa-t-elle d'ajouter. Seulement, pensez à l'inconfort de sa situation. Il va devoir attendre encore six mois pour savoir s'il sera comte.

— Je n'y peux pas grand-chose.

— Non, bien sûr, la rassura Janet, mais cela le place dans une position délicate. J'ai entendu plus d'une mère de famille affirmer qu'elle ne pourrait pas le considérer comme un prétendant acceptable pour sa fille tant que vous n'aurez pas donné naissance à une fille. C'est une chose d'épouser le comte de Kilmartin, c'en est une autre si le fiancé est son cousin sans nom et sans fortune.

— Michael n'est pas sans fortune, protesta Francesca. Et, de toute façon, il ne se mariera pas tant qu'il portera le deuil de John.

— Je suppose que non, mais j'espère qu'il a commencé à se chercher une fiancée. Car s'il hérite du titre, il devra avoir un fils, faute de quoi le comté ira chez ces insupportables cousins Debenham.

Janet frémit à cette perspective.

— Michael fera ce qu'il doit faire, affirma Francesca, qui n'en était pas si sûre.

Elle avait du mal à l'imaginer marié. Cela avait toujours été difficile -

Michael n'était pas l'homme d'une seule femme -, mais à présent, l'idée lui paraissait encore plus étrange. Pendant des années, elle avait eu John, et Michael avait été leur ami. Supporterait-elle qu'il prenne femme tandis qu'elle resterait veuve ? Son cœur était-il assez grand pour se réjouir de le voir heureux malgré sa propre solitude ?

Elle se frotta les yeux. Elle était épuisée et une faiblesse l'avait envahie.

Sans doute était-ce bon signe. Elle avait entendu dire que les femmes enceintes étaient supposées être bien plus fatiguées qu'elle ne l'était.

— Je crois que je vais monter faire une sieste, annonça-t-elle.

— Excellente idée, approuva sa belle-mère.

Francesca se leva, et agrippa l'accoudoir de son fauteuil, soudain prise de vertige.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, murmura-t-elle. J'ai la tête qui tourne et je...

Janet poussa un cri étouffé et porta à ses lèvres une main tremblante.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Francesca, avant de s'apercevoir que ce n'était pas elle que sa belle-mère regardait, mais le siège qu'elle venait de quitter.

Au beau milieu du coussin, il y avait une petite tache rouge.

Du sang.

La vie aurait été plus simple, songea Michael avec une ironie amère, s'il avait été porté sur la boisson. Car s'il y avait eu un moment idéal pour s'enivrer, c'était bien celui-ci.

Hélas ! il était doté d'une robuste constitution et d'une extraordinaire capacité à tenir l'alcool. Par conséquent, pour espérer sombrer dans un bienheureux oubli, il lui faudrait boire tout le flacon de pur malt posé sur son bureau, voire davantage.

Il regarda par la fenêtre. La nuit n'était pas encore tombée. Même le libertin qu'il était censé être ne pouvait se résoudre à descendre une bouteille de whisky avant que le soleil eût disparu derrière l'horizon.

Il pianota sur le bureau, désespéré. Qu'allait-il faire de lui-même ? John était mort depuis six semaines, mais il habitait toujours dans son modeste appartement d'Albany. Il ne pouvait emménager à Kilmartin House. C'était la résidence du comte et elle ne lui appartiendrait pas avant six mois.

Ou peut-être jamais.

Tout dépendrait du sexe de l'enfant auquel Francesca donnerait le jour.

Cependant, ce n'était pas cela qui l'éloignait de Kilmartin House. Il aurait répugné à s'y installer même si Francesca n'avait pas été enceinte. Le problème, c'était qu'elle y demeurait toujours.

Et elle était encore la comtesse de Kilmartin. Et même s'il devenait comte, sans qu'aucun doute subsiste sur son titre, elle ne serait pas sa comtesse. Et il n'était pas certain d'être capable de supporter cette farce du destin.

Il avait cru que le chagrin lui ferait oublier sa passion pour elle, qu'il cesserait enfin de la désirer. A tort. Son souffle se bloquait dans sa poitrine chaque fois qu'elle entrait dans la pièce où il se trouvait, son corps se tendait chaque fois qu'elle passait près de lui, son cœur débordait toujours d'un amour douloureux.

Et voilà qu'à toute cette détresse s'ajoutait encore un peu plus de culpabilité. Comme s'il n'en avait pas assez éprouvé lorsque John était en vie !

Francesca souffrait, elle pleurait son époux. Il aurait dû la consoler au lieu de nourrir à son sujet des rêveries sensuelles. Bonté divine, le corps de John était à peine refroidi dans sa tombe ! Il fallait être un monstre pour désirer ainsi sa veuve.

Sa veuve qui portait son enfant, qui plus est !

Il avait déjà pris la place de John dans bien trop de domaines. Il n'allait pas aggraver sa trahison en lui volant aussi Francesca.

Voilà pourquoi il se tenait à l'écart. Pas complètement, cela aurait été trop voyant, et, de toute façon, la présence de sa mère et de celle de John l'obligeait à se rendre à Kilmartin House. Sans compter que tout le monde attendait de lui qu'il prenne en main les affaires du comté.

Ce qu'il faisait, au demeurant. Peu lui importait la charge de travail que cela représentait, ni les heures passées chaque jour à gérer une fortune qui irait peut-être à un autre que lui. C'était le moins qu'il puisse faire pour John.

Et pour Francesca. Il ne pouvait se résoudre à n'être pour elle qu'un ami, mais il pouvait veiller à ce que ses affaires soient en ordre.

Toutefois, il savait qu'elle ne comprenait pas. Elle venait souvent lui rendre visite lorsque, installé dans le bureau de John, il parcourait les rapports de ses hommes d'affaires et des régisseurs des différentes propriétés. Il voyait bien qu'elle espérait retrouver leur ancienne complicité, mais cela

lui semblait impossible. Pour l'instant, en tout cas.

— Monsieur?

Michael leva les yeux. Son domestique se tenait sur le seuil, accompagné d'un valet vêtu de la livrée vert et or de Kilmartin House, reconnaissable entre mille.

— Un message, de la part de madame votre mère.

Michael tendit la main tandis que l'homme traversait la pièce. De quoi s'agissait-il, cette fois ? Sa mère le convoquait à Kilmartin House plusieurs fois par semaine.

— Madame dit que c'est urgent, précisa le valet en lui remettant le pli.

Urgent? Voilà qui était nouveau. Michael attendit d'être seul pour lire le message. Qui tenait en deux phrases :

Viens vite. Francesca a perdu le bébé.

Au risque de se rompre cent fois le cou, il avait chevauché à bride abattue jusqu'à Kilmartin House. Et à présent qu'il était là, au milieu du hall d'entrée, il était totalement indécis.

Une fausse couche? C'était un problème de femmes. Qu'était-il supposé faire ? Certes, c'était une épouvantable tragédie et il était bouleversé pour Francesca, mais pourquoi l'avait-on fait appeler?

C'est alors qu'il comprit. Il était comte, à présent. C'était fait. Lentement mais sûrement, il prenait la place de John, s'accaparait chaque portion du monde qui avait autrefois appartenu à son cousin.

— Ah, Michael, tu es là ! s'écria sa mère en le rejoignant. Quel soulagement !

Il l'étreignit maladroitement, avant de marmonner un « C'est affreux » aussi convenu que dérisoire. Il se sentait ridicule et parfaitement inutile.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il lorsque sa mère se fut écartée.

— Elle est choquée, répondit-elle. Elle pleure.

Michael déglutit péniblement. Sa cravate le serrait tout à coup.

— Eh bien, je suppose que c'est normal. Je... je...

— Elle ne peut plus s'arrêter, l'interrompit Helen.

— De pleurer?

— Oui. Je ne sais que faire.

Michael s'obligea à contrôler sa respiration. Calmement. Lentement. Inspirer, expirer...

— Michael ?

Sa mère le fixait de l'air de quelqu'un qui attend une idée, des conseils.

Comme s'il savait ce qu'il convenait de faire !

— Sa mère est venue, reprit-elle, comprenant sans doute qu'il ne répondrait pas. Elle veut que Francesca retourne à Bridgerton House.

— Francesca est-elle d'accord ?

Helen haussa les épaules tristement.

— Je ne pense pas qu'elle le sache. Tout cela est un tel choc.

— Oui, répondit Michael, la gorge nouée.

Il n'avait aucune envie d'être ici. Il voulait s'en aller.

— Le médecin a ordonné qu'elle garde le lit durant plusieurs jours, précisa Helen. Elle ne doit en sortir sous aucun prétexte.

Michael se contenta de hocher la tête.

— Naturellement, nous t'avons fait appeler.

Naturellement? Il n'y avait rien de naturel là-dedans ! Jamais Michael n'avait eu le sentiment d'être aussi peu à sa place, aussi impuissant.

— Tu es lord Kilmartin, à présent, déclara calmement sa mère.

Il hocha de nouveau la tête. Une seule fois. Il était incapable de parler.

— Je dois dire que je...

Helen s'interrompit un instant, l'air mal à l'aise.

— Eh bien, une mère veut toujours ce qu'il y a de mieux pour son enfant, mais je n'ai pas... Jamais je n'ai souhaité...

— Ne dites rien, l'interrompit Michael d'une voix enrouée par l'émotion.

Il n'était pas prêt à entendre qui que ce soit se féliciter de ce qui arrivait. Et, au nom du Ciel, si quelqu'un s'y risquait...

Il déclinerait toute responsabilité quant à sa réaction.

— Elle t'a fait demander, reprit Helen.

— Francesca ? fit-il en cillant, décontenancé.

— Oui. Elle a dit qu'elle voulait te voir.

— Je ne peux pas.

— Tu dois y aller.

— Impossible.

Michael secoua la tête, affolé.

— Je n'irai pas.

— Tu n'as pas le droit de l'abandonner, protesta sa mère.

— On n'abandonne pas quelqu'un pour qui l'on n'est rien.

— Michael ! Comment oses-tu dire une chose pareille ?

— Mère, c'est d'une femme qu'elle a besoin ! Que pourrais-je faire pour elle ?

— Tu peux être son ami, suggéra Helen avec douceur.

Il eut soudain l'impression d'être un gamin de huit ans qui se fait réprimander pour une vétille.

— Non, répliqua-t-il d'une voix qui l'horrifia.

Son timbre ressemblait au gémissement plaintif d'un animal blessé, souffrant, effrayé. Pourtant, il avait une certitude. Il ne supporterait pas d'affronter Francesca. Pas maintenant. Pas encore.

— Michael, insista sa mère.

— Non, répéta-t-il. J'irai... demain. Je...

Sur ce, il se dirigea à grandes enjambées vers la porte en lançant par-dessus son épaule :

— Transmettez-lui mes amitiés. Et il s'enfuit, en couard qu'il était.

... Je ne suis pas sûre que cela vaille la peine de faire priant d'histoires.

Certes, je ne prétends pas connaître ou même comprendre l'amour romantique entre mari et femme, mais cela ne peut pas être si entier que la disparition de l'un anéantisse l'autre. Tu es plus forte que tu ne le crois, ma chère sœur. Tu pourrais très bien survivre sans lui, aussi improbable que soit une telle éventualité...

Extrait d'une lettre d'Éloïse Bridgerton à sa sœur, la comtesse de Kilmartin, trois semaines après le mariage de celle-ci.

Le mois qui suivit fut, Michael en était persuadé, la meilleure imitation de l'enfer sur terre qu'aucun être humain eût jamais endurée.

Chaque fois qu'il assistait à un nouveau cérémonial, qu'il devait signer du nom de Kilmartin ou qu'on l'appelait «milord», il lui semblait que l'esprit de John s'enfonçait plus avant dans les ténèbres.

Bientôt, songeait Michael, morose, ce serait comme s'il n'avait jamais existé.

Même le bébé, qui aurait dû être le dernier souvenir du passage de John Stirling sur cette terre, n'était plus.

Tout ce qui avait appartenu à John était désormais à Michael.

57

Sauf Francesca.

,

Et il avait bien l'intention que les choses en restent là. Il ne voulait pas...

Non, il ne pouvait pas infliger cette ultime insulte à son cousin.

Il avait dû aller la voir, bien sûr, et il avait tenté de son- mieux de la reconforter, mais quoi qu'il ait dit, ce n'était pas ce qu'elle attendait, car elle avait détourné la tête pour regarder fixement le mur.

En toute honnêteté, il avait été davantage soulagé d'apprendre qu'elle n'avait pas de séquelles qu'il n'avait été bouleversé par la perte de l'enfant. Les mères - la sienne, celle de John et celle de Francesca - avaient cru bon de lui décrire en détail le calvaire de Francesca, et l'une des domestiques avait même sorti les draps tachés de sang, que l'on avait mis de côté pour conserver une preuve que Francesca avait bel et bien fait une fausse couche.

Lord Winston avait hoché la tête d'un air approbateur, avant d'ajouter qu'il faudrait continuer de surveiller la veuve afin de s'assurer que les draps étaient bien les siens et qu'elle ne s'arrondissait pas. Ce ne serait pas la première fois, avait-il expliqué, que l'on tenterait de contourner les lois sacrées de la primogéniture.

Michael avait été pris d'une folle envie de flanquer l'exaspérant petit bonhomme par la fenêtre, mais il s'était contenté de lui désigner la porte. Il n'avait plus assez d'énergie pour de tels éclats de colère.

Et il ne s'était toujours pas installé à Kilmartin House. Non seulement il n'y était pas prêt, mais il étouffait déjà à la perspective d'habiter cette maison peuplée de femmes. Il devrait s'y résoudre à brève échéance, il le savait, mais, pour l'instant, ses modestes appartements lui convenaient.

C'était donc là qu'il se trouvait, fuyant ses devoirs, lorsque Francesca vint lui rendre visite.

— Michael, le salua-t-elle une fois que le domestique l'eut introduite dans le petit salon.

Il était d'autant plus surpris, qu'elle n'était jamais venue chez lui, ni du vivant de John ni, à plus forte raison, depuis son décès.

— Francesca, que faites-vous ici ?

— Je viens vous voir.

La suite du message, implicite, était claire: «Puisque vous m'évitez. »

John en était conscient, pourtant, il se contenta de répondre :

— Asseyez-vous.

Puis, avec un temps de retard :

— Je vous en prie.

La présence de Francesca chez lui était-elle inconvenante ? Il n'en était pas certain. Leur situation était si étrange, si inhabituelle qu'il n'avait aucune idée des règles de bienséance qui s'y appliquaient.

Elle s'assit et, pendant une longue minute, ne fit rien d'autre que triturer nerveusement les plis de sa jupe. Puis, levant vers lui un regard brûlant d'intensité, elle déclara :

— Vous me manquez.

Il sembla à Michael que l'air était soudain étouffant.

— Francesca, je...

— Vous étiez mon ami, poursuivit-elle d'un ton accusateur. Après John, vous étiez mon meilleur ami. Mais à présent, je ne sais plus qui vous êtes.

— Je...

Bon sang, il avait l'air d'un parfait idiot ! Il était réduit à l'impuissance par l'éclat d'un regard bleu marine et une montagne de culpabilité.

De quoi était-il coupable ? Il ne le savait même plus avec certitude. Cela paraissait avoir tant de sources, provenir de tant de directions qu'il s'y perdait.

— Quel est le problème ? demanda-t-elle. Pourquoi m'évitez-vous ?

— Je l'ignore.

Il ne pouvait lui mentir et prétendre qu'il ne la fuyait pas. Elle était trop intelligente pour être dupe. Mais il ne pouvait pas non plus lui avouer la vérité.

Les lèvres de Francesca se mirent à trembler. Michael la contemplait, fasciné, incapable de détourner les yeux, et furieux contre lui-même de ne pouvoir refouler la vague de désir qui gonflait en lui.

— Je croyais que vous étiez aussi mon ami, murmura-t-elle.

— Francesca, je vous en prie...

— J'ai besoin de vous, coupa-t-elle doucement. J'ai toujours besoin de vous.

— Non. Vous avez nos mères, et vos sœurs.

— Je ne veux pas parler avec mes sœurs, expliqua-t-elle d'une voix plus vibrante. Elles ne comprennent pas.

— Eh bien, moi non plus, assurément, riposta-t-il d'un ton que le désespoir rendait tranchant.

Elle se contenta de le dévisager d'un regard brillant de réprobation.

— Francesca, vous...

Luttant contre l'envie de lever les mains au ciel, il croisa les bras.

— ... vous avez fait une fausse couche.

— Je l'avais bien compris, répliqua-t-elle, pincée.

— Que sais-je de ce genre de choses ? C'est à une femme que vous devez vous confier.

— Ne pouvez-vous au moins dire que vous êtes désolé ?

— Je l'ai dit !

— N'auriez-vous pu avoir l'air sincère ?

Mais enfin, qu'attendait-elle de lui ?

— J'étais sincère, Francesca !

— Eh bien, moi, s'emporta-t-elle, je suis furieuse, je suis triste, je suis déçue, mais quand je vous regarde, je m'étonne de voir que vous ne ressentez rien de tout cela !

Il se figea.

— Ne dites plus jamais cela, articula-t-il.

Le regard de Francesca étincelait de colère.

— Avouez que vous avez une curieuse façon de manifester vos sentiments !

Vous ne venez pas me voir, vous ne me parlez pas, vous refusez de comprendre...

— Que voulez-vous que je comprenne ? tonna-t-il. Que puis-je comprendre ?

Nom de...

Il s'interrompit avant de blasphémer et, se levant abruptement, alla se planter devant la fenêtre.

Francesca demeura d'une immobilité de marbre. Puis déclara:

— Je ne sais pas pourquoi je suis venue. Je vous laisse.

— Ne partez pas ! s'écria-t-il d'une voix rauque, sans toutefois se retourner.

Elle ne répondit pas. Elle n'était pas certaine d'avoir bien compris.

— Vous venez à peine d'arriver, reprit-il d'un ton hésitant. Acceptez au moins une tasse de thé.

Elle hocha la tête bien qu'il ne la regardât pas.

Un silence s'abattit entre eux, se prolongea, jusqu'à devenir insupportable pour Francesca. Michael continuait de lui tourner le dos, et elle ne pouvait que rester assise, perdue dans ses pensées, se demandant pourquoi elle était venue.

Qu'espérait-elle donc de lui ?

Tout n'aurait-il pas été plus simple si elle l'avait su?

— Michael...

Son nom avait franchi ses lèvres avant qu'elle s'en rende compte.

Il pivota sur ses talons, et, d'un regard, lui fit comprendre qu'il l'avait entendue.

— Je...

Pourquoi l'avait-elle appelé ? Que voulait-elle, au juste?

— Je...

Il demeurait là, muet, attendant qu'elle rassemble ses esprits, ce qui ne faisait que la déconcentrer davantage.

C'est alors que, horrifiée, elle s'entendit gémir:

— J'ignore ce que je suis supposée faire, à présent. Je suis terriblement en colère et...

Elle se tut, émit un petit hoquet, s'efforçant désespérément de retenir ses larmes.

Michael parut sur le point de parler, mais s'en abstint.

— Je ne comprends pas ce qui m'arrive, reprit-elle. Qu'ai-je fait? Qu'ai-je donc fait ?

— Rien, répondit-il.

— Il est parti, il ne reviendra pas, et je suis tellement... tellement...

Elle leva les yeux vers lui, consciente du chagrin et de la colère qui lui déformaient les traits.

— Ce n'est pas juste ! s'écria-t-elle. Ce n'est pas juste que ce soit tombé sur moi et pas sur quelqu'un d'autre, ce n'est pas juste que cela arrive à qui que ce soit, et ce n'est pas juste que j'aie perdu mon...

Sa voix se brisa, ses hoquets se transformèrent en sanglots, puis des larmes se mirent à rouler sur ses joues.

— Francesca, murmura Michael en la rejoignant pour s'accroupir à ses pieds, je suis désolé. Je suis profondément désolé.

— Je sais, sanglota-t-elle, mais cela ne change rien.

— Non, en effet, souffla-t-il.

— Et cela ne rend pas les choses moins injustes.

— Non, répéta-t-il.

— Et cela ne... cela ne...

Il n'essaya pas d'achever sa phrase à sa place. Elle aurait aimé qu'il le fasse.

Depuis des années. Parce qu'alors il aurait peut-être dit ce qu'il ne fallait pas.

Elle ne se serait peut-être appuyée contre lui, ne l'aurait peut-être pas laissé refermer les bras autour d'elle...

Mais elle éprouvait un tel besoin de se blottir entre des bras solides !

— Pourquoi êtes-vous parti? hoqueta-t-elle. Pourquoi ne m'avez-vous pas soutenue?

— J'aurais voulu... Vous n'avez pas... Je ne sais que vous dire, lâcha-t-il finalement.

Elle lui en demandait trop. Elle en était bien consciente, mais peu lui importait. La solitude lui était devenue insupportable.

Pour l'instant, au moins, elle n'était pas seule. Michael était là, qui la serrait contre lui, et pour la première fois depuis une éternité, lui semblait-il, elle se sentait en sécurité. Alors elle pleura de plus belle. Elle pleura sur ses longues semaines de détresse. Elle pleura sur John, et sur l'enfant qu'elle ne connaîtrait jamais.

Et surtout, elle pleura sur elle-même.

— Michael, dit-elle, une fois qu'elle eut réussi à se ressaisir.

Sa voix était chevrotante, mais elle devait absolument lui parler.

— Oui?

— Nous ne pouvons pas continuer ainsi.

Quelque chose changea en lui. Elle n'aurait su dire s'il la serrait un peu plus fort ou un peu moins, mais quelque chose avait changé.

— Ainsi ? répéta-t-il d'une voix à la fois rauque et hésitante.

Elle s'écarta, et il ne chercha pas à la retenir, lui évitant d'avoir à se dégager de son étreinte.

— Comme ceci, répondit-elle, quand bien même elle savait qu'il ne comprenait pas.

Ou, s'il comprenait, qu'il allait continuer de feindre le contraire.

— Vous ne pouvez pas continuer à m'ignorer.

— Francesca, je...

— Cet enfant aurait été un peu le vôtre, déclara-t-elle d'un trait.

Michael pâlit. Il était si blême, soudain, qu'elle en eut le souffle coupé.

— Que voulez-vous dire ? articula-t-il.

— Il aurait eu besoin d'un père, expliqua-t-elle avec un geste fataliste. Je...

Vous... Cela n'aurait pu être que vous.

— Vous avez des frères, lui rappela-t-il.

— Ils ne connaissent pas John. Pas comme vous.

Il se redressa, puis, comme si cela ne suffisait pas, s'éloigna autant qu'il le pouvait, jusqu'à la fenêtre. Il avait les pupilles dilatées tel un animal pris au piège, acculé, effrayé, attendant la mort.

— Pourquoi me dites-vous ceci ?

— Je l'ignore, avoua-t-elle.

En vérité, elle le savait, à présent. Elle voulait qu'il souffre autant qu'elle. Qu'il endure les mêmes tourments qu'elle. Ce n'était pas élégant, ce n'était pas généreux, mais c'était plus fort qu'elle, et elle n'avait nullement l'intention de s'en excuser.

— Francesca... commença-t-il d'une drôle de voix, à la fois atone et tranchante, qu'elle ne lui avait jamais entendue.

Elle chercha son regard, effrayée à l'avance de ce qu'elle allait y lire.

— ... je ne suis pas John.

— Je le sais.

— Je ne suis pas John, répéta-t-il, si fort qu'elle se demanda s'il l'avait entendue.

— Je le sais !

Il plissa les yeux, la fixa d'un regard dangereusement intense.

— Ce n'était pas mon enfant, et je ne peux être celui dont vous avez besoin.

Francesca sentit quelque chose mourir en elle.

— Michael, je...

— Je ne prendrai pas sa place, poursuivit-il.

Il ne cria pas, mais semblait se retenir à grand-peine.

— Non, vous ne le pourriez pas. Vous...

Soudain, en un éclair, il fondit sur elle. Il la prit par les épaules et la força à se lever sans ménagement.

— Je ne le ferai pas ! s'écria-t-il en la secouant. Je ne peux pas être lui. Je ne prendrai pas sa place !

Elle le fixait, incapable d'articuler un mot.

Elle ne reconnaissait pas l'homme en face d'elle.

Il cessa de la secouer, mais ses doigts s'enfoncèrent dans ses épaules tandis qu'il la scrutait, ses yeux couleur d'acier en fusion envahis par une émotion à la fois effrayante et infiniment triste.

— N'attendez pas cela de moi, reprit-il sourdement. Je ne le peux pas.

— Michael? dit-elle dans un murmure.

Il y avait quelque chose d'alarmant dans sa propre voix. De la peur.

— Michael, s'il vous plaît, lâchez-moi.

Il n'en fit rien. En vérité, elle n'aurait pas juré qu'il l'avait entendue. Il paraissait loin, tout à coup, très loin d'elle. Inaccessible.

— Michael ! répéta-t-elle, au bord de la panique.

Il la lâcha abruptement, et recula d'un pas.

— Je suis désolé, souffla-t-il, avant de regarder ses mains comme si ce n'étaient pas les siennes. Si vous saviez comme je suis désolé...

Francesca se dirigea vers la porte.

— Je ferais mieux de partir.

— En effet, acquiesça-t-il.

— Je pense que...

Elle s'interrompit, la main sur la poignée de la porte qu'elle agrippait comme s'il s'agissait d'une planche de salut.

— Je pense que nous devrions cesser de nous voir pendant quelque temps.

Il hocha la tête avec raideur.

— Peut-être...

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle ne savait que dire. Si elle avait compris ce qui venait de se passer entre eux, elle aurait trouvé les mots, mais pour l'heure, elle était trop effrayée, trop désorientée pour y déceler un sens.

De quoi avait-elle peur? Certainement pas de Michael. Il aurait donné sa vie pour elle si les circonstances l'avaient exigé, elle en était persuadée.

Peut-être avait-elle simplement peur du lendemain. Et du jour suivant.

Après avoir tout perdu, elle semblait devoir également renoncer à Michael, et elle ignorait comment elle pourrait le supporter.

— Je vais m'en aller, reprit-elle, lui offrant une ultime chance de la retenir, de dire quelque chose, n'importe quoi, susceptible de chasser cette peur.

Il n'en fit rien. Il n'esquissa pas même un signe de la tête tandis qu'il la dévisageait en silence.

Alors elle partit. Elle franchit la porte, quitta l'appartement, rejoignit son attelage et rentra chez elle.

Elle monta directement s'allonger.

Et pendant tout ce temps, elle ne versa pas une larme. Elle ne put s'empêcher de penser qu'elle aurait dû pleurer, et de regretter de ne pas en

avoir envie.

Elle se contenta de fixer le plafond.

Le plafond, au moins, se moquait bien qu'on le regarde.

Une fois seul, Michael se versa un grand verre de whisky, bien qu'un coup d'œil à l'horloge l'eût informé que midi n'avait pas encore sonné.

Décidément, il tombait de plus en plus bas.

Pourtant, il avait beau chercher, il ne voyait pas ce qu'il aurait pu faire d'autre. Il n'avait pas eu la moindre intention de blesser Francesca, et n'avait certes pas pris le temps de réfléchir avant de décider de sang-froid : « Tiens, j'ai bien envie de me montrer odieux, aujourd'hui. » Mais quand bien même sa réaction avait été aussi soudaine qu'inconsidérée, il ne lui semblait pas qu'il aurait pu se comporter autrement.

Il se connaissait. Il n'avait pas toujours une grande estime pour lui-même -

et encore moins ces derniers temps -, mais il se connaissait. Lorsque Francesca avait levé vers lui ses immenses yeux bleus et murmuré : « Cet enfant aurait un peu été le vôtre », il avait eu l'impression que son âme volait en éclats.

Elle ne savait pas.

Elle n'avait aucun soupçon.

Aussi longtemps qu'elle resterait dans l'ignorance des sentiments qu'il éprouvait pour elle, aussi longtemps qu'elle ne comprendrait pas pourquoi il n'avait d'autre choix que se haïr un peu plus chaque fois qu'il prenait la place de John, il ne pourrait demeurer près d'elle. Pour la simple raison qu'elle allait continuer à dire de telles choses.

Et qu'il ignorait combien de temps il pourrait endurer ce supplice.

C'est ainsi que, debout dans son cabinet de travail, torturé par la souffrance et la culpabilité, il eut une double révélation.

La première était simple. Le whisky ne soulageait en rien sa souffrance. Et si un pur malt de vingt-cinq ans d'âge en provenance directe de Speyside restait sans effet, rien en Grande-Bretagne ne pourrait l'aider.

Ce qui l'amenait à la seconde, qui n'était pas simple du tout. Pourtant, il n'avait guère le choix. Peu de décisions dans sa vie s'étaient imposées avec une telle évidence. Celle-ci était douloureuse... ou plutôt, douloureusement évidente.

Aussi posa-t-il son verre pour gagner sa chambré à coucher, de l'autre côté du couloir.

— Reivers, connaissez-vous les Indes ? demanda-t-il à son domestique, occupé à plier une cravate.

DEUXIÈME PARTIE

Mars 1824 Quatre ans plus tard

... Vous aimeriez ce pays. Pas la chaleur, je suppose - personne ne doit apprécier la canicule -, mais le reste vous enchanterait. Les couleurs, les épices, les senteurs qui flottent dans l'air... tout cela vous drape d'un voile qui charme les sens et, tour à tour, vous désoriente et vous enivre. Par-dessus tout, je pense que vous aimeriez les jardins d'agrément. Ils ressemblent assez à nos parcs londoniens, à la différence qu'ils sont bien plus verts et luxuriants, et qu'ils regorgent de fleurs infiniment plus remarquables que tout ce que vous avez jamais vu. Vous, qui avez toujours aimé le contact avec la nature, adoreriez cet endroit, je n'en doute pas.

Extrait d'une lettre de Michael Stirling, nouveau comte de Kilmartin, à la comtesse de Kilmartin, un mois après son arrivée aux Indes.

Francesca voulait un enfant.

Cela faisait déjà quelque temps déjà, mais ce n'est qu'au cours des derniers mois qu'elle avait été capable de l'admettre, et de mettre enfin des mots sur la nostalgie qui semblait ne jamais la quitter, où qu'elle aille.

Cela avait commencé, de manière assez innocente, par un petit pincement au cœur en lisant une lettre de Kate, l'épouse de son frère Anthony, dans laquelle celle-ci lui donnait des nouvelles de leur petite Charlotte, qui allait bientôt fêter son deuxième anniversaire et semblait déjà incorrigible.

Le pincement s'était accentué jusqu'à devenir une véritable souffrance lorsque sa sœur Daphné était venue lui rendre visite en Écosse, accompagnée de ses quatre enfants. Francesca n'imaginait pas à quel point la présence de quelques bambins pouvait transformer un lieu. Ses neveux Hastings avaient fait de Kilmartin une tout autre demeure, peuplée de rires et incroyablement animée. Francesca s'était alors rendu compte combien cette vie lui avait manqué.

Après leur départ, le calme était revenu. Mais loin de lui sembler paisible, la maison lui était apparue... vide.

Dès lors, elle ne fut plus la même. Lorsqu'elle croisait une nourrice poussant un landau, son cœur se serrait. Si elle voyait un lapin sautillant dans un pré, elle ne pouvait s'empêcher de songer au petit être à qui elle aurait aimé le montrer. Elle se rendit dans le Kent pour passer Noël en famille, mais à la nuit tombée, une fois ses neveux et nièces au lit, elle se sentit bien seule.

Elle ne cessait de se dire que sa vie s'enfuyait, et que si elle ne prenait pas rapidement une décision, elle finirait ainsi.

Seule.

Non pas malheureuse - elle ne l'était pas. Assez bizarrement, elle s'était accoutumée à son veuvage et s'était installée dans une routine confortable qui lui convenait. Jamais elle n'aurait cru cela possible au cours des mois affreux qui avaient suivi la mort de John, mais, non sans quelques difficultés au début, elle avait fini par trouver sa place dans le monde. En même temps qu'une certaine paix intérieure.

Elle appréciait sa vie en tant que comtesse de Kilmartin. Michael ne s'étant pas marié, elle avait conservé son titre et les devoirs qui y étaient attachés. Elle adorait Kilmartin, qu'elle dirigeait sans que Michael s'en mêle. En quittant le pays, quatre ans auparavant, il avait laissé pour instructions qu'elle assume la charge du comté à sa convenance, et une fois passé le choc de son départ, elle s'était aperçue que c'était là le cadeau le plus précieux qu'il eût pu lui offrir.

Cela lui donnait une occupation, un but.

Une raison pour cesser de regarder le plafond.

Elle avait des amis, une famille, autant du côté Stirling que du côté Bridgerton, et elle avait une vie bien remplie, qu'elle partageait entre l'Écosse et Londres, où elle séjournait plusieurs mois par an.

En un mot, elle avait toutes les raisons d'être heureuse. Et dans l'ensemble, elle l'était.

Elle voulait juste avoir un bébé.

Il lui avait fallu un certain temps pour se l'avouer. Ce désir ressemblait, d'une certaine façon, à une trahison envers John. Ce ne serait pas son bébé, et même quatre ans après sa disparition, il lui était difficile d'imaginer un enfant qui n'aurait pas ses traits.

Cela signifiait, d'abord et avant tout, qu'elle devrait se remarier. Elle devrait changer de nom, faire vœu de fidélité et de loyauté envers un autre homme, s'engager à ce qu'il ait la première place dans son cœur, et même si cette perspective ne lui était plus aussi douloureuse qu'autrefois, elle demeurait...

étrange.

Il y avait sans doute certaines choses qu'une femme devait accepter et, par une froide matinée de février à Kilmartin, alors qu'elle regardait la neige tomber par la fenêtre, Francesca prit conscience que celle-ci en faisait partie.

Aussi prit-elle la décision de préparer ses bagages et de regagner Londres un peu plus tôt cette année. Elle passait généralement la saison en ville afin de rendre visite à sa famille, courir les boutiques, assister à des soirées musicales, voir des pièces de théâtre, en un mot, profiter des plaisirs auxquels elle n'avait pas accès dans sa campagne écossaise. Cette saison, toutefois, serait différente. D'abord, elle avait besoin de renouveler sa garde-robe. Elle ne portait plus le deuil depuis quelque temps, mais n'avait pas encore renoncé aux gris et aux violets du demi-deuil, et, assurément, elle n'accordait pas à la mode autant d'attention qu'une femme dans sa position l'aurait dû.

Il était temps de s'habiller en bleu. Ce bleu lin superbe et lumineux qu'elle adorait autrefois, et qu'elle avait été assez coquette pour choisir dans l'espoir qu'on lui ferait remarquer combien il s'accordait à la couleur de ses yeux.

Elle allait s'acheter des robes bleues, pourquoi pas des roses et des jaunes, et peut-être même - la seule idée la faisait frissonner - des cramoisis.

Elle n'était plus une débutante, désormais, mais une veuve que l'on pouvait courtiser. Les règles avaient changé.

Même si son but demeurerait identique.

Elle allait se rendre à Londres pour se trouver un mari.

Cela avait trop duré.

Michael savait qu'il aurait dû rentrer en Angleterre depuis longtemps, mais il avait repoussé l'échéance avec une remarquable absence de scrupules. À en juger par les lettres de sa mère, qui lui parvenaient avec une parfaite régularité, ses propriétés prospéraient sous la houlette de Francesca. Aucune des personnes à sa charge ne pouvait l'accuser de négligence et, d'après ce qu'il savait, toutes celles qu'il avait laissées derrière lui se portaient plutôt mieux en son absence que lorsqu'il était là pour les entourer de sa bonne humeur.

Il n'avait donc aucune raison d'éprouver la moindre culpabilité.

Mais un homme ne pouvait éternellement fuir son destin. Et alors que sa troisième année sous les tropiques touchait à sa fin, Michael devait admettre que l'exotisme de sa nouvelle vie avait épuisé ses charmes et, pour être tout à fait honnête, que le climat commençait à lui devenir insupportable. Ce pays lui avait offert un but, une place dans ce monde qui ne se cantonnait pas aux deux seuls domaines dans lesquels il avait excellé jusque-là - faire la guerre et l'amour. Il avait embarqué à bord d'un navire en partance pour les Indes sans autre recommandation que le nom d'un camarade de l'armée qui s'était installé à Madras. Un mois plus tard, il avait obtenu un poste dans l'administration, et s'était vu chargé de prendre des décisions importantes, d'appliquer des lois et des règlements qui avaient des répercussions sur le quotidien des gens.

Pour la première fois, il avait compris pourquoi John était si attaché à son travail au Parlement.

Malgré cela, l'exil ne l'avait pas rendu heureux. Il lui avait apporté une certaine paix intérieure, ce qui pouvait sembler paradoxal pour un homme qui, en quelques années, avait frôlé la mort à trois reprises - quatre si l'on comptait sa rencontre avec une princesse indienne brandissant une dague.

Il avait aussi trouvé un équilibre. Il avait enfin fait quelque chose par lui-même. Il avait fait quelque chose de lui.

La vie n'était peut-être pas meilleure avec des milliers de lieues entre Francesca et lui, mais elle était assurément plus simple.

Il était plus que temps, toutefois, d'affronter la souffrance de savoir Francesca dans les parages. Voilà pourquoi il avait fait préparer ses bagages, informé son valet qu'ils rentraient en Angleterre, réservé une suite luxueuse sur le Princess Amelia et pris le chemin du retour.

Il allait devoir la rencontrer, bien entendu - impossible d'y échapper. Il allait devoir affronter ce

regard bleu cobalt qui l'avait hanté sans relâche, et s'efforcer de lui offrir son amitié. C'était la seule chose qu'elle avait voulue de lui durant les jours sombres qui avaient suivi la mort de John, et c'était la seule chose qu'il avait été totalement incapable de lui donner.

Mais le temps et l'éloignement ayant fait leur œuvre, peut-être y parviendrait-il désormais. Michael n'était pas assez naïf pour s'imaginer que Francesca aurait changé au point qu'en la voyant, il s'apercevrait qu'il ne l'aimait plus - cela, il en était certain, n'arriverait jamais. Mais il avait fini par s'habituer à entendre les mots « comte de Kilmartin » sans se retourner pour chercher son cousin. Peut-être, maintenant que le chagrin était moins vif, réussirait-il à entretenir avec Francesca des relations amicales, sans avoir l'impression d'être un voleur complotant pour s'emparer d'un trésor longtemps convoité.

Et avec un peu de chance, elle aurait assez mûri pour ne plus lui demander de prendre la place de John de toutes les façons... sauf une.

Cela dit, il n'était pas mécontent de débarquer à Londres en mars, bien avant l'arrivée de Francesca pour la saison.

Michael était courageux - il l'avait prouvé à maintes reprises, sur les champs de bataille et ailleurs -, mais il était également honnête. Assez honnête pour reconnaître que la perspective de retrouver la jeune femme l'emplissait d'une peur qu'il n'avait jamais éprouvée face aux armées françaises ou à un tigre aux dents acérées.

Qui sait? Francesca déciderait peut-être de ne pas venir du tout à Londres pour la saison.

Ce qui lui conviendrait parfaitement.

Il faisait sombre, Francesca n'arrivait pas à dor; mir, la maison était affreusement glaciale, mais le pire, c'était que tout était sa faute.

Non pas l'obscurité, bien sûr. La nuit était la nuit, après tout, et il aurait été exagéré de sa part de s'imaginer qu'elle était responsable de la course du soleil.

En revanche, si les domestiques n'avaient pas disposé d'assez de temps pour préparer son arrivée, c'était entièrement sa faute. Elle avait oublié de prévenir qu'elle avait décidé de venir à Londres un mois plus tôt. Résultat, Kilmartin House ne fonctionnait encore qu'avec un personnel réduit, et les réserves de charbon et de bougies étaient quasiment épuisées.

Tout irait mieux le lendemain, lorsque la gouvernante, son expédition organisée dans les boutiques de Bond Street, mais, pour l'heure, Francesca grelottait dans son lit. La journée avait été d'autant plus froide que de puissantes rafales avaient fait tomber les températures très bas, même pour un mois de mars. La gouvernante avait bien tenté d'apporter tout le charbon disponible dans la cheminée de la chambre de Francesca, mais celle-ci, comtesse ou non, avait refusé que son personnel ait à souffrir du froid par sa faute.

La bibliothèque, songea-t-elle. Mais bien sûr ! La pièce était petite et donc facile à chauffer, contrairement à l'immense chambre. De plus, il y avait un sofa sur lequel elle pourrait s'étendre. Il n'était pas grand, mais elle non plus, et cela ne serait pas pire que de rester dans sa chambre à claquer des dents.

Sa décision prise, Francesca bondit hors de son lit et attrapa sa robe de chambre, posée sur le dossier d'un fauteuil - elle n'était pas très chaude, mais ce serait mieux que rien. De toute façon, songea-t-elle, stoïque, nécessité faisait loi, même lorsque l'on était transi jusqu'à la moelle.

Elle descendit rapidement l'escalier, ses épais bas de laine glissant sur les marches de bois ciré. Elle dévala un peu trop vite les deux dernières, réussit à se rétablir et remonta en courant presque le couloir couvert d'un tapis qui menait à la bibliothèque.

— Du feu, du feu, du feu, marmonna-t-elle.

Dès qu'un domestique aurait fait démarrer une bonne flambée, elle retrouverait son odorat, ses mains perdraient leurs vilaines marbrures bleuâtres et...

Elle poussa la porte.

Et un cri saccadé lui échappa. Un feu brûlait déjà dans la cheminée et un homme se tenait devant, les mains tendues vers les flammes.

Francesca chercha frénétiquement un objet, n'importe lequel, susceptible de lui servir d'arme.

C'est alors que l'homme se retourna.

— Michael ?

Michael ignorait que Francesca était à Londres. Enfer et damnation ! Il n'avait même pas envisagé qu'elle puisse s'y trouver. Certes, cela n'aurait pas fait une grande différence, mais, au moins, il aurait eu le temps de se préparer. Il se serait composé une expression ténébreuse, ou aurait veillé à être impeccablement habillé, et totalement immergé dans son personnage d'incorrigible séducteur.

Et voilà qu'il était là, à la dévisager d'un air stupide en essayant de ne pas remarquer qu'elle ne portait rien d'autre qu'une chemise de nuit et une robe de chambre cramoisies si légères qu'il devinait les courbes de ses...

Il avala sa salive. Ne pas regarder. Ne pas regarder.

— Michael ? répéta-t-elle dans un souffle.

— Francesca, répondit-il, puisqu'il fallait bien dire quelque chose. Que faites-vous ici ?

À ces mots, elle parut reprendre ses esprits.

— Ce que je fais ici ? s'étonna-t-elle. Ce n'est pas moi qui suis supposée être aux Indes. Que faites-vous ici ?

Il esquissa un geste insouciant.

— J'ai pensé qu'il était temps de rentrer au pays.

— Vous n'auriez pas pu envoyer un message ?

— A vous ? demanda-t-il en arquant un sourcil ironique.

Il s'agissait d'une pique, et elle était délibérée. Francesca ne lui avait pas écrit une seule lettre pendant son absence, alors que de son côté, il lui en avait envoyé trois.

— À n'importe qui, répondit-elle. Il y aurait eu quelqu'un pour vous accueillir.

— Vous êtes là, fit-il remarquer.

Elle le fusilla du regard.

— Si nous avions su que vous veniez, nous aurions fait préparer la maison pour votre arrivée.

Il haussa les épaules d'un air désinvolte, à l'image, espérait-il, du personnage qu'il s'efforçait d'incarner.

— Elle me convient fort bien telle qu'elle est.

Francesca referma les bras autour d'elle, lui cachant le spectacle de ses seins, ce qui était sans doute préférable, dut-il admettre.

— Il n'empêche, vous auriez pu annoncer votre retour, reprit-elle d'une voix coupante. Ç'aurait été courtois.

— Francesca, dit-il en se détournant légèrement afin de se frotter les mains devant l'âtre, avez-vous une idée du temps qu'il faut au courrier pour parvenir à Londres depuis les Indes ?

— Cinq mois, répondit-elle sans hésiter. Quatre si les vents sont favorables.

Bon sang, elle avait raison !

— Quoi qu'il en soit, reprit-il avec humeur, lorsque j'ai décidé de rentrer, il était trop tard pour envoyer un message. Ma lettre aurait voyagé sur le même vaisseau que moi.

— Vraiment? Je croyais que les bateaux transportant des passagers étaient plus lents que ceux de la poste.

Il poussa un soupir agacé tout en lui jetant un regard par-dessus son épaule.

— Tous les bateaux emportent du courrier. Du reste, est-ce si important ?

L'espace d'un instant, il crut qu'elle allait répondre par l'affirmative, mais elle dit d'un ton calme :

— Non, bien sûr que non. Ce qui compte, c'est que vous êtes rentré. Votre mère va être aux anges.

Michael se détourna pour dissimuler un sourire sans joie.

— Oui, murmura-t-il. C'est certain.

— Quant à moi...

Elle s'interrompit, toussota pour s'éclaircir la voix.

— ... je suis aussi très heureuse que vous soyez revenu.

À l'entendre, on aurait dit qu'elle éprouvait les plus grandes difficultés à s'en convaincre elle-même, mais Michael décida de jouer les gentlemen, pour une fois, et de ne pas le lui faire remarquer.

— Avez-vous froid ? demanda-t-il.

— Pas trop.

— Vous mentez.

— Juste un peu.

Il fit un pas de côté afin de lui laisser de la place devant l'âtre, mais, comme il ne l'entendait pas s'approcher de lui, il désigna d'un geste l'espace vide.

— Je ferais mieux de remonter dans ma chambre, dit-elle.

— Bonté divine, Francesca ! Si vous avez froid, approchez-vous donc du feu.

Je ne mords pas.

Les dents serrées, elle le rejoignit devant la cheminée, en veillant toutefois à maintenir une certaine distance entre eux.

— Vous avez l'air d'aller bien, dit-elle.

— Vous aussi.

— Cela fait longtemps.

— Je sais. Quatre ans, je crois.

Francesca déglutit péniblement. Pourquoi cela était-il aussi difficile? Cet homme était Michael, nom d'une pipe ! Elle n'avait aucune raison d'être si mal à l'aise. Certes, ils s'étaient séparés en mauvais termes, mais c'était au cours de ces journées noires qui avaient suivi la mort de John. Ils souffraient tous, à cette époque, et se comportaient comme des animaux blessés, grondant au visage de ceux qui se mettaient en travers de leur chemin. C'était censé être différent, à présent. Dieu savait qu'elle avait souvent pensé à ce moment !

Michael ne pourrait pas rester éternellement à l'étranger, c'était une évidence.

Une fois sa colère passée, elle avait espéré qu'à son retour, ils parviendraient à oublier ce déplaisant épisode.

Et qu'ils seraient de nouveau amis. Elle en avait besoin, bien plus qu'elle ne l'aurait imaginé.

— Avez-vous des projets ? s'enquit-elle, essentiellement parce que le silence lui était insupportable.

— Pour l'instant, mon seul projet, c'est de me réchauffer, marmonna-t-il.

Elle sourit malgré elle.

— Il faut reconnaître que le temps est exceptionnellement frais pour la saison.

— Je ne me souvenais pas combien il peut faire froid, ici, grommela Michael en se frottant les mains de plus belle.

— Auriez-vous oublié les hivers écossais ?

Il se tourna vers elle, et un demi-sourire ironique lui retroussa les lèvres. Il avait changé, se rendit-elle compte. Oh, elle ne parlait pas des différences évidentes, celles que tout le monde remarquerait - son teint, si bronzé que c'en était presque choquant, et ses cheveux, qui avaient toujours été d'un noir de jais, et se parsemaient à présent de quelques fils d'argent.

Il y avait autre chose. Sa bouche avait pris un pli amer. Quant à sa grâce nonchalante, elle avait disparu. Lui qui avait toujours semblé tellement à son aise et bien dans sa peau, voilà qu'il était... tendu.

Nerveux.

— Dire que je suis rentré parce que je ne supportais plus la chaleur...

murmura Michael.

Il fallut quelques instants à Francesca pour comprendre qu'il répondait à sa question.

— ... et voilà que je suis sur le point de mourir de froid.

— Le printemps sera bientôt là.

— Ah, oui, le printemps ! Avec ses vents simplement froids comparés aux bourrasques polaires de l'hiver.

Francesca s'esclaffa, absurdement heureuse de pouvoir rire de quelque chose en sa présence.

— La maison sera plus confortable demain, promit-elle. Je suis arrivée ce soir et, comme vous, j'ai oublié d'annoncer ma venue. Mme Parrish m'a assuré que les stocks seraient renouvelés dans les vingt-quatre heures.

Michael hocha la tête avant de pivoter pour offrir son dos à la chaleur des flammes.

— Que faites-vous ici ?

— Moi ?

Il désigna la pièce vide, façon de demander à qui d'autre il aurait pu s'adresser.

— Je vis ici, lui rappela Francesca.

— D'habitude, vous ne venez pas avant le mois d'avril.

— Vous êtes bien informé.

Un instant, il eut presque l'air embarrassé.

— Les lettres de ma mère sont remarquablement détaillées, dit-il.

Francesca esquissa un haussement d'épaules avant de se rapprocher du feu.

Elle n'aurait pas dû se tenir aussi près de Michael, mais sa robe de chambre ne suffisait pas à la réchauffer.

— C'est une réponse ? demanda-t-il avec des inflexions traînantes.

— J'en avais envie, déclara-t-elle d'un ton volontairement frondeur. N'est-ce pas le privilège d'une dame ?

Michael se tourna de côté, de sorte qu'il faisait à présent face à Francesca. Et qu'il était soudain terriblement proche d'elle.

Elle s'écarta imperceptiblement, pour ne pas lui laisser voir qu'une trop grande proximité la mettait mal à l'aise.

Et pour éviter de devoir l'admettre elle-même. . — Je croyais que le privilège des dames était de changer d'avis, fit-il remarquer.

— C'est leur privilège de faire ce qui leur chante, répliqua-t-elle avec impertinence.

— Touché, murmura Michael.

Il la dévisagea avec un peu plus d'attention.

— Vous n'avez pas changé.

Elle le regarda, surprise.

— Qu'en savez-vous ?

— Vous êtes exactement comme dans mon souvenir.

Puis, non sans malice, il désigna ses vêtements arachnéens avant d'ajouter :

— À l'exception de votre tenue, bien sûr.

Laissant échapper un hoquet de stupeur, elle recula en resserrant plus étroitement les bras autour d'elle.

Ce n'était pas très gentil de sa part, songea Michael, mais il était assez satisfait de l'avoir choquée. Il fallait qu'elle s'écarte de lui, hors de sa portée. Elle allait devoir lui fixer certaines limites.

Car en ce qui le concernait, il n'était pas certain d'y parvenir.

Il avait menti en affirmant qu'elle n'avait pas changé. Il y avait quelque chose de différent en elle. Quelque chose de totalement inattendu.

Quelque chose qui le troublait profondément.

C'était une étrange sensation, qui n'existait sans doute que dans son imagination, mais n'en était pas moins dévastatrice. Francesca lui semblait..

disponible. Comme s'il était clair désormais - affreusement, horriblement clair -

que John avait disparu pour de bon, et que la seule barrière qui pouvait désormais le retenir de la toucher, c'était sa propre conscience.

C'était presque drôle.

Presque.

Et elle ne se doutait de rien, elle ne devinait pas un instant que l'homme qui se trouvait près d'elle n'avait qu'une envie: lui arracher ses vêtements, l'étendre devant le feu, lui écarter les cuisses et plonger en elle pour...

Il eut un rire amer. Ces quatre années d'exil n'avaient en rien refroidi ses ardeurs, apparemment.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? s'étonna-t-elle.

Votre question, faillit-il répondre.

— Vous ne comprendriez pas.

— Vous pouvez essayer de m'expliquer, répliqua-t-elle d'un ton de défi.

— Non, je ne crois pas.

— Michael, insista-t-elle.

Se tournant vers elle, il répliqua avec une froideur délibérée :

— Francesca, il y a des choses que vous ne comprendrez jamais.

Elle le regarda, éberluée. Comme s'il venait de la gifler.

Et il eut l'épouvantable impression que c'était exactement ce qu'il avait fait.

— Ce n'est guère aimable de dire cela, murmura-t-elle.

Il haussa les épaules d'un geste fataliste.

— Vous avez changé, reprit-elle.

Hélas, non ! songea-t-il. Il poussa un soupir. Il détestait se rendre haïssable aux yeux de Francesca.

— Pardonnez-moi, dit-il en se passant la main dans les cheveux. Je suis épuisé, je suis transi, et je suis un imbécile.

Ces paroles la firent sourire et, l'espace d'un instant, ils furent transportés dans le passé.

— Tout va bien, dit-elle doucement en posant la main sur son avant-bras.

Vous avez fait un long voyage.

Michael prit une inspiration saccadée. Autrefois, Francesca faisait tout le temps cela - lui toucher le bras en un geste amical. Jamais en public, bien sûr, et rarement lorsqu'ils étaient seuls. Il fallait que John soit là, et John était toujours là. Et chaque fois - chaque fois -, il en était chaviré.

Jamais, cependant, il ne l'avait été à ce point.

— Il faut que j'aille me coucher, marmonna-t-il.

Il était passé maître dans l'art de dissimuler son trouble, mais il ne s'était pas attendu à la voir ce soir, et en outre, il était recru de fatigue.

Elle retira sa main.

— Il n'y a pas de chambre de prête. Prenez la mienne ; je dormirai ici.

— Non ! protesta-t-il avec plus d'énergie qu'il n'en avait l'intention. Je vais rester ici, ou... Bon sang!

Il traversa la pièce d'un pas rapide pour tirer sur le cordon de la sonnette. À

quoi bon être le comte de Kilmartin si vous ne pouviez faire préparer une chambre à n'importe quelle heure de la nuit ?

En outre, s'il appelait, un domestique arriverait, et il ne serait plus seul avec Francesca.

Certes, ils s'étaient déjà retrouvés en tête à tête, mais jamais en pleine nuit, alors que Francesca n'était vêtue que d'une chemise de nuit et...

Il tira de nouveau sur le cordon.

— Michael, je suis sûre que l'on vous a entendu la première fois, fit-elle d'un air presque amusé.

— Oui, eh bien, la journée a été longue. Tempête sur la Manche, etc.

— Il faudra que vous me racontiez vos voyages, dit-elle avec douceur.

Il arqua un sourcil.

— Je vous les aurais volontiers racontés dans mes lettres.

Francesca pinça les lèvres, comme il l'avait vue faire si souvent. Elle était en train de décider si elle allait ou non lui décocher l'un de ses légendaires traits d'humour.

84

Le non dut l'emporter, car elle se contenta de répondre :

— J'étais assez fâchée contre vous que vous soyez parti.

Michael réprima un petit hoquet de stupeur. C'était bien de Francesca, de préférer l'honnêteté sans détour à une réponse méprisante.

— Je suis désolé, dit-il.

Il était sincère, pourtant, il aurait agi de la même façon si ç'avait été à refaire. Il devait s'en aller. Peut-être n'était-il qu'un couard. Peut-être ne s'était-il pas comporté en homme. Mais il n'était pas prêt à être comte. Il n'était pas John, ne le serait jamais. Et c'était la seule chose que tout le monde semblait avoir attendue de lui.

Même Francesca, à sa manière détournée.

Il était persuadé qu'elle ne comprenait toujours pas la raison pour laquelle il était parti. Peut-être le croyait-elle, mais comment aurait-elle su ? Elle ignorait qu'il l'aimait, et ne pouvait donc deviner combien il se sentait coupable à l'idée de prendre la place de John.

Pourtant, elle n'était pas responsable de tout cela. Il la regarda, si fragile et si fière devant les flammes, et répéta :

— Je suis désolé.

Elle accueillit ses excuses d'un imperceptible hochement de tête.

— J'aurais dû vous écrire, dit-elle.

Elle leva le visage vers lui. Son regard était empli de chagrin, et d'un soupçon de gêne semblait-il.

— Pour être franche, je n'en ai pas eu envie. Quand je songeais à vous, je me souvenais de John, et je suppose que je ne voulais pas trop penser à lui à cette époque.

Michael ne prétendait pas comprendre, mais il acquiesça tout de même.

Elle le gratifia d'un sourire nostalgique.

— Nous avons vécu de bons moments, tous les trois, n'est-ce pas ?

Il hocha de nouveau la tête.

— Il me manque, murmura-t-il, surpris de constater combien c'était bon de le dire à voix haute.

— J'avais toujours pensé que ce serait merveilleux lorsque vous vous marieriez. Je vous imaginais avec une femme drôle et intelligente. Nous nous serions entendus à merveille, tous les quatre.

Michael toussota. C'était encore la meilleure réponse...

Francesca cligna des yeux et parut revenir au présent.

— Auriez-vous pris froid ?

— C'est probable. Je serai sans doute aux portes de la mort avant samedi.

Elle haussa les sourcils.

— J'espère que vous ne comptez pas sur moi pour vous dorloter.

C'étaient exactement les paroles dont il avait besoin pour orienter la discussion vers des sujets moins dangereux.

— Inutile, répliqua-t-il avec un geste de la main. Dans moins de trois jours, j'aurai attiré un essaim de dames de petite vertu qui ne demanderont qu'à me combler de leurs attentions.

Francesca pinça les lèvres, mais elle semblait amusée.

— Vous êtes resté le même, à ce que je vois.

Michael lui adressa un sourire en coin.

— Personne ne change jamais vraiment, Francesca.

Du menton, elle désigna le couloir, d'où provenait

un bruit de pas. Quelqu'un approchait. Un valet entra et Francesca prit les choses en main, ne permettant à Michael que de rester devant le feu et d'approuver d'un hochement de tête altier.

— Bonsoir, Michael, dit-elle une fois le domestique sorti pour exécuter ses ordres.

— Bonne nuit, Francesca, répondit-il doucement.

— C'est bon de vous retrouver.

Puis, comme si elle éprouvait le besoin d'en convaincre l'un d'entre eux, il n'aurait su dire lequel, elle ajouta :

— C'est vraiment bon.

...Je suis désolée de ne pas avoir écrit. Non, ce n'est pas vrai. Je ne suis pas désolée. Je n'ai pas envie d'écrire. Je n'ai pas envie de penser à...

Extrait d'une lettre de la comtesse de Kilmartin au nouveau comte de Kilmartin, rédigée après avoir reçu le premier courrier de celui-ci, déchirée en menus morceaux, puis mouillée de larmes.

Lorsque Michael se réveilla, le lendemain matin, Kilmartin House semblait avoir retrouvé l'activité et le confort qui seyaient à la demeure d'un comte. Des feux brûlaient dans toutes les cheminées et un copieux petit déjeuner avait été servi dans la salle à manger privée. Il y avait des œufs à la coque, du jambon, du bacon, des saucisses, des toasts avec du beurre et de la confiture, ainsi que son plat préféré, du maquereau grillé.

En revanche, Francesca était introuvable.

Lorsqu'il demanda où elle était, on lui remit un billet qu'elle avait laissé à son intention. Craignant de déclencher des rumeurs en demeurant seule avec lui à Kilmartin House, elle avait décidé de s'installer chez sa mère, au 5, Bruton Street, jusqu'à ce que Janet ou Helen arrivent d'Écosse. Toutefois, elle l'invitait à lui rendre visite le jour

même, car elle était certaine qu'ils avaient beaucoup à discuter.

Elle avait sans doute raison. Voilà pourquoi, ayant terminé son repas (et s'étant aperçu, à sa grande surprise, que le lassi et les dosas de ses petits déjeuners indiens lui manquaient), Michael se rendit au Numéro Cinq.

Il décida d'y aller à pied. Le trajet n'était pas bien long et, après les bourrasques glaciales de la veille, les températures s'étaient considérablement radoucies. En outre, il avait envie de prendre le pouls de la ville. Il n'avait jamais prêté une grande attention, autrefois, aux sons et aux senteurs de la capitale. Le claquement des sabots des chevaux, les cris des vendeurs de fleurs dans les rues, l'écho des voix aux accents raffinés, le parfum des châtaignes grillées et la légère odeur de suie qui flottait dans l'air, tout cela se combinait pour créer une atmosphère qui n'appartenait qu'à Londres.

Michael était en proie à une certaine confusion, ce qui était d'autant plus curieux qu'il se souvenait avoir ressenti exactement la même impression lorsqu'il était arrivé aux Indes, quatre ans auparavant. L'air moite saturé de parfums de fleurs et d'épices l'avait assailli avec tant de force qu'il en avait été étourdi et désorienté. Même si sa réaction à l'environnement londonien n'était pas aussi intense, il avait l'impression de n'être pas d'ici, car tous ses sens étaient heurtés par des sons et des effluves qui n'auraient pas dû lui sembler aussi peu familiers.

Était-il devenu un étranger dans son propre pays ? C'était une curieuse impression mais, alors qu'il remontait les rues du quartier commerçant le plus chic de Londres, il ne put s'empêcher de penser qu'on allait le remarquer, que quiconque posant les yeux sur lui s'apercevrait aussitôt qu'il était différent.

Peut-être, songea-t-il en surprenant son reflet dans une vitrine, était-ce à cause de son hâle.

Il faudrait des semaines pour qu'il s'estompe, voire des mois.

Sa mère allait être scandalisée.

Cette idée le fit sourire. Il adorait scandaliser sa mère. Il n'était jamais devenu assez adulte pour cesser de trouver cela très drôle.

Il s'engagea dans Bruton Street. Bien entendu, il était déjà venu ici. La mère de Francesca ayant toujours entendu le mot famille au sens large, il avait été invité en même temps que John et Francesca à tous les événements marquants du clan Bridgerton.

À son arrivée, lady Bridgerton se trouvait dans son petit salon vert. Elle buvait une tasse de thé, assise à son bureau devant la fenêtre.

— Michael ! s'écria-t-elle avec chaleur en se levant. Quelle joie de vous revoir !

— Lady Bridgerton, répondit-il en s'emparant galamment de sa main pour y déposer un baiser.

— Voilà un baisemain réussi, ou je ne m'y connais pas, plaisanta-t-elle.

— Un homme doit savoir cultiver ses atouts, murmura Michael.

— Je ne saurais vous dire combien nous y sommes sensibles, nous autres dames d'un certain âge.

— Vous voulez dire... trente et un ans ? fit-il d'un ton charmeur.

Lady Bridgerton faisait certes partie de ces femmes qui embellissent avec les années, mais le sourire qu'elle lui décocha était positivement irrésistible.

— Vous êtes toujours le bienvenu dans cette maison, Michael Stirling.

Il sourit et, sur son invitation, prit place sur le siège à dossier haut qu'elle lui désignait.

— Oh, pardonnez-moi ! s'écria-t-elle d'un air confus. Je suppose que je dois vous appeler Kilmartin, à présent.

— Michael me convient tout à fait, assura-t-il.

— Je sais que cela fait déjà quatre ans, mais comme je ne vous ai pas vu depuis...

— Appelez-moi comme il vous plaira, répondit-il d'un ton aimable.

C'était étrange. Il avait fini par s'accoutumer à son nouveau nom de Kilmartin et s'était habitué à ce que son titre remplace son nom de famille, mais il était alors aux Indes, où personne ne l'avait connu sous le nom de Stirling et où, plus important encore, personne n'avait connu John comme étant le comte de Kilmartin. Entendre son titre dans la bouche de Violet Bridgerton était un peu déstabilisant, d'autant que, à l'instar de nombreuses belles-mères, elle avait pris l'habitude de se référer à John comme étant son fils.

Toutefois, si elle perçut son inconfort, elle n'en laissa rien paraître.

— Si vous vous montrez aussi accommodant, je me dois de vous imiter, déclara-t-elle. Je vous en prie, appelez-moi Violet. Il est grand temps que vous le fassiez.

— Oh, je ne pourrais pas, protesta-t-il.

Il était sincère. Cette femme était lady Bridgerton, elle était... Eh bien, il n'aurait su dire ce qu'elle était pour lui, mais certainement pas Violet.

— J'insiste, Michael. Je suppose que vous n'êtes pas sans «avoir que je parviens toujours à mes fins.

Comprenant qu'il n'aurait pas le dernier mot, Michael laissa échapper un soupir fataliste.

— Je me demande si je peux embrasser la main d'une Violet. Cela semble terriblement intime, vous ne trouvez pas ?

— Je vous interdis de ne plus le faire.

— On va jaser, la prévint-il.

— Je crois que ma réputation pourra le supporter.

— Oui, mais la mienne ?

À ces mots, elle éclata de rire.

— Vous êtes un gredin !

Il s'adossa confortablement à son siège.

— Pour mon plus grand bonheur, répondit-il.

— Puis-je vous proposer une tasse de thé ?

Elle désigna la délicate théière de porcelaine posée sur son bureau.

— Le mien est froid, poursuivit-elle, mais je me ferai un plaisir d'en faire préparer.

— Avec plaisir, accepta Michael.

— J'imagine que vous êtes blasé, après tant d'années aux Indes, fit-elle remarquer en se levant pour aller tirer le cordon de la sonnette.

La voyant debout, Michael se leva vivement.

— Ce n'est pas la même chose, assura-t-il. Pour une raison que je ne saurais expliquer, le thé en Angleterre est incomparable.

— La qualité de l'eau, peut-être ?

Il eut un sourire furtif.

— La qualité de la dame qui vous le sert, plutôt.

Elle rit de nouveau.

— Milord, il vous faut une épouse au plus vite !

— Vraiment ? Et pourquoi cela ?

— Parce que, pour l'instant, vous êtes un véritable danger pour toutes les femmes qui ne sont pas mariées.

Michael ne put résister à un dernier compliment.

— J'espère que vous vous comptez parmi elles... Violet.

C'est alors qu'une voix retentit depuis le seuil de la pièce.

— Ne me dites pas que vous contez fleurette à ma mère?

C'était Francesca, élégamment vêtue d'une robe lavande ornée de dentelle de Malines. Elle semblait déployer de grands efforts pour se composer une mine sérieuse.

Et n'y parvenait que très modérément.

Comme les deux femmes s'asseyaient, Michael s'autorisa un sourire mystérieux.

— Moi qui ai vu du pays, Francesca, je peux vous affirmer qu'il y a peu de dames à qui je préférerais faire la cour plutôt qu'à votre mère.

— Venez donc dîner à la maison ce soir, dit Violet. Et je n'accepterai aucun refus !

Michael émit un petit rire amusé.

— J'en serai très honoré.

En face de lui, Francesca murmura :

— Vous êtes incorrigible.

Michael se contenta de lui décocher un sourire oblique. Parfait, songea-t-il.

La matinée se déroulait exactement comme il l'avait espéré. Francesca et lui retrouvaient leurs rôles respectifs. Il jouait de nouveau les séducteurs insouciant et elle feignait de s'en offusquer. Tout était de nouveau comme avant la mort de John.

Il avait été pris de court, la veille au soir, et n'avait pas eu le temps d'endosser les habits de son personnage public.

D'un autre côté, il ne s'agissait pas non plus d'un rôle de composition. Il avait toujours été insouciant, et était assurément un séducteur invétéré. Sa mère se plaisait à répéter qu'à peine âgé de quatre ans, il s'essayait déjà à charmer les dames.

Simplement, il était vital qu'en présence de Francesca, cet aspect de sa personnalité soit mis en avant, afin qu'elle ne soupçonne jamais les sentiments qu'il nourrissait dans le secret de son cœur.

— Quels sont vos projets, à présent que vous êtes rentré ? s'enquit Violet.

Michael tourna vers elle un visage délibérément inexpressif.

— Eh bien, je ne sais pas exactement, répondit-il, honteux de devoir s'avouer à lui-même que c'était la vérité. Je suppose qu'il va me falloir un certain temps pour comprendre ce que l'on attend de moi, maintenant que je suis comte.

— Je suis certaine que Francesca pourra vous y aider, déclara Violet.

— Uniquement si elle le souhaite, précisa Michael.

92

93

— Bien entendu, déclara Francesca alors qu'une domestique entrainait avec un plateau. Je vous assisterai de toutes les façons possibles.

— Le service est rapide, chez vous, murmura Michael.

— J'adore le thé, expliqua Violet. J'en bois toute la journée. En cuisine, on laisse en permanence une bouilloire sur le poêle.

— En voulez-vous une tasse ? proposa Francesca, qui s'était chargée du service.

— Volontiers, répondit-il.

— Personne ne connaît Kilmartin aussi bien que ma fille, affirma Violet avec une fierté toute maternelle. Elle vous sera d'une aide inestimable.

— Je n'en doute pas un instant, renchérit Michael en prenant la tasse que Francesca lui tendait.

Elle s'était souvenue de la façon dont il l'aimait - avec un nuage de lait, sans sucre. Il en conçut un inexplicable plaisir.

— Voilà six ans qu'elle est comtesse, reprit-il, mais ces quatre dernières années, elle a aussi dû assumer la charge de comte.

Interceptant le regard surpris de Francesca, il ajouta :

— Dans tous les domaines, même si elle n'en avait pas le nom. Allons, Francesca, vous savez que c'est la vérité.

— Je...

— Il s'agit d'un compliment, l'interrompit-il. J'ai envers vous une dette éternelle. Je n'aurais pas pu rester aussi longtemps à l'étranger si je n'avais

pas su le comté entre des mains si compétentes.

Francesca rougit, ce qui le surprit. Il la connaissait depuis des années, mais il aurait pu compter sur les doigts d'une main les occasions où il l'avait vue s'empourprer.

— Merci, marmonna-t-elle. Cela n'a pas été très difficile, je vous assure.

—

Peut-être, mais je n'en apprécie pas moins votre aide.

Il porta sa tasse à ses lèvres afin de laisser ces dames orienter la conversation à leur guise.

Ce dont elles ne se privèrent pas. Violet lui demanda de leur parler de son séjour indien, et quelques minutes plus tard, il leur racontait les palais et les princesses, les currys et les caravanes... laissant de côté les mendiants et la malaria, qui n'avaient pas leur place dans une discussion de salon.

Il s'aperçut qu'il y prenait un vif plaisir. Peut-être, songea-t-il tandis que Violet faisait une remarque sur un bal indien auquel elle avait assisté l'année précédente, peut-être avait-il pris la bonne décision.

Cela pourrait se révéler très agréable d'être chez soi.

Une heure plus tard, Francesca arpentait Hyde Park au bras de Michael. Le soleil avait percé les nuages, et lorsqu'elle avait déclaré qu'elle ne pouvait résister à un temps aussi agréable, Michael n'avait eu d'autre choix que de lui proposer d'aller se promener.

—

C'est un peu comme autrefois, dit-elle en offrant son visage aux rayons du soleil.

Elle risquait fort de se gâter le teint ou, du moins, de voir ses joues se couvrir de taches de rousseur, t- mais elle demeurerait toujours d'une pâleur de por- celaine comparée à Michael, supposait-elle.

—

Faites-vous allusion à notre promenade, ou à vos manœuvres expertes pour m'obliger à vous accompagner ? s'enquit-il.

Francesca s'efforça de conserver une expression impassible.

— Aux deux, bien entendu. Vous m'emmeniez T souvent faire un tour.

Chaque fois que John avait trop de travail.

— En effet.

Ils marchèrent en silence quelques instants, puis Michael fit remarquer :

— J'ai été surpris de ne pas vous trouver à Kilmar- tin House, ce matin.

— J'espère que vous comprenez pourquoi je devais partir? Je n'en avais aucune envie, bien sûr. Retourner vivre chez ma mère me donne l'impression d'être retombée en enfance.

Elle pinça les lèvres avec irritation.

— Je l'adore, mais je me suis habituée à diriger ma propre maison.

— Voulez-vous que je m'installe autre part ?

— Non, bien sûr que non, s'empressa-t-elle de répondre. Kilmartin House vous appartient. Du reste, Helen et Janet devraient arriver bientôt, ce qui me permettra de revenir.

— Courage, Francesca. Je suis sûr que vous allez tenir bon.

Elle lui lança un regard de biais.

— Ni vous ni aucun autre homme, en fait, ne pourrait le comprendre, mais je préfère mon statut de femme mariée à celui de jeune fille. Lorsque je suis au Numéro Cinq, avec Éloïse et Hyacinthe, il me semble que je suis de nouveau une débutante, avec toutes les règles et contraintes que cela implique.

— Pas toutes, souligna Michael. Sinon, on ne vous aurait pas autorisée à sortir vous promener en ma compagnie.

— Exact, concéda-t-elle. Surtout en votre compagnie, j'imagine.

— Qu'est-ce censé signifier ?

Elle éclata de rire.

— Oh, allons, Michael ! Vous pensiez vraiment que votre réputation aurait été blanchie du seul fait que vous avez quitté le pays pendant quatre ans ?

— Francesca...

— Vous êtes une légende !

Il la fixa, atterré.

— C'est la pure vérité, insista-t-elle en se demandant pourquoi il semblait si surpris. Les femmes parlent toujours de vous.

— Pas à vous, j'espère, marmonna-t-il.

— Surtout à moi ! répondit-elle avec un sourire espiègle. Elles veulent toutes savoir quand vous comptez rentrer. Et cela sera encore pire une fois que l'on saura que vous êtes de retour. Avouez que je suis dans une drôle de situation -

confidente du plus célèbre libertin de Londres !

— Confidente, vraiment ?

— Le terme ne vous convient pas ?

— Si, si, il est parfaitement approprié. Mais si vous croyez que je vous ai tout confié...

Francesca lui jeta un regard noir. C'était bien lui, de laisser planer ces sous-entendus éloquentes qui enflammaient son imagination !

— J'en déduis, maugréa-t-elle, que vous ne nous avez pas tout dit de vos aventures indiennes.

Il se contenta de lui sourire d'un air diabolique.

— Très bien. Permettez-moi donc d'orienter la conversation vers des sujets plus convenables. Que comptez-vous faire, maintenant ? Allez-vous occuper votre siège à la Chambre des lords ?

Apparemment, il n'avait pas envisagé cette hypothèse.

— C'est ce que John aurait voulu, dit-elle, consciente de se montrer honteusement manipulatrice.

Michael lui jeta un regard sombre, façon, sans doute, de lui dire qu'il n'appréciait guère ses méthodes.

— Vous allez également devoir vous marier, poursuivit Francesca.

— Avez-vous l'intention de jouer les marieuses ? demanda-t-il d'un ton agacé.

Elle haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? Je suis sûre que je ne ferais pas pire que vous.

— Bonté divine ! grommela Michael. Je ne suis rentré qu'hier. Devons-nous vraiment parler de tout cela maintenant ?

— Non, pas maintenant. Mais bientôt. Vous ne rajeunissez pas.

Il la considéra d'un air stupéfait.

— Je ne connais aucune autre personne au monde à qui je permettrais de me parler ainsi.

— Vous oubliez votre mère, lui rappela-t-elle avec un sourire satisfait.

— Vous n'êtes pas ma mère, répliqua-t-il.

— Dieu merci ! Je serais morte d'un arrêt cardiaque il y a des années. Je ne comprends pas comment elle résiste.

Michael s'immobilisa.

— Je ne suis pas aussi mauvais que cela !

— Ah non ? fit-elle.

Il en demeura sans voix. Ils avaient eu cette conversation cent fois déjà, mais, à présent, quelque chose avait changé. Il décelait une tension dans la voix de Francesca, une agressivité dans ses paroles que jamais elle n'avait manifestées.

Ou peut-être ne les avait-il jamais remarquées.

— Oh, ne prenez pas cet air choqué, Michael ! s'exclama-t-elle. Bien sûr que votre réputation est épouvantable, mais vous êtes tellement charmant

qu'on vous pardonne toujours.

C'était donc ainsi qu'elle le voyait. Après tout, pourquoi en était-il si surpris ?

Cela correspondait exactement à l'image qu'il avait cultivée avec soin.

— À présent que vous êtes comte, poursuivit Francesca, les mères vont se bousculer pour vous fiancer à leurs chères filles.

— J'ai peur, ricana-t-il. Je suis effrayé.

— Vous devriez, riposta-t-elle sans la moindre compassion. Cela va être la curée, croyez-moi. Vous avez de la chance que j'aie pris ma mère à part ce matin pour lui faire jurer de ne pas pousser Hyacinthe et Éloïse dans vos bras.

Elle est comme les autres.

Manifestement, elle se délectait de cette conversation.

— Si je me souviens bien, vous vous faisiez un plaisir, autrefois, de pousser vos sœurs dans mes bras ?

Elle esquissa une petite moue.

— C'était il y a des années, fit-elle en balayant ce souvenir d'un geste de la main. Vous n'auriez pas convenu.

Michael n'avait jamais éprouvé l'envie de courtiser les sœurs de Francesca, mais il ne résista pas à la tentation de la taquiner.

— À Éloïse ou à Hyacinthe ? demanda-t-il.

— À aucune des deux, riposta-t-elle d'un ton impatient qui le fit sourire. Mais ne vous affolez pas, je vais vous trouver quelqu'un.

— Ai-je l'air de m'affoler ?

Elle poursuivit comme si elle ne l'avait pas entendu.

— Je crois que je vais vous présenter à Penelope, l'amie d'Éloïse.

— Mlle Featherington ? demanda Michael, à qui ce nom évoquait vaguement une demoiselle un peu rondelette qui semblait frappée d'un incurable mutisme.

— C'est également mon amie, poursuivit Francesca. Je crois que vous pourriez l'apprécier.

— A-t-elle appris à parler ?

Elle lui décocha un regard glacial.

— J'ignorerai ce commentaire. Penelope est une jolie jeune femme, qui se montre d'une vive intelligence si on arrive à lui faire oublier sa timidité.

— Et combien de temps cela prend-il ? marmonna Michael.

— Je pense qu'elle vous complèterait à la perfection.

— Francesca, je vous interdis de jouer les marieuses, martela-t-il. C'est compris ?

— Il faut bien que...

— Et ne me dites pas qu'il faut bien que quelqu'un s'en charge, l'interrompit-il.

Décidément il lisait en elle aussi aisément qu'autrefois. Elle avait toujours voulu se mêler de sa vie !

— Michael...

Elle avait prononcé son prénom avec un soupir patient que rien ne justifiait.

— Je suis rentré hier, lui rappela-t-il. Je suis fatigué, et bien que le soleil brille, je suis transi. Mes affaires n'ont même pas encore été déballées. Ayez l'amabilité de m'accorder au moins une semaine avant de commencer à organiser mon mariage.

— Une semaine, dites-vous ?

— Francesca ! fit-il d'un ton d'avertissement.

— Comme vous voudrez. Mais ne venez pas vous plaindre, je vous aurai prévenu. Une fois que vous sortirez de nouveau dans le monde, et que les débutantes vous auront acculé dans un coin tandis que leurs mères s'approcheront pour la mise à mort...

Michael frémit. D'autant que cette sombre prédiction était des plus vraisemblables.

— ... vous me supplierez de voler à votre secours, acheva-t-elle en le gratifiant d'un regard satisfait des plus exaspérants.

— Je n'en doute pas un instant, répondit-il avec un sourire paternaliste qui, il le savait, ne manquerait pas de l'irriter. Et ce jour-là, je vous promets d'être dûment accablé de regrets, prêt à expier pour mes péchés, honteux et coupable de tous les maux dont vous voudrez m'accabler.

À ces mots, elle éclata de rire, ce qui lui réchauffa le cœur bien plus qu'il n'était raisonnable. Il était encore capable de la faire rire.

Elle lui tapota le bras.

— C'est bon de vous avoir de nouveau ici.

— C'est bon d'être rentré.

Il avait répondu sans réfléchir, mais c'était la stricte vérité. C'était vraiment bon. Difficile, mais bon. Cela dit, il n'avait aucune raison de se plaindre. Il n'avait pas été habitué à la facilité.

Ils s'étaient enfoncés dans Hyde Park, et il y avait à présent davantage de monde sur les pelouses.

— J'aurais dû apporter du pain pour les oiseaux, murmura Francesca.

— À la Serpentine ? s'étonna Michael.

Il avait souvent accompagné Francesca au parc, mais ils avaient toujours fui comme la peste cet endroit situé sur les berges de la Serpentine. Il y avait une foule de nourrices et d'enfants en bas âge qui criaient comme des sauvages (les premières parfois plus fort que les seconds).

— J'aime bien nourrir les oiseaux, répondit Francesca, sur la défensive. Et puis, il n'y aura pas trop d'enfants, aujourd'hui. Il fait encore trop froid.

— Cela ne nous a jamais arrêtés, John et moi, fanfaronna Michael.

— Oui, mais vous êtes écossais, répliqua-t-elle. Même à demi gelé, votre sang circule toujours.

Il sourit.

— Nous sommes des forces de la Nature, nous autres Écossais.

Ce qui n'était qu'à moitié vrai. Après de nombreux mariages anglo-écossais, la famille était au moins aussi anglaise qu'elle était écossaise, peut-être même plus, mais Kilmartin étant définitivement situé dans les comtés des régions frontalières, les Stirling revendiquaient leur héritage écossais avec une fierté farouche.

Ayant trouvé un banc libre non loin de la rivière, ils s'y assirent pour regarder les canards évoluer paresseusement sur l'eau.

— Ils pourraient trouver un coin plus chaud, commenta Michael. La France, par exemple.

— Et laisser perdre tout le bon pain que les enfants leur apportent ? Ils ne sont pas stupides.

Michael se contenta de hausser les épaules. Loin de lui l'idée de se poser en expert.

— Comment avez-vous trouvé le climat indien ? reprit Francesca. Fait-il aussi chaud qu'on le dit ?

— Plus, répondit-il. Ou peut-être pas... Je suppose que les descriptions qu'on en fait sont parfaitement exactes. Le problème, c'est qu'aucun Anglais ne peut

vraiment les comprendre tant qu'il n'est pas allé là-bas.

Elle lui jeta un regard perplexe.

— La chaleur y est encore plus torride que vous ne pourriez l'imaginer, ajouta-t-il d'un ton patient. Mais le plus terrible, ce n'est pas la canicule. Ce sont les insectes.

— Cela ne paraît pas très engageant.

— Vous n'aimeriez sans doute pas cela. Pas pour un long séjour, du moins.

— Pourtant, j'aimerais voyager, dit-elle avec douceur. J'ai toujours eu l'intention de le faire.

Elle demeura silencieuse, hochant la tête d'un air absent un si long moment que Michael se demanda si elle en était consciente. Puis il se rendit compte que son regard était fixé au loin. Elle observait quelque chose, mais il n'avait aucune idée de ce dont il s'agissait. Il ne voyait rien d'intéressant dans les alentours hormis une nourrice à l'expression pincée qui poussait un landau.

— Que regardez-vous ? demanda-t-il finalement.

Elle ne répondit pas.

— Francesca ?

— Je veux un bébé, dit-elle en se tournant vers lui.

... avais espéré que j'aurais reçu un mot de vous à l'heure qu'il était, mais, c'est de notoriété publique, la poste n'est plus du tout fiable sur d'aussi longues distances. Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai entendu parler d'un sac de courrier vieux de deux bonnes années. La plupart des destinataires étaient déjà rentrés en Angleterre. Ma mère m'écrit que vous allez bien et que vous vous êtes remise de votre épreuve. Je suis heureux de l'apprendre. Mon travail ici est toujours un défi et un accomplissement. Je me suis installé à l'extérieur de la ville, comme la plupart des Européens à Madras. Néanmoins, j'aime aller m'y promener. Elle est d'apparence assez hellénique, c'est du moins mon impression, car je n'ai jamais visité la Grèce. Le ciel est d'un bleu si intense qu'il en devient aveuglant. C'est quasiment ce que j'ai vu de plus bleu dans ma vie.

Extrait d'une lettre du comte de Kilmartin à la comtesse de Kilmartin, six mois après son arrivée aux Indes.

— Je... je vous demande pardon? bégaya-t-il. Elle l'avait choqué, apparemment. Ce n'était pas son but, mais à présent qu'elle le voyait bouche bée, Francesca ne pouvait s'empêcher d'en retirer un certain plaisir.

— Je veux un bébé, répéta-t-elle avec un geste de lassitude. C'est si surprenant que cela?

— Eh bien... non... mais...

— J'ai vingt-six ans.

— Je connais votre âge, dit-il, un peu irrité.

— J'en aurai vingt-sept à la fin du mois d'avril. Je ne vois pas ce qu'il y a de si étrange à vouloir un enfant.

Le regard de Michael était toujours un peu vitreux.

— Non, bien entendu, mais...

— Et je ne devrais pas avoir besoin de me justifier devant vous !

— Je ne vous le demandais pas, répliqua-t-il en la regardant comme s'il venait de lui pousser une seconde tête.

— Excusez-moi, marmonna-t-elle. Je réagis de manière excessive.

Il ne répondit pas, ce qu'elle trouva fort agaçant. À tout le moins, il aurait pu la contredire. Cela aurait été un mensonge, mais la gentillesse et la courtoise l'exigeaient.

Finalement, comme le silence devenait insupportable, elle murmura :

— Beaucoup de femmes veulent des enfants.

— Exact, admit-il en toussotant. Mais... vous ne pensez pas qu'il vous faudrait d'abord un époux ?

— Bien sûr que si.

Elle le fusilla du regard, avant d'ajouter :

— Pourquoi croyez-vous que je suis venue à Londres si tôt ?

Il la fixa sans comprendre.

— Je compte aller à la chasse au mari, expliqua-t-elle comme si elle s'adressait à un simple d'esprit.

— Que la formule est élégante, grommela-t-il.

Elle pinça les lèvres.

— Elle est ce qu'elle est. Et vous feriez mieux de vous y habituer, car c'est dans ces termes que les demoiselles parleront bientôt de vous.

Ignorant la dernière partie de son affirmation, il demanda :

—

Vous avez en tête un gentleman en particulier ?

— Pas encore. Mais je suppose que j'en remarquerai un une fois que j'aurai commencé à chercher. Malgré son ton volontairement léger, sa voix s'était faite plus grave et elle avait baissé d'un ton.

—

Mes frères ont sûrement des amis, conclut-elle dans un souffle.

Michael continua de la regarder un instant, puis ' s'adossa au banc, les yeux rivés sur l'eau.

—
Je vous ai choqué, dit-elle.

—
Eh bien... oui.

—
En temps normal, j'aurais adoré cela, avoua-t-elle avec une moue ironique.

Pour toute réponse, il leva les yeux au ciel.

—
Je ne peux pas pleurer John jusqu'à la fin de mes jours. Je veux dire...

si, je le peux et je le ferai, mais...

i Elle s'interrompit, furieuse d'être au bord des larmes.

—
Le pire, c'est qu'il est possible que je ne puisse même pas avoir d'enfant.

Avec John, il m'a fallu deux années pour concevoir, et je n'ai même pas été Capable de garder le bébé...

—Francesca, protesta-t-il avec énergie, vous n'êtes pas responsable de ce qui est arrivé.

Elle laissa échapper un petit rire amer.

— Vous imaginez ? Épouser un homme dans le seul but d'avoir un enfant, et ne jamais y parvenir !

— Cela arrive à beaucoup de gens, dit-il doucement.

Sans doute, mais cela ne la réconfortait en rien. Elle avait le choix. Elle n'était pas obligée de se marier. Elle aurait largement de quoi vivre, et, par chance, conserverait son indépendance, si elle demeurait veuve. Si elle se mariait...

non, quand elle se marierait (il fallait qu'elle s'habitue à cette idée), ce ne serait pas par amour. Ce ne pourrait être

une union comme celle qu'elle avait partagée avec John. Une femme ne pouvait tout simplement pas connaître un tel amour deux fois dans sa vie.

Elle allait se marier pour avoir un enfant... sans la moindre assurance qu'elle en aurait.

— Francesca ?

Elle ne le regarda pas. Elle resta là, battant des cils, essayant désespérément d'ignorer les larmes qui lui brûlaient les paupières.

Michael lui tendit un mouchoir, qu'elle fit mine de ne pas voir. Si elle le prenait, elle devrait pleurer. Plus rien ne l'en empêcherait.

— Je dois aller de l'avant, déclara-t-elle d'un ton de défi. Je le dois. John est parti, et je...

C'est alors qu'il se produisit une chose étrange. Non, étrange n'était pas le mot. Choquante, plutôt, ou déconcertante, ou peut-être n'existait-il même pas de terme pour désigner cette forme de surprise qui vous coupe le souffle et vous pétrifie.

Elle se tourna vers lui. Elle s'était déjà tournée vers lui des centaines, non, des milliers de fois. Même s'il venait de passer quatre ans aux Indes, elle connaissait son visage par cœur, et son sourire n'avait plus de secrets pour elle. En vérité, elle savait tout de lui...

Sauf que cette fois fut différente des autres. Francesca se tourna vers Michael, mais elle n'avait pas prévu qu'il serait déjà tourné vers elle. Ni qu'il serait si près de lui qu'elle pourrait distinguer les éclats d'obsidienne dans ses iris gris-argent.

Et surtout, elle n'avait pas prévu que son regard tomberait sur ses lèvres -

pleines, harmonieuses, parfaitement modelées. Elle connaissait leur forme aussi bien que celle des siennes, mais jamais elle ne les avait vraiment regardées. Jamais elle n'avait remarqué que leur coloration n'était pas tout à fait uniforme, ni combien l'arc en était sensuel ni...

Elle se leva. Si vite qu'elle faillit perdre l'équilibre.

— Il faut que j'y aille, s'écria-t-elle, presque surprise que sa voix ne ressemble pas soudain à celle

de quelque horrible démon. Un rendez-vous. J'avais oublié.

— Bien sûr, dit-il en se levant à son tour.

— Chez la modiste, précisa-t-elle, comme si ce détail pouvait rendre son mensonge plus convaincant. Toutes mes robes sont dans des coloris de demi-deuil.

— Cela ne vous va pas.

— Merci de me le faire remarquer, dit-elle d'un ton acide.

— Vous devriez porter du bleu.

Elle hocha la tête d'un geste saccadé, toujours un peu confuse et désorientée.

— Vous allez bien ? s'inquiéta-t-il.

— Très bien, répliqua-t-elle sèchement.

Puis, consciente que ce ton n'aurait dupé personne, elle ajouta avec plus de mesure :

— Je vous assure que je vais bien. Je déteste être en retard, c'est tout.

Cela, au moins, c'était vrai, et Michael le savait. Avec un peu de chance, il se contenterait de cette explication pour justifier sa soudaine brusquerie.

— Très bien, dit-il d'un ton conciliant.

Francesca bavarda durant tout le trajet de retour jusqu'au Numéro Cinq. Elle devait faire bonne figure, comprit-elle, plus troublée qu'elle n'aurait dû. Elle ne pouvait laisser Michael deviner ce qu'elle avait ressenti sur ce banc, près de la Serpentine.

Elle avait toujours su que Michael Stirling était bel homme, très bel homme même, mais c'était resté une notion très abstraite. Michael était beau, de même que son frère Benedict était grand, ou que sa mère avait les yeux bleus.

Et voilà que soudain... Voilà que tout à coup...

En le regardant, elle avait vu quelqu'un d'autre.

Elle avait vu un homme.

Et elle en était terrifiée.

Francesca étant en général d'avis que la meilleure défense était l'attaque, à peine fut-elle de retour au Numéro Cinq qu'elle alla informer sa mère qu'elle désirait se rendre sur-le-champ chez la modiste. Après tout, mieux valait transformer sans tarder son mensonge en vérité.

Violet fut tellement ravie à l'idée de la voir quitter enfin les tons gris et lavande du demi-deuil qu'à peine une heure plus tard, toutes deux étaient en route pour Bond Street. En temps normal, Francesca n'aurait pas supporté la présence de sa mère. Elle était tout à fait capable de choisir elle-même ses tenues, merci bien, mais ce jour-là, elle la trouvait curieusement réconfortante.

Non pas que sa mère ne soit pas d'ordinaire une personne réconfortante.

Disons juste que Francesca accordait une grande importance à son besoin d'in-dépendance, et qu'elle n'aimait pas être considérée comme «l'une de ces filles Bridgerton». Et cependant, étrangement, cette expédition chez la modiste était assez déstabilisante. Francesca ne l'aurait avoué que sous la torture, mais elle était tout simplement effrayée.

Même si elle n'avait pas décidé qu'il était temps de se remarier, le fait de quitter ses vêtements de veuve marquait un changement majeur auquel elle n'était pas certaine d'être préparée.

Elle portait du lavande et du gris depuis maintenant trois ans. Et elle avait été vêtue tout en noir pendant toute l'année précédente. C'était un peu comme un insigne, songea-t-elle, ou un uniforme. On n'avait pas besoin de se demander qui on était lorsque nos vêtements le proclamaient si fort.

— Mère ? s'entendit-elle demander, alors même qu'elle ne s'était pas rendu compte qu'elle avait une question à poser.

Violet se tourna vers elle en souriant.

— Oui, ma chérie ?

— Pourquoi ne vous êtes-vous jamais remariée ?

Violet entrouvrit les lèvres et, à la grande surprise de Francesca, ses yeux se mirent à briller.

— Sais-tu, murmura-t-elle, que c'est la première fois que l'un d'entre vous me demande cela ?

— Ce n'est pas possible, protesta Francesca. Vous en êtes certaine ?

Sa mère hocha la tête.

— Aucun de mes enfants ne m'a jamais posé la question. Je m'en souviendrais.

— Oui, bien sûr, s'empressa de répondre Francesca.

C'était tellement... curieux. Et si inconsidéré, vraiment ! Pourquoi personne n'avait-il jamais songé à interroger leur mère à ce sujet ? Pour Francesca, aucune question n'apparaissait plus urgente. Et même si aucun de ses frères et sœurs n'avait eu la curiosité de le savoir, comment n'avaient-ils pas compris que c'était important pour Violet ?

Ne s'intéressaient-ils pas à leur mère ? Ne voulaient-ils pas la connaître ?

— Quand ton père est mort... Eh bien, j'ignore quels souvenirs tu en as gardés mais cela a été très soudain. Personne ne s'y attendait.

En l'entendant émettre un petit rire triste, Francesca se demanda si elle serait capable un jour de rire de la mort de John, même avec une pointe d'amertume.

— Une piqûre d'abeille, reprit Violet.

Francesca s'aperçut soudain que, même plus de

vingt ans après, sa mère semblait toujours surprise lorsqu'elle évoquait la mort d'Edmund Bridgerton.

— Qui aurait cru cela possible ? poursuivit-elle en secouant la tête. Je ne sais pas si tu te le rappelles, mais ton père était un homme bien bâti. Aussi grand que Benedict, et peut-être même plus large d'épaules. Jamais vous n'auriez pensé qu'une simple abeille...

Elle se tut, sortit un mouchoir de batiste et le porta à ses lèvres tandis qu'elle s'éclaircissait la voix.

— Enfin, c'était inattendu. Je ne sais que dire d'autre, sinon que...

Elle tourna vers sa fille un regard rempli d'une sagesse douloureuse.

—... sinon que j'imagine que tu comprends mieux que quiconque.

Francesca hocha la tête, sans même essayer de retenir les larmes qui lui brûlaient les paupières.

— Quoi qu'il en soit, reprit Violet d'un ton plus ferme, manifestement désireuse de changer de sujet, après sa mort, j'ai été... assommée. J'avais l'impression de marcher dans le brouillard. Je ne sais pas comment j'ai traversé cette première année, ni même les suivantes. Alors comment ne serait-ce que songer à me remarier ?

— Je sais, souffla Francesca.

Oh, oui, elle savait...

— Et par la suite... Eh bien, j'ignore ce qui s'est passé. Peut-être n'ai-je jamais rencontré quelqu'un dont j'aie eu envie de partager la vie. Peut-être aimais-je trop ton père.

Elle esquissa un geste évasif.

— Peut-être n'en ai-je jamais vu la nécessité. Ma situation était assez différente de la tienne, après tout. J'étais plus âgée, ne l'oublie pas, et déjà mère de huit enfants. Ton père avait laissé ses affaires en ordre. Je savais que nous ne manquerions jamais de rien.

— John aussi a laissé Kilmartin en ordre, s'empressa de préciser Francesca.

— Bien sûr, fit Violet en lui tapotant la main. Pardonne-moi, je ne voulais pas insinuer le contraire. Mais tu n'as pas huit enfants, Francesca. Et tu as encore des longues années de solitude devant toi...

Francesca hocha la tête d'un geste un peu mécanique.

— Je sais, je sais, dit-elle. J'en suis consciente, mais je n'arrive pas à...

— A quoi ? demanda Violet avec douceur.

— Je ne parviens pas à...

Francesca baissa les yeux.

— Je ne parviens pas à me débarrasser de l'impression que se remarier serait mal, ce serait trahir John et l'union qui a été la nôtre.

— John aurait voulu que tu sois heureuse.

— Oui, bien sûr. Je le sais, mais voyez-vous...

Elle se risqua à lever les yeux pour scruter le

visage de sa mère à la recherche de... Elle n'aurait su dire de quoi exactement.

Peut-être de son approbation. Peut-être simplement d'amour, puisqu'il est toujours plus réconfortant de chercher ce que l'on est assuré de trouver.

— Je n'en demande pas tant, reprit-elle. Je ne rencontrerai jamais un homme comme John. Je l'ai accepté. Mais cela me paraît tellement vain de me marier sans amour.

— Tu ne rencontreras pas un autre homme comme John, c'est vrai, reconnut Violet, mais tu peux faire la connaissance d'un homme qui te conviendra tout autant, bien que de façon différente.

— Cela ne vous est pas arrivé.

— Non, en effet, admit Violet. Mais je n'ai pas vraiment cherché. En fait, je n'ai pas cherché du tout.

— Le regrettez-vous ?

Violet entrouvrit les lèvres mais ni une parole ni même un soupir n'en sortit.

— Je ne sais pas, Francesca, finit-elle par répondre. En toute honnêteté, je ne sais pas.

Puis, comme un peu de légèreté semblait nécessaire, elle ajouta :

— Ce qui est certain, c'est que je ne voulais plus d'enfants !

Francesca ne put réprimer un sourire.

— Moi, si, dit-elle doucement. Je veux avoir un bébé.

— Je m'en doutais.

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais posé la question ?

Violet détourna les yeux.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais demandé pour quelle raison je ne m'étais pas remariée ?

Francesca en demeura bouche bée. Elle n'aurait pourtant pas dû être surprise par la perspicacité de sa mère.

— Si tu avais été Éloïse, ou n'importe laquelle de tes sœurs, reprit Violet, je crois que je t'en aurais parlé. Mais toi...

Un sourire nostalgique éclaira son visage.

— Tu n'es pas comme elles. Tu ne l'as jamais été. Même enfant, tu étais à l'écart. Tu avais besoin de garder tes distances.

Impulsivement, Francesca tendit la main et pressa celle de sa mère.

— Je vous aime, le savez-vous ? Violet sourit.

— Je le soupçonnais plus ou moins.

— Mère !

— Bon, bon... Bien sûr, je le sais. Comment pourrais-tu ne pas m'aimer, moi qui t'aime tant ?

— Je ne vous l'ai pas dit, murmura Francesca, que cette omission horrifiait.

Pas récemment, en tout cas.

— Tout va bien, dit Violet en lui pressant la main en retour. Tu avais d'autres préoccupations.

A ces mots, Francesca émit un petit rire muet.

— C'est le moins que l'on puisse dire. Violet se contenta de sourire.

— Mère ? demanda soudain Francesca. Puis-je vous poser encore une question ?

— Je t'en prie.

— Si je ne rencontrais pas... non pas quelqu'un comme John, évidemment, mais quelqu'un qui me convienne aussi bien que lui. Si cela arrivait, et que j'épouse un homme que j'apprécie, mais que je n'aime pas, est-ce que ce serait acceptable ?

Violet garda le silence un certain temps avant de répondre :

— J'ai bien peur que tu ne sois la seule à pouvoir répondre à cette question.

Je ne te dirai jamais que ce n'est pas acceptable, bien entendu. Dans la bonne société, la moitié des gens - et même plus que cela, en vérité - contractent de telles unions, et la plupart d'entre eux semblent s'en contenter fort bien. Il t'appartiendra de choisir par toi-même en temps utile. Chacun est différent, Francesca. Je te soupçonne de le savoir mieux que quiconque. Lorsqu'un homme te demandera ta main, tu devras le juger sur ses mérites et non selon je ne sais quels critères arbitraires élaborés d'avance.

Sa mère avait raison, c'était évident, mais Francesca était lasse de la confusion qui régnait en elle. Ce n'était pas la réponse qu'elle espérait.

Et cela ne résolvait pas l'interrogation qui la taraudait. Que se passerait-il si elle rencontrait effectivement un homme qu'elle aimerait autant que John ?

Elle n'imaginait pas cela possible, car en vérité, cela lui semblait hautement improbable.

Mais si cela arrivait ? Comment pourrait-elle vivre avec elle-même ?

Il y avait un certain plaisir à être de mauvaise humeur, un plaisir que Michael décida de savourer pleinement.

Il flanqua des coups de pied dans un caillou pendant tout le trajet de retour jusque chez lui. H montra les dents à tous les passants qui avaient le malheur de le bousculer.

Il ouvrit la porte de son appartement d'un geste si hargneux que celle-ci se fracassa contre le mur. Ou plutôt, il l'aurait fait si son fichu domestique n'avait pas épié son retour et tiré le battant avant qu'il ait le temps de refermer la main sur la poignée.

Disons qu'il songea à ouvrir la porte à la volée, ce qui lui procura une satisfaction en soi.

Puis il gravit au pas de charge l'escalier qui menait à sa chambre - laquelle chambre ressemblait encore beaucoup trop à celle de John, non qu'il pût y changer grand-chose dans l'immédiat et retira ses bottines.

Ou plutôt essaya. Bon sang !

— Reivers ! tonna-t-il.

Son valet apparut - ou plus exactement, il sembla se matérialiser - sur le seuil.

— Oui, milord ?

— Pourriez-vous m'aider à ôter ces chaussures ? grommela Michael, qui avait soudain l'impression d'être un incapable.

Après trois années dans l'armée et quatre aux Colonies, il n'était pas fichu d'enlever seul ces maudites bottines ? Cette ville avait-elle le pouvoir de réduire un homme à l'état de pauvre sot geignard ? Il lui semblait se souvenir que la dernière fois que Reivers avait dû lui retirer ses chaussures, c'était également à Londres.

Il baissa les yeux. Il ne reconnaissait pas ces bottines. Certes, chaque situation appelait un style vestimentaire différent, et Reivers ayant toujours retiré une fierté ridicule de son travail, il avait probablement choisi le meilleur de la mode londonienne ce matin et...

— Reivers ? demanda Michael d'une voix sourde. Où avez-vous trouvé ces bottines ? Je ne me rappelle pas les avoir jamais vues.

— Toutes vos malles ne sont pas encore arrivées, milord. Il n'y avait rien de convenable pour Londres, aussi ai-je pris la liberté de sélectionner ces souliers dans les affaires du précédent lord Kil...

— Seigneur!

— Je suis terriblement désolé si celles-ci ne vous conviennent pas, milord.

Je me suis souvenu que l'ancien lord Kilmartin chaussait la même pointure que vous, et j'ai cru bien faire en...

— Enlevez-les-moi. Immédiatement.

Michael ferma les yeux et s'assit dans un fauteuil de cuir - le fauteuil de John -

en songeant à l'ironie du destin. Son pire cauchemar se réalisait : il en était à mettre les chaussures de John.

— Tout de suite, milord.

Reivers avait l'air peiné, mais il s'empres « d'obtempérer. Michael se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index avant de déclarer d'un ton las :

— Je préférerais n'utiliser aucune des affaires du précédent comte.

À vrai dire, il se demandait pourquoi les affaires de John étaient encore là.

Elles auraient dû être distribuées aux domestiques ou données à une œuvre de charité voilà des années, mais il supposait qu'il revenait à Francesca de prendre cette décision, pas à lui.

— Très bien, milord. J'y veillerai.

— Parfait, grommela Michael.

— Dois-je tout mettre sous clef?

Mettre sous clef? Bonté divine, les affaires de John n'étaient pas toxiques !

— Elles sont très bien là où elles sont. Veillez juste à ne pas me les faire porter.

— Entendu, Monsieur.

Michael vit son valet déglutir, manifestement mal à l'aise.

— Qu'y a-t-il, Reivers ?

— Toute la garde-robe du précédent lord Kilmartin est encore ici.

— Ici? répéta Michael, interdit.

— Ici, confirma Reivers en parcourant la chambre d'un regard circulaire.

Michael s'affaissa dans son fauteuil. Il n'avait certes aucun désir d'effacer toute trace du passage de son cousin sur cette terre. Personne ne pleurerait John autant que lui. Personne.

Sauf peut-être Francesca, mais c'était différent.

Malgré tout, il ne voyait pas comment il pourrait vivre entouré de façon aussi étroite, aussi étouffante, par les affaires de John. Il détenait son titre, dépensait ses revenus, habitait sa maison. Devait-il, en plus, porter ses satanées chaussures ?

— Faites tout emballer, ordonna-t-il. Demain. Je ne veux pas être dérangé ce soir.

En outre, il devait probablement avertir Francesca de sa décision.

Francesca...

Une fois le domestique parti, Michael se leva en soupirant. Tonnerre !

Reivers avait oublié d'emporter les bottines. Il les ramassa et alla les déposer devant sa porte, dans le couloir. Sa réaction était peut-être exagérée, mais vraiment, il n'avait pas envie d'avoir les chaussures de John sous les yeux jusqu'à la fin de la journée.

Ayant refermé le battant d'un geste sec, il déambula, la tête ailleurs, jusqu'à la fenêtre. Un sourire amer lui vint aux lèvres lorsqu'il remarqua une nurse qui remontait le trottoir en tenant un jeune enfant par la main.

Francesca. Elle voulait un bébé.

Il ignorait pourquoi il avait été aussi surpris. Après tout, s'il y réfléchissait de manière rationnelle, il n'y avait là rien d'étonnant. C'était une femme, après tout; il était normal qu'elle veuille un enfant. N'en voulaient-elles pas toutes ?

Même s'il n'avait pas réellement cru qu'elle pleurerait John jusqu'à la fin de ses jours, jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'elle puisse un jour envisager de se remarier.

Francesca et John. John et Francesca. Ils étaient indissociables, ou du moins l'avaient été, et même si la disparition de John rendait hélas ! plus facile de se représenter l'une sans l'autre, cela restait difficile d'imaginer l'une avec un autre.

Sans parler de ce détail : le frémissement qui le parcourait à l'idée de voir Francesca avec un autre homme.

Il frémit. Ou bien s'était-il mis à trembler ? Bon sang, pourvu qu'il n'ait pas tremblé !

Il allait sans doute devoir s'habituer à cette perspective. Si Francesca voulait des enfants, elle avait besoin d'un mari, il n'y pouvait strictement rien. Il aurait mieux valu, songea-t-il, qu'elle ait pris sa décision et réglé cette pénible affaire l'année précédente. Cela lui aurait épargné le répugnant spectacle de la parade de ses prétendants.

À présent, il allait être obligé de regarder. Peut-être même de donner son avis.

Malédiction !

Il fut pris d'un nouveau tremblement. Sapristi. Il avait peut-être simplement pris froid. On n'était qu'en mars, après tout, et le printemps était glacial, même avec un bon feu dans l'âtre.

Michael tira sur sa cravate, qui commençait à l'étrangler, avant de l'arracher. Allons, bon, voilà qu'il se sentait mal ! Il était tout à la fois brûlant et glacé, et la tête lui tournait.

Il s'assit. C'était encore ce qu'il y avait de mieux à faire.

Puis, renonçant à prétendre qu'il allait bien, il se déshabilla et alla se coucher.

La nuit promettait d'être longue.

... merveilleux charmant agréable bon d'avoir de vos nouvelles. Je suis contente d'apprendre que vous allez bien. Vous me manquez. John me manque.

Vous me manquez. Certaines fleurs sont encore ouvertes. N'est-ce pas agréable que les fleurs soient encore ouvertes ?

Extrait d'une lettre de la comtesse de Kilmartin au comte de Kilmartin, une semaine après la réception du deuxième courrier de celui-ci, premier jet, jamais fini, jamais envoyé.

— Michael n'avait-il pas accepté d'être des nôtres pour le dîner ?

Francesca leva les yeux vers sa mère, qui se tenait devant elle, l'air inquiet.

À vrai dire, elle était en train de se poser la même question et se demandait ce qui avait pu retarder leur invité.

Elle avait passé la majeure partie de la journée à redouter son arrivée, même s'il ne se doutait pas qu'elle avait été à ce point troublée par cet épisode au parc. Seigneur, il n'avait sans doute même pas remarqué ledit « épisode » !

Pour la première fois de sa vie, Francesca appréciait le manque de finesse des hommes.

— Oui, il a bien dit qu'il viendrait, confirma-t-elle en s'agitant légèrement dans son fauteuil.

Cela faisait un moment, maintenant, qu'elle était dans le petit salon, en compagnie de sa mère et de ses deux sœurs, attendant l'arrivée de Michael.

— Ne lui avons-nous pas précisé l'heure ? s'enquit Violet.

— Je la lui ai rappelée quand il m'a quittée après notre promenade au parc.

Elle en était tout à fait certaine. Elle se souvenait d'avoir eu l'estomac noué.

Elle n'avait pas envie de le revoir - pas aussi rapidement, en tout cas -, mais qu'aurait-elle pu faire ? C'était sa mère qui avait lancé l'invitation.

— Il est juste en retard, probablement, suggéra Hyacinthe, la cadette de Francesca. Cela ne m'étonne pas. Ce genre d'homme est tout le temps en retard.

Francesca pivota vers elle.

— Et qu'est-ce que cela est censé signifier ?

— Je connais très bien sa réputation.

— Quel est le rapport avec sa réputation ? répliqua Francesca, agacée. Et d'ailleurs, que peux-tu en savoir ? Il a quitté l'Angleterre avant que tu fasses ton entrée dans le monde !

Haussant les épaules, Hyacinthe planta son aiguille dans son ouvrage, une broderie fort peu soignée.

— Les gens parlent toujours de lui, lâcha-t-elle, désinvolte. Ces dames se pâment comme des sottes à la simple mention de son nom, figure-toi.

— Il n'y a pas d'autre façon de se pâmer, commenta Éloïse qui, bien qu'elle soit l'aînée de Francesca d'un an jour pour jour, était encore célibataire.

— Eh bien, c'est peut-être un libertin, conclut Francesca avec hauteur, mais il a toujours été un modèle de ponctualité.

Elle n'avait jamais supporté d'entendre dire du mal de Michael. Certes, elle le critiquait avec force soupirs et gémissements, mais elle ne tolérait pas que Hyacinthe, qui ne connaissait Michael que par les rumeurs et les sous-entendus, se permette un jugement aussi sommaire.

— Crois ce que tu veux, reprit-elle d'un ton tranchant, car elle refusait de laisser le dernier mot à sa sœur, mais jamais il ne serait en retard à un dîner ici. Il a trop de respect pour maman.

— Et pour toi ? voulut savoir Hyacinthe.

Francesca jeta un regard glacial à sa cadette, qui ricanait, le nez dans sa broderie.

— Il...

Non, elle refusait de se laisser entraîner dans une querelle avec sa sœur alors que Michael avait peut-être réellement un problème. En dépit de tout, il s'était toujours montré d'une politesse irréprochable et d'un grand respect. Du moins, en sa présence. Jamais il ne serait arrivé à un dîner avec - elle consulta l'horloge posée sur la cheminée - plus d'une demi-heure de retard. En tout cas, pas sans envoyer un message.

Elle se leva, lissa ses jupes d'un geste un peu brusque et annonça :

— Je vais à Kilmartin House.

— Seule ? demanda sa mère.

— Seule, répondit-elle d'un ton ferme. C'est chez moi, après tout. Je ne pense pas que l'on jaserait si j'y faisais une visite rapide.

— Oui, oui, bien sûr, acquiesça Violet. Mais ne t'attarde pas trop.

— Mère, je suis une veuve. Et je n'ai pas l'intention d'y passer la nuit. Je veux seulement m'assurer que Michael va bien. Ne vous inquiétez pas.

Violet hocha la tête, mais à en juger par son expression, elle aurait aimé en dire plus. C'était ainsi depuis des années. Violet avait envie de reprendre son rôle de mère poule avec sa fille encore jeune et déjà veuve, mais elle se l'interdisait afin de respecter son indépendance.

Elle ne résistait pas toujours à son désir d'interférer, mais elle essayait, et Francesca lui en était reconnaissante.

— Veux-tu que je t'accompagne ? proposa Hyacinthe, dont le regard venait de s'éclaircir.

— Non ! répliqua Francesca, surprise par sa propre véhémence. Pourquoi diable viendrais-tu ?

Hyacinthe haussa les épaules.

— Par curiosité. J'aimerais rencontrer le Joyeux Libertin.

— Tu l'as déjà rencontré, lui fit remarquer Éloïse.

— Oui, mais c'était il y a des années, répliqua Hyacinthe avec un soupir théâtral. Avant que je sache ce qu'était un libertin.

— Tu ne le sais toujours pas, décréta Violet d'un ton péremptoire.

— Oh, mais s...

— Tu ne sais pas, insista sa mère, ce qu'est un libertin.

— Très bien, concéda Hyacinthe en la gratifiant d'un sourire mielleux. Et je ne sais pas non plus m'habiller seule ni me laver les dents.

— J'ai pourtant vu Polly l'aider à enfiler sa robe hier, murmura Éloïse.

— Aucune femme ne peut passer seule une robe du soir, rétorqua Hyacinthe.

— Je m'en vais, annonça Francesca, même si elle était certaine que personne ne l'écoutait.

— Que fais-tu ? glapit Hyacinthe.

Francesca s'arrêta net, avant de comprendre que ce n'était pas à elle que sa sœur s'était adressée.

— J'examine juste tes dents, répondit Éloïse d'un ton doux.

— Jeunes filles ! intervint Violet.

Francesca se demanda si, à vingt-sept ans, Éloïse appréciait d'être appelée ainsi.

Ce n'était manifestement pas le cas, mais sa réplique agacée lui fournit l'occasion de s'éclipser discrètement pour aller demander à un domestique de faire préparer l'attelage.

Les rues n'étaient pas très encombrées. Il était encore tôt, et les membres de la bonne société ne se

120

121

rendraient pas dans les bals et soirées avant une heure ou deux. La voiture traversa rapidement May-fair, et moins d'un quart d'heure plus tard, Francesca gravissait les marches de Kilmartin House. Comme toujours, un valet ouvrit la porte avant qu'elle ait eu le temps de soulever le heurtoir et elle pénétra dans le hall d'un pas rapide.

— Kilmartin est-il là ? s'enquit-elle.

Avec un petit pincement au cœur, elle s'aperçut que c'était la première fois qu'elle désignait ainsi Michael. C'était étrange, mais pas désagréable que ce nom lui soit venu spontanément aux lèvres. Sans doute était-il grand temps pour tous de s'y habituer. Il était comte, à présent. Jamais plus il ne serait simplement M. Stirling.

— Je crois, répondit le domestique. Il est rentré tôt cet après-midi, et je n'ai pas été informé de son départ.

Francesca fronça les sourcils, puis le congédia d'un hochement de tête avant de s'engager dans l'escalier. Si Michael était là, il devait se trouver à l'étage, car le valet aurait remarqué sa présence s'il s'était installé dans le bureau.

Une fois sur le palier, elle emprunta le couloir recouvert d'un épais tapis d'Aubusson qui menait à ses appartements.

— Michael ? appela-t-elle à mi-voix, alors qu'elle arrivait à hauteur de sa chambre. Michael ?

N'entendant pas de réponse, elle s'approcha de la porte, qui était entrebâillée.

— Michael ? répéta-t-elle, osant à peine hausser le ton.

Elle ne pouvait décemment pas crier. En outre, s'il dormait, elle ne voulait pas le réveiller. Il devait sans doute être encore fatigué par son long voyage, mais avait refusé, par fierté, de le dire à Violet.

Comme il ne se passait rien, elle poussa la porte de quelques centimètres.

— Michael ?

Il lui sembla entendre un bruit. On aurait dit un froissement. Ou peut-être un grognement.

—

Michael ? répéta-t-elle.

—

Francesca ?

C'était bien sa voix, quoiqu'elle la reconnût à peine.

—

Michael ?

,

Elle se rua dans la chambre, et le découvrit, recro-

quevillé dans son lit. Jamais elle n'avait vu quelqu'un aussi malade. John avait toujours été en excellente santé. Il s'était simplement endormi un soir, pour ne jamais se réveiller.

—

Michael ! s'écria-t-elle. Que vous arrive-t-il ?

—

Rien de grave, coassa-t-il. Un petit refroidissement, je présume.

Francesca le fixa d'un œil dubitatif. Ses mèches sombres étaient plaquées sur son front, sa peau était § marbrée de taches rouges, et une telle chaleur émanait de son corps qu'elle en eut le souffle coupé. » Sans parler de l'odeur de la maladie qui flottait, dans l'air - une senteur aigre et légèrement animons niaquée qui, si elle avait eu une couleur, aurait été d'un vert malsain.

Francesca posa la main sur le front de Michael... avant de la retirer dans un sursaut. Il était brûlant.

— Ce n'est pas un petit refroidissement, diagnostiqua-t-elle d'une voix coupante.

Les lèvres de Michael s'étirèrent en une très mauvaise imitation de sourire.

—

Un grand refroidissement ? suggéra-t-il.

—

Michael Stuart Stirling !

—

Bonté divine, on dirait ma mère.

Francesca n'avait pas du tout l'impression d'être

sa mère, surtout après l'épisode du parc. Aussi était-elle presque un soulagement de le voir aussi faible et peu séduisant. Cela l'aidait à oublier l'inexplicable sensation qu'elle avait éprouvée sur les berges de la Serpentine.

—

Michael, que vous arrive-t-il ?

Il haussa les épaules avant de remonter les couvertures sur lui d'un geste tremblant, tant l'effort lui coûtait.

— Michael !

Elle lui agrippa l'épaule.

— Je vous interdis de me raconter des histoires. Je vous connais. Vous feignez toujours que rien n'est important, que l'eau vous coule sur le dos...

— C'est le cas, marmonna-t-il. Et pour vous aussi. Simple observation scientifique.

— Michael !

S'il n'avait pas été aussi malade, elle l'aurait giflé.

— Je vous interdis de minimiser la situation, c'est compris ? J'insiste pour que vous me disiez immédiatement ce qui vous arrive.

— J'irai mieux demain.

— Bien sûr! riposta Francesca avec tout le mépris dont elle était capable (et, de fait, elle n'en manquait pas).

— Je vous assure que c'est la vérité, insista-t-il.

Il chercha en vain une position plus confortable, ponctuant chacun de ses mouvements d'un grognement, avant d'ajouter:

— J'irai mieux toute la journée de demain. Intriguée par sa formulation, Francesca fronça les sourcils et lui demanda :

— Et après-demain ?

Un rire dur jaillit de sous les couvertures.

— Eh bien, je serai de nouveau malade comme un chien, voyons !

— Michael, que se passe-t-il ? demanda-t-elle de nouveau d'une voix tendue par l'inquiétude.

— Vous n'avez pas deviné ?

Il sortit la tête de sous les couvertures. Il semblait si malade qu'elle en aurait pleuré.

— J'ai la malaria.

— Grand Dieu ! souffla Francesca en reculant d'un pas.

— C'est la première fois que je vous entends blasphémer, fit-il remarquer. Je suppose que je devrais me flatter d'en être la cause.

Francesca ne comprenait pas comment il pouvait plaisanter.

— Michael, je...

Elle tendit la main vers lui, avant de la retirer, indécise.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il en se recroquevillant, secoué par une nouvelle vague de frissons. Je ne peux pas vous la transmettre.

— Ah non ?

Elle cilla.

— Non, bien sûr, reprit-elle.

Mais même si cela avait été le cas, cela ne l'aurait pas empêchée de veiller sur lui. C'était Michael. Il était... Eh bien, elle avait du mal à dire précisément ce qu'il était pour elle, mais ils semblaient unis par un lien indéfectible, que quatre années de séparation et des milliers de lieues n'avaient pu briser.

— C'est à cause de l'air, expliqua-t-il d'une voix lasse. Vous devez respirer un air putride pour contracter la maladie. C'est pour cette raison qu'on l'appelle la malaria. Si elle était contagieuse, nous autres, malades, aurions contaminé toute l'Angleterre à l'heure qu'il est.

Francesca hocha la tête.

— Allez-vous... Allez-vous...

Elle ne pouvait pas le dire. Elle ignorait pourquoi.

— Non, répondit-il. Du moins, les médecins ne le pensent pas.

Francesca réprima un soupir de soulagement. Il fallait qu'elle s'assoie. Elle ne pouvait pas imaginer le monde sans Michael. Même pendant son absence, elle avait toujours su qu'il était là, quelque part, vivant. Et même dans les jours qui avaient immédiatement suivi la mort de John, lorsqu'elle l'avait tant haï de l'avoir abandonnée et qu'elle avait été si furieuse contre lui qu'elle en aurait pleuré, elle avait trouvé un certain réconfort dans l'idée qu'il était vivant et en bonne santé, et qu'il reviendrait auprès d'elle en un instant si elle le lui demandait.

Il était là. Il était en vie. Et à présent que John était parti... Eh bien, elle ne pouvait tout de même pas les perdre tous les deux !

Il fut de nouveau secoué par un violent frisson.

— Avez-vous besoin de médicaments ? demanda-t-elle, s'arrachant à ses réflexions. En avez-vous seulement ?

— Je les ai déjà pris, répondit-il tranquillement.

Il fallait qu'elle fasse quelque chose ! Elle ne se sentait pas coupable au point de s'imaginer qu'elle aurait pu faire quoi que ce soit pour sauver John -

même dans ses pires moments, une telle idée ne lui était pas venue -, mais elle s'était toujours reproché de ne pas avoir été là à l'heure de sa mort. En vérité, c'était la seule chose importante que John ait jamais faite sans elle. Alors, même si Michael était seulement malade et que sa vie n'était pas menacée, elle n'allait pas le laisser souffrir seul.

— Je vais vous chercher une autre couverture, décréta-t-elle.

Sans attendre sa réponse, elle franchit d'un pas vif la porte qui communiquait avec ses propres appartements pour y prendre son couvre-lit. Il était rose et offenserait sans doute la sensibilité masculine de Michael une fois qu'il aurait recouvré toute sa lucidité, mais Francesca estimait que ce problème ne la concernait pas.

Lorsqu'elle revint dans sa chambre, Michael était tellement immobile qu'elle crut qu'il s'était endormi, mais elle l'entendit marmonner des remerciements lorsqu'elle le borda.

— Que puis-je faire d'autre ? demanda-t-elle en approchant un fauteuil du lit.

— Rien.

— Il doit bien y avoir quelque chose, insista-t-elle. Nous ne sommes quand même pas supposés attendre que cela passe tout seul !

— Nous sommes, répliqua-t-il d'une voix faible, supposés attendre que cela passe tout seul.

— Je refuse de croire cela.

Michael souleva une paupière.

— Auriez-vous l'intention de défier la Faculté ?

Grinçant des dents, elle se pencha sur son fauteuil.

— Êtes-vous certain qu'il ne vous faut pas d'autres médicaments ?

Il secoua la tête, ce qui lui arracha un gémissement.

— Pas avant plusieurs heures.

— Où est-il ?

Si la seule chose en son pouvoir était de savoir où se trouvait ce médicament afin d'être prête à le lui administrer le moment voulu, au nom du Ciel, elle pouvait au moins faire cela.

Le voyant tourner la tête vers la gauche, elle suivit son regard et aperçut, sur une petite console de l'autre côté de la pièce, un flacon posé sur un journal plié. Elle se leva aussitôt pour aller s'en saisir et lut l'étiquette tout en retournant s'asseoir.

— De la quinine, murmura-t-elle. J'en ai entendu parler.

— Le médicament miraculeux, commenta Michael. Du moins, c'est ce que l'on dit.

Francesca lui jeta un coup d'œil dubitatif.

— Il suffit de me regarder, ajouta-t-il avec un sourire en coin. J'en suis la preuve vivante.

Francesca examina de nouveau le flacon.

— Je demeure sceptique.

Michael tenta de hausser une épaule d'un geste désinvolte.

— Je ne suis pas mort.

— Ce n'est pas drôle.

— Au contraire, c'est la seule chose qui soit drôle, répliqua-t-il. On s'amuse comme on peut. Pensez donc! Si je décédais, le titre irait à - comment dit Janet-ces...

— Insupportables cousins Debenham, achevèrent- ils d'une seule voix.

À sa propre surprise, Francesca ne put s'empêcher de sourire.

Michael la faisait toujours sourire.

Elle tendit le bras pour lui prendre la main.

— Nous allons surmonter cela, déclara-t-elle.

Il hocha la tête, puis ferma les paupières.

Mais alors qu'elle le croyait endormi, il murmura:

— C'est mieux quand vous êtes là.

À son réveil, Michael allait nettement mieux. S'il n'avait pas encore pleinement récupéré, il était bien plus alerte que la veille. C'est alors qu'il s'aperçut avec horreur que Francesca était toujours dans le fauteuil à son chevet, la tête penchée de côté. Sa position semblait aussi inconfortable que possible - toute de guingois sur son siège, le cou à angle droit, le buste exagérément tourné de côté.

Malgré cela, elle dormait. Elle laissait même échapper un adorable petit ronflement. Jamais Michael n'avait songé cela possible, et Dieu sait qu'il l'avait imaginée plus d'une fois endormie !

Sans doute avait-il été trop optimiste en pensant qu'il pourrait lui cacher sa maladie. Elle était bien trop fine mouche et trop curieuse. Et quand bien même il aurait préféré qu'elle ne s'inquiète pas pour lui, il avait été, à la vérité, réconforté de la savoir près de lui pendant la nuit. Il n'aurait pas dû, ou du moins, il aurait dû se l'interdire, mais c'était plus fort que lui.

L'entendant bouger, il roula sur le flanc pour mieux l'observer. Il s'avisait soudain qu'il ne l'avait jamais vue se réveiller. Il n'aurait su dire pour quelle raison il trouvait cela si étrange. Après tout, il n'avait jamais été admis dans son intimité, autrefois. Peut-être était-ce parce que dans aucune de ses rêveries, dans aucun de ses fantasmes, il ne se l'était repré sentée ainsi - changeant de position en poussant un profond soupir, s'étirant en bâillant, puis ouvrant les paupières d'un délicat battement de cils.

Elle était belle.

Il le savait, bien entendu. Il le savait depuis toujours, mais jamais il ne l'avait ressenti aussi profondément, dans toutes les fibres de son être.

Ce n'était pas sa chevelure, cette luxuriante masse auburn qu'il avait rarement eu le privilège de voir cascader sur ses épaules. Cela ne tenait pas non plus à ses yeux, dont le bleu lumineux avait donné à bien des hommes des élans poétiques - au grand amusement de John, Michael s'en souvenait. Ce n'était même pas ses traits ou le modelé délicat de son visage. Si cela avait été le cas, il aurait été obsédé par la beauté de toutes les sœurs Bridgerton, qui se ressemblaient comme des gouttes d'eau, du moins \ en apparence, v C'était sa façon de se mouvoir.

Sa façon de respirer.

Sa façon de se tenir, tout simplement.

Et il doutait de cesser un jour d'en être profondément bouleversé.

—

Michael? murmura-t-elle en se frottant les yeux.

—

Bonjour, répondit-il en priant pour qu'elle attribue le timbre rauque de sa voix à la fatigue.

— Vous avez meilleure mine.

— Je me sens mieux.

Un silence, puis :

— Vous vous y êtes habitué.

Il hocha la tête.

—

Je n'irais pas jusqu'à dire que la maladie m'indiffère, mais, en effet, je m'y suis habitué. Je sais ce qu'il faut faire.

— Combien de temps cela dure-t-il ?

—

C'est difficile à dire. Je vais subir des accès de fièvre de temps à autre jusqu'à ce que cela s'arrête, dans une semaine, peut-être deux. Trois si je n'ai vraiment pas de chance.

— Et ensuite ?

Il haussa les épaules.

— Ensuite, j'attends en espérant que cela ne recommencera plus jamais.

— C'est possible ? demanda-t-elle en se redressant sur son siège. Cela peut ne jamais recommencer ?

— C'est une maladie étrange, complexe.

Elle plissa les yeux.

— Merci de ne pas ajouter « comme une femme ».

— Je n'y aurais pas pensé, mais maintenant que vous le dites...

Elle parut sur le point de répliquer, mais dut se raviser car elle demanda seulement :

— Combien de temps s'est-il écoulé depuis votre dernière... Comment appelez-vous cela ?

— Des attaques. C'est vraiment ce que l'on ressent. La dernière date de six mois.

— Ce n'est pas si mal ! s'écria-t-elle.

Puis, se mordant la lèvre, elle ajouta :

— N'est-ce pas ?

— Dans la mesure où il ne s'était écoulé que trois mois avant la précédente, oui, c'est un progrès.

— Combien d'attaques avez-vous eues ?

— Celle-ci est la troisième. Dans l'ensemble, ce n'est pas si terrible, comparé à ce que j'ai vu.

— Suis-je supposée trouver là un réconfort ?

— C'est ce que je fais, répliqua-t-il. En parangon de vertu chrétienne que je suis.

Sans prévenir, Francesca tendit la main pour lui effleurer le front.

— La fièvre est tombée, fit-elle remarquer.

— Oui, c'est normal. De ce point de vue, la maladie est assez prévisible. Du moins, une fois que l'attaque est déclarée. Ce serait bien pratique si je pouvais prévoir la prochaine attaque.

— Et vous allez vraiment avoir de nouveau de la fièvre demain ? Juste comme ça ?

— Juste comme ça, confirma-t-il.

Elle parut réfléchir quelques instants, puis :

— Vous ne pourrez pas le cacher à votre famille, bien entendu.

Il tenta de se redresser.

— Pour l'amour du Ciel, Francesca, ne dites pas à ma mère ni à...

— Elles doivent arriver d'un jour à l'autre, l'interrompit-elle. À mon départ d'Ecosse, elles m'ont dit qu'elles partiraient une semaine plus tard, mais connaissant Janet, il faut traduire par trois jours. Vous croyez vraiment qu'elles ne remarqueront pas que vous tombez comme par hasard...

— Malencontreusement rectifia-t-il d'un ton acerbe.

— Peu importe, répliqua-t-elle avec impatience. Croyez-vous vraiment qu'elles ne remarqueront pas que vous tombez affreusement malade du jour au lendemain ? Je vous en prie, Michael, faites-leur grâce d'un minimum d'intelligence !

— Très bien, concéda-t-il en s'adossant à ses oreillers. Mais personne d'autre ne doit être au courant. Je ne veux pas être montré du doigt.

— Vous n'êtes pas le premier à souffrir de la malaria.

— Je ne veux pas de la pitié de qui que ce soit, riposta-t-il. Surtout pas de la vôtre.

En la voyant tressaillir comme s'il l'avait frappée, Michael eut honte de lui.

— Pardonnez-moi, dit-il. C'est sorti tout seul.

Elle darda sur lui un œil furieux.

— Je ne veux pas de votre pitié, reprit-il d'un ton penaud. En revanche, vos soins et vos bons sentiments sont les bienvenus.

Elle ne croisa pas son regard, mais il était manifeste qu'elle se demandait si elle pouvait le croire.

— Je suis sincère, insista-t-il.

Il n'avait pas la force d'essayer de masquer la fatigue qui lui affaiblissait la voix.

— Je suis heureux que vous ayez été là. Ce n'est pas ma première attaque.

Elle lui décocha un regard aigu, comme si elle lui posait une question, mais il n'aurait su dire laquelle.

— Ce n'est pas ma première attaque, répéta-t-il, mais celle-ci a été...

différente. Moins éprouvante. Presque supportable.

Il laissa échapper un long soupir, soulagé d'avoir trouvé les mots exacts.

— Supportable, répéta-t-il.

— Oh, fit-elle en s'agitant sur son siège. J'en suis... heureuse.

Il jeta un coup d'œil à la fenêtre. Les lourdes tentures étaient tirées, mais la lumière du jour filtrait sur les côtés.

— Votre mère ne va-t-elle pas s'inquiéter?

— Juste Ciel ! s'écria Francesca.

Elle bondit sur ses pieds si brusquement que sa main heurta la table de chevet.

— Aïe ! gémit-elle.

— Ça va ? s'enquit Michael poliment, car elle ne s'était manifestement pas fait très mal.

— J'avais complètement oublié ma mère, fit-elle en secouant la main. J'étais supposée rentrer hier soir.

— Vous ne lui avez pas envoyé un mot ?

— Si. Je lui ai dit que vous étiez souffrant, mais elle a répondu qu'elle passerait ce matin afin de voir si elle pouvait faire quelque chose. Quelle heure est-il ? Avez-vous une horloge ? Oui, bien sûr !

Elle chercha fébrilement du regard la petite horloge posée sur le manteau de la cheminée.

Cette chambre avait été celle de John. Elle l'était toujours, à bien des égards.

Francesca ne pouvait ignorer où se trouvait l'horloge.

— Il n'est que 8 heures, dit-elle, visiblement soulagée. Ma mère ne se lève jamais avant 9 heures, à moins qu'il y ait une urgence, et avec un peu de chance, elle ne considérera pas que c'est le cas.

J'ai essayé de ne pas paraître trop affolée dans mon message.

Connaissant Francesca, le billet devait être un modèle de sang-froid. Michael sourit. Sans doute avait-elle menti et prétendu avoir fait venir une infirmière.

— Il n'y a aucune raison de s'affoler, conclut-il.

Elle posa sur lui un regard alarmé.

— Vous avez dit que vous ne vouliez pas que l'on sache que vous avez la malaria.

Il en resta interdit. Jamais il n'aurait imaginé qu'elle respecterait aussi scrupuleusement sa demande.

— Vous le cacheriez à votre mère ? demanda-t-il doucement.

— Bien sûr. C'est à vous de le lui dire si vous le décidez, pas à moi.

C'était si touchant, si plein de tact...

— Mais entre nous, je pense que vous avez perdu la tête, ajouta-t-elle d'un ton sec.

À la réflexion, tact n'était peut-être pas le mot qui convenait.

— Cependant, je respecterai votre souhait.

Elle posa les poings sur ses hanches et, le fixant d'un air qui ressemblait fort à de l'indignation, conclut :

— Comment avez-vous pu imaginer que je pourrais agir autrement ?

— Aucune idée, grommela-t-il.

— Franchement, Michael, je serais curieuse de savoir où est votre problème.

— Dans l'air des marais ? ironisa-t-il.

Elle le fusilla du regard.

— Je rentre chez ma mère, déclara-t-elle en enfilant ses bottines. Sinon, vous pouvez être sûr qu'elle va débarquer avec l'Académie royale de médecine au grand complet.

Michael arqua un sourcil.

— C'est ce qu'elle faisait lorsque vous étiez malade ?

Elle émit un petit claquement de langue agacé.

— Je reviens bientôt. N'allez nulle part.

D'un air sarcastique, il désigna son lit de malade. ' — Je vous crois capable de tout, marmonna-t-elle.

— Votre foi en ma force surhumaine est émouvante.

Elle fit une pause sur le seuil de la chambre.

— Je vous assure, Michael, que vous faites le malade à l'agonie le plus insupportable que j'aie jamais vu.

— J'aime vous distraire ! cria-t-il tandis qu'elle s'engageait dans le couloir, certain que, si elle avait eu un projectile à la main, elle l'aurait lancé contre la porte. Avec vigueur.

Il se cala confortablement contre ses oreillers, le sourire aux lèvres. Il était peut-être un patient contrariant, mais elle était une infirmière des plus volcaniques.

Ce qui lui convenait très bien.

... il est possible que nos lettres se soient croisées, mais il semble plus probable que vous ne souhaitez tout simplement pas correspondre avec moi. Je l'accepte et vous envoie mes meilleurs souvenirs. Je ne vous importunerai plus, mais j'espère que vous savez que je reste à votre écoute, au cas où vous changeriez d'avis.

Extrait d'une lettre du comte de Kilmartin à la comtesse de Kilmartin, huit mois après son arrivée aux Indes.

Cacher la maladie de Michael n'allait pas être une mince affaire. La bonne société ne représenterait pas un obstacle insurmontable; Michael n'aurait qu'à refuser toutes les invitations, et Francesca pourrait toujours prétendre qu'il voulait prendre le temps de s'installer dans sa nouvelle demeure avant de prendre sa place dans le monde.

Les domestiques poseraient un problème plus coriace. Ils parlaient, en général avec ceux des autres maisons, aussi Francesca avait-elle dû s'assurer que seuls les plus loyaux d'entre eux seraient mis dans la confiance de ce qui se passait dans la chambre du malade. Cela n'avait pas été facile, d'autant qu'elle n'habitait pas officiellement Kilmartin House, du moins, pas tant que Janet et Helen ne seraient pas arrivées, ce qu'elle attendait avec impatience.

Ceux qui allaient lui rendre la tâche ardue, en vérité, ceux qui étaient les plus curieux et les plus difficiles à berner, c'étaient les membres de sa propre famille. Garder un secret chez les Bridgerton avait toujours tenu de l'exploit, et maintenir tout le monde dans l'ignorance était, ni plus ni moins, un cauchemar.

— Pourquoi vas-tu là-bas tous les jours? lui demanda Hyacinthe ce matin-là au petit déjeuner.

— C'est là que je vis, répliqua Francesca en mordant dans un muffin.

N'importe quelle personne raisonnable aurait compris qu'elle n'avait pas envie de discuter, mais Hyacinthe n'était pas une personne raisonnable.

— C'est ici que tu vis.

Francesca avala sa bouchée de muffin et but une gorgée de thé afin de se donner le temps de se composer une expression impassible.

— Je dors ici, rectifia-t-elle d'un ton détaché.

— N'est-ce pas la définition de l'endroit où l'on vit?

Francesca ajouta de la confiture sur son muffin.

— Je suis en train de manger, Hyacinthe.

— Moi aussi, rétorqua sa sœur, mais cela, ne m'empêche pas de soutenir une conversation intelligente.

— Je vais l'étrangler, grommela Francesca sans s'adresser à quelqu'un en particulier, ce qui était probablement une bonne idée, car personne d'autre n'était présent.

— À qui parles-tu? demanda Hyacinthe.

— Au bon Dieu, répliqua Francesca. Et je crois qu'il vient de m'autoriser à t'assassiner.

— Hum ! soupira Hyacinthe. Si c'était aussi facile, il y a longtemps que j'aurais demandé la permission d'éliminer la moitié de la haute société.

Francesca décida que les déclarations de sa sœur n'appelaient pas toutes une réponse. En fait, très peu en méritaient une.

— Ah, Francesca ! Te voilà !

C'était Violet, qui venait fort à propos interrompre leur discussion. Mais avant que Francesca ait pu dire un mot, Hyacinthe lança :

— Francesca était justement sur le point de m'étrangler.

— Alors j'arrive au bon moment, répliqua Violet en s'asseyant à sa place.

Puis, se tournant vers Francesca, elle demanda :

— As-tu l'intention de te rendre à Kilmartin House, ce matin?

Francesca hocha la tête.

— Je vis là-bas.

— H me semble plutôt qu'elle vit ici, observa Hyacinthe en versant une généreuse dose de sucre dans son thé.

Sa mère l'ignora.

— Je pense que je vais t'accompagner.

De surprise, Francesca faillit lâcher sa cuiller.

— Pourquoi ?

— J'aimerais voir Michael. Hyacinthe, veux-tu me passer les muffins, je te prie ?

— Je ne sais pas quels sont ses projets pour aujourd'hui, dit rapidement Francesca.

Michael avait eu une nouvelle attaque la veille au soir. C'était son quatrième accès de fièvre, et ils espéraient que ce serait le dernier de cet épisode. Il aurait sans doute bien récupéré le temps qu'elles arrivent, mais il risquait tout de même d'avoir encore très mauvaise mine. Par chance, sa peau n'avait pas jauni (il lui avait expliqué que ce symptôme annonçait la progression de la maladie vers sa phase létale). Il avait toutefois les traits encore affreusement tirés.

Francesca savait qu'il suffirait d'un regard de sa mère pour comprendre. Elle serait horrifiée. Et furieuse.

Violet Bridgerton n'aimait pas qu'on lui cache la vérité, surtout lorsque celle-ci concernait une question que l'on pouvait, sans exagération, considérer comme étant « de vie ou de mort ».

— Eh bien, s'il n'est pas là, je rentrerai, voilà tout, répliqua-t-elle. Hyacinthe, la confiture, s'il te plaît.

— Je viens aussi, déclara celle-ci.

Oh, non ! Le couteau de Francesca traversa son muffin. Elle allait devoir droguer sa sœur. C'était la seule solution.

— Vous voulez bien que je vous accompagne, n'est-ce pas ? demanda Hyacinthe à Violet.

— Tu n'avais pas des projets, avec Éloïse ? feignit de s'étonner Francesca.

Hyacinthe la regarda en battant des cils, l'air perplexe.

— Je ne crois pas.

— Des courses ? Chez le chapelier ?

Hyacinthe réfléchit de nouveau.

— Non. Je suis sûre que non. J'ai acheté un nouveau chapeau la semaine dernière. Très joli, du reste.

Elle considéra son muffin un instant, puis, tendant la main vers le pot de confiture :

— Je suis lasse de faire des courses.

— Aucune femme ne se fatigue de courir les boutiques ! protesta Francesca, au bord de l'affolement.

— Moi, si. Et d'ailleurs, le comte...

Elle se tourna vers sa mère.

— Puis-je l'appeler Michael ?

— Tu le lui demanderas, répondit Violet en s'attaquant à ses œufs au plat.

Hyacinthe s'adressa de nouveau à sa sœur.

— Voilà déjà une semaine qu'il est rentré à Londres et je ne l'ai toujours pas vu. Mes amies m'interrogent à son sujet, et je n'ai rien à leur dire !

— Ce n'est pas convenable de colporter des cancans, Hyacinthe, lui rappela sa mère.

— Ce ne sont pas des cancans, c'est de l'honnête transmission d'information.

Francesca en demeura bouche bée.

— Mère, dit-elle en secouant la tête, vous auriez vraiment dû vous arrêter à sept.

— Tu parles de mes enfants ? s'enquit Violet en sirotant une gorgée de thé.

J'avoue que je me pose parfois la question.

— Maman ! s'indigna Hyacinthe.

Violet lui sourit.

— Le sel, s'il te plaît.

— Il lui a fallu huit essais pour réussir, marmonna Hyacinthe en poussant la salière vers sa mère d'un geste dépourvu de grâce.

— Dois-je en déduire que tu as également l'intention de mettre au monde huit enfants ? demanda Violet d'un ton suave.

— Grand Dieu, non ! s'écria Hyacinthe.

Elle avait protesté avec une telle énergie que ni elle ni Francesca ne purent retenir un petit rire.

— Ce n'est pas poli de blasphémer, la réprimanda tranquillement Violet.

Pourquoi ne passerions-nous pas un peu après midi ? ajouta-t-elle à l'adresse de Francesca.

Francesca consulta l'horloge. Cela lui laissait à peine une heure pour rendre Michael présentable. Sans compter que sa mère avait dit « nous ». Elle allait donc venir avec Hyacinthe, qui avait le don de transformer une situation normalement pénible en cauchemar éveillé.

— Dans ce cas, je vais y aller tout de suite, décida Francesca en se levant vivement. Pour voir s'il est disponible.

À sa grande surprise, Violet se leva également.

— Je t'accompagne jusqu'à la porte, dit-elle d'un ton qui n'admettait pas de refus.

— Euh...Ah bon?

— Oui.

Hyacinthe commença à se lever à son tour.

— Seule, précisa Violet sans même lui jeter un regard.

138

139

Hyacinthe se rassit. Même elle était assez sage pour ne pas discuter un ordre donné avec le sourire, ' mais d'un ton plus dur que l'acier.

Francesca et sa mère gagnèrent le hall en silence. Tandis que Francesca attendait qu'un valet de pied lui apporte son manteau, Violet demanda :

— Y a-t-il quelque chose dont tu désires me parler?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je pense que si.

— Je vous assure que je ne comprends pas, assura Francesca en ouvrant de grands yeux innocents.

— Tu passes beaucoup de temps à Kilmartin House.

— C'est là que je vis, se défendit Francesca pour ce qui lui semblait la centième fois.

— Pas en ce moment, et je crains les ragots.

— Personne ne fait le moindre commentaire, répliqua Francesca. Je n'ai rien vu dans les journaux à la rubrique mondaine, et si l'on jasait, je suis certaine que l'un d'entre nous en aurait déjà été informé.

— Le fait que les gens se taisent aujourd'hui ne signifie pas qu'ils garderont le silence demain, rétorqua Violet.

Francesca laissa échapper un soupir agacé.

— Je ne suis plus une vierge dont il faudrait protéger la vertu.

— Francesca !

Celle-ci croisa les bras.

— Je suis désolée de m'exprimer avec une telle franchise, mère, mais c'est la vérité.

Le valet revint à cet instant avec le manteau de Francesca, puis sortit surveiller l'arrivée de la voiture. Violet en profita pour demander à sa fille :

— Quelle est la nature exacte de tes relations avec le comte ?

— Mère ! s'écria Francesca.

— Ce n'est pas une question ridicule.

— C'est la question la plus ridicule... non, la plus stupide que j'aie jamais entendue. Michael est mon cousin !

— Le cousin de ton défunt mari, rectifia Violet.

— Donc, il est aussi mon cousin, répliqua Francesca d'un ton coupant. Et mon ami. Dieu du Ciel, de tous les hommes que je connais... Je ne peux même pas imaginer... Michael!

Hélas ! La vérité, c'était qu'elle pouvait très bien imaginer. La maladie de Michael avait fait diversion ; elle avait été trop occupée à s'occuper de lui, à le soigner pour songer à cet instant si déstabilisant, au parc, lorsqu'elle avait croisé son regard et qu'une étrange étincelle s'était allumée en elle.

Une étincelle dont elle était convaincue qu'elle s'était définitivement éteinte quatre ans auparavant.

Mais entendre sa mère aborder le sujet était... Juste Ciel, c'était mortifiant !

Elle ne pouvait pas, en aucun cas, ressentir une attirance pour Michael. C'était immoral. C'était absolument immoral. C'était... Eh bien, c'était immoral, précisément. Francesca ne trouvait pas de terme plus approprié.

— Mère, commença-t-elle, s'efforçant de garder un ton égal, Michael ne se sent pas très bien, je vous l'ai dit.

— Une semaine, c'est un peu long, pour un refroidissement.

— Peut-être était-il déjà souffrant avant de quitter les Indes, suggéra Francesca. Je ne saurais l'affirmer. Mais je pense qu'il est presque rétabli. Je l'aide à se réinstaller à Londres. Il est resté longtemps à l'étranger et, comme vous l'avez remarqué, il a de nombreuses, et nouvelles, responsabilités en tant que comte. Il m'a semblé de mon devoir de l'assister.

Elle décocha à sa mère un regard déterminé, assez contente de son petit discours, mais celle-ci se contenta de répondre :

— Je te verrai dans une heure.

Sur quoi elle tourna les talons, laissant sa fille plus affolée que jamais.

Michael savourait quelques instants de calme et de paix - il n'avait pas été privé de calme, mais une crise de malaria ne vous laissait pas vraiment en paix

- lorsque Francesca ouvrit à la volée la porte de sa chambre, le regard farouche, le souffle court.

— Vous avez deux possibilités, déclara-t-elle, ou plus exactement haleta-t-elle.

— Seulement deux ? murmura-t-il, bien qu'il n'ait aucune idée de ce à quoi elle faisait allusion.

— Ne plaisantez pas.

Il se redressa en position assise.

— Francesca ? fit-il d'un ton prudent, car l'expérience lui avait appris à procéder avec précaution en présence d'une femme au bord de la crise de nerfs.

Est-ce que vous allez...

— Ma mère arrive, coupa-t-elle.

— Ici ?

Elle hocha la tête.

Ce n'était pas le moment le plus indiqué, mais la situation ne justifiait pas non plus l'anxiété qui semblait étreindre Francesca.

— Pour quelle raison ? s'enquit-il poliment.

— Elle s'imagine...

Elle se tut pour reprendre son souffle.

— Elle s'imagine... Oh, Seigneur! Jamais vous ne le croirez.

Comme elle ne développait pas, il arqua un sourcil pour l'y inciter.

— Elle s'est mis en tête que nous entretenions une liaison.

— Une semaine seulement après mon retour ? fit-il, pensif. Je suis encore plus rapide que je ne l'imaginais.

— Comment pouvez-vous plaisanter ? s'impatienta Francesca.

— Comment pouvez-vous prendre cela au sérieux? rétorqua Michael.

En vérité, il ne s'étonnait pas qu'elle ait du mal à en rire. Pour elle, c'était inconcevable Pour lui, c'était...

Eh bien, c'était excessivement concevable.

— C'est épouvantable, gémit-elle.

Michael répondit d'un sourire et d'un haussement d'épaules désinvolte afin de dissimuler un soupçon d'agacement. Certes, il ne s'attendait pas que Francesca le considère comme un amant potentiel, mais entendre une femme qualifier d'épouvantable une telle hypothèse n'était pas de nature à flatter un homme quant à son pouvoir de séduction.

— Quelles sont mes deux possibilités ? demanda-t-il tout à trac.

Elle le regarda d'un air perdu.

— Vous avez dit que j'avais deux possibilités, lui rappela-t-il.

Elle battit des cils d'un air qu'il aurait trouvé adoralement confus s'il n'avait été trop contrarié par son effroi pour se montrer aussi charitable.

— Je... j'ai oublié, balbutia-t-elle. Oh, mais que vais-je faire ?

— Commencez par vous calmer, ce sera un bon début, répliqua-t-il d'un ton assez sec pour la faire sursauter. Réfléchissez cinq minutes, Francesca. C'est de nous que nous parlons ! Dès que votre mère aura pris le temps d'y penser, elle se rendra vite compte que ses soupçons sont ridicules.

— C'est ce que je lui ai dit, répondit Francesca d'un ton fiévreux. Enfin, c'est de la folie ! Pouvez-vous imaginer ?

Il le pouvait, en fait, ce qui avait toujours été un peu problématique.

— C'est incompréhensible, marmonna Francesca en arpentant la chambre.

Comme si je...

Elle se tourna vers lui et le désignant d'un grand geste :

— Comme si vous...

Elle s'immobilisa un instant, les mains sur ses hanches, puis recommença à faire les cent pas.

— Comment peut-elle seulement envisager une chose pareille ?

— Je ne crois pas vous avoir jamais vue dans un tel état, fit remarquer Michael.

Elle s'arrêta net pour le fixer comme s'il était un parfait imbécile. Et qu'il venait de lui pousser une seconde tête.

— Vous devriez vraiment essayer de vous calmer, reprit-il, tout en sachant que ses paroles risquaient d'avoir l'effet inverse.

Les femmes détestaient qu'on leur donne un tel conseil, surtout les femmes comme Francesca.

— Me calmer? répéta-t-elle d'un ton furieux, comme si elle était soudain possédée par une horde de démons. Me calmer ? Bonté divine, Michael, êtes-vous encore fiévreux ?

— Pas du tout, répondit-il calmement.

— Vous comprenez ce que je vous dis ?

— Tout à fait, répliqua-t-il avec toute la courtoisie dont était capable un homme dont la virilité semblait tenue en si piètre estime.

— C'est de la folie ! s'écria-t-elle. De la folie ! Enfin, regardez-vous !

Au point où elle en était, songea-t-il, elle aurait aussi bien pu prendre un couteau et le lui appliquer sur les parties intimes !

— Vous savez, Francesca, dit-il avec une légèreté étudiée, il y a bien des femmes à Londres qui seraient plutôt flattées de... comment dites-vous...

d'entretenir une liaison avec moi.

Francesca, qui l'avait écouté bouche bée, se mordit la lèvre d'un air pincé.

— Certaines considéreraient cela comme un privilège, ajouta-t-il.

Elle le fusilla du regard.

— Et il y en a même, poursuivit-il, conscient qu'il avait tort de la provoquer ainsi, qui seraient capables de se battre pour avoir une chance de...

— Ça suffit ! le coupa-t-elle. Épargnez-moi la liste détaillée de vos prouesses.

— On m'a dit que le terme était mérité, insista-t-il avec un sourire suggestif.

Elle rougit.

À la grande satisfaction de Michael. Il avait beau être fou d'elle, il détestait l'emprise qu'elle exerçait sur lui, et il n'était pas assez magnanime pour ne pas apprécier de la voir souffrir un peu à l'occasion.

Après tout, ce n'était là qu'une infime fraction de ce qu'il endurait au quotidien

!

— Je n'ai aucune envie d'écouter le récit de vos exploits amoureux, répliqua-t-elle avec raideur.

— Ah bon ? Il fut un temps où vous vous en régalez.

Il fit une pause et la regarda s'agiter nerveusement.

— Voyons, comment formuliez-vous cela ?

— Je ne...

— Ah oui ! « Parlez-moi de votre vie dissolue », reprit-il, feignant d'avoir eu du mal à s'en souvenir, alors qu'il n'oubliait jamais un mot d'elle. « Parlez-moi de votre vie dissolue », répéta-t-il plus lentement. C'est cela. Vous m'aimiez bien lorsque j'étais un noceur. Vous étiez toujours si curieuse d'entendre mes aventures,

— C'était avant...

— Avant quoi, Francesca ?

Elle marqua un silence gêné avant de murmurer :

— Avant ceci. Avant... maintenant. Avant tout.

— Je suis censé comprendre cela ?

Pour toute réponse, elle lui lança un regard noir.

— Très bien, dit-il. Je suppose que je ferais bien d'aller me préparer pour la visite de votre mère. L'épreuve ne devrait pas être insurmontable.

Elle le dévisagea d'un air dubitatif.

— Mais vous avez une mine épouvantable.

— Je savais que j'avais une bonne raison de vous aimer autant, rétorqua-t-il, pince-sans-rire. Avec vous, pas de risque de pécher par vanité.

— Michael, soyez sérieux.

— Hélas, je le suis.

144

145

Elle fronça les sourcils.

— Je vais me lever, la prévint-il, au risque d'exposer à vos regards certaines parties de mon anatomie que vous pourriez ne pas souhaiter admirer, aussi préférerez-vous peut-être vous détourner de ma splendide personne pour aller m'attendre en bas.

À ces mots, elle s'enfuit sans attendre son reste.

Au grand étonnement de Michael. La Francesca qu'il connaissait n'avait jamais fui devant rien ni personne.

Jamais elle ne serait partie sans tenter au moins d'avoir le dernier mot.

Et surtout, songea-t-il, incrédule, jamais elle ne l'aurait laissé se qualifier lui-même de splendide.

Finalement, Francesca n'eut pas à affronter l'inspection maternelle. Moins de vingt minutes après qu'elle eut quitté la chambre de Michael, elle reçut un billet de Violet l'informant que son frère Colin, qui avait passé plusieurs mois à voyager en Méditerranée, venait de rentrer à Londres, et qu'elle reportait sa visite. Puis, dans la soirée, ainsi que Francesca l'avait prédit au début de l'attaque de malaria de Michael, Janet et Helen arrivèrent d'Écosse, rendant caduques les inquiétudes de Violet au sujet de l'absence de chaperon lorsque Michael et Francesca étaient ensemble.

« Les mères », ainsi que ces derniers les appelaient depuis toujours, furent folles de joie en apprenant le retour inopiné de Michael. Il leur suffit toutefois d'un seul regard sur son visage aux traits tirés pour entrer dans une vive agitation au sujet de sa santé. Michael finit par prendre Francesca à part pour la supplier de ne pas le laisser seul avec l'une ou l'autre d'entre elles. Au demeurant, elles arrivaient à point nommé. Michael put profiter d'une journée de répit en leur compagnie avant de subir une nouvelle attaque de fièvre, ce qui laissa à Francesca le temps de s'entretenir avec elles en privé pour leur expliquer la nature du mal qui le frappait. Aussi étaient-elles préparées lorsqu'elles assistèrent à l'éprouvant spectacle d'une attaque de malaria.

Contrairement à Francesca, elles comprirent, non, elles insistèrent sur le fait qu'il fallait garder sa maladie secrète. Il était difficile d'imaginer qu'un comte aussi beau que fortuné ne représente pas un excellent parti pour les demoiselles à marier, mais pour un homme souhaitant se marier, la malaria n'était pas vraiment un atout.

Et s'il y avait une chose que Janet et Helen comptaient voir avant la fin de l'année, c'était bien Michael sortant d'une église, une nouvelle comtesse au bras.

Pour Francesca, ce fut un véritable soulagement de prendre ses distances et de laisser les mères le presser de se fiancer. Au moins, cela détournait leur attention d'elle. Elle ignorait comment elles allaient réagir à l'annonce de ses propres projets matrimoniaux - elle espérait qu'elles s'en réjouiraient pour elle

-, mais elle n'avait nul besoin de deux marieuses avides de lui présenter le moindre candidat présent sur le marché du mariage.

Elle aurait suffisamment à faire avec sa propre mère, qui aurait sans doute bien du mal à résister à la tentation de se mêler de ce qui ne la regardait pas une fois qu'elle serait au courant de ses projets.

Ainsi Francesca revint-elle s'installer à Kilmartin House parmi le clan Stirling, qui était devenu un véritable cocon. Michael déclinait toutes les invitations, non sans promettre de reprendre sa vie sociale dès qu'il se serait remis de la fatigue du voyage. Les trois femmes sortaient parfois dans le monde, et même si Francesca s'attendait qu'on l'interroge au sujet du comte, elle n'en demeurait pas moins surprise par l'insatiable curiosité des gens.

Tout le monde, semblait-il, s'était entiché du Joyeux Libertin surtout depuis qu'il s'entourait de mystère.

Oh, et qu'il avait hérité d'un titre de comte et de la centaine de milliers de livres qui allaient avec !

Vraiment, Ann Radcliffe en personne n'aurait pu inventer un héros aussi parfait. Ce serait l'hystérie lorsqu'il serait rétabli.

Ce qu'il fut, du jour au lendemain.

Peut-être, songea Francesca, sa guérison n'avait-elle pas été aussi soudaine que cela. En vérité, les accès de fièvre avaient progressivement décliné, en intensité comme en durée, mais elle eut l'impression qu'en l'espace d'une nuit, il avait perdu son apparence spectrale pour retrouver son teint mat et sa vigueur coutumière, et elle le vit tourner en rond dans la maison tel un fauve en cage, impatient de sortir en maraude.

— La quinine, expliqua-t-il dans un haussement d'épaules alors qu'elle lui faisait remarquer, au petit déjeuner, qu'il avait une mine superbe. J'en prendrais six fois par jour si ce n'était pas si sacrément infect.

— Michael, ton langage, murmura sa mère tout en piquant une saucisse de la pointe de sa fourchette.

— Avez-vous goûté à la quinine, mère ? demanda-t-il.

— Bien sûr que non.

— Essayez, suggéra-t-il, et nous verrons en quels termes vous la qualifiez.

Francesca porta sa serviette à ses lèvres pour dissimuler un gloussement.

— Moi, j'y ai goûté, déclara Janet.

Tous les regards convergèrent sur elle.

— Vraiment ? s'étonna Francesca.

Pour sa part, elle n'avait pas osé. La seule odeur suffisait à la convaincre de garder en permanence le flacon hermétiquement fermé.

— Oui, répondit Janet. Simple curiosité.

Puis, se tournant vers Helen, elle confirma :

— C'est bel et bien infect.

— Pire que cette répugnante mixture que la cuisinière nous a obligées à avaler l'an dernier pour... Eh bien...

Helen décocha à Janet un regard qui signifiait clairement «Vous voyez ce que je veux dire».

— Bien pire, affirma gravement Janet.

— L'avez-vous bien diluée ? demanda Francesca.

La poudre devait être mélangée à de l'eau pure, mais Janet en avait peut-être juste placé un peu sur la langue.

— Oui, évidemment. N'est-ce pas ce qu'il faut faire ?

— Certaines personnes versent la poudre dans du gin, leur apprit Michael.

Helen frémit.

— Cela ne peut pas être pire que la prendre seule, commenta Janet.

— Cela dit, observa Helen, quitte à la mélanger à un alcool, autant choisir un bon whisky.

— Et gâcher un pur malt? s'indigna son fils en se servant une copieuse part d'oeufs brouillés.

— La quinine ne peut pas être aussi mauvaise, protesta Helen.

— Si ! répliquèrent Michael et Janet d'une seule voix.

— Vraiment, insista Janet. Et je refuserais de gaspiller un bon whisky. Du gin est bien suffisant.

— En avez-vous seulement goûté ? demanda Francesca.

Après tout, le gin n'était pas une boisson convenable pour un membre de la haute société, surtout une dame.

— Une ou deux fois, admit Janet.

— Et moi qui croyais tout savoir de vous, murmura Francesca.

— J'ai mes petits secrets, déclara Janet d'un ton léger.

— Voilà une bien curieuse conversation pour un petit déjeuner, fit remarquer Helen.

— Exact, approuva Janet.

Puis, se tournant vers son neveu, elle reprit:

— Michael, je suis ravie de te voir de nouveau sur pied et rayonnant de santé.

Il hocha la tête pour la remercier du compliment.

— Il est temps, poursuivit-elle, d'assumer tes responsabilités en tant que comte.

Il émit un grognement.

— Ne sois pas aussi irascible, le tança Janet. Personne ne va te pendre par les pouces. Tout ce que je veux dire, c'est que tu dois aller chez le tailleur pour commander quelques tenues de soirée convenables.

— Je ne pourrais pas sacrifier mes pouces à la place ?

— Tes pouces sont parfaits, répliqua sa tante, et ils seront plus utiles à l'humanité s'ils restent attachés à tes mains.

Michael la regarda sans ciller.

— Voyons voir... Au programme de la journée - la première depuis que j'ai quitté mon lit de malade, vous l'aurez remarqué -, j'ai une rencontre avec le Premier Ministre au sujet du siège que je dois occuper à la Chambre, un entretien avec l'homme d'affaires de la famille pour faire le point sur notre situation financière, et un rendez-vous avec notre premier régisseur, qui est venu à Londres à seule fin de me présenter l'état des sept propriétés familiales.

À quel moment, je vous prie, pensez-vous que je puisse intercaler une visite chez le tailleur?

Les trois femmes demeurèrent sans voix.

— Devrais-je informer le Premier Ministre que je dois reporter notre entrevue à jeudi prochain? ajouta-t-il d'un ton suave.

— Quand avez-vous pris tous ces engagements ? s'enquit Francesca, un peu honteuse d'être si surprise.

— Pensiez-vous que j'avais passé ces derniers jours à contempler le plafond ?

— Eh bien... non, répondit-elle.

En vérité, elle ne savait pas à quoi elle avait pensé qu'il occupait son temps. À

lire, peut-être. Pour sa part, c'était ce qu'elle aurait fait.

Comme personne ne disait plus rien, Michael repoussa sa chaise.

— Si vous voulez bien m'excuser, mesdames, dit-il en posant sa serviette, je pense qu'il est à présent clairement établi que j'ai devant moi une journée bien remplie.

Pourtant, il n'avait pas fini de se lever que Janet demanda d'un ton calme :

— Michael ? Le tailleur.

Il se figea.

Sa tante lui adressa un sourire aimable.

— Ce serait parfait demain matin.

Francesca aurait juré avoir entendu Michael grincer des dents.

Janet inclina imperceptiblement la tête de côté.

— Il te faut des vêtements de soirée. Tu n'as tout de même pas l'intention de rater le bal d'anniversaire de lady Bridgerton ?

Francesca prit une bouchée d'œufs brouillés pour dissimuler son sourire.

Janet était vraiment diabolique. Le bal d'anniversaire de Violet était l'unique événement mondain auquel Michael se sentirait positivement tenu d'assister. Il pouvait refuser toutes les invitations sans le moindre scrupule.

Mais le bal d'anniversaire de lady Bridgerton ?

Francesca en doutait.

— Quand est-ce ? demanda-t-il dans un soupir.

— Le onze avril, répondit Francesca, tout innocence. Tout le monde y sera.

— Tout le monde ? répéta-t-il.

— Tous les Bridgerton.

Il parut soulagé.

— Ainsi que tous les autres, ajouta-t-elle avec un petit geste fataliste.

Michael lui lança un regard aigu.

— Qu'entendez-vous par tous les autres ?

— Tout le monde, dit-elle en soutenant son regard.

Il se laissa retomber sur son siège.

— Je n'aurai donc aucun répit ?

— Bien sûr que si, déclara Helen. En fait, tu l'as déjà eu. La semaine dernière.

Cela s'appelle une attaque de malaria.

— Moi qui étais impatient de guérir, marmonna-t-il.

— Je suis sûre que tu vas passer un bon moment, le rassura Janet.

— Et peut-être rencontrer une charmante jeune fille, risqua Helen.

— Ah, oui, bougonna Michael. N'oublions pas le véritable but de mon existence.

— Ce n'est pas un but si désagréable, fit remarquer Francesca, incapable de résister au plaisir de le taquiner.

— Ah, vraiment ?

Il tourna la tête dans sa direction et la fixa d'un regard pénétrant qui lui fit regretter amèrement de l'avoir provoqué.

— Euh... Tout à fait, répondit-elle, vu qu'il était trop tard pour revenir en arrière.

— Et quels sont vos projets ? s'enquit-il d'une voix mielleuse.

Du coin de l'œil, Francesca vit Helen et Janet observer leur échange avec une curiosité avide, et sans la moindre discrétion.

— Oh, rien de précis, répondit-elle avec un geste évasif. Pour l'instant, finir mon petit déjeuner. Avouez qu'il est délicieux, non ?

— Œufs brouillés avec leur accompagnement de mères indiscrètes ?

— Pour ce qui est de l'indiscrétion, votre cousine n'est pas en reste.

A peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle les regretta. Tout, dans l'attitude de Michael, lui disait de ne pas le provoquer, mais ç'avait été plus fort qu'elle.

Il y avait peu de choses au monde qu'elle appréciait plus que de provoquer Michael Stirling, et des moments comme celui-ci étaient tout simplement trop agréables pour qu'elle résiste à la tentation.

— Vous avez bien quelques projets pour la saison ? insista-t-il en penchant la tête de côté d'un air odieusement patient.

— Je suppose que je vais commencer par assister à l'anniversaire de ma mère.

— Et qu'y ferez-vous ?

— Je lui présenterai mes félicitations.

— Est-ce tout ?

— Eh bien, je ne lui demanderai pas son âge, si c'est ce que vous voulez savoir, répliqua-t-elle.

— Oh, non ! s'écria Janet.

— Ne faites jamais cela ! renchérit Helen avec la même ferveur.

Les trois femmes se tournèrent vers Michael, attendant qu'il réponde. Après tout, c'était son tour de parler.

— Je m'en vais, lâcha-t-il simplement en se levant.

Francesca ouvrit la bouche pour lui lancer une nouvelle pique, comme elle en avait toujours envie lorsqu'il était de cette humeur, mais elle ne trouva rien à dire.

Michael avait changé.

Ce n'était pas qu'il avait été irresponsable jusqu'alors. Il avait juste été... sans responsabilités. Et elle n'avait pas vraiment imaginé qu'il assumerait ses nouveaux devoirs de manière aussi consciencieuse une fois de retour en Angleterre.

— Michael ? dit-elle d'une voix douce qui attira aussitôt son attention. Bonne chance pour votre entretien avec lord Liverpool.

Lorsqu'il croisa son regard, elle vit une étincelle s'y allumer. De reconnaissance. Voire de gratitude.

Ou peut-être rien d'aussi précis que cela. Peut-être ne s'agissait-il que d'un bref instant de complicité muette.

De celle qu'elle avait autrefois partagée avec John.

Francesca déglutit péniblement, soudain mal à l'aise. Elle s'empara de sa tasse avec une lenteur délibérée, comme si, en contrôlant ses gestes, elle pouvait aussi contrôler ses pensées.

Que venait-il de se passer ?

Il ne s'agissait que de Michael, non ?

Il était son ami, son confident de longue date.

Rien de plus.

N'est-ce pas ?

.....

Simple pointillés causés par le tapotement de la plume de la comtesse de Kilmartin sur un feuillet de vélin deux semaines après la réception de la troisième lettre du comte de Kilmartin.

— Est-il arrivé ?

— Non, pas encore.

—

En êtes-vous sûre ?

—

Certaine.

—

Mais il va venir ?

— C'est ce qu'il a dit.

—

Oh. Alors quand sera-t-il là ?

—

Je n'en ai aucune idée.

—

Vraiment ?

—

Vraiment, oui.

—

Ma foi... Très bien. Oh, j'aperçois ma fille! Ravie de vous avoir vue, Francesca.

Cette dernière leva les yeux au ciel - ce qu'elle ne s'autorisait que dans des circonstances extrêmes tandis que Mme Featherington, l'une des pires commères de la bonne société, s'en allait rejoindre en trottinant sa

filles,

Felicity, qui bavardait avec un fort beau jeune homme (quoique non titré).

Cette conversation aurait pu être amusante si ce n'avait été la septième, non, la huitième fois, en

155

comptant sa propre mère, que Francesca la subissait. Et l'échange était invariablement le même, à la différence que tout le monde n'était pas assez familier avec elle pour l'appeler par son prénom.

À présent que Violet Bridgerton avait laissé entendre que le très discret comte de Kilmartin réapparaîtrait en société à l'occasion du bal qu'elle donnait pour son anniversaire... Eh bien, Francesca était à peu près certaine qu'on ne cesserait de la questionner, du moins, ceux qui avaient dans leur entourage proche une jeune fille à marier.

Michael était le célibataire le plus convoité de la saison, et il ne s'était même pas encore montré.

— Lady Kilmartin !

Tournant la tête, elle vit lady Danbury se diriger vers elle. C'était la vieille dame la plus directe et la moins diplomate qui eût jamais fréquenté les salons londoniens, mais Francesca l'aimait bien. Aussi l'accueillit-elle avec un sourire, tout en remarquant du coin de l'œil que nombre d'invités détalèrent à son approche.

— Lady Danbury, quel plaisir de vous voir ! s'écria-t-elle. Est-ce que vous vous amusez ?

Sans raison apparente, lady Danbury frappa le plancher de sa canne.

— Je m'amuserais davantage si quelqu'un voulait bien me dire l'âge de votre mère.

— Je ne m'y risquerais pas.

— Bah ! Pourquoi faire tant d'histoires ? Ce n'est pas comme si elle était aussi vieille que moi !

— Et quel âge avez-vous ? s'enquit Francesca, d'une voix aussi douce que son sourire était espiègle.

Un sourire fleurit sur le visage ridé de lady Danbury.

— Hé, hé, petite rusée ! Vous ne croyez pas que je vais vous le dire !

— Dans ce cas, vous comprendrez certainement que je fasse preuve de la même loyauté envers ma mère.

— Humph ! fit lady Danbury en guise de réponse, tout en soulignant son grommellement d'un coup de canne sur le sol. À quoi bon organiser un bal d'anniversaire si personne ne sait ce que nous célébrons ?

— Le miracle de la vie et de la longévité ? suggéra Francesca.

La vieille dame ricana, puis demanda :

— Et où se trouve votre comte ?

Elle n'y allait pas par quatre chemins, songea Francesca.

— Ce n'est pas mon comte, rectifia-t-elle.

— Il est plus à vous qu'à n'importe qui d'autre.

C'était sans doute exact mais Francesca, qui n'avait

pas l'intention de le reconnaître devant lady Danbury, répondit simplement :

— J'imagine que lord Kilmartin n'apprécierait pas d'être considéré comme la propriété de qui que ce soit à part lui-même.

— Lord Kilmartin ? répéta lady Danbury. C'est un peu guindé, vous ne trouvez pas ? Je vous croyais amis, tous les deux.

— Nous le sommes, admit Francesca.

Cela ne signifiait pas pour autant qu'elle allait l'appeler par son prénom en public. A quoi bon susciter les ragots ? Cela ne l'aiderait certainement pas à préserver intacte sa réputation, à présent qu'elle était à la recherche d'un époux.

— C'était le meilleur ami de mon mari, ajouta-t-elle. Ils étaient comme deux frères.

Lady Danbury parut déçue de l'entendre dépeindre ses relations avec Michael sous un jour aussi prosaïque, mais elle se contenta de pincer les lèvres tout en observant l'assistance.

— Cette fête manque de relief, marmonna-t-elle.

— Ne vous avisez pas de dire cela à ma mère, lui conseilla Francesca.

Violet avait consacré des semaines à la préparation de l'événement et, vraiment, il n'y avait rien à reprocher à ce bal. L'éclairage était doux et romantique, la musique parfaite et - un exploit pour un bal londonien - le buffet excellent. Francesca avait déjà avalé deux éclairs au chocolat et n'avait, depuis, songé à rien d'autre qu'au moyen de retourner près de la table des desserts sans passer pour une incorrigible glotonne.

Et sans se voir une fois de plus accoster par une mère de famille venant aux nouvelles.

— Oh, ce n'est pas la faute de votre mère ! assura lady Danbury. Elle n'est pas responsable de la quantité de sots qui infestent la bonne société. Après tout, elle a réussi à élever huit enfants, et je ne vois pas un idiot parmi eux.

Elle adressa un regard appuyé à Francesca.

— Je vous signale qu'il s'agissait d'un compliment, ajouta-t-elle.

— J'en suis touchée.

Lady Danbury étira les lèvres en un sourire dangereusement résolu.

— Il va falloir que je fasse quelque chose, marmonna-t-elle.

— À quel sujet ?

— Au sujet de cette soirée.

Une vague sensation de panique s'empara de Francesca. Lady Danbury n'avait pas la réputation d'avoir jamais gâché une fête, mais elle était assez rusée pour créer de sérieux dégâts si la fantaisie lui en prenait.

— Qu'avez-vous en tête, exactement ? demanda Francesca en s'efforçant de chasser toute trace d'inquiétude de sa voix.

— Oh, ne me regardez pas comme si je m'apprêtais à tuer votre chat,

— Je n'ai pas de chat.

— Eh bien, moi, si, et je vous garantis que je serais folle de rage si quelqu'un essayait de s'en prendre à lui.

— Lady Danbury, de quoi diable parlez-vous ?

— Ma foi, je l'ignore, avoua celle-ci en ponctuant ses paroles d'un geste agacé, mais soyez sûre que si je le savais, je l'aurais déjà fait. Cela dit, je ne voudrais pas créer un scandale au bal de votre mère.

Levant le menton, elle émit un petit reniflement hautain.

— Comme si j'étais capable de faire quoi que ce soit susceptible de blesser les sentiments de votre chère maman !

Curieusement, cette déclaration n'apaisa en rien les appréhensions de Francesca.

— Bien, fit-elle. Mais quoi que vous fassiez, je vous en prie, soyez prudente.

— Francesca Stirling, vous inquiéteriez-vous pour moi ? demanda lady Danbury avec un sourire rusé.

— Nullement, répliqua Francesca avec effronterie. C'est pour nous autres que je tremble.

Lady Danbury laissa échapper un rire qui ressemblait à un caquètement.

— Bien envoyé, lady Kilmartin ! Je crois que vous avez mérité un répit. De ma part, ajouta-t-elle, au cas où Francesca n'aurait pas compris son propos.

— C'est vous, mon répit, murmura celle-ci.

De toute évidence, lady Danbury ne l'entendit pas, car elle parcourut l'assemblée du regard avant de déclarer :

— Je crois que je vais aller ennuyer votre frère.

— Lequel ?

— Celui-là, répondit lady Danbury en désignant Colin. Ne rentre-t-il pas tout juste de Grèce ?

— De Chypre, en fait.

— La Grèce, Chypre, pour moi, c'est blanc bonnet et bonnet blanc.

— Pas pour eux, je suppose, murmura Francesca.

— Pour qui ? Les Grecs ?

— Ou les Chypriotes.

— Bah ! Si l'un d'entre eux se montre ici ce soir, qu'il se sente libre de m'expliquer la différence. En attendant, je vais continuer de me vautrer dans mon ignorance.

Sur ces mots, lady Danbury frappa un dernier coup de canne, puis se tourna vers Colin en rugissant :

— Monsieur Bridgerton !

Amusée, Francesca regarda son frère tenter désespérément de feindre qu'il n'avait rien entendu. Elle n'était pas mécontente que lady Danbury ait choisi d'aller torturer Colin, qui l'avait sans aucun doute mérité, mais maintenant qu'elle était de nouveau seule, elle s'avisa que la présence de la vieille dame l'avait protégée avec efficacité contre la horde des mères de filles à marier prête à lui fondre dessus.

Seigneur, elle en avait déjà repéré trois qui avaient mis le cap sur elle !

Il était temps de prendre la fuite, et vite. Francesca pivota sur ses talons et se dirigea vers sa sœur Éloïse, facile à repérer dans sa robe d'un vert lumineux.

En vérité, elle aurait préféré poursuivre son chemin jusqu'à la porte, mais si elle voulait vraiment trouver un mari, elle devait circuler dans la salle et faire savoir qu'elle était de nouveau disponible.

Encore qu'il était peu probable que l'on s'intéresse à son cas tant que Michael n'aurait pas fait son apparition. Elle aurait pu annoncer qu'elle partait pour l'Afrique dans l'intention de se convertir au cannibalisme, on ne lui aurait répondu que pour lui demander si Kilmartin l'accompagnait.

— Bonsoir! dit-elle en rejoignant sa sœur, qui conversait avec leurs deux belles-sœurs, Kate et Sophie.

— Tiens, Francesca! s'écria Éloïse. Où est donc...

— Ah, ne commence pas !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Sophie d'un air inquiet.

— Si quelqu'un me demande encore des nouvelles de Michael, je jure que ma tête va exploser.

— Ce qui changerait certainement l'ambiance de la soirée, commenta Kate.

— Sans parler du surcroît de travail pour le personnel, ajouta Sophie.

Francesca ne put retenir un gémissement exaspéré.

— Bon, mais où est-il ? s'entêta Éloïse. Et ne me regarde pas comme si...

— ... je m'apprêtais à tuer ton chat ?

— Je n'ai pas de chat. De quoi parles-tu, enfin ?

Francesca poussa un soupir.

— Aucune idée. Quant à Michael, il a promis qu'il viendrait.

— S'il est malin, il doit être en train de se cacher dans le hall, déclara Sophie.

— Ma foi, tu as probablement raison.

Francesca l'imaginait très bien passer devant la salle de bal sans s'arrêter pour aller directement se réfugier dans le fumoir.

À l'abri, en d'autres termes, de la gent féminine.

— Il est encore tôt, observa Kate, conciliante.

— Ce n'est pas mon impression, grommela Francesca. J'aimerais bien qu'il arrive, pour que tout le monde cesse de me demander quand il va arriver.

Éloïse éclata de rire. La traîtresse !

— Ma pauvre Francesca, que tu es naïve ! s'ex-clama-t-elle. Une fois qu'il sera là, les interrogatoires ne feront que redoubler. Le sujet ne sera plus « où est-il ? » mais « parlez-nous donc de lui ! ».

— Je crains qu'elle n'ait raison, renchérit Kate.

— Grand Dieu, gémit Francesca, cherchant du regard un mur contre lequel s'appuyer.

— Vous avez blasphémé ? demanda Sophie en cillant de surprise.

— De plus en plus souvent, ces temps-ci, avoua-t-elle.

Sophie la gratifia d'un regard indulgent, avant de s'exclamer:

— Oh, mais vous portez du bleu !

Francesca baissa les yeux sur sa nouvelle robe de soirée. Elle lui plaisait beaucoup, même si personne d'autre que Sophie ne l'avait remarquée. C'était l'un de ses bleus préférés, entre marine et royal. La coupe était d'une élégante simplicité, avec un décolleté orné d'un drapé de soie un ton plus clair. Elle avait l'impression de ressembler à une princesse lorsqu'elle la portait, ou du moins, d'avoir enfin perdu son allure de veuve intouchable.

— Votre deuil est terminé, alors ? voulut savoir Sophie.

— Ma foi, je crois qu'il l'est depuis quelques années, murmura Francesca.

Maintenant qu'elle avait abandonné ses toilettes grises et lavande, elle se trouvait un peu ridicule de s'y être accrochée si longtemps.

— Nous savions que vous aviez repris une vie normale, expliqua Sophie, mais comme vous ne changiez pas de garde-robe et que... Enfin, peu importe.

Je suis vraiment ravie de vous voir en bleu !

— Cela signifie-t-il que vous envisagez de vous remarier? demanda Kate.

Cela fait tout de même déjà quatre ans.

Francesca tressaillit. Comme toujours, Kate avait le don d'aller droit au but.

D'un autre côté, elle n'allait pas garder ses projets éternellement secrets, du moins si elle espérait les voir se concrétiser, aussi se contenta-t-elle de répondre :

— Oui.

Pendant quelques secondes, personne ne dit mot. Puis, comme il fallait s'y attendre, tout le monde se mit à parler en même temps, la félicitant, lui donnant des conseils et proférant un certain nombre de remarques futiles que Francesca n'était pas certaine de vouloir entendre. Cependant, tout étant dit avec les meilleures intentions du monde, elle sourit, 162

hocha la tête et accepta les vœux de succès qu'on lui offrait.

Puis Kate déclara :

— Bien entendu, nous prenons tout en main.

Francesca la regarda, interdite.

— Pardon ?

— Cette robe bleue est une excellente façon d'annoncer vos intentions, mais croyez-vous vraiment que ces messieurs soient assez perspicaces pour comprendre le message ?

Puis, sans laisser aux autres le temps de répondre, elle enchaîna:

— Certainement pas ! Je pourrais teindre les cheveux de Sophie en noir que la plupart d'entre eux ne s'en apercevraient pas.

— Benedict s'en apercevrait, rectifia Sophie, en épouse loyale qu'elle était.

— Oui, mais c'est votre mari, et de plus, il est peintre. Il a l'œil entraîné. La plupart des hommes...

Kate s'interrompit, apparemment agacée par le tour qu'avait pris la conversation.

— Enfin, vous voyez ce que je veux dire, non ?

— Bien sûr, murmura Francesca.

— Ce que je voulais dire, reprit Kate, c'est que la plupart des gens ont l'esprit lent. Si vous voulez que l'on sache que vous êtes à la recherche d'un époux, vous devez l'annoncer de la façon la plus claire. Ou plutôt, nous laisser le soin de nous en charger.

Francesca eut l'horrible vision de ses sœurs et belles-sœurs en train de pourchasser de pauvres hommes qui s'enfuyaient en poussant des hurlements de terreur.

— Que comptez-vous faire, exactement ?

— Oh, Seigneur, on dirait que vous allez rendre votre dîner.

— Kate ! s'exclama Sophie.

— Elle a pâli, admettez-le !

Sophie leva les yeux au ciel.

163

— Je l'admets, mais vous n'êtes pas obligée de le lui faire remarquer.

— J'ai trouvé le commentaire intéressant, déclara

Éloïse obligeamment.

Francesca lui décocha un regard noir. Il fallait qu'elle tourne sa mauvaise humeur vers quelqu'un, et c'était toujours plus commode de s'en prendre aux membres de sa propre famille.

— Nous serons des modèles de tact et de discrétion, promit Kate.

— Fais-nous confiance, renchérit Éloïse.

— De toute façon, je ne vois pas comment je pourrais vous en empêcher, grommela Francesca.

Ayant noté que même Sophie ne la contredisait pas, elle poursuivit :

— Bien. Je crois que je vais aller essayer de rafler un dernier éclair.

— J'ai peur qu'il n'y en ait plus, la prévint Sophie avec un regard désolé.

Le cœur de Francesca se serra.

— Et les gâteaux au chocolat ?

— Même chose.

— Que reste-t-il ?

— Le cake aux amandes.

— Celui qui a un goût de poussière ?

— Celui-là même, confirma Éloïse. C'est le seul dessert que mère n'a pas goûté avant de le commander. Je l'avais prévenue, mais personne ne m'écoute jamais.

Francesca ravala un soupir de dépit. Fallait-il qu'elle soit dans un état pitoyable pour que seule la promesse d'une douceur l'aidé à garder le moral.

— Courage, Francesca ! l'exhorta Éloïse en haussant le menton pour parcourir la foule du regard. Je vois Michael.

Et de fait, il était là, de l'autre côté de la salle, scandaleusement élégant dans son habit de soirée noir... et, ce qui ne surprit guère Francesca, entouré d'un essaim de femmes dont la moitié au moins espérait le traîner au pied de l'autel, soit pour elles-mêmes, soit pour leurs filles.

L'autre moitié était jeune mais déjà mariée, et manifestement à la recherche de félicités d'une autre nature.

— J'avais oublié combien il était beau, murmura Kate.

Francesca la fusilla du regard.

— Il est très bronzé, commenta Sophie.

— Il rentre des Indes, lui rappela Francesca d'un ton impatient.

— Tu n'es pas de très bonne humeur, ce soir, observa Éloïse.

Francesca se composa un masque impassible.

— Je suis lasse d'entendre parler de lui, voilà tout. Lord Kilmartin n'est pas mon sujet de conversation préféré.

— Vous seriez-vous brouillés, tous les deux? s'étonna Sophie.

— Pas du tout ! protesta Francesca, comprenant avec un temps de retard qu'elle avait donné une fausse impression. Mais je n'ai rien fait d'autre de la soirée que de subir des questions à son sujet. Au point où j'en suis, je serais ravie de discuter de la pluie et du beau temps.

— Hmm.

— Oui.

— Certes.

Francesca aurait été bien incapable de dire laquelle de ses trois compagnes avait prononcé chacune de ces réponses distraites car, comme elle s'en rendit soudain compte, elles étaient toutes les quatre occupées à regarder Michael et son aréopage d'admiratrices.

— Il faut reconnaître qu'il est beau, soupira Sophie. Oh, cette somptueuse crinière noire !

— Sophie ! s'exclama Francesca.

— C'est la vérité! se défendit Sophie. Et vous n'avez pas protesté quand Kate a dit la même chose.

— Vous êtes toutes les deux mariées, marmonna Francesca.

— Dois-je en déduire que je peux faire des remarques sur son physique ?

s'enquit Éloïse. Après tout, je suis une vieille fille ! Francesca tourna vers sa sœur un regard incrédule.

— Michael est le dernier homme que tu souhaiterais épouser.

— Pourquoi cela ?

C'était Sophie qui avait posé la question, mais Francesca remarqua qu'Éloïse attendait sa réponse avec une curiosité non dissimulée.

— Parce que c'est un épouvantable libertin !

— C'est drôle, murmura Éloïse. Quand Hyacinthe a dit la même chose il y a quinze jours, tu t'es mise en colère.

On pouvait compter sur Éloïse pour se souvenir de tout !

— Hyacinthe ne savait pas de quoi elle parlait, répliqua Francesca. Comme toujours. En outre, nous évoquions sa ponctualité, pas ses dispositions pour le mariage.

— Et qu'est-ce qui le rend si immuable ? s'enquit Éloïse.

Francesca posa un regard grave sur sa sœur aînée. Si Éloïse s'imaginait qu'elle pouvait jeter son dévolu sur Michael, elle était folle.

— Eh bien ? insista Éloïse.

— Il ne pourrait jamais se contenter d'une seule femme, répondit Francesca.

Et je doute que tu acceptes joyeusement d'être trompée.

— Non, murmura Éloïse. À moins qu'il n'accepte joyeusement d'être roué de coups.

Les quatre jeunes femmes accueillirent cette remarque par un silence, sans pour autant cesser de dévorer Michael du regard. L'objet de leur admiration se pencha pour murmurer quelques mots à l'oreille d'une de ses compagnes, qui rit sottement et rougit en portant la main à sa bouche.

— Quel séducteur ! commenta Kate.

— Aucun doute, confirma Sophie. Mais ces femmes n'ont aucune chance.

Il gratifia alors une autre de ses admiratrices d'un lent sourire qui arracha un soupir collectif aux dames Bridgerton.

— N'avons-nous vraiment rien de mieux à faire que d'espionner Michael ?

s'enquit Francesca, dégoûtée.

Kate, Sophie et Éloïse se regardèrent en battant des cils.

— Non.

— Non.

— Je crois que non, conclut Kate. Pas pour l'instant, en tout cas.

— Tu devrais aller lui parler, dit Éloïse en poussant Francesca du coude.

— Pourquoi diable ?

— Parce qu'il est ici.

— Tout comme une bonne centaine d'autres hommes, rétorqua Francesca, que je préférerais épouser.

— Je n'en vois que trois à qui j'envisagerais éventuellement de promettre d'obéir, marmonna Éloïse, et je n'en suis même pas certaine.

— Quoi qu'il en soit, déclara Francesca, qui n'avait aucune envie de laisser le dernier mot à sa sœur, mon but est de trouver un mari, je ne vois donc pas quel intérêt j'aurais à tourner autour de Michael.

— Et moi qui croyais que nous étions ici pour souhaiter un bon anniversaire à mère, murmura Éloïse.

Francesca la fusilla du regard. De toute la fratrie Bridgerton, Éloïse et elle étaient les plus proches en âge - un an exactement les séparait. Francesca aurait donné sa vie pour sa sœur, et aucune autre femme ne connaissait mieux qu'elle ses secrets et ses pensées les plus intimes, mais la plupart du temps, elle l'aurait volontiers étranglée.

Comme en cet instant, par exemple. Particulièrement en cet instant.

— Éloïse a raison, intervint Sophie. Vous devriez aller saluer Michael. C'est la moindre des politesses, dans la mesure où il rentre tout juste d'un long séjour à l'étranger.

— N'oubliez pas que nous vivons sous le même toit depuis quelque temps, lui rappela Francesca. Nous avons eu tout le loisir de nous saluer.

— Certes, mais pas en public, répliqua Sophie, ni dans la maison de votre famille. Si vous n'allez pas lui parler, il y aura des commentaires dès demain.

On pensera qu'il y a un conflit entre vous ou, pire, que vous ne le reconnaissez pas comme le nouveau comte.

— Je ne le conteste pas! protesta Francesca. Et même si c'était le cas, en quoi cela importerait-il ? Son droit à hériter du titre ne peut être mis en doute.

— Vous devez montrer à tout le monde que vous le tenez en haute estime, insista Sophie. À moins, bien sûr, que ce ne soit pas le cas.

— Mais c'est le cas, assura Francesca dans un soupir.

Sophie avait raison. Sophie avait toujours raison sur les questions d'étiquette. Il lui fallait aller saluer Michael. Le nouveau comte de Kilmartin méritait qu'elle lui souhaite publiquement, et très officiellement, la bienvenue à Londres, aussi incongru que cela paraisse puisqu'elle avait passé les dernières semaines à le soigner pendant son attaque de malaria. Le problème, c'était qu'elle n'éprouvait aucun plaisir à l'idée de devoir se frayer un chemin à coup de coudes parmi sa horde d'admiratrices.

La réputation de Michael l'avait toujours amusée. Sans doute parce qu'elle se sentait loin de tout cela, au-dessus même. Ç'avait été une source de plaisanterie entre eux trois - John, Michael et elle. Comme jamais il n'avait pris l'une de ses conquêtes au sérieux, elle non plus.

A présent, elle ne l'observait plus depuis sa confortable position d'épouse heureuse en ménage. Quant à Michael, il n'était plus le Joyeux Libertin, ce séduisant oisif qui ne devait d'être admis dans la haute société qu'à son charme et à son esprit.

Il était comte et elle était veuve. Tout à coup, elle se sentait insignifiante et impuissante.

Michael n'y était pour rien, bien entendu. Elle le savait, tout comme elle savait... Eh bien, tout comme elle savait qu'il ferait un jour un épouvantable mari pour la malheureuse qui aurait le tort de l'épouser. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher d'être en colère, sinon contre lui, du moins contre la nuée d'ecervelées qui tournaient autour de lui.

— Francesca ? Voulez-vous que l'une d'entre nous vous accompagne ?

proposa Sophie.

— Pardon ? Oh, non, c'est inutile !

Francesca se raidit, gênée d'avoir été surprise en pleine rêverie.

— Je vais m'occuper de Michael, déclara-t-elle fermement.

Elle fit deux pas dans sa direction, puis pivota vers Kate, Sophie et Éloïse.

— Une fois que je me serai occupée de moi-même, précisa-t-elle.

Sur ce, elle changea de cap et s'en alla rejoindre la salle de repos des dames. Si elle devait se montrer souriante et polie parmi la cohorte de femmes qui gloussaient autour de Michael, elle préférerait ne pas avoir l'impression de devoir sautiller d'un pied sur l'autre.

Mais alors qu'elle s'éloignait, elle entendit Éloïse murmurer :

— Couarde.

Francesca dut faire appel à toute sa détermination pour ne pas rebrousser chemin et lancer à sa sœur une réplique assassine.

Sans compter que cette dernière avait raison, elle en avait bien peur.

Et c'était mortifiant de songer que, de tous les hommes, c'était devant Michael qu'elle perdait ses moyens.

... J'ai reçu des nouvelles de Michael. Trois lettres, précisément. Je ne lui ai pas encore répondu. Cela te décevrait de ma part, j'en suis sûre, mais je...

Extrait d'une lettre de la comtesse de Kilmartin à son défunt époux, dix mois après le départ de Michael pour les Indes, froissée et jetée au feu en murmurant : « C'est de la folie ! »

Michael avait repéré Francesca à l'instant où il était entré dans la salle de bal. Elle était de l'autre côté de la pièce, en train de discuter avec sa sœur et ses belles-sœurs. Elle portait une robe bleue et avait changé de coiffure.

De même, il avait immédiatement remarqué qu'elle s'en allait par la porte du mur nord-ouest, sans doute pour se rendre dans le salon de repos des dames, situé un peu plus loin dans le couloir.

Et le pire, c'était qu'il serait également conscient de son retour, même si, à ce moment-là, il était en pleine conversation avec une douzaine de femmes, qui toutes s'imagineraient qu'il accordait toute son attention à leur petit groupe.

C'était comme une maladie, ou un sixième sens. Il ne pouvait se trouver dans la même pièce que Francesca sans savoir où elle était précisément. Il en allait

171

ainsi depuis qu'il avait fait sa connaissance, et la seule chose qui lui rendait la situation supportable, c'était qu'elle ne s'en doutait pas.

C'était ce qu'il avait le plus apprécié aux Indes. Elle n'y était pas. Jamais il n'avait dû être conscient de sa ' présence. Ce qui ne l'avait pas empêché d'être hanté par elle. Parfois, il apercevait une chevelure auburn dans laquelle les bougies allumaient les mêmes reflets que dans la sienne, ou bien il entendait un rire, et, l'espace d'une seconde, il croyait entendre le sien. Le souffle coupé, il la cherchait du regard, même s'il savait qu'elle n'était pas là.

C'était un enfer, qu'il soulageait en général avec un verre d'alcool fort. Ou une nuit avec sa dernière conquête.

Voire les deux.

Ces temps-là étaient révolus. Il était de retour à Londres, surpris de retrouver aussi facilement son ancien rôle de séducteur impénitent. Rien n'avait changé, ou presque. Oh, certains visages étaient nouveaux, mais dans l'ensemble, la bonne société était restée la même. Le bal de lady Bridgerton était exactement comme il s'y attendait, mais il devait admettre qu'il était étonné par le degré de curiosité qu'avait éveillée sa réapparition dans la capitale. Apparemment, le Joyeux Libertin était devenu le célibataire le plus convoité de la ville. Il n'était pas arrivé depuis un quart d'heure qu'il avait déjà été accosté par au moins huit - non, neuf, en comptant lady Bridgerton elle-même - mères de famille, toutes désireuses de s'attirer ses bonnes grâces et impatientes de lui présenter leurs charmantes filles.

Il n'aurait su dire s'il trouvait cela amusant ou pénible.

Amusant, décida-t-il, du moins pour l'instant. Dans une semaine, il n'en doutait pas, ce serait l'enfer.

Après un second quart d'heure d'interminables séances de présentation et de propositions à peine voilées (celles-ci émanant, par chance, d'une veuve et non d'une débutante ou de sa mère), il annonça son intention d'aller trouver leur hôtesse et pria ces dames de l'excuser.

Et soudain elle fut là. Francesca. Elle se trouvait, bien sûr, de l'autre côté de la salle, ce qui signifiait qu'il allait devoir fendre la foule s'il voulait lui parler. Elle était à couper le souffle dans sa robe d'un bleu profond, il se rendit compte que, en dépit de ses allusions au sujet de sa nouvelle garde-robe, c'était la première fois qu'elle portait autre chose que ses tenues grises et lavande.

Il tressaillit. Son deuil était achevé. Elle allait se remarier. Elle allait rire, badiner, porter du bleu et trouver un mari.

Le tout, très probablement, en l'espace d'un mois. Une fois qu'elle aurait fait savoir son intention de se remarier, les hommes se presseraient à sa porte.

Comment aurait-on pu ne pas vouloir l'épouser? Elle n'était peut-être plus aussi jeune que les demoiselles en quête d'un mari, mais elle possédait quelque chose qui manquait à la plupart des débutantes - une étincelle, une vivacité, un regard pétillant d'intelligence qui auréolaient sa beauté d'un supplément d'âme.

Elle était toujours seule, sur le seuil. Étrangement, personne ne semblait l'avoir remarquée, aussi Michael décida-t-il de braver la cohue pour la rejoindre.

C'est alors qu'elle le vit. Elle ne sourit pas vraiment, mais ses lèvres s'incurvèrent tandis qu'une lueur de complicité éclairait ses iris. Le souffle court, il la regarda se diriger vers lui.

Cela n'aurait pas dû le surprendre, pourtant ce fut le cas. Chaque fois qu'il s'imaginait tout savoir d'elle et avoir, bien malgré lui, mémorisé jusqu'au moindre détail, quelque chose en elle vacillait, se modifiait, et il avait l'impression de la redécouvrir.

Jamais il n'échapperait à cette femme. Non, jamais il ne lui échapperait, et jamais il ne pourrait l'avoir. Même John disparu, c'était impossible. Cela aurait 172

été immoral, tout simplement. Il y avait trop d'enjeux. Trop d'événements étaient intervenus, et Michael ne pourrait se débarrasser de l'impression d'avoir volé Francesca, d'une certaine façon.

Pire, d'avoir souhaité ceci. D'avoir désiré que John disparaisse afin de ne plus être un obstacle. D'avoir convoité son titre, son épouse, et tout le reste.

Il franchit les derniers pas qui les séparaient.

— Francesca, murmura-t-il, se composant une voix lisse et polie, c'est un plaisir de vous voir.

— Le plaisir est partagé, répondit-elle.

Elle lui sourit, mais son expression était si ironique que Michael eut l'impression qu'elle se moquait de lui. Toutefois, comme il n'avait pas grand-chose à gagner à le lui faire remarquer - cela ne ferait que souligner combien il était attentif à ses réactions -, il se contenta de répondre :

— Passez-vous une bonne soirée ?

— Oui bien sûr, et vous ?

— Moi aussi.

Elle arqua un sourcil interrogateur comme ils se dirigeaient spontanément en lisière de la salle pour s'extraire de la foule.

— Même lorsque vous êtes aussi seul ?

— Pardon ?

Elle haussa les épaules.

— La dernière fois que je vous ai vu, vous étiez entouré de femmes.

— Et vous n'êtes pas venue à mon secours ?

— À votre secours ? s'esclaffa-t-elle. Vous étiez visiblement ravi de votre sort.

— Qu'en savez-vous ?

— Allons, Michael, répliqua-t-elle. Vous ne vivez que pour flirter et séduire.

— Dans cet ordre-là ?

Elle esquissa un geste insouciant.

— Ce n'est pas par hasard que l'on vous appelle le Joyeux Libertin.

Il crispa les mâchoires. Les réflexions de Francesca l'agaçaient, et le fait qu'elles l'agacent ne faisait qu'accentuer son agacement.

Elle l'étudia, si attentivement qu'il en fut vaguement mal à l'aise, puis un sourire éclaira son visage.

— Vous n'aimez pas cela, articula-t-elle, le souffle presque coupé par la surprise. Ciel, vous n'aimez pas cela !

On aurait dit qu'elle venait d'avoir une révélation quasi biblique, mais comme c'était lui qui en faisait les frais, il ne put que froncer les sourcils.

Alors elle éclata de rire, et ce fut encore pire.

— Bonté divine ! s'exclama-t-elle. Vous vous sentez comme un animal traqué et vous détestez cela. Oh, c'est vraiment trop drôle ! Vous, chasseur de femmes devant l'Éternel...

Elle se trompait du tout au tout, bien sûr. Il se fichait éperdument que les mères de jeunes filles à marier voient en lui le célibataire le plus convoité de la saison et, par conséquent, le traquent sans relâche. C'était le genre de sujet sur lequel il était facile de plaisanter.

Il se fichait qu'on l'appelle le Joyeux Libertin. Peu lui importait qu'on le prenne pour un séducteur et un bon à rien.

En revanche, lorsque c'était Francesca qui parlait ainsi de lui...

C'était comme de recevoir de l'acide en plein visage.

Et le pire, c'était qu'il était le seul à blâmer. Pendant des années, il avait cultivé cette réputation, passé d'innombrables heures à jouer et à flirter, puis à s'assurer que Francesca en était informée, afin qu'elle ne devine jamais la vérité.

Peut-être l'avait-il également fait pour lui-même. Parce qu'en étant le Joyeux Libertin, il était au moins quelque chose. L'autre option étant de n'être rien d'autre qu'un pauvre idiot, désespérément épris de la femme d'un autre. Et puis, que diable, il excellait

dans l'art de séduire d'un sourire ! On ne pouvait pas échouer dans tous les domaines...

— Vous ne pouvez pas dire que je ne vous avais pas averti, déclara Francesca d'un air satisfait.

— Ce n'est pas si désagréable d'être entouré de jolies femmes, rétorqua-t-il, essentiellement pour l'agacer. C'est même mieux si l'on n'a aucun effort à fournir.

Touché ! Il la vit plisser imperceptiblement les lèvres.

— Je gage que c'est fort plaisant, mais prenez garde de ne pas vous oublier, répliqua-t-elle. Ce n'est pas votre type de femmes.

— J'ignorais que j'avais un type de femmes.

— Vous savez très bien ce que je veux dire, Michael. D'autres vous considèrent peut-être comme un gre- din, mais je vous connais mieux que cela.

— Oh, vraiment ?

Pour un peu, il aurait ri. Elle croyait avoir percé tous ses secrets, mais elle ne savait rien. Jamais elle ne découvrirait la vérité.

— Il y a quatre ans, vous aviez des principes. Jamais vous n'auriez séduit une femme si cela devait irrémédiablement entacher sa réputation.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que je m'apprête à commettre un tel crime

?

— Oh, je ne pense pas que vous agiriez ainsi à dessein ! Mais autrefois, jamais vous ne fréquentiez les demoiselles à marier. Il était impossible que, dans un moment d'égarement, vous ruiniez accidentellement la réputation de l'une d'entre elles.

Le vague sentiment d'irritation qui montait en lui depuis quelques instants prit soudain de l'ampleur.

— Pour qui me prenez-vous, Francesca ? demanda-t-il, le corps soudain raidi par il ne savait quelle émotion.

Il détestait qu'elle pense cela de lui. Cela lui faisait horreur.

— Michael...

— Me croyez-vous vraiment assez stupide pour briser accidentellement la réputation d'une jeune fille ?

Ses lèvres frémirent, puis elle répondit :

— Stupide, certainement pas, Michael. Mais...

— Désinvolte, alors ? suggéra-t-il.

— Non, pas cela non plus. Je pense juste que...

— Que quoi, Francesca ? demanda-t-il, impitoyable. Que pensez-vous donc de moi ?

— Je pense que vous êtes l'un des hommes les plus délicats que je connaisse, dit-elle avec douceur.

Bon sang ! C'était bien d'elle, de lui faire perdre tous ses moyens d'une simple réplique ! Il la fixa, s'efforçant de comprendre ce que diable elle entendait par là.

— C'est la vérité, reprit-elle dans un haussement d'épaules. Mais je pense aussi que vous êtes insouciant. Et que vous pouvez être versatile à l'occasion.

Et que vous allez briser plus de cœurs ce printemps que je ne pourrai en compter.

— Ce n'est pas à vous de les compter, répliqua-t-il d'un ton calme mais dur.

— Non, en effet.

Lui adressant un sourire narquois, elle ajouta :

— Mais je finirai tout de même par le faire, n'est-ce pas ?

— Et pourquoi donc ?

Elle ne semblait pas avoir de réponse à cela. Puis, alors qu'il croyait le débat clos, elle murmura :

— Parce que je ne pourrai pas m'en empêcher.

Plusieurs secondes s'écoulèrent. Ils demeurèrent

un certain temps l'un à côté de l'autre, occupés selon toutes les apparences à observer la foule. Ce fut Francesca qui brisa le silence.

— Vous devriez danser.

Il se tourna vers elle.

— Avec vous ?

— Oui. Au moins une fois. Mais vous devriez aussi inviter une jeune femme qui vous plaise. Une femme que vous pourriez épouser.

176

Une femme qu'il pourrait épouser. N'importe laquelle, sauf elle.

— Ce serait une façon d'indiquer que vous êtes à tout le moins ouvert à l'hypothèse d'un mariage, ajouta-t-elle.

Comme il ne faisait pas de commentaire, elle demanda :

— L'êtes-vous ?

— Prêt à me marier ?

— Oui.

— Si vous le dites, répliqua-t-il d'un ton léger.

Il fallait qu'il soit cavalier. C'était la seule façon qu'il avait de masquer l'amertume qui le submergeait.

— Felicity Featherington, dit-elle en désignant une très jolie jeune fille à une trentaine de pas. Ce serait un excellent choix. Très raisonnable. Elle ne tombera pas amoureuse de vous.

Il lui adressa un regard sardonique.

— Dieu me garde de trouver l'amour !

Elle le considéra, bouche bée, les yeux écarquillés.

— C'est ce que vous voulez ? demanda-t-elle. Trouver l'amour ?

Elle semblait ravie par cette perspective. Ravie a l'idée qu'il dénicher l'épouse idéale.

Et voilà. La foi de Michael en une puissance supérieure se réaffirma. Vraiment, des instants d'une aussi ironique perfection ne pouvaient être le fruit du hasard.

— Michael ? insista Francesca.

Elle avait les yeux brillants. Manifestement, elle nourrissait de grands espoirs pour lui. Elle voulait qu'il soit heureux.

Et lui avait envie de hurler.

— Aucune idée, répondit-il d'un ton caustique. Absolument aucune idée.

— Michael...

Elle paraissait accablée mais, pour une fois, il s'en moquait.

178

— Si vous voulez bien m'excuser, coupa-t-il. Je crois que j'ai une demoiselle Featherington à faire danser.

— Michael, qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'ai-je dit ?

— Rien. Rien du tout.

— Ne soyez pas comme cela.

Alors qu'il pivotait vers elle, une étrange sensation le submergea, une espèce d'engourdissement qui rendait à son visage son masque d'impassibilité, lui permettait de dispenser ses sourires aimables et de décocher à Francesca son légendaire regard sensuel. Il était de nouveau le libertin, peut-être pas si joyeux que cela, le séducteur impénitent.

— Comme quoi ? s'enquit-il avec un parfait mélange d'innocence et de condescendance. Je fais exactement ce que vous me demandez. Ne m'avez-vous pas ordonné de danser avec Mlle Featherington ? J'applique vos instructions à la lettre.

— Vous êtes fâché contre moi, murmura-t-elle.

— Mais non, pas du tout, répliqua-t-il.

Ils savaient l'un comme l'autre que sa voix était trop suave pour être honnête.

— Je ne fais que reconnaître votre infinie sagesse, Francesca. Je n'ai jamais suivi que ma propre fantaisie, et où cela m'a-t-il mené? Dieu seul sait où j'en serais si je vous avais écoutée voilà des années.

Elle laissa échapper un petit hoquet de surprise, et recula.

— Je dois y aller, dit-elle.

— Je vous en prie.

Elle redressa légèrement le menton.

— Il y a beaucoup d'hommes ici.

— Assurément.

— Il faut que je trouve un mari.

— En effet.

Elle pinça les lèvres, avant de reprendre :

— Il se pourrait que je le rencontre ce soir.

Il faillit la gratifier d'un sourire moqueur. Il fallait toujours qu'elle ait le dernier mot !

179

— C'est possible, concéda-t-il à l'instant précis où, il le savait, elle pensait que la conversation était terminée..

Elle était déjà trop loin pour pouvoir lui lancer une ultime répartie, mais elle s'immobilisa une seconde, les épaules crispées, et il sut qu'elle l'avait entendu.

Il s'appuya alors négligemment au mur, le sourire aux lèvres. Il fallait savoir savourer les plaisirs simples lorsqu'ils se présentaient.

Le lendemain, Francesca était de très mauvaise humeur. Pire, elle ne pouvait chasser un pénible sentiment de culpabilité, même si elle savait que c'était Michael qui lui avait parlé de façon fort insultante la veille au soir.

Vraiment, qu'avait-elle dit pour provoquer une réaction aussi désagréable de sa part ? De quel droit s'était-il aussi mal comporté avec elle? Elle n'avait rien fait d'autre qu'exprimer sa joie de le voir enfin désireux de contracter un mariage d'amour au lieu de finir sa vie dans la débauche !

Manifestement, elle avait eu tort. Michael avait passé la nuit entière - avant et après leur échange - à séduire chaque femme présente à ce bal, au point qu'elle s'était demandé si elle n'allait pas être malade.

Le pire, c'est qu'elle n'avait pu s'empêcher de compter ses conquêtes, exactement comme elle l'avait prédit. « Une, deux, trois », avait-elle murmuré en le voyant charmer trois sœurs d'un seul sourire. Quatre, cinq, six - deux veuves et une marquise. C'était proprement révoltant! Et Francesca était furieuse contre elle-même d'avoir observé le spectacle avec une telle fascination.

De temps à autre, il lui lançait un coup d'œil. H se contentait de lui adresser un regard moqueur de sous ses paupières à demi closes, et elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il savait qu'elle comptait, et qu'il ne papillonnait de femme en femme que pour lui permettre d'arrondir le chiffre jusqu'à la prochaine dizaine.

Pourquoi avait-elle dit cela? À quoi avait-elle donc pensé ?

À rien, apparemment ! C'était la seule explication. Car elle n'avait bien sûr pas eu l'intention de lui avouer qu'elle serait incapable de ne pas faire le compte des cœurs qu'il brisait. Les mots avaient jailli avant même qu'elle soit consciente de les avoir pensés.

Et même à présent, elle n'était pas certaine de ce que cela signifiait.

En quoi était-ce important pour elle? Pourquoi diable se souciait-elle de savoir combien de femmes il avait ensorcelées ? Autrefois, elle s'en moquait bien !

Et cela n'irait qu'en empirant. Les femmes étaient folles de Michael. Une chance que les règles ne soient pas inversées ! songea Francesca. Sinon, elle aurait retrouvé le salon de Kilmartin House envahi de bouquets de fleurs destinés au Célibataire de la Saison.

Cela dit, la situation risquait fort de devenir pénible. Elle allait être submergée de visites, à n'en pas douter. Toutes les femmes de Londres allaient passer la voir dans le seul espoir de croiser Michael. Elle devrait subir des interrogatoires en règle, des sous-entendus à peine voilés et...

— Dieu du Ciel ! s'écria-t-elle en s'immobilisant sur le seuil du petit salon.

Elle parcourut la pièce d'un regard incrédule.

Des fleurs. Des fleurs partout !

Son cauchemar se réalisait ! Se pouvait-il que les ' règles aient changé pendant la nuit et que personne ne l'ait prévenue ?

Il y avait là des violettes, des iris, des marguerites. ; Des tulipes de Hollande. Des orchidées de serre, Des roses. Des roses partout. De toutes les couleurs. L'odeur était presque insupportable.

181

— Priestley ! appela Francesca.

De l'autre côté de la pièce, celui-ci déposait un grand vase de mufliers sur une table.

— D'où viennent toutes ces fleurs ?

Le majordome fit pivoter une hampe rose qui regardait vers le mur, puis se tourna vers Francesca.

— Elles sont toutes pour vous, milady, répondit-il.

Francesca battit des cils.

— Pour moi ?

— En effet. Souhaitez-vous lire les cartes ? Je les ai laissées sur chaque bouquet pour que vous puissiez en identifier l'expéditeur.

— Oh.

Elle ne savait que dire d'autre. Bras ballants, bouche bée, le regard passant d'un bouquet à l'autre, elle devait avoir l'air d'une parfaite idiote.

— Si vous préférez, continua Priestley, je peux détacher chaque carte et noter au dos de quel bouquet elle provient.

Comme elle ne répondait pas, il ajouta :

— Vous désirez peut-être vous installer à votre bureau ? Je me ferai un plaisir de vous apporter les cartes.

— Non, non, répondit-elle, désorientée par cette profusion.

Elle était veuve, tout de même ! Les hommes n'étaient pas supposés lui envoyer des fleurs. Si ?

— Milady ?

— Je... je...

Elle se tourna vers Priestley et, carrant les épaules, rassembla ses esprits. Du moins, elle essaya.

— Je vais seulement... euh... regarder.

Elle se dirigea vers le bouquet le plus proche, un délicat arrangement de jacinthes et de stéphanotis bleus.

Vos yeux n'ont rien à leur envier, disait la carte, signée du marquis de Chester.

— Oh ! souffla Francesca.

L'épouse de lord Chester était décédée deux ans plus tôt. Tout le monde savait qu'il cherchait à se remarier.

En proie à un curieux vertige, Francesca s'approcha d'un bouquet de roses et prit la carte en s'efforçant de ne pas avoir l'air trop impatiente devant le majordome.

Un sonnet. De Shakespeare, si sa mémoire était bonne. La signature était celle du vicomte Trevelstam.

Trevelstam ? Ils ne s'étaient rencontrés qu'une fois. Il était jeune, très beau, et la rumeur prétendait que son père avait presque entièrement dilapidé le patrimoine familial. Le nouveau vicomte allait devoir trouver une fiancée fortunée. Du moins, c'était ce que tout le monde disait.

— Dieu du Ciel !

Francesca pivota pour découvrir Janet sur le seuil.

— Qu'est-ce que tout ceci ?

Elle tendit les deux cartes à Janet et la regarda attentivement pendant qu'elle parcourait les lignes soigneusement calligraphiées.

À la mort de John, Janet avait dit que la belle-fille courtisée par d'autres hommes ?

— Mon Dieu ! fit-elle en levant les yeux. Vous êtes la Reine de la saison, on dirait.

— Oh, ne dites pas de bêtises ! protesta Francesca en rougissant.

En rougissant ? Seigneur, que lui arrivait-il ? Elle ne rougissait jamais. Même lors de son entrée dans le monde, à l'époque où elle était effectivement la V

Reine de la saison, elle ne s'était jamais empourprée. ■ty — Je suis bien trop vieille pour cela, ajouta-t-elle. "t — Manifestement pas, observa Janet.

— Il y a encore des fleurs dans l'entrée, précisa le w. majordome.

S Janet se tourna vers Francesca.

— Avez-vous lu toutes les cartes ?

— Pas encore, mais je suppose...

— Qu'elles sont toutes de la même eau ?

Francesca hocha la tête, et murmura :

— Cela vous contrarie-t-il ?

Janet lui sourit tristement, mais son regard était empli de bonté.

— Est-ce que j'aimerais que vous soyez toujours mariée à mon fils, vous voulez dire ? Oui, bien sûr. Est-ce que je veux que vous passiez le reste de votre vie à le pleurer ? Certainement pas.

Elle s'approcha de Francesca, et serra sa main entre les siennes.

— Je vous considère comme ma fille, Francesca. Je veux que vous soyez heureuse.

— Jamais je ne déshonorerais la mémoire de John, assura Francesca.

— Je le sais. Sinon, il ne vous aurait pas épousée. Ou bien, ajouta-t-elle d'un air amusé, je ne l'y aurais pas autorisé.

— J'aimerais avoir des enfants, lâcha Francesca.

Elle ressentait le besoin d'expliquer ses raisons, afin d'être sûre que Janet comprenne qu'elle voulait surtout être une mère, et pas nécessairement une épouse.

Janet hocha la tête, puis se détourna en s'essuyant discrètement les yeux.

— Nous devrions regarder les autres cartes, sug- géra-t-elle d'un ton brusque qui indiquait qu'elle souhaitait changer de sujet. Sans doute faut-il nous préparer à un assaut de visiteurs cet après-midi.

Francesca la suivit tandis qu'elle s'approchait d'un énorme bouquet de tulipes.

— Je pense plutôt que nous aurons des visiteuses, rectifia Francesca. Venant prendre des nouvelles de Michael.

— C'est bien possible, concéda Janet en montrant une carte. Je peux ?

— Je vous en prie.

Janet parcourut le petit carton, puis leva les yeux.

— Cheshire.

Francesca émit un hoquet de stupeur.

— Le duc de ?

— Celui-là même.

Francesca plaqua la main sur son cœur.

— Eh bien, souffla-t-elle. Le duc de Cheshire.

— Ma chère, vous êtes bel et bien la Reine de la saison.

— Mais je...

— Bon sang ! Qu'est-ce que tout ceci ?

C'était la voix de Michael, qui rattrapait de justesse le vase qu'il avait failli renverser, l'air furieux et hors de lui.

— Bonjour, Michael, lança Janet d'un ton joyeux.

Il la salua d'un hochement de tête avant de se tourner vers Francesca pour grommeler :

— On dirait que vous êtes sur le point de prêter serment d'allégeance à votre seigneur et maître.

— À savoir vous, je suppose ? rétorqua-t-elle du tac au tac, tout en retirant sa main.

Elle ne s'était même pas aperçue qu'elle l'avait laissée sur son cœur.

— Si vous aviez de la chance, murmura-t-il.

Francesca le fusilla du regard.

Il lui répondit d'un rire ironique.

— Nous ouvrons une boutique de fleurs ? s'informa-t-il.

— Non, mais nous pourrions, répliqua Janet, avant d'ajouter obligeamment : Elles sont pour Francesca.

— Évidemment, maugréa-t-il, encore que je me demande qui est assez sot pour envoyer des roses.

— J'aime bien les roses, protesta Francesca.

— Tout le monde offre des roses, railla-t-il. Elles sont vieillottes, banales et...

Il désigna le bouquet jaune de Trevelstam.

— Qui a envoyé celles-ci ?

— Trevelstam, dit Janet.

184

185

Laissant échapper un ricanement, il fit face à Francesca.

— Vous n'allez pas l'épouser, celui-ci, n'est-ce pas ?

— C'est peu probable, mais je ne vois pas en quoi...

— Il n'a pas deux shillings en poche, coupa Michael.

— Qu'en savez-vous ? Il n'y a pas un mois que vous êtes rentré.

Il haussa les épaules d'un geste éloquent.

— Je suis allé à mon club.

— Eh bien, c'est peut-être vrai, mais ce n'est tout de même pas sa faute, se sentit-elle obligée de souligner.

Elle n'avait aucune raison de défendre lord Trevelstam, mais elle essayait de se montrer impartiale. En outre, il était de notoriété publique que le jeune vicomte essayait depuis un an de réparer les dommages causés à la fortune familiale par un père aux mœurs dispendieuses.

— Vous ne l'épousez pas, point final, déclara Michael.

Elle aurait dû être agacée par son arrogance, mais, en vérité, elle n'en était qu'amusée.

— Très bien, répondit-elle en réprimant un sourire, j'en trouverai un autre.

— Parfait, grommela-t-il.

— Elle n'a que l'embarras du choix, commenta Janet.

— En effet, admit Michael, caustique.

— Je vais chercher Helen, déclara Janet. Il faut qu'elle voie cela.

— Je ne pense pas que les fleurs risquent de s'envoler par la fenêtre avant qu'elle se lève, répliqua Michael.

— Non, bien sûr, répondit gentiment sa tante en lui tapotant le bras d'un geste maternel.

Francesca ravala un rire. Michael n'aimerait pas cela, et Janet le savait.

—

Elle adore les fleurs, reprit-elle. Puis-je lui en porter un bouquet ?

— Je vous en prie, répondit Francesca.

Janet tendit la main vers les roses de Trevelstam, puis suspendit son geste.

—

Non, mieux vaut en choisir un autre, décidât-elle. Il pourrait passer, et nous ne voudrions pas qu'il croie que nous avons relégué ses fleurs dans un eoin reculé de la maison.

— Très juste, murmura Francesca.

Michael se contenta d'émettre un grommèlement.

—

Quoi qu'il en soit, je ferais mieux d'aller la prévenir, déclara Janet avant de se diriger vers la porte.

Michael éternua, puis regarda d'un œil accusateur un innocent arrangement de glaïeuls.

— Il va falloir ouvrir une fenêtre, marmonna-t-il.

— Pour attraper froid ?

— Je mettrai une veste.

Francesca ne put s'empêcher de sourire. »

— Seriez-vous jaloux ? hasarda-t-elle.

À ces mots, il fit volte-face et la fixa d'un air stupéfait.

— Pas à mon sujet ! s'empressa-t-elle de préciser, rougissant presque à cette idée. Pas du tout !

— Dans ce cas, à quel sujet ? demanda-t-il d'un ton coupant.

. — Eh bien, je voulais seulement dire...

Elle désigna la marée florale, preuve évidente de sa toute nouvelle popularité.

— Nous poursuivons tous les deux le même but " cette année, n'est-ce pas ?

Il la regarda sans comprendre. j — Le mariage, précisa-t-elle.

Juste Ciel, il était particulièrement obtus, ce matin!

— Où voulez-vous en venir ?

V Elle laissa échapper un soupir impatient.

— J'ignore si vous y aviez pensé, mais, quant à m moi, j'avais spontanément supposé que c'est vous

186

187

qui feriez l'objet de toutes les attentions. Jamais je n'aurais imaginé que je...

enfin...

— Que vous deviendriez un prix à remporter?

Cela n'était pas la façon la plus élégante de le formuler, mais comme ce n'était pas tout à fait faux non plus, elle répondit :

— En quelque sorte, oui.

Pendant un moment, il ne dit rien, se contentant de l'observer d'un air étrange, presque ironique. Puis il déclara calmement:

— Il faudrait être idiot pour ne pas vouloir vous épouser.

Francesca en demeura bouche bée.

— Oh, souffla-t-elle, à court de mots. C'est... c'est le plus joli compliment que vous auriez pu me faire en cet instant.

Il poussa un soupir, se passa la main dans ses cheveux. Elle décida de ne pas lui dire qu'il venait d'y déposer une traînée de pollen doré.

— Francesca... commença-t-il.

Il semblait en proie à la fatigue, la lassitude, et à quelque chose qui ressemblait à...

Des regrets ?

Non, c'était absurde. Michael n'était pas homme à regretter quoi que ce soit.

— Il ne me viendrait pas à l'idée de vous reprocher ceci. Vous...

Il s'éclaircit la voix.

— Vous méritez d'être heureuse.

— Je...

Cette conversation était décidément très déstabilisante, surtout après leur échange tendu de la veille. Francesca ne savait que répondre, aussi préféra-t-elle changer de sujet.

— Votre tour viendra.

Il lui décocha un regard perplexe.

— En fait, il est déjà venu, reprit-elle. Hier soir, j'ai été assiégée par bien plus d'admiratrices de votre personne que de soupirants. Si les femmes pouvaient offrir des fleurs, la maison en serait envahie.

Il lui sourit mais son sourire ne se reflétait pas dans son regard. Il ne semblait pas en colère. Il était simplement... inexpressif.

Et cela était des plus étranges, songea Francesca, déconcertée.

— À propos d'hier soir, commença-t-il en rajustant sa cravate d'un geste nerveux. Si j'ai dit quoi que ce soit qui vous ait contrariée...

Elle étudia son visage. Il lui était si cher, elle en connaissait les moindres détails. Apparemment, quatre années n'avaient pas suffi à estomper le souvenir qu'elle en avait gardé. Pourtant, il y avait quelque chose de différent, maintenant. Michael avait changé, même si elle n'aurait su dire en quoi.

Ni pour quelle raison.

— Tout va bien, assura-t-elle.

— Quoi qu'il en soit, fit-il d'un ton bourru, je suis désolé.

Toute la journée, Francesca se demanda si Michael savait pourquoi, exactement, il lui avait présenté ses excuses. Et elle ne parvint pas à chasser l'impression qu'elle-même ne le savait pas vraiment.

... assez ridicule de t'écrire, mais je suppose qu'après tant de mois en Orient, ma conception de la mort et de la vie après la mort a pris un tour qui choquerait un esprit rationnel. Aussi loin des rivages de l'Angleterre, il semble presque possible de croire que tu es toujours bien vivant et capable de lire cette lettre, comme toutes celles que je t'avais envoyées de France. Puis quelqu'un m'appelle, et je me souviens que désormais, je suis Kilmartin, et que là où tu te trouves, la poste ne livre pas le courrier.

Extrait d'une lettre du comte de Kilmartin à son cousin décédé, le précédent comte, un an et deux mois après son départ pour les Indes, écrite jusqu'au bout, puis lentement brûlée à la flamme d'une bougie.

Michael détestait se conduire comme un imbécile. Cependant, songea-t-il en faisant tourner son cognac dans son verre, alors qu'il se trouvait à son club, il lui semblait que ces derniers temps, il ne pouvait s'en empêcher - du moins avec Francesca.

Ainsi au bal d'anniversaire de sa mère, lorsqu'elle avait paru si heureuse pour lui, tellement soulagée qu'il ait prononcé le mot « amour » devant elle, il s'était montré parfaitement grossier.

Parce qu'il savait comment son esprit fonctionnait. Il avait compris qu'elle allait plus vite que la musique et qu'elle lui cherchait déjà l'épouse idéale, mais la vérité, c'était que...

Eh bien, la vérité était trop pathétique pour être avouée.

Il lui avait présenté des excuses, mais même s'il était prêt à jurer qu'il ne se comporterait plus comme un idiot, il risquait fort de devoir de nouveau faire amende honorable dans un avenir plus ou moins proche. Elle mettrait probablement cela sur le compte de son tempérament grincheux, oubliant qu'il avait été un modèle de bonne humeur et d'équité du temps où John était encore en vie.

Il but son cognac d'un trait.

Avec un peu de chance, cette situation grotesque allait bientôt prendre fin.

Francesca allait trouver quelqu'un, l'épouser et quitter Kilmartin House. Bien entendu, ils resteraient amis - Francesca insisterait sur ce point -, mais il ne la verrait plus chaque matin à la table du petit déjeuner. Il ne la fréquenterait plus aussi souvent qu'avant la mort de John. Son nouveau mari ne lui permettrait pas de passer autant de temps avec lui, cousin ou pas.

— Stirling ! l'appela quelqu'un.

Puis il entendit l'habituelle petite toux gênée qui précédait le sempiternel :

— Kilmartin, je veux dire. Désolé.

Levant les yeux, Michael reconnut sir Geoffrey Fowler, un ancien camarade de Cambridge.

— Ce n'est pas grave, fit-il en désignant le fauteuil en face du sien.

, — Content de vous voir, dit sir Geoffrey en s'asseyant. Je suppose que votre voyage de retour s'est déroulé sans incident ? ^ Tous deux échangèrent quelques plaisanteries » t convenues, puis sir Geoffrey en vint au fait.

— J'ai cru comprendre que lady Kilmartin souhaitait se remarier.

191

Ces paroles firent à Michael l'effet d'un direct à l'estomac. En dépit de l'insupportable invasion de fleurs dans son salon, il n'était pas préparé à entendre quelqu'un d'autre énoncer ce fait devant lui.

Quelqu'un de jeune, de raisonnablement séduisant, et manifestement à la recherche d'une épouse.

— Euh... oui, répondit-il après un silence. Je crois, en effet.

— Excellent !

Sir Geoffrey se frotta les mains d'un air ravi, et Michael fut pris d'une soudaine envie de le gifler.

— Elle sera très exigeante, précisa-t-il, maussade.

Sir Geoffrey ne parut pas s'en inquiéter.

— Allez-vous la doter ?

— Pardon ?

Seigneur, n'était-il pas son plus proche parent masculin, désormais ? C'était probablement lui qui allait devoir l'escorter jusqu'à l'autel.

Malédiction !

— Comptez-vous lui accorder une dot? insista sir Geoffrey.

— Bien entendu.

L'autre poussa un soupir de contentement.

— Son frère a également proposé de le faire.

— Les Stirling s'en occuperont, déclara Michael d'un ton guindé.

Sir Geoffrey haussa les épaules.

— Il semble que les Bridgerton également.

Michael serra les dents de toutes ses forces.

— N'en faites pas une maladie, mon vieux ! poursuivit sir Geoffrey. Avec une double dot, vous ne l'aurez pas longtemps sur les bras. Je parie que vous êtes impatient d'en être débarrassé.

Michael inclina la tête, s'efforçant de décider quel côté du nez de son vis-à-vis était le plus approprié pour un uppercut.

— Elle doit représenter une sacrée charge pour vous, poursuivit allègrement sir Geoffrey. Rien que ses tenues doivent vous coûter une fortune.

192

Michael réfléchit. Quelle était la peine encourue 1 pour strangulation d'un pair du royaume ? Rien qu'il ne puisse supporter sans doute.

— Sans compter que quand vous vous marierez, poursuivit sir Geoffrey (qui n'avait manifestement pas remarqué que Michael était en train de s'assouplir les doigts tout en louchant sur son cou), votre épouse ne voudra pas d'elle sous son toit. On ne peut pas avoir deux poules pour diriger le poulailler, pas vrai ?

— Exact, articula Michael avec peine.

— Bien, dit l'autre en se levant. Ravi d'avoir discuté avec vous, Kilmartin. Il faut que je me sauve. Je vais annoncer la nouvelle à Shively. Non pas que je cherche la compétition, notez, mais comme cela ne restera pas longtemps un secret, autant que ce soit moi qui la lui révèle.

Michael lui adressa un regard glacial, mais sir f Geoffrey était trop excité pour le remarquer. Il baissa les yeux sur son verre. Fichtre. Déjà vide.

Il fit signe à un valet de lui en apporter un autre -* et s'adossa à son fauteuil dans l'intention de lire le journal, mais avant qu'il ait eu le temps de parcourir les gros titres, on l'appela de nouveau. Cherchant à peine à dissimuler son irritation, il leva les yeux.

Trevelstam. Les roses jaunes. Michael crispa les doigts sur le journal.

— Kilmartin, le salua le vicomte, s ' Michael hocha la tête.

— Trevelstam.

Ils ne se connaissaient pas très bien, mais suffisamment pour qu'une conversation amicale n'ait rien d'inattendu.

— Asseyez-vous, proposa Michael en désignant le fauteuil d'en face.

Trevelstam obtempéra et posa son verre à demi plein sur le guéridon.

— Comment allez-vous ? s'enquit-il. On ne vous a pas beaucoup vu depuis votre retour.

193

— Je vais assez bien, marmonna Michael.

Dans la mesure où il devait supporter la présence d'un pauvre naïf qui espérait épouser la dot de Francesca. Ou plutôt, sa double dot. À la vitesse où la rumeur se répandait, Trevelstam avait probablement déjà appris la nouvelle de sir Geoffrey.

Le vicomte était un peu plus raffiné que ce dernier. Il parvint à soutenir trois bonnes minutes de conversation sans intérêt avant d'en venir à son véritable but.

— Je suis allé rendre visite à lady Kilmartin cet après-midi, l'informa-t-il.

— Ah bon ? murmura Michael.

Il était sorti après le petit déjeuner et n'était pas repassé chez lui. Assister à la parade des soupirants de Francesca était bien la dernière chose dont il avait envie !

— Oui. C'est une très jolie femme.

— En effet, approuva Michael, soulagé de s'apercevoir que son verre était arrivé.

Et furieux de constater qu'il l'avait vidé sans même s'en rendre compte.

Trevelstam se racla la gorge.

— Vous doutez, je suppose, que j'ai l'intention de la courtiser.

— Si tel n'était pas le cas, je ne peux plus l'ignorer à présent.

Michael loucha sur son verre dans l'espoir qu'il y resterait encore quelques gouttes de cognac.

— Je ne sais si c'est vous ou son frère que je dois informer de mes projets.

Michael était certain qu'Anthony, le frère aîné de Francesca, serait tout à fait capable d'éconduire les prétendants indésirables, mais il répondit néanmoins :

— Il suffit de vous adresser à moi.

— Bon, bon, murmura Trevelstam en avalant une gorgée d'alcool. Je...

— Trevelstam ! s'écria une voix tonitruante. Et Kilmartin !

C'était lord Hardwick. Grand, massif et, sinon ivre, pas exactement sobre.

— Hardwick, le saluèrent les deux hommes.

—

Content de vous voir, souffla-t-il en poussant bruyamment un fauteuil vers eux. Fameuse soirée, pas vrai ? Excellente. Vraiment excellente.

Michael n'avait aucune idée de ce dont il parlait, mais il hochait néanmoins la tête. Il n'avait guère envie de lui demander à quoi il faisait allusion. Jamais il n'aurait la patience d'écouter ses explications.

—

Thistlewaite est là-bas, en train de parier sur les chiens de la Reine, et...

Ah ! J'ai entendu parler de lady Kilmartin, aussi. Très bonnes discussions, ce soir.

Il hochait vigoureusement la tête.

—

Très bonnes discussions, répéta-t-il. Je déteste les soirées trop calmes.

—

Et comment vont les chiens de la Reine ? s'enquit Michael.

— Le deuil est fini, si j'ai bien compris, i — Vous parlez des chiens ?

—

Non, de lady Kilmartin ! riposta Hardwick. Ha, ha, ha ! Elle est bien bonne, Kilmartin !

Michael fit signe qu'on lui apporte un autre verre. Il allait en avoir besoin.

—

Elle portait du bleu, hier soir, reprit Hardwick. Tout le monde l'a vu.

— Elle était très en beauté, ajouta Trevelstam.

—

Tout à fait, tout à fait, approuva Hardwick. Superbe femme ! Je lui conteraient bien fleurette, si je n'étais pas déjà enchaîné à lady Hardwick.

« Patience ! » s'exhorta Michael.

—

Combien de temps a-t-elle porté le deuil du vieux comte ? demanda Hardwick. Six ans ?

Le « vieux comte » n'ayant pas vécu plus de vingt- ^ huit ans, Michael trouva le qualificatif un peu insultant. Toutefois, il semblait sans intérêt de

de lord Hardwick, d'autant que, si l'on se fiait à son embonpoint et à son teint rougeaud, l'homme pouvait s'effondrer à tout moment. Tout de suite, même, avec un peu de chance...

— Quatre ans, rectifia-t-il simplement. Mon cousin est mort il y a quatre ans.

— Quatre, six, peu importe ! répliqua Hardwick avec un haussement d'épaules désinvolte. Cela reste diablement long pour porter le deuil.

— Je crois qu'elle était en demi-deuil depuis quelque temps, intervint Trelvestam.

— Ah oui ? fit Hardwick avant d'avaler une solide rasade d'alcool, puis de s'essuyer la bouche dans son mouchoir sans la moindre élégance. De toute façon, cela revient au même pour nous autres. Jusqu'à présent, elle ne cherchait pas de mari.

— Non, dit Michael, surtout parce que l'autre s'était tu pendant quelques secondes.

— Les hommes vont tourner autour d'elle comme des abeilles autour d'un pot de miel, prédit Hardwick avec des accents insidieux. Comme des abeilles, c'est moi qui vous le dis ! Tout le monde sait combien elle était dévouée au vieux comte.

Michael vit son verre arriver. Dieu merci !

— Et pas l'ombre d'un scandale attaché à son nom depuis qu'elle a perdu son mari, enchaîna Hardwick.

— Non, en effet, renchérit Trelvestam.

— Pas comme d'autres veuves qui mènent joyeuse vie, continua Hardwick, avant de porter de nouveau son verre à sa bouche.

Puis, avec un rire gras, il donna un coup de coude à Michael.

— Si vous voyez ce que je veux dire.

Michael se contenta de boire une gorgée de cognac.

— C'est comme...

Hardwick se pencha en avant, et ses bajoues se mirent à trembloter tandis qu'une expression salace se peignait sur son visage.

196

— C'est comme...

— Pour l'amour du Ciel, finissez! grommela Michael.

— Quoi ? demanda Hardwick.

Michael se contenta de froncer les sourcils.

— Je vais vous dire ce que c'est, reprit Hardwick avec un sourire répugnant.

C'est comme prendre une vierge qui sait ce qu'il faut faire.

Michael ouvrit des yeux ronds.

— Qu'avez-vous dit? articula-t-il très calmement.

— J'ai dit que...

— À votre place, je ne le répéterais pas, lui conseilla vivement Trelvestam tout en jetant un regard inquiet en direction de Michael, dont l'expression s'était durcie.

— Ah? Il n'y a pas d'insulte, marmonna Hardwick avant de vider d'un trait le contenu de son verre. Elle a été mariée, donc on sait qu'elle n'est plus intacte, mais elle n'a pas profité de son veuvage pour courir le...

— Taisez-vous ! tonna Michael.

— Eh bien quoi ? C'est ce que tout le monde dit !

— Pas devant moi, répliqua Michael. Pas si l'on tient à rester en vie.

— Bah ! C'est mieux que de dire qu'elle n'est plus comme une vierge! s'esclaffa Hardwick. Si vous voyez ce que je veux dire.

Michael plongea en avant.

— Bon sang, mon vieux ! cria Hardwick en s'affa- lant sur le parquet. Qu'est-ce qui vous prend?

Michael n'aurait su dire comment ses mains étaient venues à se refermer autour du cou de Hardwick, mais il décida qu'elles étaient parfaitement à leur place.

— Plus jamais vous ne prononcerez son nom, siffla-t-il. Me fais-je bien comprendre ?

Hardwick hocha frénétiquement la tête, au risque de s'étrangler pour de bon.

Ses joues virèrent à l'écarlate.

196

Michael le libéra, se redressa et se frotta les mains l'une contre l'autre comme si elles étaient sales.

— Je ne tolérerai pas que l'on parle de lady Kilmartin en des termes aussi peu respectueux, lâcha-t-il d'un ton tranchant. Est-ce clair ?

Hardwick hocha la tête. Aussitôt imité par un certain nombre de témoins de la scène.

— Parfait, grommela Michael, décidant que le moment était venu de quitter les lieux.

Avec un peu de chance, Francesca serait déjà couchée à son retour. Ou sortie. Ou n'importe où, tant qu'il n'était pas obligé de la voir.

Il se dirigeait vers la porte lorsqu'on l'appela de nouveau. Il fit volte-face, se demandant qui était assez stupide pour l'importuner dans l'état où il était.

Colin Bridgerton. Le frère de Francesca. Bon sang !

— Kilmartin, fit celui-ci, tandis que son habituel demi-sourire éclairait son visage aux traits parfaits.

— Bridgerton.

Colin désigna la table renversée.

— Sacré spectacle !

Michael ne répondit pas. Colin Bridgerton l'avait toujours mis mal à l'aise.

Ils partageaient la même réputation, celle de noceurs invétérés, mais alors que Colin était le chéri des mères de filles à marier, qui vantaient en gloussant son charme ravageur, Michael avait toujours été (du moins, jusqu'à ce qu'il hérite d'un titre) traité avec plus de méfiance.

Cependant, peut-être parce qu'ils se ressemblaient sur tant de points, Michael soupçonnait Colin de dissimuler une véritable personnalité derrière son apparente superficialité. Et il avait toujours craint que si quelqu'un devait un jour découvrir ses sentiments pour Francesca, ce ne soit justement lui.

— J'étais tranquillement occupé à boire un verre lorsque j'ai entendu le bruit, expliqua Colin en indiquant un salon privé. Venez donc vous joindre à moi.

198

Michael ne désirait rien tant que de quitter le club, mais Colin était le frère de Francesca, ce qui faisait plus ou moins d'eux des parents, et exigeait donc un semblant de courtoisie. Il serra donc les dents et suivit Colin Bridgerton dans le salon privé, bien décidé à n'y rester qu'une dizaine de minutes, le temps de boire un verre.

— Charmante soirée, vous ne trouvez pas ? demanda Colin à Michael, qui feignait d'être tout à fait à l'aise. À part Hardwick et autres nuisances du même tonneau.

Bridgerton s'adossa à son fauteuil avec nonchalance, puis ajouta :

— C'est un crétin.

Michael approuva d'un bref hochement de tête en essayant de ne pas remarquer que le frère de Francesca le dévisageait, comme toujours, dissimulant son regard acéré sous une expression innocente. Bridgerton inclina la tête de côté, comme si, songea Michael avec agacement, il cherchait le meilleur angle pour sonder son âme.

— Au diable tout ça ! marmonna Michael, avant de sonner un domestique.

— Vous dites ? s'enquit poliment Bridgerton.

Michael ramena lentement le regard vers lui.

— Voulez-vous un autre verre ? proposa-t-il en articulait avec peine entre ses dents serrées.

— Volontiers, répondit Bridgerton.

Le ton était chaleureux et amical, mais Michael n'était pas dupe.

— Vous avez des projets pour la soirée ? s'enquit Bridgerton.

— Aucun.

— Il se trouve que moi non plus.

Nom de Dieu ! jura Michael en silence. Était-ce trop demander qu'une satanée heure de tranquillité ?

— Merci d'avoir défendu l'honneur de Francesca, lâcha Bridgerton d'un ton calme.

199

Michael fut tenté de grommeler qu'il n'avait pas à le remercier. Qu'il était censé, comme n'importe lequel des Bridgerton, protéger la réputation de celle-ci !

Toutefois, le regard de Colin semblait particulièrement pénétrant ce soir-là, aussi se contenta-t-il d'un hochement de tête.

— Votre sœur mérite d'être traitée avec respect, déclara-t-il finalement, d'une voix qu'il espérait neutre.

— Bien sûr, approuva Bridgerton.

Leurs verres arrivèrent. Michael réprima l'envie d'avaler le sien d'un seul trait, mais il prit tout de même une rasade assez solide pour se brûler la gorge.

Bridgerton, au contraire, laissa échapper un soupir de satisfaction.

— Excellent whisky, commenta-t-il. C'est ce qu'il y a de mieux en Angleterre, ou presque. On ne trouve rien de la sorte à Chypre.

Michael marmonna un acquiescement. C'était tout ce qui semblait nécessaire.

Bridgerton avala une nouvelle gorgée avec un plaisir manifeste.

— Ah ! fit-il en posant son verre. C'est presque aussi bon qu'une femme !

Michael grommela de nouveau et porta son verre à ses lèvres.

— Vous feriez mieux de l'épouser, lâcha alors Bridgerton.

Michael faillit s'étrangler.

— Je vous demande pardon ?

— Épousez-la, répéta Bridgerton avec un haussement d'épaules. Cela me paraît assez simple.

C'était sans doute trop demander que d'espérer que Colin parlait de quelqu'un d'autre que Francesca, pourtant, Michael répliqua d'un ton glacial :

— Puis-je savoir à qui vous faites allusion ?

Bridgerton arqua les sourcils.

— Devons-nous vraiment jouer à ce petit jeu ?

— Je ne peux pas épouser Francesca, déclara Michael. — Pourquoi ? —

Parce que...

Il s'interrompit.

Il existait une centaine de raisons à cela, mais il ne pouvait en avouer aucune.

— Parce qu'elle était mariée avec mon cousin, se contenta-t-il de répondre.

— À ma connaissance, cela n'a rien d'illégal.

Non, mais c'était parfaitement immoral. Il avait

convoité Francesca depuis le premier jour. L'aimait depuis une éternité - même alors que John était en vie. Il avait trahi son cousin de la façon la plus vile

qui soit. Il n'y ajouterait pas le crime de lui voler sa femme.

Cela ne ferait que boucler le cercle hideux qui l'avait amené à devenir comte de Kilmartin, un titre qui n'aurait jamais dû lui revenir. Rien de tout ce dont il avait hérité ne lui était destiné. Et hormis Francesca, il avait pris tout ce qui appartenait à John.

Le décès de son cousin lui avait apporté une fortune considérable, le pouvoir, le prestige et un titre nobiliaire.

Si cela devait aussi faire tomber Francesca dans son lit, comment pourrait-il alors se raccrocher à ce mince espoir, à savoir, qu'il n'avait pas, ne serait-ce que dans ses rêves, souhaité que tout cela arrive ? Comment pourrait-il, alors, se regarder dans une glace ?

— Il faut bien qu'elle se marie, observa Bridgerton. ' Michael leva les yeux, conscient d'être resté perdu, dans ses pensées un long moment. Et que tout ce temps, Bridgerton l'avait étudié avec attention. Il esquissa un haussement d'épaules qu'il espérait désinvolte, même s'il savait que l'homme assis en face de lui ne se laisserait pas bernier aussi facilement.

201

— Elle fera ce qu'elle voudra, dit-il. Comme toujours.

— Au risque de se marier trop vite, murmura Colin. Elle veut avoir des enfants avant d'être trop vieille.

— Elle n'est pas vieille ! protesta Michael.

— Non, mais elle pourrait le croire. Et elle pourrait s'imaginer que les autres le croient aussi. Après tout, elle n'a pas été enceinte de votre cousin. Du moins, pas avec succès.

Michael dut se retenir pour ne pas bondir sur ses pieds. Il aurait pourtant été incapable d'expliquer pourquoi les réflexions de Bridgerton le plongeaient dans une telle colère.

— Si elle précipite les choses, poursuit celui-ci d'un air presque désinvolte, elle pourrait choisir un homme qui la maltraite.

— Francesca ? fit Michael d'un ton ironique.

Peut-être d'autres femmes, mais pas sa Francesca !

Bridgerton haussa les épaules.

— C'est une possibilité.

— Même si c'était le cas, jamais elle ne resterait, contra Michael.

— Croyez-vous qu'elle aurait le choix ?

— Il s'agit de Francesca, riposta Michael.

Comme si cela expliquait tout.

— Je suppose que vous avez raison, concéda Bridgerton en sirotant son whisky. Elle pourrait toujours se réfugier chez notre mère. Jamais nous ne la forcerions à retourner auprès d'un mari cruel ou violent.

Il s'adossa de nouveau à son fauteuil.

— De toute façon, la question est sans importance, n'est-ce pas ?

Il y avait quelque chose d'étrange dans le ton de Bridgerton, quelque chose de dissimulé, de provocateur. Michael le scruta avec attention, cherchant où il voulait en venir.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Bridgerton but une nouvelle gorgée. Curieusement, le niveau du liquide ne semblait pas baisser. Il fit tourner son verre entre ses mains, puis leva les yeux vers Michael. N'importe qui d'autre n'y aurait vu qu'un regard inexpressif, mais la lueur qui dansait au fond de ses prunelles - intense, presque acérée - mettait Michael très mal à l'aise. Les yeux de Colin Bridgerton n'étaient pas de la même couleur que ceux de Francesca, mais ils avaient exactement la même forme.

Et cela rendait Michael plus nerveux que jamais.

— Pourquoi ce n'est pas important ? murmura Colin d'un ton pensif. Parce que vous n'éprouvez manifestement aucun désir de l'épouser.

Michael ouvrit la bouche pour riposter, puis la referma quand il se rendit compte, plus choqué qu'il n'aurait su le dire, qu'il avait failli s'exclamer : « Bien sûr, je veux l'épouser ! »

Car c'était le cas.

Car c'était le cas.

Il voulait épouser Francesca. Il savait qu'il ne pourrait pas vivre avec sa conscience s'il le faisait.

—

Tout va bien ? s'enquit Bridgerton.

Michael cilla.

—

Oui, pourquoi ?

—

L'espace d'un instant, vous avez paru...

Il secoua la tête.

—

Ce n'est rien.

—

J'ai paru quoi, Bridgerton ? insista Michael.

— Surpris. Vous avez eu l'air assez surpris. J'ai trouvé cela bizarre.

Bon sang ! Encore une seconde de discussion, et ce diable de Colin Bridgerton aurait percé à jour ses secrets les plus intimes ! Michael repoussa son fauteuil.

—

Il faut que j'y aille, annonça-t-il abruptement.

—

Bien sûr, répondit Bridgerton d'un ton cordial, comme s'ils n'avaient parlé que du derby d'Epsom ou du temps qu'il fait.

202

Michael se leva, hocha brièvement la tête. Cela n'était pas un salut très chaleureux, mais il ne pouvait faire mieux vu les circonstances.

— Pensez à ce que je vous ai dit, murmura Colin au moment où il atteignait la porte.

Michael laissa échapper un rire dur en franchissant le seuil. Comme s'il était capable de penser à autre chose !

Et ce n'était pas près de changer...

... ici, tout va bien. Kilmartin prospère sous la direction avisée de Francesca. Elle continue de pleurer John, tout comme nous, bien entendu, et toi aussi, je suppose. Peut-être voudrais-tu lui écrire directement. Je sais que tu lui manques.

Je lui rapporte tes récits, mais je suis certaine que tu les lui raconterais autrement qu'à ta mère.

Extrait d'une lettre d'Helen Kilmartin à son fils, le comte de Kilmartin, deux ans après le départ de jf, celui-ci pour les Indes.

Le reste de la semaine passa dans un écœurant défilé de fleurs et de douceurs, qui trouva son apothéose à l'occasion d'un récital de poésie déclamé sur le pas de la porte, récital dont Michael ne se souvenait pas sans un frisson d'effroi.

Manifestement, Francesca éclipsait toutes les débutantes au frais minois. Le nombre de ses prétendants doublait chaque jour, du moins était-ce l'impression de Michael, qui ne pouvait traverser le hall sans buter sur quelque jeune niais éperdu d'amour.

Il y avait de quoi vomir. De préférence sur le jeune niais en question.

Certes, lui aussi avait ses admiratrices, mais comme il n'était pas convenable qu'une dame rende

205

visite à un homme, il ne croisait celles-ci que lorsqu'il le choisissait, et non lorsqu'il leur prenait la fantaisie de passer chez lui sans y être invitées, et sans autre but, semblait-il, que de comparer ses yeux à...

Eh bien, à tout ce à quoi on peut comparer de Banals yeux gris. Malgré le ridicule de tout ceci, Michael avait été obligé d'écouter plus d'un homme célébrer en termes lyriques les yeux bleus de Francesca.

Bon sang, aucun n'avait donc une idée originale? D'accord, tout le monde mentionnait les yeux de Francesca, mais au moins l'un d'entre eux aurait pu se montrer assez inventif pour les faire rimer avec autre chose que l'azur ou l'océan !

Michael émit un ricanement de dédain. Quiconque prenait le temps d'observer les iris de Francesca aurait remarqué qu'ils étaient d'une nuance unique.

Jamais le ciel ne pourrait les égaler!

Et comme si l'exaspérante parade des admirateurs de Francesca ne suffisait pas, Michael ne cessait de penser à sa récente conversation avec Colin Bridgerton.

Épouser Francesca ? Jamais il ne s'était autorisé à caresser un tel projet.

Et voilà qu'à présent, cette possibilité le hantait avec une force, une intensité qui lui donnait le vertige.

Épouser Francesca? Bon sang, ce serait de la folie!

Une folie qu'il désirait plus que tout au monde.

C'était un supplice de la regarder, de lui parler, de vivre sous le même toit. Il croyait autrefois que c'était difficile d'aimer quelqu'un qu'il ne pouvait avoir, mais ce qu'il endurait désormais...

C'était mille fois pire.

Colin Bridgerton savait.

Forcément. Sinon, pourquoi aurait-il fait ime telle suggestion ?

Toutes ces années, Michael avait réussi à ne pas perdre l'esprit que pour une raison, et une seule. Personne ne savait qu'il aimait Francesca.

Apparemment, même ce dernier lambeau de dignité lui était arraché.

Colin savait, ou du moins, il nourrissait de solides soupçons, et Michael était pris de panique à cette pensée.

Colin savait, il allait donc devoir faire quelque chose à ce sujet.

Seigneur, et s'il en parlait à Francesca ?

Cette question le tourmentait encore, presque une semaine après sa mémorable rencontre avec Colin Bridgerton, alors qu'il se tenait un peu à l'écart de la piste de danse au bal donné par les Burwick.

—

Elle est très en beauté, ce soir, n'est-ce pas ?

C'était la voix de sa mère. Michael avait oublié de feindre qu'il ne regardait pas Francesca. Il se tourna 1 vers Helen et s'inclina.

— Mère, murmura-t-il.

— N'est-ce pas ? insista-t-elle.

— Bien sûr, acquiesça-t-il, suffisamment brièvement pour qu'elle croie qu'il ne faisait que se montrer poli.

— Le vert lui va bien.

Tout allait à Francesca, mais il n'avait pas l'intention de le dire à sa mère, aussi se contenta-t-il de hocher la tête et de marmonner son assentiment,

— Tu devrais l'inviter à danser.

—

Je n'y manquerai pas, répondit-il en avalant une gorgée de Champagne.

Il aurait rêvé de traverser la salle de bal pour arracher Francesca à son agaçante cour d'admirateurs, mais comme il n'était pas question de trahir ses émotions devant sa mère, il ajouta simplement :

— Une fois que j'aurai fini ma coupe.

Helen pinça les lèvres.

' — Son carnet de bal sera rempli, à ce moment-là. Tu devrais y aller maintenant.

207

Michael lui adressa un sourire - l'un de ces sourires enjôleurs destinés à lui faire oublier ce qu'elle avait en tête.

— Et pourquoi ferais-je cela, s'enquit-il en posant sa flûte sur une console, si je peux danser avec vous ?

— Quel garnement! fit mine de s'indigner sa mère, mais elle ne protesta pas lorsqu'il l'entraîna sur la piste de danse.

Michael savait qu'il paierait son geste le lendemain. Déjà, les mères de famille refermaient leur cercle autour de lui, prêtes à sonner l'hallali. Rien ne les séduisait plus qu'un libertin capable d'amour filial!

C'était une danse pleine de dynamisme, qui ne laissait guère de place à la conversation. Tout en tournant et virant, plongeant et s'inclinant, Michael continua de jeter de fréquents coups d'œil en direction de Francesca, éblouissante dans sa robe éme- raude. Personne ne semblait remarquer qu'il la couvait du regard, ce qui lui convenait fort bien. Toutefois, lorsque les dernières notes résonnèrent, il dut se détourner d'elle.

Et lorsqu'il pivota de nouveau, elle avait disparu.

Il fronça les sourcils. Cela ne lui plaisait pas. Il était possible qu'elle se soit retirée dans la salle de repos des dames, mais le pitoyable idiot qu'il était l'avait observée avec assez d'attention pour savoir qu'elle s'y était déjà rendue une vingtaine de minutes auparavant.

La danse étant achevée, il salua sa mère et se mit à déambuler d'un air nonchalant, se dirigeant vers 1 endroit où il avait vu Francesca pour la dernière fois. Il accéléra l'allure de crainte qu'on ne l'accoste, mais ouvrit les oreilles. En vain. Personne ne semblait parler d'elle.

Lorsqu'il eut traversé la pièce, il remarqua des portes-fenêtres, qui donnaient probablement sur le jardin. Elles étaient fermées et les rideaux étaient tirés. Après tout, on n'était qu'en avril, et il ne fai 208

sait pas encore assez chaud pour laisser entrer l'air nocturne, même avec une foule de trois cents personnes pour chauffer la pièce. Michael fut instantanément suspicieux. Il avait lui-même entraîné suffisamment de dames dans des jardins pour ne pas ignorer ce qui pouvait advenir dans l'obscurité si propice.

Il se glissa à l'extérieur avec discrétion. Si Francesca était effectivement dehors en compagnie d'un gentleman, il ne voulait pour rien au monde avoir une foule de curieux dans son sillage.

Malgré le brouhaha de la fête qui filtrait à travers les fenêtres, la nuit était paisible.

Puis il entendit la voix de Francesca.

Et son cœur se serra.

Elle semblait heureuse. Plus que ravie d'être en compagnie de celui, quel qu'il soit, qui l'avait attirée dehors. Michael ne comprenait pas ses paroles, mais à coup sûr elle riait. C'était un son pur et cristallin, qui s'acheva dans un murmure plein d'abandon.

Michael agrippa la poignée de la porte. Il était temps de s'en aller. Elle n'aurait pas aimé le savoir là.

Pourtant, il demeura planté là.

Jamais, au grand jamais il ne l'avait épiée lorsqu'elle était avec John. Pas une fois il n'avait écouté une conversation qui ne lui était pas destinée. Lorsqu'il se trouvait à portée de voix, il s'éloignait immédiatement. Cette fois, cependant, c'était différent. Il ne pouvait l'expliquer, mais c'était différent, et il ne parvenait pas à s'en aller.

Encore une minute, se promit-il. Histoire de s'assurer qu'elle ne courait aucun risque et...

— Non, non.

C'était sa voix.

Tendant l'oreille, il fit quelques pas dans sa direction. Elle ne semblait pas fâchée, mais elle disait non. Certes, elle riait peut-être d'une plaisanterie, ou de quelque stupide cancan.

— Je dois vraiment... Non !

Il n'en fallut pas davantage à Michael pour s'élancer.

Francesca savait qu'elle n'aurait pas dû sortir en compagnie de sir Geoffrey Fowler, mais il s'était montré aussi poli que charmant, et elle avait un peu chaud dans cette salle de bal. C'était le genre d'audace qu'elle ne se serait jamais permis lorsqu'elle était une débutante, mais les veuves n'étaient pas soumises aux mêmes règles, et sir Geoffrey lui avait promis de laisser la porte entrouverte.

Les premières minutes avaient été très agréables. Sir Geoffrey l'avait fait rire et se sentir belle, et elle s'était aperçue, le cœur serré, que tout cela lui avait terriblement manqué. Alors elle avait ri et flirté, et s'était autorisée à savourer cet instant. Elle voulait de nouveau être une femme, même si ce n'était pas au sens le plus plein du terme. Était-ce un crime que d'apprécier la douce euphorie de se savoir désirée ?

Peut-être les hommes convoitaient-ils tous sa fameuse double dot, peut-être aspiraient-ils à la gloire d'être liés à deux des plus respectables familles d'Angleterre - après tout, elle était à la fois Bridgerton et Stirling -, mais pour quelques heures, elle voulait croire qu'elle n'était courtisée que pour elle-même.

Puis sir Geoffrey s'était rapproché. Francesca avait reculé le plus discrètement possible, mais il avait fait un nouveau pas dans sa direction, puis un autre, et avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, elle s'était retrouvée le dos contre un large tronc d'arbre, les mains de sir Geoffrey posées sur l'écorce, dangereusement proches de sa tête.

— Sir Geoffrey, dit-elle, s'efforçant de rester polie tant que c'était encore possible, je crains qu'il n'y ait un malentendu. Je crois que je préférerais retourner à l'intérieur.

210

Elle avait parlé d'un ton léger et amical, de peur de déclencher une réaction désagréable.

Il approcha son visage du sien.

— Allons, pourquoi voudriez-vous faire cela ? mur-mura-t-il.

— Non, non, fit-elle en plongeant sur le côté pour l'éviter, on va me chercher.

Juste Ciel, elle allait devoir lui marcher sur les pieds, ou pire, lui donner un coup de genou là où ses frères lui avaient appris, alors qu'elle n'était qu'une toute jeune fille !

— Sir Geoffrey, protesta-t-elle, je dois vraiment...

C'est alors que ses lèvres, humides, molles et répugnantes, s'écrasèrent sur les siennes.

— Non ! parvint-elle à crier.

Hélas ! Il semblait bien résolu à l'embrasser. Francesca se débattit, mais il était plus fort qu'elle ne s'y était attendue et n'avait manifestement aucune intention de la laisser partir. Tout en essayant de le repousser, elle commença à plier la jambe afin de lui assener un coup de genou bien placé, mais avant qu'elle en ait le temps, sir Geoffrey sembla... littéralement... se volatiliser.

— Oh ! s'entendit-elle crier.

Elle perçut un mouvement dans l'obscurité, le bruit d'un coup de poing, suivi d'un gémissement de douleur qui n'avait rien de feint. Le temps qu'elle comprenne ce qui se passait, sir Geoffrey était affalé sur le sol, jurant tout ce qu'il savait, tandis qu'un homme le dominait de toute sa hauteur, le pied fermement planté sur son torse.

— Michael ? appela Francesca, qui n'en croyait pas ses yeux.

— Un mot de vous, dit-il d'une voix qu'elle ne lui avait jamais entendue, et je lui brise les côtes.

— Non ! s'écria-t-elle.

Elle aurait émasculé sir Geoffrey d'un coup de genou sans le moindre scrupule, mais il n'était pas question que Michael le tue.

211

Et à en juger à son expression, il se serait fait un plaisir de l'expédier ad patres.

— Ce ne sera pas nécessaire, ajouta-t-elle en se ruant vers lui, avant de reculer, effrayée par la lueur féroce qui brillait dans ses yeux. Euh... peut-être pourrions-nous simplement lui demander de s'en aller? suggéra-t-elle.

L'espace d'un instant, Michael demeura immobile, le regard fixé sur elle avec une force, une intensité qui lui coupa presque le souffle. Puis il appuya le pied sur le thorax de sir Geoffrey. Pas très fort, mais suffisamment pour arracher un nouveau cri de douleur à ce dernier.

— Vous en êtes certaine ? demanda Michael d'une voix tendue.

— Oui. S'il vous plaît, il n'y a aucune raison de lui faire du mal.

Juste Ciel, si quelqu'un les surprenait, cela créerait un scandale ! Sa réputation serait sérieusement ternie, et Dieu sait ce que l'on penserait de Michael, qui s'en prenait ainsi à un respectable baronnet !

— Je n'aurais pas dû venir ici avec lui, ajouta-t-elle.

— Non, en effet, répliqua Michael d'un ton dur, mais cela ne lui donnait pas le droit de s'imposer à vous comme il l'a fait.

Abruptement, il retira son pied du torse de sir Geoffrey et releva celui-ci sans ménagement. Puis il le saisit par les pans de sa veste, le plaqua contre l'arbre et s'approcha de lui à lui toucher le nez.

— Ce n'est pas très agréable d'être pris au piège, pas vrai ? fit-il d'un ton railleur.

Sir Geoffrey le fixait, muet de terreur.

— Avez-vous quelque chose à dire à cette dame ? Sir Geoffrey secoua frénétiquement la tête. Michael lui cogna le crâne contre le tronc.

— Réfléchissez davantage, grogna-t-il.

— Je suis désolé ! glapit sir Geoffrey.

212

On aurait dit un castrat, nota Francesca avec détachement. Elle savait déjà qu'il n'aurait pas fait un bon mari, mais cela ne faisait que le lui confirmer.

Michael n'en avait manifestement pas terminé avec lui.

— Si jamais vous vous approchez à moins de dix pas de lady Kilmartin, je vous étriepe.

Même Francesca tressaillit.

— Me suis-je bien fait comprendre? grinça Michael

Sir Geoffrey laissa de nouveau échapper un cri.

Il semblait sur le point de fondre en larmes.

— Fichez le camp ! ordonna Michael en le poussant de côté. Et tant que vous y êtes, arrangez-vous pour quitter la ville quelque temps.

Sir Geoffrey lui décocha un regard abasourdi.

Michael était si calme que c'en était inquiétant. Puis, haussant les épaules avec insolence, il ajouta d'une voix douce :

— Personne ne vous regrettera.

Francesca s'aperçut qu'elle retenait son souffle. Michael était effrayant... et superbe. Bouleversée, elle prit conscience que jamais elle ne l'avait vu sous ce jour.

Que jamais elle n'avait imaginé qu'il puisse être ainsi.

Sir Geoffrey détala en direction de la porte de derrière, laissant Francesca seule avec Michael. Seule et, pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, ne sachant que dire.

— Je suis désolée, souffla-t-elle finalement.

Il pivota vers elle si brusquement qu'elle sursauta.

— Ne vous excusez pas.

— Non, bien sûr, mais j'aurais dû y réfléchir à deux fois avant de...

— C'est lui qui aurait dû y réfléchir à deux fois, répliqua-t-il d'un ton furieux.

C'était vrai, et Francesca n'avait certes pas l'intention de se reprocher l'agression dont elle avait été victime, mais elle ne jugeait pas nécessaire d'attiser

213

la colère de Michael, du moins, pas pour l'instant. Elle ne l'avait jamais vu ainsi. À vrai dire, elle n'avait jamais vu qui que ce soit ainsi - tellement fou de rage qu'il semblait sur le point d'exploser. Elle l'avait d'abord cru hors de lui, mais à présent qu'elle l'observait, si calme qu'elle avait peur de respirer, elle comprenait que c'était exactement le contraire.

Michael se contrôlait parfaitement. Si cela n'avait pas été le cas, sir Geoffrey ne serait plus qu'un petit tas sanguinolent.

Elle voulut répondre par une réplique méprisante, ou amusante, mais se trouva à court de mots. Elle ne pouvait rien faire d'autre que dévisager, stupé-

faite, cet homme qu'elle croyait si bien connaître.

Elle était presque hypnotisée. Il respirait fort, s'efforçant manifestement de contrôler sa colère. Intriguée, elle se rendit alors compte qu'il n'était pas tout à fait là. Son regard était vague, lointain, et il semblait presque...

Souffrir.

— Michael ? murmura-t-elle.

Il ne réagit pas.

— Michael ?

Cette fois, elle tendit la main pour le toucher. Il tressaillit si violemment qu'elle eut un haut-le-corps.

— Quoi ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— R... rien, bégaya-t-elle, ne sachant trop ce qu'elle aurait pu lui dire, ni même si elle avait autre chose à dire que son prénom.

Il ferma les paupières quelques instants, puis les rouvrit, attendant manifestement qu'elle parle.

— Je crois que je vais rentrer à la maison, murmura-t-elle.

La fête n'avait plus aucun attrait à ses yeux. Tout ce dont elle avait envie à présent, c'était de se réfugier dans un lieu rassurant et familial.

Parce que Michael n'était soudain plus rien de tout cela.

— Je transmettrai vos excuses à notre hôtesse, dit-il avec raideur.

— Je renverrai l'attelage pour vous-même et pour les mères.

La dernière fois qu'elle les avait vues, Janet et Helen semblaient passer une excellente soirée. Elle ne souhaitait pas les priver de ce plaisir.

— Dois-je vous escorter jusqu'à la porte de derrière, ou préférez-vous traverser la salle de bal ?

— La porte de derrière serait préférable, répondit-elle.

Il l'accompagna jusqu'à l'attelage, sa main au creux de ses reins laissant comme une brûlure. Puis, alors qu'il s'apprêtait à l'aider à monter en voiture, Francesca se tourna vers lui. Une question lui brûlait les lèvres.

— Comment saviez-vous que j'étais dans le jardin ?

Il ne répondit pas. Peut-être l'aurait-il fait si elle lui en avait laissé le temps.

— Étiez-vous en train de me surveiller ? ajouta-t-elle.

Il retroussa les lèvres, mais ce n'était pas un sourire, ni même une ébauche de sourire.

— Je suis toujours en train de vous surveiller, répondit-il sombrement.

Lui laissant matière à méditer pour le reste de la soirée.

214

... Francesca dit-elle que je lui manque, ou est-ce seulement une supposition de votre part ?

Extrait d'une lettre du comte de Kilmartin à sa mère, Helen Stirling, deux ans et deux mois après son départ pour les Indes.

Trois heures après ces événements, alors qu'elle était assise dans sa chambre, Francesca entendit Michael rentrer à Kilmartin House. Helen et Janet étaient revenues un peu plus tôt. Lorsqu'elle les avait croisées (par le plus grand des hasards) dans le couloir, elles l'avaient informée que Michael était allé finir la soirée à son club.

Sans doute pour l'éviter, avait-elle songé, même s'il n'avait aucune raison de la voir à une heure aussi tardive. En quittant le bal, il lui avait semblé qu'il ne souhaitait pas s'attarder auprès d'elle. Il avait défendu son honneur avec courage et détermination, mais elle avait le sentiment qu'il avait agi avec réticence, par obligation plus que par réel désir.

Pire, elle avait l'impression d'être quelqu'un dont il était obligé de supporter la compagnie, et non l'amie chère qu'elle avait toujours cru être.

Et cela lui faisait mal.

216

Francesca avait décidé que, lorsqu'il rentrerait à Kilmartin House, elle le laisserait tranquille. Elle se contenterait de l'écouter remonter le couloir derrière la porte. (Elle était assez honnête avec elle-même pour admettre qu'elle était fondamentalement incapable de résister à la tentation de l'épier.) Elle s'approcherait ensuite de la lourde porte de chêne qui séparait leurs chambres (verrouillée depuis qu'elle était rentrée de chez sa mère ; Francesca n'avait rien à craindre de Michael, mais les convenances étaient les convenances) et tendrait encore l'oreille quelques minutes.

Elle n'aurait su dire ce qu'elle guettait, ni même pourquoi elle ressentait le besoin de l'écouter se déplacer dans sa chambre, mais il fallait qu'elle le fiasse.

Ce soir, quelque chose avait changé. Ou peut-être rien n'avait-il changé, ce qui était encore pire. Était-il possible que Michael n'ait jamais été l'homme ; qu'elle avait cru ? Qu'elle eut été proche de lui pendant si longtemps, l'ait compté parmi ses amis les plus chers, même à l'époque de leur brouille, et qu'elle le connaisse si mal ?

Jamais elle n'aurait imaginé qu'il puisse avoir des secrets pour elle. Pour elle ! Pour n'importe qui d'autre, peut-être, mais pas elle !

Cette découverte la déstabilisait. C'était un peu comme si quelqu'un avait glissé une pile de briques sous le mur sud de Kilmartin House, faisant pencher la maison jusqu'à vous donner le vertige. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle pense, elle avait toujours l'impression de glisser. Dans quelle direction, elle l'ignorait, et elle ne se serait pas aventurée à faire le moindre pronostic.

Ce qui était certain, c'est que le sol semblait en permanence se dérober sous ses pieds.

Sa chambre donnait sur la façade de Kilmartin House, de sorte que lorsque tout était calme, elle pouvait entendre la porte d'entrée se refermer, à

condition que le nouvel arrivant y mette assez de force. Il n'était pas utile de la claquer, mais...

Eh bien, quelle que soit la puissance musculaire requise, Michael venait manifestement d'en faire usage, car Francesca perçut, à l'étage inférieur, le déclic caractéristique, suivi de l'écho d'une voix - sans doute celle de Priestley.

Michael était rentré. Elle allait enfin pouvoir se coucher et dormir, ou du moins, faire semblant. Puisqu'il était de retour, la soirée était officiellement terminée. Francesca pouvait laisser derrière elle les événements du jour et, pourquoi pas, prétendre que rien ne s'était passé.

Pourtant, lorsqu'elle distingua le pas de Michael dans l'escalier, elle fit la dernière chose à laquelle elle se serait attendue.

Elle ouvrit sa porte et se rua dans le couloir.

Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait. Vraiment pas la moindre.

Lorsque ses pieds nus se posèrent sur le tapis du couloir, elle fut si choquée par son impulsion qu'elle se figea, le souffle court.

Michael semblait épuisé. Et surpris. Il était plus beau que jamais, avec sa cravate dénouée et ses cheveux en bataille retombant sur son front. Quand, se demanda-t-elle soudain, avait-elle commencé à prêter attention à son physique

? Elle avait toujours su qu'il était séduisant, mais de manière intellectuelle, sans s'y arrêter.

À présent, en revanche...

Elle prit une inspiration saccadée. À présent, sa beauté physique la submergeait, la laissant tout à la fois frissonnante et brûlante.

— Francesca, fit-il d'un ton las, et c'était plus une constatation qu'autre chose.

Comme il fallait s'y attendre, elle ne sut que dire. Cela lui ressemblait si peu d'agir comme elle venait de le faire, de se précipiter sans savoir où elle allait.

Cela dit, elle n'était pas elle-même, ce soir. Elle était perturbée, désorientée, et la seule pensée qui lui avait traversé l'esprit lorsqu'elle avait ouvert sa porte, c'était qu'elle devait le voir. Juste un coup d'oeil, éventuellement entendre sa voix. Si elle pouvait se convaincre qu'il était bien celui qu'elle croyait connaître, alors peut-être cela signifierait-il qu'elle aussi était restée la même.

Car en vérité, elle ne se reconnaissait plus, 'Et cela l'ébranlait profondément.

— Michael, dit-elle, retrouvant enfin sa voix. Je... Bonsoir.

Il se contenta de la regarder, accueillant d'un haussement de sourcils sa déclaration d'un remarquable manque d'intérêt, f Elle s'éclaircit la voix.

— Je voulais m'assurer que vous... alliez bien. Même à ses propres oreilles, ses paroles sonnaient faux, mais elle n'avait pas eu le temps de peaufiner son explication.

—

Je vais bien, marmonna-t-il. Je suis juste fatigué ?

— Bien sûr, dit-elle. Bien sûr, bien sûr.

Il lui adressa un sourire sans joie.

— Bien sûr, répéta-t-il.

Francesca déglutit péniblement et plaqua un sourire forcé sur ses lèvres,

— Je ne vous ai pas remercié, tout à l'heure, dit-elle.

— Pour quoi ?

— Pour avoir volé à mon secours, répondit-elle en songeant que c'était évident.

J'aurais pu... Eh bien, j'aurais pu me défendre toute seule.

Devant son regard ironique, elle ajouta, sur la défensive :

—

Mes frères m'ont montré comment faire.

Croisant les bras, il la considéra d'un air vaguement paternaliste.

—

Dans ce cas, je ne doute pas que vous auriez fait de lui un excellent soprano en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Francesca pinça les lèvres.

219

— Quoi qu'il en soit, reprit-elle, ignorant son sarcasme, j'ai grandement apprécié de ne pas avoir à... euh...

Elle rougit. Elle détestait rougir.

— Lui broyer les parties intimes ? suggéra Michael, tandis qu'un sourire moqueur lui retroussait le coin des lèvres.

— Précisément, grinça-t-elle.

Elle avait dû virer à l'écarlate, en passant par toutes les nuances de rose, de fuchsia et de rouge.

— Je vous en prie, répondit Michael abruptement, tout en lui adressant un hochement de tête signifiant que la conversation était terminée. À présent, si vous voulez bien m'excuser...

Il se dirigea vers sa chambre, mais Francesca n'avait pas l'intention (seul le Diable savait pourquoi !) d'en rester là.

— Attendez ! s'écria-t-elle, avant de s'aviser qu'à présent, elle allait devoir dire quelque chose.

Michael pivota sur ses talons d'un mouvement lent qui semblait étrangement délibéré.

— Oui ?

— Je... je voulais seulement...

Il la laissa s'enliser quelques instants, avant de demander :

— Cela ne peut-il attendre demain matin ?

— Non, attendez !

Cette fois, elle s'approcha de lui et lui agrippa le bras.

Il se pétrifia

— Pourquoi êtes-vous si fâché contre moi ? mur- mura-t-elle.

Il secoua la tête, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles, sans quitter un instant du regard sa main toujours sur son bras.

— De quoi parlez-vous ? demanda-t-il.

— Pourquoi êtes-vous si fâché contre moi ? répéta- t-elle, et elle se rendit compte qu'elle venait seulement d'en prendre conscience.

Quelque chose n'allait pas entre eux, et il fallait qu'elle sache pourquoi.

— Ne soyez pas ridicule, marmonna-t-il. Je ne suis pas fâché contre vous. Je suis simplement fatigué et j'aimerais aller me coucher.

— Oh, je n'en doute pas.

Sa voix se fit plus ferme, plus résolue. Maintenant qu'elle avait formulé ses impressions à voix haute, elle savait qu'elle avait dit vrai. Il essayait de le cacher, et il était devenu très doué pour présenter des excuses lorsqu'il se trahissait, mais il y avait de la colère en lui, et elle était dirigée contre elle.

Michael posa sa main sur la sienne. Francesca sursauta en sentant sa chaleur, mais il se contenta doter sa main de son bras et de la lâcher.

— Je vais me coucher, annonça-t-il.

Puis il lui tourna le dos. Il s'en allait.

— Non ! Vous ne pouvez pas vous en aller comme cela !

Sans réfléchir, elle se rua à sa suite...

Droit dans sa chambre.

S'il n'était pas fâché jusque-là, à présent, il l'était.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il d'un ton agacé.

— Vous ne pouvez pas me congédier ainsi, protesta-t-elle.

Il la fixa d'un regard dur.

— Vous êtes dans ma chambre à coucher, lui rap- pela-t-il d'une voix sourde.

Je vous suggère de sortir.

— Pas tant que vous ne m'aurez pas expliqué ce qui se passe.

Michael demeura parfaitement immobile. Tous ses muscles s'étaient figés, ce qui était une bénédiction, car s'il s'était autorisé le moindre mouvement - à supposer qu'il en fût capable -, il se serait jeté sur elle. Et ce qu'il aurait fait ensuite... Il préférerait ne pas y penser.

Il avait été poussé à bout. D'abord par le frère de Francesca, puis par sir Geoffrey, et maintenant par

220

Francesca elle-même, qui se tenait devant lui, ignorant tout du dilemme qui le déchirait.

Son monde avait basculé à cause d'une simple suggestion.

Pourquoi ne le poussez-vous pas ?

La possibilité dansait devant ses yeux telle une pomme mûre, une affreuse tentation à laquelle il n'avait pas le droit de céder.

« John, souffla la voix de sa conscience. John. Souviens-toi de John.

— Francesca, commença-t-il d'une voix tendue. Minuit est passé depuis longtemps et vous vous trouvez dans la chambre d'un homme avec qui vous n'êtes pas mariée. Je vous suggère de quitter cette pièce.

Elle n'en fit rien. Pas le moindre mouvement ! Elle demeura immobile, à trois pas de la porte encore ouverte, le dévisageant comme si elle le voyait pour la première fois.

Michael s'efforça de ne pas remarquer que ses cheveux tombaient librement sur ses épaules. Il s'interdit de voir qu'elle était en peignoir et chemise de nuit.

Ils étaient certes fort sages, mais n'en étaient pas moins faits pour être enlevés... Il regarda fixement l'ourlet de l'étoffe de soie qui lui caressait les chevilles, lui offrant une vue délicieuse sur ses pieds.

Bonté divine, il contemplait ses pieds ? Ses pieds ! A quoi en était-il réduit ?

— Pourquoi êtes-vous fâché contre moi ? répéta- t-elle.

— Je ne le suis pas, répliqua-t-il sèchement. Je vous demande juste de quitter cette fou...

Il se retint de jurer au dernier moment.

— De quitter cette chambre.

— C'est parce que je souhaite me remarier? demanda-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion. C'est cela ?

Ne sachant quoi répondre, il se contenta de la fusiller du regard.

222

— Vous pensez que je trahis John, reprit-elle d'un ton accusateur. Vous pensez que je devrais passer le reste de ma vie à pleurer votre cousin.

Michael ferma les yeux.

— Non, Francesca, répondit-il d'un ton las. Jamais je ne- Mais elle ne l'écoutait pas.

— Croyez-vous que je ne le pleure pas ? enchaîna- t-elle. Croyez-vous que je ne pense pas à lui chaque jour que Dieu fait ? Croyez-vous que c'est agréable de savoir que lorsque je prendrai un nouvel époux, je tournerai en dérision les sacrements du mariage ?

Il la regarda. Elle haletait, ivre de colère, et peut-être de chagrin.

— Ce que j'ai vécu avec John, reprit-elle, frémissante, je ne le connaîtrai avec aucun de ces hommes qui m'envoient des fleurs. C'est une profanation, une ignoble profanation que d'envisager seulement de me remarier. Sans mon désir d'avoir un bébé... Sans ce maudit...

Elle s'interrompit, peut-être submergée par l'émotion, peut-être simplement parce qu'elle était choquée d'avoir laissé échapper une familiarité, et demeura immobile, battant des paupières, les lèvres tremblantes. Comme si elle risquait de se briser au moindre contact.

Il aurait dû se montrer plus compatissant. Essayer de la reconforter. En vérité, il aurait fait tout cela s'ils s'étaient trouvés n'importe où plutôt que dans sa chambre. Mais en l'occurrence, il pouvait tout juste maîtriser sa respiration.

Et ses impulsions.

Elle fixa sur lui ses immenses yeux d'un bleu à couper le souffle, même à la lueur des bougies.

— Vous ne comprenez pas, dit-elle avant de se détourner.

Elle se dirigea vers un meuble bas à tiroirs, s'y appuya lourdement.

223

— Vous ne comprenez vraiment pas, murmura- t-elle, lui tournant toujours le dos.

Ce fut plus qu'il n'en put supporter ! Elle s'était introduite dans sa chambre sans y être invitée, pour exiger des réponses à des questions qui lui échappaient totalement. Elle avait envahi son espace personnel, jouait avec ses nerfs, et voilà qu'elle le prenait de haut ! Comment pouvait-elle lui tourner le dos en affirmant que c'était lui qui ne comprenait pas?

— Qu'est-ce que je ne comprends pas ? demanda- t-il, avant de traverser la pièce.

En quelques pas aussi rapides que silencieux, et avant d'avoir compris ce qu'il faisait, il fut derrière elle, assez proche pour la toucher, assez proche pour prendre ce qu'il désirait et... Elle fit volte-face

— Vous...

Elle s'interrompit. Le regard rivé au sien.

— Michael? murmura-t-elle.

S'agissait-il d'une question? D'une supplique? Il n'aurait su le dire.

Elle demeura immobile. Seul son souffle saccadé perçait le silence. Et pas un instant son regard n'avait quitté le sien.

Les mains de Michael le démangeaient. Son corps était en feu. Elle était si proche. Plus proche qu'elle ne l'avait jamais été. Et si ç'avait été

n'importe quelle autre femme, il aurait juré qu'elle désirait qu'il l'embrasse.

Ses lèvres étaient entrouvertes, son regard trouble. Elle leva légèrement le menton, comme si elle attendait, espérait, se demandait quand il se pencherait enfin sur elle pour sceller son destin.

Il s'entendit murmurer. Son prénom, peut-être. Il était oppressé, son cœur cognait sourdement, et soudain, l'impossible devint l'inévitable. Cette fois, comprit-il, rien ne l'arrêterait. Le temps n'était plus à la maîtrise de soi, au sacrifice, à la culpabilité.

224

Cet instant était pour lui. Il allait embrasser Francesca.

Lorsque Francesca y songea, plus tard, la seule excuse qu'elle put trouver fut qu'elle ignorait que Michael se tenait derrière elle. Le bruit de ses pas avait été assourdi par l'épais tapis et couvert par les battements de son propre cœur.

Elle ne savait pas qu'il était là, elle ne pouvait pas le savoir. L'aurait-elle su qu'elle ne se serait jamais retournée afin de le réduire au silence d'une remarque cinglante. Elle s'apprêtait à lui jeter au visage des paroles blessantes, destinées à éveiller sa culpabilité, mais lorsqu'elle pivota... Il était là.

Près d'elle. Tout près. À moins d'un pas. Cela faisait des années qu'aucun homme se s'était tenu aussi près d'elle, et certainement jamais Michael.

Elle se découvrit incapable d'articuler un mot, de réfléchir. Elle ne pouvait que le dévisager, haletante, horriblement consciente qu'elle voulait qu'il l'embrasse. Michael.

Bonté divine, elle désirait Michael ! Ce fut comme un coup de poignard en plein cœur. Elle n'était pas censée ressentir cela. Elle n'était pas censée désirer qui que ce soit. Et surtout pas Michael.

Elle aurait dû s'en aller. Au nom du Ciel, elle aurait dû s'enfuir à toutes jambes ! Et cependant, quelque chose la retenait. Elle ne parvenait pas à s'arracher à son regard, ne pouvait s'empêcher de s'humecter les lèvres, et lorsqu'il posa les mains sur ses épaules, elle ne protesta pas. Elle ne bougea pas.

Peut-être même se pencha-t-elle légèrement vers lui, comme si quelque chose en elle reconnaissait ce qui se jouait, cette danse subtile entre un homme et une femme.

225

Cela faisait une éternité qu'elle ne s'était pas abandonnée à un baiser, mais le corps, semble-t-il, en garde la mémoire.

Michael lui effleura le menton, lui leva imperceptiblement son visage.

Elle ne se rebiffa pas.

Elle le regarda, se mordit la lèvre, et attendit...

Elle attendit l'instant magique, le premier contact, car aussi terrifiant, aussi immoral que ce fût, elle savait que ce serait parfait.

Elle ne s'était pas trompée.

Ses lèvres frôlèrent les siennes dans la plus douce, la plus légère des caresses. Ce baiser délicieux, tout en subtilité, fit courir de petits frissons sur sa peau et la laissa pantelante, en désirant davantage. Elle savait confusément que c'était mal, et même pire que mal. C'était de la folie. Pourtant, elle n'aurait pas bougé, quand bien même les flammes de l'enfer lui lécheraient les pieds.

Hypnotisée, paralysée par son contact, elle ne parvenait ni à faire un geste vers Michael pour l'inviter à poursuivre, sinon par le doux balancement de son corps, ni à tenter de s'écarter de lui.

Alors elle attendit, le souffle court, qu'il continue.

Ce qu'il fit. Sa grande main se déploya au creux de ses reins, allumant un feu sous sa peau. Il ne l'attira pas vraiment à lui, mais il exerça une légère pression, et l'espace qui les séparait se réduisit, jusqu'à ce que Francesca perçoive le doux frottement de sa veste de soirée à travers la soie de son peignoir.

Elle brûlait. Était prise de vertiges.

Et plus audacieuse que jamais.

Les lèvres de Michael se firent plus impérieuses. Elle trouva les siennes, cédant à sa tendre exploration. Comme s'il n'avait attendu que cela, sa langue entama un ballet sensuel avec la sienne, si langoureux, si brûlant qu'il attisa l'incendie qui couvait en elle. Ses jambes menaçaient de se dérober sous elle, et elle n'eut d'autre choix que de s'agripper à ses épaules, à le toucher délibérément, reconnaissant » ainsi qu'elle acceptait ce baiser. Qu'elle y prenait part.

Qu'elle le voulait.

Il murmura son nom d'une voix rauque où se mêlaient la passion, le désir, ainsi qu'une autre émotion, plus douloureuse, mais elle ne put que se

cramponner à lui pour s'offrir à ses baisers, et, Dieu lui vienne en aide, les lui rendre.

Elle glissa la main sur sa nuque, savourant la tiédeur de sa peau. Ses cheveux, un peu longs ces derniers temps, bouclaient sous ses doigts, et... Oh, Seigneur, elle n'avait qu'une envie, y plonger les mains !

La paume de Michael remonta le long de son dos, allumant un sillon de feu sur son passage, lui caressa l'épaule, avant de redescendre le long de son bras, jusqu'à son sein.

Francesca se pétrifia.

Dans sa fièvre, il ne parut pas le remarquer. Il prit le tendre globe au creux de sa main et, dans un gémissement assourdi, le pressa doucement.

—

Non, protesta Francesca d'une voix faible. f Cela allait trop loin. C'était trop intime.

C'était trop... Michael.

—

Francesca, souffla-t-il en faisant courir ses lèvres de sa joue à son oreille.

—

Non, répéta-t-elle en s'arrachant à son étreinte. Je ne peux pas.

Elle ne voulait pas le regarder, mais ne put s'en empêcher. Et le regretta.

Il avait baissé la tête et légèrement détourné le visage, mais il la couvait d'un regard si brûlant, si intense qu'elle en fut consumée.

—

Je ne peux pas faire cela, chuchota-t-elle.

Il ne répondit pas.

D'un ton plus rapide, elle répéta en boucle :

— Je ne peux pas. Je ne peux pas. Je ne peux... Je...

227

— Alors partez, coupa-t-il. Tout de suite. Elle courut se réfugier dans sa chambre. Le lendemain, elle alla se réfugier chez sa mère. Et le jour d'après, elle partit se réfugier en Écosse.

... suis ravie de savoir que tu t'épanouis aux Indes, mais j'insiste pour que tu envisages de revenir à la maison. Tu nous manques à toutes, et tu as désormais des responsabilités qui ne peuvent être assumées t, depuis l'étranger.

Extrait d'une lettre d'Helen Stirling à son fils, le comte de Kilmartin, deux ans et quatre mois après v ie départ de celui-ci pour les Indes.

Francesca avait toujours possédé un certain talent pour le mensonge et elle était encore meilleure, songea Michael en lisant le mot qu'elle avait laissé pour Helen et Janet, lorsqu'elle pouvait le faire par écrit, s'épargnant ainsi un face-

à-face.

Une urgence la rappelait à Kilmartin, expliquait- elle avant de décrire une épidémie de fièvre éruptive parmi les moutons avec un luxe de détails qui for-

çait l'admiration. Qu'elles ne s'inquiètent pas, disait- elle, elle serait bientôt de retour, et promettait de rapporter quelques pots de la merveilleuse confiture de framboise que leur confectionnait Cook, et que personne à Londres ne réussissait aussi bien.

Peu importait que Michael n'ait jamais entendu parler d'un mouton - ni d'ailleurs d'aucun autre animal - ayant contracté une fièvre éruptive.

229

Tout semblait se mettre en place si parfaitement qu'il se demanda si Francesca n'était pas allée jusqu'à éloigner Janet et Helen de la ville le jour de son départ dans le seul but de s'enfuir sans avoir à lem- dire au revoir de vive voix.

Car il s'agissait bel et bien d'une fuite. Impossible d'en douter. Michael ne croyait pas une seconde à cette prétendue urgence à Kilmartin. Si tel avait été le cas, Francesca se serait sentie tenue de l'en informer. Même si elle dirigeait la propriété depuis des années, il en demeurait le maître, et elle n'était pas du genre à usurper sa position à présent qu'il était de retour.

En outre, il l'avait embrassée, et, pire, il avait vu son expression après leur baiser.

Si elle avait pu fuir jusqu'à l'autre bout de la Terre, elle l'aurait fait.

Janet et Helen, qui pourtant n'avaient pas semblé s'émouvoir outre mesure de son départ, n'en finissaient pas de dire que sa compagnie leur manquait.

Quant à Michael, qui s'était réfugié dans son bureau, il consacrait son temps à comparer les meilleures méthodes d'autoflagellation.

Il l'avait embrassée. Embrassée !

Pas vraiment la meilleure conduite à tenir pour un homme qui tentait de dissimuler ses sentiments, songea-t-il non sans ironie.

Voilà six ans qu'il la connaissait. Six longues années qu'il feignait l'indifférence et jouait son rôle à la perfection. Six ans ! Et il avait tout gâché par un simple baiser.

Simple ? Non. Rien n'était simple dans cette histoire.

Comment était-il possible qu'un baiser dépasse ses rêves les plus fous ? Car en six ans, il avait eu le temps d'imaginer les baisers les plus extraordinaires.

Mais ceci... C'était plus. C'était mieux. C'était...

C'était Francesca.

Et cela changeait tout. On pouvait fantasmer sur une femme jour et nuit pendant six ans, essayer de s'imaginer ce que cela serait de l'avoir dans ses bras sans jamais s'approcher de la réalité.

À présent, c'était pire qu'avant. Oui, il l'avait embrassée. Oui, ç'avait été le baiser le plus bouleversant de sa vie.

Mais, oui, tout était déjà terminé.

Et cela ne se reproduirait plus.

Maintenant que Michael avait goûté à la perfection, il souffrait davantage encore. Car désormais, il savait exactement de quoi il était privé. Il prenait la mesure, avec une douloureuse lucidité, de ce qui ne serait jamais à lui.

Plus rien ne serait pareil.

Ils ne seraient plus amis. Francesca n'était pas femme à prendre des rapports intimes à la légère. Et comme elle détestait les situations embarrassantes, elle ferait tout pour éviter sa présence.

Elle était tout de même partie en Écosse pour se débarrasser de lui. Une femme pouvait difficilement se montrer plus claire !

Quant au billet qu'elle lui avait laissé... Eh bien, il était nettement moins prolix que celui qu'elle avait rédigé à l'intention d'Helen et de Janet.

C'était une erreur. Pardonnez-moi.

De quoi diable croyait-elle devoir se faire pardonner? Cela le dépassait.

C'était lui qui l'avait embrassée. Même si elle était entrée dans sa chambre contre sa volonté, il connaissait assez les femmes pour savoir qu'elle ne l'avait pas fait dans l'espoir qu'il la tripote. Elle était inquiète parce qu'elle le croyait fâché contre elle, pour l'amour de Dieu !

Certes, elle avait agi sans réfléchir, mais uniquement par affection pour lui et parce qu'elle estimait leur amitié.

Et il avait gâché cela.

231

Il ne savait toujours pas avec exactitude comment c'était arrivé. Il se souvenait de l'avoir regardée; il était incapable de détourner les yeux. Cet instant demeurerait gravé dans sa mémoire - son peignoir de soie rose, sa façon de tordre les mains tout en lui parlant, ses cheveux détachés, ramenés sur l'une de ses épaules, et ses yeux immenses, humides de larmes contenues.

Puis elle s'était détournée.

C'est alors que tout avait basculé. Il avait senti monter en lui quelque chose qu'il aurait été incapable d'identifier et, presque malgré lui, il avait traversé la pièce. Il s'était soudain retrouvé à quelques centimètres d'elle. Si près qu'il pouvait la toucher. L'attirer à lui.

Elle avait pivoté sur ses talons.

Et il avait su qu'il était perdu.

À ce stade, rien n'aurait pu l'arrêter, il n'entendait plus la voix de la raison.

La chape sous laquelle il avait étouffé son désir pendant tant d'années s'était tout bonnement évaporée. Il lui fallait embrasser Francesca.

Ç'avait été aussi simple que cela. Il n'y avait eu ni choix ni volonté personnelle. Peut-être, si elle avait dit non, si elle avait reculé et s'était enfuie...

Mais elle n'avait rien fait de tout cela. Elle était restée là, pantelante, comme si elle attendait.

Avait-elle espéré qu'il l'embrasserait? Ou que, retrouvant ses esprits, il s'écarterait d'elle ?

Peu importait, songea-t-il en froissant une feuille d'une main rageuse.

Autour de son bureau, le plancher était jonché de boulettes de papier. Il était d'une humeur massacrant, et les feuillets lui fournissaient un exutoire idéal.

Il s'empara d'un carton ivoire et le parcourut du regard, prêt à le déchirer.

Et interrompit son geste. Il s'agissait d'une invitation à une réception qui avait lieu le soir même, et il avait probablement déjà répondu par l'affirmative. Il était presque certain que

Francesca avait prévu de s'y rendre, l'hôtesse étant une de ses amies de longue date.

Peut-être ferait-il mieux de se traîner jusqu'à sa chambre et de s'habiller pour la soirée. Peut-être ferait-il mieux de se mettre en quête d'une épouse. Cela ne guérirait probablement pas sa souffrance, mais il le faudrait de toute façon, tôt ou tard. Et cela vaudrait mieux pour le salut de son âme que de rester dans son bureau, en tête à tête avec un flacon de whisky.

Il se leva en relisant l'invitation, puis poussa un soupir. Il n'avait aucune envie de passer la soirée au milieu d'une centaine de personnes qui allaient lui demander où était Francesca. Vu sa chance, les Bridgerton au grand complet assisteraient au bal - les dames et les demoiselles Bridgerton qui, toutes, offraient une ressemblance diabolique avec Francesca, même si, selon lui, aucune d'entre elles ne lui arrivait à la cheville. Ses sœurs étaient presque trop amicales, trop ouvertes, trop radieuses. Il leur manquait ce sens du mystère, cette étincelle ironique qui illuminait le regard de Francesca.

Non, il n'était pas disposé à passer la soirée en société, si choisie fût-elle.

Aussi décida-t-il de régler ses problèmes comme il l'avait déjà fait tant de fois auparavant.

En se trouvant une fille pour la nuit.

Trois heures plus tard, Michael gravissait le perron de son club. Il était d'une humeur épouvantable Il revenait de La Belle Maison. À vrai dire, il ne s'agissait de rien de plus qu'un bordel, mais, en l'occurrence, celui-ci était élégant et discret. En outre, on était certain que toutes les pensionnaires étaient en bonne santé et qu'elles étaient là de leur plein gré. Michael l'avait fréquenté à l'occasion, à l'époque où il vivait à Londres. La plupart des hommes qu'il connaissait s'étaient rendus à La Belle, comme ils l'appe-232

laient, à un moment ou à un autre. Même John y était allé, avant son mariage avec Francesca.

Michael avait été chaleureusement reçu par la patronne, qui l'avait accueilli comme le fils prodigue. Il avait une réputation, lui avait-elle expliqué. On avait regretté son absence. Ces dames avaient toujours eu un faible pour lui, et elles faisaient souvent remarquer qu'il était l'un des rares visiteurs à se soucier de leur plaisir.

Pour quelque raison inconnue, ces flatteries lui avaient laissé un goût amer.

Ce soir, il ne se sentait pas l'étoffe d'un amant magnifique. Il était las de sa réputation de libertin, et peu lui importait de donner du plaisir à qui que ce soit. Tout ce qu'il voulait, c'était une femme capable de lui apporter un bienheureux oubli, ne serait-ce que pour quelques minutes.

La patronne avait roucoulé qu'elle avait la fille qu'il lui fallait - une nouvelle que tout le monde réclamait. Il allait l'adorer! Michael avait haussé les épaules et s'était laissé mener jusqu'à une beauté blonde, toute menue, qu'on lui avait assuré être « la meilleure».

Il avait tendu la main vers elle, puis suspendu son geste. Cette fille était trop blonde pour son goût. Il ne voulait pas d'une blonde.

Très bien, lui avait-on répondu. Une ravissante brune avait aussitôt remplacé la blonde.

Trop exotique, avait protesté Michael.

Une rousse ?

Encore pire !

Elles avaient défilé dans la chambre, l'une après l'autre, en vain. Trop jeune.

Trop vieille. Trop ronde. Trop mince. À la fin, il en avait choisi une au hasard, résolu à fermer les yeux et à en finir.

Il avait tenu deux minutes.

Lorsque la porte s'était refermée derrière lui, un dégoût teinté de panique l'avait envahi, puis il avait compris qu'il n'y arrivait plus.

Il ne pouvait plus faire l'amour à une femme. C'était effrayant. Ce n'aurait pas été pire s'il avait saisi un couteau pour s'émasculer! Jusque-là, il avait pris du plaisir avec de nombreuses femmes afin d'en oublier une bien précieuse. Mais maintenant qu'il avait goûté à celle-ci, même le temps d'un trop bref baiser, cette maigre satisfaction lui était déniée.

Aussi se rendait-il à son club, où il ne risquait pas de rencontrer la moindre représentante de la gent féminine. Son but, bien entendu, était de chasser le fantôme de Francesca, et il espérait que l'alcool réussirait là où les charmantes pensionnaires de La Belle Maison avaient échoué.

— Kilmartin.

Michael leva les yeux. Colin Bridgerton.

Bon Dieu!

— Bridgerton, grommela-t-il en guise de salut.

Colin Bridgerton était bien la dernière personne qu'il avait envie de voir ce soir.

Même le spectre de Napoléon revenu lui enfoncer son épée entre les côtes lui aurait paru préférable.

— Prenez un siège, proposa Colin en désignant le fauteuil en face du sien.

Pas moyen de se dérober! Michael aurait pu raconter qu'il attendait quelqu'un, mais ce n'était pas une excuse pour refuser de s'asseoir en compagnie de Colin Bridgerton et de boire un verre avec lui dans l'intervalle. Aussi obtempéra-t-il en priant pour que Bridgerton ait une obligation qui requière sa présence dans les... disons, trois minutes.

Bridgerton s'empara de son verre l'étudia d'un air circonspect, puis fit tourner plusieurs fois le liquide ambré avant d'en prendre une petite gorgée.

— J'ai cru comprendre que Francesca était retournée en Écosse.

Michael acquiesça d'un grognement.

— Surprenant, non? reprit Bridgerton. La saison ne fait que commencer.

234

235

— Je n'ai pas la prétention de savoir ce qu'elle avait

— vous ne pourriez pas, dit doucement Bridgerton. Aucun homme sensé n'oserait prétendre qu'il comprend la logique féminine.

Michael ne fit aucun commentaire.

— Tout de même, cela ne faisait que... voyons... une quinzaine de jours qu'elle était là ?

— Un peu plus, répondit-il.

Francesca était rentrée à Londres le jour même de son arrivée.

— Vous avez raison, bien sûr, fit Colin. Normal, n'est-ce pas ?

Michael lui décocha un regard aigu. Où diable voulait-il en venir ?

— Eh bien, poursuivit Colin en haussant les épaules, je suppose qu'elle sera bientôt de retour. Après tout, ce n'est pas en Écosse qu'elle risque de trouver un mari, ce qui est son projet pour le printemps, n'est-ce pas ?

Michael hocha brièvement la tête. De l'autre côté de la pièce, il avisa une table libre. Merveilleusement, irrésistiblement libre...

— Nous ne sommes pas d'humeur très bavarde, ce soir, on dirait, observa Bridgerton, l'arrachant à ses pensées (lesquelles, pour une fois, étaient des plus sages).

— Non, répondit Michael, qui n'appréciait pas ce « nous » condescendant.

Nous ne sommes pas très bavard.

Bridgerton rit tout bas, puis acheva son verre.

— Je voulais juste vous tester, admit-il en s'ados- sant à son siège.

— Histoire de savoir si je m'étais spontanément divisé en deux personnalités distinctes ? riposta Michael d'un ton rogue.

— Non, bien sûr que non, protesta Bridgerton avec un sourire trop large pour être honnête. Cela me paraît évident. Je testais simplement votre humeur.

236

Michael arqua un sourcil hautain.

— Et vous la trouvez... ?

— Comme d'habitude, dans l'ensemble, répondit l'autre, imperturbable.

Comme on leur apportait leurs verres, Michael se contenta de darder sur lui un regard noir.

— Au bonheur, déclara Colin Bridgerton en levant son verre.

« Je vais l'étrangler, décida Michael. Je vais tendre les mains au-dessus de la table et les refermer autour de son cou jusqu'à ce que ses exaspérants yeux verts lui sortent de la tête. »

— Pas de toast au bonheur ? s'étonna Bridgerton. Michael émit un vague grommellement et vida son verre d'un trait.

— Que buvez-vous ? s'enquit Bridgerton sur le ton de la conversation. Ça doit être sacrément bon.

Michael réprima une folle envie de lui fracasser le crâne avec son verre vide.

— Tant pis, reprit l'autre en soupirant. Je boirai à mon propre bonheur.

Il avala une gorgée, s'adossa à son siège et porta de nouveau son verre à ses lèvres.

Michael jeta un coup d'œil à l'horloge. — N'est-ce pas une bonne chose que je n'aie rien de spécial à faire ce soir, lâcha Bridgerton. Michael posa bruyamment son verre sur la table.

— Y a-t-il une raison à tout ceci ? s'enquit-il. L'espace d'un instant. Colin, qui était capable de se montrer intarissable sur n'importe quel sujet, demeura muet. Puis, alors que, renonçant à feindre la politesse, Michael s'apprêtait à se lever et à s'en aller, il demanda :

— Avez-vous pris une décision ? Michael se figea.

— À quel sujet ?

L'autre lui décocha un sourire si condescendant que Michael eut envie de le rouer de coups.

— Au sujet de Francesca, bien entendu.

— Ne venons-nous pas de dire qu'elle était partie pour l'Écosse ? répliqua prudemment Michael.

Colin esquissa un geste évasif.

— Ce n'est pas le bout du monde.

— Ce n'est pas non plus la porte à côté, marmonna Michael.

À tout le moins, c'était suffisamment loin pour qu'il soit évident que Francesca ne voulait plus avoir affaire à lui.

— Elle sera seule, soupira Colin.

Michael le scruta, sourcils froncés.

— Je continue de croire que vous devriez...

Bridgerton s'interrompit, de manière fort délibérée.

— Enfin, vous savez ce que je pense, reprit-il avant de porter son verre à ses lèvres.

— Vous ne connaissez rien à rien, Bridgerton, rétorqua Michael, abandonnant tout semblant de courtoisie.

Colin arqua les sourcils.

— C'est drôle, murmura-t-il. J'entends cela à longueur de journée. En général, de la part de mes sœurs.

Michael connaissait cette tactique. Le pas de côté que venait d'effectuer Bridgerton était exactement le genre de manœuvre qu'il n'hésitait pas à employer lui-même. C'était sans doute pour cette raison que son poing venait de se crispier. Rien n'était plus irritant que le reflet de son propre comportement chez les autres.

Et le visage arrogant de Colin Bridgerton était si près dudit poing !

— Un autre whisky? proposa ce dernier.

La vision d'un superbe œil au beurre noir disparut de l'esprit de Michael.

Celui-ci aurait volontiers noyé son désespoir dans l'alcool, mais pas en compagnie de Colin Bridgerton, aussi se contenta-t-il d'un simple « Non » avant de repousser son fauteuil.

— Vous êtes bien conscient, Kilmartin, déclara Bridgerton d'une voix si douce qu'elle en était glaçante, que rien ne vous interdit de l'épouser. Rien du tout.

Sauf, bien sûr, ajouta-t-il comme après réflexion, les raisons que vous vous inventez.

Il sembla à Michael que quelque chose se déchirait dans sa poitrine. Son cœur, probablement, mais la sensation lui était désormais si familière que : c'était un miracle qu'il la perçoive encore.

Et ce maudit Bridgerton aux yeux trop perçants qui ne voulait pas se taire !

— Si vous ne souhaitez pas l'épouser, poursuivit-il d'un ton pensif, alors n'en faites rien. En revanche, si...

— Elle pourrait refuser, s'entendit répondre Michael.

Sa voix était si rauque, si hachée qu'il la reconnut à peine.

Bonté divine, s'il avait sauté sur la table en clamant son amour pour Francesca, il n'aurait pas été plus clair !

Colin inclina imperceptiblement la tête de côté, juste assez pour montrer qu'il avait reçu le message, et murmura :

— Elle pourrait, en effet. En fait, elle le fera probablement. Les femmes disent souvent non, la première fois que l'on demande leur main.

— Et de combien de propositions de mariage êtes- vous l'auteur?

Un lent sourire fleurit sur les lèvres de Colin.

— Une seule fois, à vrai dire. Pas plus tard que cet après-midi.

C'était la seule chose, vraiment la seule, qu'il aurait pu dire pour dissiper le flot d'émotions qui agitaient Michael.

— Je vous demande pardon? fit ce dernier, bouche bée.

Cet homme était tout de même Colin Bridgerton, le plus âgé des frères Bridgerton encore célibataires, celui qui avait quasiment fait profession d'éviter le mariage !

238

239

— En effet, dit Bridgerton d'un ton égal. J'ai pensé qu'il était temps, mais je suppose que l'honnêteté est de mise entre nous, aussi dois-je reconnaître qu'elle ne m'a pas obligé à lui poser deux fois la question. Si cela peut vous rassurer, cependant, sachez qu'il m'a fallu plusieurs

minutes pour lui arracher un «oui».

Michael le fixa, incrédule.

— Sa première réaction à ma demande, admit Colin, a été de tomber sur le trottoir. La surprise, je suppose.

Michael faillit regarder autour de lui, histoire de s'assurer que l'on n'avait pas monté une farce à son insu.

— Euh... elle va bien? s'enquit-il.

— Oh, très bien, répondit Colin.

Michael se racla la gorge.

— Puis-je vous demander l'identité de l'heureuse élue?

— Pénélope Featherington.

« Celle qui ne dit jamais rien ? » faillit s'écrier Michael. C'était bien le couple le plus inattendu que l'on puisse imaginer.

— Eh bien, vous avez l'air vraiment étonné, commenta Colin, heureusement avec bonne humeur.

— J'ignorais que vous souhaitiez vous établir, improvisa Michael.

— Moi aussi, répondit l'autre en souriant. Tout cela est assez mystérieux.

Michael voulut le féliciter, mais s'entendit demander à la place :

— Quelqu'un a prévenu Francesca ?

— La nouvelle ne date que de cet après-midi, lui rappela Bridgerton, un peu déconcerté.

— Elle voudra en être informée.

— Je n'en doute pas. Je l'ai assez tourmentée autrefois. Je parie qu'elle se fera une joie de profiter de mon mariage pour me soumettre à je ne sais quelle vengeance.

— il faut que quelqu'un le lui dise, insista Michael, ignorant le récit des souvenirs d'enfance que Colin avait entrepris de dérouler.

Avec un soupir insouciant, ce dernier déclara:

— Enfin, je suppose que ma mère lui écrira un mot.

— Votre mère sera très occupée. Ce ne sera pas une priorité pour elle.

— C'est possible.

Michael fronça les sourcils.

— Il faudrait vraiment que quelqu'un lui annonce la nouvelle.

— Certes, acquiesça Colin avec un sourire. J'irais bien moi-même - cela fait une éternité que je ne suis pas allé en Écosse. Mais je risque d'être un peu occupé ici, à Londres, avec les préparatifs du mariage. Car c'est bien de mon mariage que nous sommes en train de discuter, n'est-ce pas?

Michael lui décocha un regard agacé. Il détestait l'idée que Bridgerton s'imaginer qu'il essayait de le manipuler, mais il ne voyait pas comment le convaincre qu'il se trompait sans reconnaître qu'il brûlait de partir en Écosse retrouver Francesca.

— Quand le mariage doit-il avoir lieu ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas encore, répondit Colin. Dès que possible, j'espère.

Michael hocha la tête.

— Dans ce cas, il faut le faire savoir à Francesca au plus vite.

Bridgerton lui adressa un lent sourire.

— Oui, en effet.

Michael le foudroya du regard en réponse.

— Vous n'aurez pas besoin de l'épouser une fois là-bas, reprit Colin. Juste l'informer de l'imminence de mon mariage.

Michael fut de nouveau pris d'une envie d'étrangler son interlocuteur, et la perspective lui parut encore plus tentante qu'auparavant.

240

241

— À plus tard, lança Biidgerton tandis que Michael se dirigeait vers la sortie. Peut-être dans un mois ou deux ?

Manifestement, il ne s'attendait pas à revoir Michael à Londres avant un certain temps.

Michael ravala un juron, mais n'essaya même pas de le contredire. Il se pourrait qu'il se déteste pour cela, mais à présent qu'il disposait d'un prétexte pour aller retrouver Francesca, il ne pouvait résister à l'envie de faire le voyage.

La question était de savoir s'il serait capable de lui résister, à elle.

Et, plus important, s'il le souhaitait seulement.

Quelques jours plus tard, Michael se tenait sur le perron de Kilmartin, la maison de son enfance. Cela faisait des années qu'il n'y était pas revenu, plus de quatre ans, pour être exact, et il ne put s'empêcher d'avoir la gorge nouée à la pensée que tout ceci - la demeure, les terres, l'héritage - était à lui. D'une certaine façon, il n'en avait pas encore pris conscience, sinon de façon purement intellectuelle.

Le printemps semblait se faire attendre dans les comtés proches de la frontière écossaise, et même si l'air n'était plus glacial, il demeurait suffisamment frais pour que Michael frotte l'une contre l'autre ses mains gantées. Le ciel était brumeux et gris, mais il y avait quelque chose dans l'atmosphère qui lui rappelait que son foyer était ici, et non à Londres ou aux Indes.

Au demeurant, ce sentiment d'appartenance ne lui était que de peu de réconfort en regard de ce qui l'attendait. À savoir, affronter Francesca.

Il avait répété la scène un bon millier de fois depuis sa conversation avec Colin Bridgerton, à Londres. Ce qu'il dirait à Francesca, comment il plaiderait sa cause. Il pensait avoir trouvé la solution,

242

pour être capable de la convaincre, il avait j'abord dû se convaincre lui-même.

Il allait l'épouser.

Il fallait, bien sûr, qu'il la persuade d'accepter. Il jje pouvait certes pas la forcer. Elle opposerait probablement d'innombrables arguments à cette folie, mais à la fin, il emporterait son adhésion.

Ils se marieraient.

Le mariage !

C'était l'unique rêve qu'il ne s'était jamais autorisé à envisager.

Et plus il y réfléchissait, plus cela lui semblait aller ; çte soi. L'important n'était pas qu'il aimait Francesca, qu'il l'aimait depuis des années. Elle n'avait pas besoin de savoir cela. Le lui avouer ne ferait que la mettre mal à l'aise, et lui-même se sentirait ridicule.

Mais s'il parvenait à lui présenter l'affaire en termes pratiques, à lui démontrer en quoi il était logique qu'ils se marient, il était sûr de la gagner à

«on idée. Francesca pouvait ne pas comprendre des sentiments qu'elle ne partageait pas, mais c'était une femme de bon sens. Elle comprendrait ses raisons.

À présent qu'il avait finalement accepté l'idée de vivre avec elle, il ne se voyait pas y renoncer. Il fallait qu'il fasse en sorte que cela devienne réalité.

Il n'aurait sans doute pas tout d'elle - son cœur, il le savait, ne lui appartiendrait jamais -, mais il aurait presque tout, et cela serait suffisant.

Ce serait assurément plus que ce qu'il avait à présent.

Et même la moitié de Francesca... Eh bien, ce serait le paradis sur Terre.

N'est-ce pas ?

... mais comme vous l'écrivez vous-même, Francesca dirige Kilmartin d'une main de maître. Je n'ai pas l'intention de négliger mes devoirs, et je vous donne ma parole que si je n'avais en elle un régisseur aussi capable, je rentrerais immédiatement.

Extrait d'une lettre du comte de Kilmartin à sa mère, Helen Stirling, deux ans et six mois après le départ de celui-ci pour les Indes, écrite en marmonnant: « Elle ne répondait jamais à mes questions ! »

Francesca n'aimait pas se considérer comme une lâche, mais à choisir entre

«lâche» ou «folle», elle n'hésita pas. Et s'en félicita.

Car seule une folle serait restée à Londres avec Michael Stirling - qui plus est, sous le même toit que lui - après le baiser qu'ils avaient échangé.

L'expérience avait été...

Non, elle refusait d'y songer. Lorsqu'elle y pensait, la honte et la culpabilité la submergeaient. Car elle n'était pas censée ressentir ce qu'elle ressentait.

Et encore moins envers Michael.

Elle n'avait pas prévu qu'elle pourrait éprouver du désir pour qui que ce soit. En vérité, lorsqu'elle imaginait un nouveau mari, elle s'attendait, au mieux, à éprouver des sensations plaisantes et douces, à retirer d'un baiser une impression agréable, qui ne l'affecterait pas physiquement.

Cela lui aurait suffi.

Mais à présent...

Michael l'avait embrassée. Non seulement il l'avait embrassée, mais elle lui avait rendu son baiser, et depuis lors, elle ne cessait d'imaginer ses lèvres sur elle, sur tout son corps. Et la nuit, seule dans son grand lit, ses rêveries se faisaient plus vivaces. Ses mains descendaient sur son ventre, pour ne s'arrêter qu'avant de parvenir à leur but.

Elle ne voulait pas... Non, elle ne pouvait pas nourrir de fantasmes sur Michael. Ce n'était pas convenable. Elle aurait eu honte de ressentir un tel désir pour n'importe quel homme, mais pour Michael...

C'était le cousin de John. Leur meilleur ami à tous deux. Elle n'aurait pas dû l'embrasser.

Seulement, songea-t-elle dans un soupir, ce baiser avait été fabuleux.

Voilà pourquoi, choisissant d'être lâche plutôt que folle, elle avait fui en Écosse. Elle n'avait aucune confiance dans sa capacité à lui résister.

Elle était à Kilmartin depuis presque une semaine, et s'efforçait de s'immerger dans le quotidien monotone du château familial. Il y avait toujours beaucoup à faire - les comptes à vérifier, les visites chez les fermiers -, mais ces tâches ne lui offraient plus la même satisfaction qu'autrefois. Loin de l'apaiser, la régularité de cette vie l'exaspérait. Elle ne parvenait pas à fixer son attention sur quoi que ce soit.

Elle était nerveuse, distraite, et, la moitié du temps, elle avait l'impression de ne pas savoir que faire d'elle-même, au sens le plus littéral du terme. Incapable de tenir en place, elle avait pris l'habitude de quitter Kilmartin plusieurs heures par jour. Elle enfilait ses bottes les plus confortables et arpentait la campagne jusqu'à l'épuisement.

Elle n'en dormait pas mieux, mais, au moins, elle essayait.

244

245

Et en cet instant même, elle continuait d'essayer avec énergie puisqu'elle venait de gravir la plus haute colline du domaine. Le souffle court, elle leva les yeux vers le ciel qui s'assombrissait déjà. Il était tard, devina-t-elle, et une averse était plus que probable.

Il était temps de rentrer à la maison.

Elle n'était pas très loin - il suffisait de descendre la colline et de traverser un champ -, toutefois, le temps qu'elle atteigne l'élégant porche d'entrée de Kilmartin, un léger crachin s'était mis à tomber. Elle ôta son chapeau pour le secouer, tout en se félicitant d'avoir pensé à s'en coiffer avant de sortir - elle n'était pas toujours aussi prévoyante. Elle se dirigeait vers l'escalier pour se rendre dans sa chambre, où elle avait l'intention de se faire apporter du chocolat et des biscuits, lorsque Davies, le majordome, apparut devant elle.

— Milady? fit-il.

— Oui?

— Vous avez un visiteur.

— Un visiteur ?

Francesca fronça les sourcils. La plupart des gens qui lui rendaient visite à Kilmartin étaient à présent à Edimbourg ou à Londres pour la saison.

— Pas exactement un visiteur, milady.

Michael. Ce ne pouvait être que lui. Elle devait avouer qu'elle n'était pas surprise. Pas vraiment. Elle avait pensé qu'il la suivrait peut-être, mais elle avait supposé qu'il le ferait immédiatement après son départ, ou pas du tout.

Elle se croyait donc à l'abri de ses attentions.

A l'abri de sa propre faiblesse.

— Où est-il ? demanda-t-elle.

— Monsieur le comte ?

Elle hocha la tête.

— Il vous attend dans le petit salon rose.

— Est-il ici depuis longtemps ?

— Non, milady.

Francesca le congédia d'un signe de tête et s'obligea à emprunter le couloir qui menait au petit salon. Elle n'aurait pas dû redouter à ce point ces retrouvailles. Après tout, c'était juste Michael.

Sauf qu'elle avait le pressentiment qu'il ne serait plus jamais «juste Michael».

Certes, elle avait réfléchi un millier de fois à ce qu'elle pourrait lui dire, mais à présent qu'elle était sur le point de les formuler à voix haute, toutes ses explications convenues lui semblaient parfaitement inappropriées.

«Ravie de vous voir, Michael», pourrait-elle dire, feignant qu'il ne s'était rien passé.

Ou : « Vous devez bien comprendre que cela ne changera rien » - alors que, bien sûr, cela avait tout changé.

Elle pouvait aussi opter pour la bonne humeur et attaquer avec un : « Vous rendez-vous compte combien tout ceci est ridicule ? »

Seul petit problème, elle doutait qu'aucun d'eux ait trouvé l'expérience ridicule.

Aussi, s'étant résignée à l'idée qu'elle allait devoir improviser, elle franchit le seuil du célèbre et charmant petit salon rose de Kilmartin.

Michael se tenait devant la fenêtre - guettant son arrivée, peut-être ? - et ne se retourna pas lorsqu'elle entra. Ses vêtements poussiéreux et ses cheveux en désordre indiquaient qu'il venait d'effectuer un long trajet. Il n'était sans doute pas venu jusqu'en Écosse à cheval - seul un inconscient ou un homme en route pour Gretna Green¹ s'y risquerait. Cependant, elle avait suffisamment voyagé en sa compagnie pour savoir qu'il avait sans doute rejoint le cocher durant une bonne partie du chemin. Il avait toujours détesté être enfermé dans une voiture pendant de longs tra

1- Gretna Green est un village d'Écosse où l'on célébrait les mariages au pied levé, sans publication de bans. (N.d.T.)

246

247

jets et, plus d'une fois, il avait préféré affronter la pluie et le vent plutôt que de rester confiné à l'intérieur en compagnie des autres passagers.

Elle ne l'appela pas. Elle aurait pu le faire, mais elle avait besoin de s'habituer à sa présence, de retrouver la maîtrise de son souffle et de s'assurer qu'elle n'allait pas commettre quelque folie, telle que fondre en larmes ou, ce qui était plus probable, laisser échapper un rire nerveux.

— Francesca, fit-il sans se retourner.

Il avait senti sa présence, songea-t-elle en tressaillant. Elle aurait dû le deviner.

Depuis qu'il avait quitté l'armée, il possédait un don presque animal pour percevoir son environnement. C'était sans doute à cela qu'il devait d'avoir survécu à la guerre. Apparemment, personne ne pouvait l'attaquer dans le dos.

— Oui, dit-elle.

Puis, parce qu'elle devait en dire plus, lui semblait-il, elle ajouta :

— Avez-vous fait bon voyage ?

Il pivota enfin sur ses talons.

— Excellent.

Laquelle voulez-vous ?

— Peu importe.

— La chambre du comté, alors, reprit-elle, consciente qu'elle était en train de parler à tort et à travers. C'est la moindre des choses. Je m'installerai un peu plus loin. Ou dans... l'autre aile de la maison, ajouta-t-elle d'une voix à peine audible.

Il se rapprocha d'elle.

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire.

Elle chercha son regard. Que suggérerait-il ? Il ne pensait tout de même pas qu'un simple baiser à Londres lui donnait le droit de franchir le seuil séparant la chambre du comte de celle de la comtesse ?

— Fermez la porte, ordonna-t-il en désignant le battant resté ouvert derrière elle.

Elle regarda, bien inutilement, par-dessus son épaule.

— Je ne suis pas sûre que...

— Moi, je le suis, l'interrompit-il.

Puis, d'une voix douce mais inflexible, il répéta :

— Fermez cette porte.

Elle obéit. Elle était à peu près certaine que c'était une très mauvaise idée, mais elle s'exécuta tout de même. Quoi qu'il ait à lui dire, elle ne tenait pas à ce que les domestiques l'entendent.

Toutefois, dès qu'elle eut lâché le bouton de la porte, elle contourna Michael et traversa la pièce afin de mettre une distance plus confortable - ainsi qu'un groupe de fauteuils - entre eux.

Il parut amusé par son manège, mais s'abstint de toute remarque ironique. À

la place, il se contenta de déclarer :

— J'ai beaucoup réfléchi à certaines choses depuis que vous avez quitté Londres.

Elle aussi, mais elle ne voyait pas l'intérêt de le mentionner.

— Je n'avais pas l'intention de vous embrasser, reprit-il.

— Non ! s'écria-t-elle d'une voix trop forte. Je veux dire, non, bien sûr que non.

— Cependant, maintenant que j'ai... que nous avons...

Elle tressaillit en l'entendant utiliser le pluriel. Il n'avait pas l'intention de la laisser prétendre qu'elle n'avait pas voulu ce qui était arrivé.

— Maintenant que cela s'est produit, reprit-il, vous comprenez certainement que cela change tout.

S'arrachant à sa contemplation obstinée des motifs de fleurs de lys du sofa tendu de damas, elle leva les yeux vers lui.

— Bien sûr, répondit-elle, essayant d'ignorer la boule qui lui obstruait la gorge.

Il referma les doigts sur le dossier d'une chaise Hepplewhite. Ses jointures avaient blanchi, remarqua Francesca.

Il était nerveux, se rendit-elle compte, surprise. Elle ne s'était pas attendue à cela. Elle ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu nerveux. Cet homme à l'esprit aussi vif que canaille avait toujours été un modèle d'élégance raffinée et de charme nonchalant.

Pourtant, en cet instant, il semblait différent. Vulnérable. Tendus. Cela n'aidait pas Francesca à se sentir mieux, mais au moins n'avait-elle plus l'impression d'être la seule à avoir perdu le nord.

— J'ai beaucoup réfléchi à certaines choses, dit-il de nouveau.

250

251

Il se répétait à présent. C'était des plus étranges.

—

Et je suis parvenu à une conclusion qui m'a moi-même surpris, poursuivit-il. Cependant, à présent qu'elle s'est imposée à moi, je suis persuadé qu'il s'agit de la solution la plus sage.

À chacun de ses mots, Francesca retrouvait un peu d'assurance, tandis que sa gêne se dissipait. Certes, elle ne désirait pas que Michael soit mal à l'aise -

quoique... Cela n'aurait été que justice après ce qu'elle avait enduré ces derniers jours -, mais il y avait quelque chose de plutôt rassurant à savoir que la nervosité était partagée, et que Michael avait été aussi bouleversé qu'elle.

Ou, à tout le moins, qu'il n'était pas resté indifférent à ce qui s'était passé entre eux.

Il toussota, releva légèrement le menton.

—

Je crois, reprit-il, la fixant d'un regard intense, que nous devrions nous marier.

Quoi ?

Elle le regarda, bouche bée.

Quoi ?

Puis elle le dit à voix haute :

— Quoi ?

Pas Veuillez m'excuser, ni Je vous demande pardon. Juste Quoi ?

— Si vous voulez bien écouter mes raisons, reprit-il, vous constaterez qu'elles sont parfaitement raisonnables.

— Avez-vous perdu la tête ?

Il se redressa imperceptiblement.

— Pas du tout.

— Je ne peux pas vous épouser, Michael.

— Pourquoi ?

Pourquoi? Parce que... Parce que...

— Parce que c'est impossible ! s'écria-t-elle finalement. Pour l'amour du Ciel, si quelqu'un peut comprendre la folie d'une telle suggestion, c'est bien vous !

— Je veux bien admettre qu'à première vue, ma proposition peut sembler hautement incongrue, mais si vous acceptez d'écouter mes arguments, vous verrez qu'ils sont sensés.

Elle le considéra d'un air interdit.

— Sensés? répéta-t-elle. Je ne vois au contraire rien qui soit plus insensé !

— Vous n'aurez pas besoin de déménager, plaida-t-il en comptant sur ses doigts, et vous conserverez votre titre et votre position.

Certes, cela lui convenait fort bien, mais ce n'était pas une raison pour épouser Michael, qui était... eh bien... Michael.

— Vous saurez d'emblée que vous serez traitée avec attention et respect, poursuivit-il. Cela pourrait prendre des mois pour parvenir à la même conclusion avec un autre homme, si tant est que vous y parveniez. Après tout, les premières impressions sont parfois trompeuses.

Elle scruta son visage à la recherche d'un sens caché, quel qu'il soit, derrière ses paroles. Il fallait qu'il ait quelque raison pour lui faire une telle proposition, car elle ne comprenait pas où il voulait en venir. C'était de la folie.

C'était...

Bonté divine, elle ne trouvait même pas le mot ! Existait-il un terme pour désigner cette vertigineuse impression d'être soudain suspendue dans le vide ?

— Je vous donnerai des enfants, ajouta-t-il doucement. Du moins, je m'y appliquerai.

Francesca rougit violemment. Elle refusait de s'imaginer avec lui dans un lit.

Elle avait passé la semaine à tenter désespérément de s'empêcher d'y penser !

— Et vous, qu'y gagnerez-vous ? demanda-t-elle dans un murmure.

Il parut un instant déconcerté par sa question, mais se ressaisit rapidement, et répondit :

— J'aurai une épouse qui a l'habitude de gérer mes propriétés. Je ne suis certes pas orgueilleux au point de ne pas vouloir profiter de votre inestimable expérience.

252

253

Elle hocha la tête. Une seule fois, mais cela suffit à indiquer à Michael qu'il pouvait poursuivre.

— Je vous connais déjà, et j'ai confiance en vous, reprit-il. J'ai en outre la certitude que vous êtes d'une loyauté à toute épreuve.

— Je ne peux pas y réfléchir pour l'instant, dit-elle en enfouissant le visage entre ses mains.

Tout cela lui donnait le vertige et elle avait l'horrible sensation qu'elle ne retrouverait jamais son équilibre.

— C'est normal, fit Michael. Mais songez seulement à...

— Non! l'interrompit-elle. Cela ne marchera jamais. Vous le savez.

Elle se détourna pour ne plus le voir.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez seule- & ment pu envisager une telle possibilité.

— J'ai réagi comme vous, admit-il, lorsque l'idée m'est venue pour la première fois à l'esprit. Mais après réflexion, j'ai vite compris que c'était la solution la plus raisonnable.

Elle pressa les doigts sur ses tempes. Pour l'amour ' du Ciel, pourquoi ne cessait-il d'invoquer la raison? S'il prononçait encore une fois le mot raisonnable, elle allait hurler !

Et comment pouvait-il demeurer aussi calme? Elle ne savait trop comment il était supposé se comporter - jamais elle n'aurait imaginé se trouver un jour dans une telle situation -, mais cette façon dénuée i de passion de présenter sa demande la déstabilisait plus que tout. Il était si froid, si... raisonnable ! Un peu nerveux, peut-être, mais distant et sans émotion.

Alors qu'elle, au contraire, avait l'impression que la Terre ne tournait plus dans le même sens...

Ce n'était pas juste.

En cet instant, elle le détestait de la plonger dans un tel désarroi.

— Je monte, annonça-t-elle abruptement. Nous reparlerons de tout cela demain matin.

Elle partit... Du moins, elle essaya. Elle avait franchi plus de la moitié de la distance qui la séparait de la porte lorsqu'elle sentit sa main sur son bras, qui la retenait d'un geste doux mais inflexible.

— Attendez, fit-il.

Elle se figea.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle dans un souffle.

Elle ne le regardait pas, mais elle imaginait sans peine son visage, les mèches sombres retombant sur son front, ses paupières lourdes.

Et ses lèvres. Ses lèvres au contour parfait, au modelé sensuel, perpétuellement retroussées en un demi-sourire malicieux, comme s'il comprenait le monde et ses secrets bien mieux que la plupart des pauvres mortels ne le pourraient jamais.

Sa main remonta le long de son bras jusqu'à son épaule, et, du bout du doigt, il lui traça le long de son cou une ligne infiniment légère.

Puis, d'une voix basse et rauque qui la fit frissonner, il demanda:

— Vous ne voulez pas un autre baiser?

254

... oui, bien entendu, Francesca est merveilleuse, mais vous le saviez déjà, n'est-ce pas ?

Extrait d'une lettre d'Helen Stirling à son fils, le comte de Kilmartin, deux ans et neuf mois après le départ de celui-ci pour les Indes.

Michael n'aurait su dire à quel moment il lui était apparu évident qu'il allait devoir la séduire. Il avait tenté de faire appel à son esprit, à sa sagesse, à son bon sens inné. En vain.

Il ne pouvait jouer sur le registre des émotions car, il le savait, ses sentiments n'étaient pas partagés.

Il ne lui restait donc plus que la passion.

Il la désirait - Dieu qu'il la désirait! Avec une ardeur qu'il n'aurait jamais imaginée avant leur baiser. Cependant, malgré le feu qui courait dans ses veines, malgré l'amour qu'il éprouvait pour elle, sa lucidité demeurait intacte, son esprit aiguisé. Il savait que pour la lier à lui, il allait devoir utiliser cette arme. Il allait devoir la faire sienne afin qu'elle ne puisse plus nier l'évidence. Il ne pouvait se contenter d'essayer de la convaincre avec des mots, des concepts, des notions abstraites, car elle saurait argumenter et feindre l'indifférence.

En revanche, s'il la possédait, s'il imprimait sa marque sur elle de la façon la plus physique possible, il la garderait à jamais.

Et elle lui appartiendrait.

Elle se baissa pour lui échapper, pivota et recula de quelques pas.

— Ne voulez-vous pas un autre baiser, Francesca? répéta-t-il dans un murmure, tout en s'approchant d'elle d'un mouvement souple de prédateur.

— C'était une erreur, articula-t-elle d'une voix frémissante.

Elle recula encore, heurta le rebord d'une table.

Il s'approcha.

— Pas si nous nous marions.

— Je ne peux pas vous épouser, et vous le savez.

Il s'empara de sa main et la frotta paresseusement du pouce.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je... Vous... vous êtes vous.

— Exact, dit-il en portant sa main à ses lèvres pour déposer un baiser au creux de sa paume.

Puis il donna un coup de langue à l'intérieur de son poignet, pour la simple raison qu'il en avait la possibilité.

— Et pour la première fois depuis une éternité, reprit-il en la regardant de sous ses paupières mi-closes, je n'aimerais être à la place de personne en cet instant.

— Michael... murmura-t-elle en tentant de s'écarter.

Elle avait envie de lui. Il l'entendait à son souffle.

— Michael non, ou Michael oui ? chuchota-t-il en l'embrassant au creux du coude.

— Je ne sais pas, gémit-elle.

— Voilà qui est honnête.

Il poursuivit sa tendre exploration jusque sous le menton, si bien qu'elle n'eut d'autre choix que de rejeter la tête en arrière.

Et qu'il n'eut d'autre choix que de parsemer son cou de baisers.

256

257

Il l'embrassa longuement, passionnément, en un assaut aussi sensuel que méthodique. Il remonta le long de sa mâchoire, passa sur le lobe de son oreille, revint à la lisière de son décolleté, qu'il saisit entre ses dents. Francesca gémit, mais ne lui demanda pas d'arrêter, aussi tira-t-il encore et encore sur l'étoffe jusqu'à ce que son sein jaillisse de sa prison de soie.

Dieu que la mode féminine lui plaisait, cette année !

— Michael ? appela-t-elle dans un souffle.

— Chut...

Il ne voulait pas devoir répondre à des questions. Ne voulait pas qu'elle soit suffisamment capable de réfléchir pour en poser.

Il fit donc courir la pointe de sa langue sous les rondeurs de son sein, goûtant le parfum doux et un peu salé de sa peau, avant de refermer la main en coupe sur l'objet de ses attentions. Il l'avait caressée à travers sa chemise de nuit la première fois qu'il l'avait embrassée, et avait cru être au paradis, mais ce n'était rien comparé à la sensation de sa peau, chaude et nue, sous sa main.

— Ô mon Dieu ! gémit-elle. Oh...

Il souffla doucement sur la pointe de son sein.

— Voulez-vous que je l'embrasse ?

Il leva les yeux vers elle. Il savait qu'il prenait un risque en lui posant la question, et en attendant sa réponse. Seins doute n'aurait-il pas dû lui demander, mais même s'il avait l'intention de la séduire, il ne pouvait se résoudre à agir sans au moins un mot d'encouragement de sa part.

— Le voulez-vous ? répéta-t-il en soulignant ses paroles d'un léger coup de langue sur son sein.

— Oui ! lâcha-t-elle. Oui, pour l'amour du Ciel !

Il eut un lent sourire langoureux, savourant l'instant. Puis, après l'avoir laissée frissonner d'impatience une seconde de plus qu'elle ne le méritait, il s'inclina sur elle et la prit dans sa bouche, laissant

des années de désir contenu déferler sur un seul sein.

Il ne lui laisserait pas une seule chance.

— Ô mon Dieu ! haleta-t-elle, se retenant à la table alors que tout son corps se cambrait de plaisir. Ô mon Dieu. Oh, Michael...

Profitant de sa faiblesse, il la prit par les hanches et la souleva pour l'asseoir sur la table, jambes écartées.

Se nichant entre ses cuisses, il éprouva une intense satisfaction, alors même que son corps réclamait davantage. Il adorait la faire gémir, soupirer, haleter de désir. Elle toujours si forte, si détachée, si calme, voilà qu'en cet instant, elle était à sa merci, esclave de ses appétits sensuels, prisonnière des caresses qu'il lui prodiguait.

Il l'embrassa, la lécha, la mordilla, la titilla. Il la soumit aux tortures les plus exquises jusqu'à ce qu'elle semble sur le point de basculer dans la jouissance. Son souffle était à présent bruyant et saccadé, ses gémissements se faisaient de plus en plus incohérents.

Et pendant tout ce temps, pas un instant il n'avait interrompu le silencieux ballet de ses mains, qui avaient commencé par remonter le long de ses jambes, retroussant progressivement ses jupes jusqu'à ce qu'elles forment un paquet froissé au-dessus de ses genoux.

Ce n'est qu'à cet instant qu'il recula légèrement pour lui accorder un répit.

Elle le regarda, les yeux assombris de désir, ses lèvres roses entrouvertes.

Elle ne dit rien; il doutait qu'elle soit en état de parler. Mais il lut des interrogations dans son regard. Même réduite au mutisme, elle n'avait pas encore totalement perdu la raison.

— Je pensais qu'il serait cruel de le torturer plus longtemps, dit-il avant de prendre doucement la pointe de son sein entre le pouce et l'index.

Elle laissa échapper un gémissement.

259

— Vous aimez cela.

C'était une constatation, et non des plus subtiles, mais il s'agissait de Francesca, pas de l'une de ces filles anonymes avec qui il avait couché en fermant les yeux, l'imaginant, elle, à leur place. À chacun de ses feulements de plaisir, le cœur de Michael se gonflait de bonheur.

— Vous aimez cela, répéta-t-il avec un sourire de triomphe.

— Oui, avoua-t-elle dans un souffle. Oui...

Il s'approcha d'elle jusqu'à ce que ses lèvres lui effleurent l'oreille.

— Alors vous allez aussi adorer ceci.

— Quoi ?

Il fut surpris par sa question. Il l'avait crue trop ivre de passion pour s'exprimer à voix haute.

Il remonta davantage ses jupes de crainte qu'elles retomberaient.

— Vous aimeriez que je vous le dise, n'est-ce pas ? dit-il en immobilisant les mains au-dessus de ses genoux.

Il lui pressa doucement les cuisses tout en dessinant des cercles paresseux avec les pouces.

— Vous voulez savoir.

Elle hocha la tête,

Il se rapprocha d'elle et murmura tout contre ses lèvres :

— Vous avez toujours été si curieuse... Vous posiez tant de questions.

Sa bouche glissa jusqu'à son oreille, et il ajouta en imitant sa voix:

— Michael, parlez-moi de votre vie dissolue. Dites- moi quelque chose d'immoral.

Elle rougit. Il ne pouvait le voir, mais il le devina, car sa joue devint brûlante sous la sienne.

— Seulement, je ne vous ai jamais dit ce que vous vouliez entendre, n'est-ce pas? poursuivit-il avant de lui mordiller délicatement le lobe de l'oreille. Je vous laissais toujours à la porte de la chambre.

Il marqua une pause, non parce qu'il attendait une réponse, mais pour le seul plaisir d'entendre son souffle.

— Vous interrogiez-vous ? chuchota-t-il. Lorsque vous me quittez, vous posiez-vous des questions sur ce que je ne vous avais pas dit ?

Il se pencha un peu plus afin de lui frôler l'oreille de ses lèvres, en une caresse plus légère que celle d'une plume.

— Ne brûliez-vous pas de savoir ce que je faisais lorsque je m'adonnais au péché?

Il n'avait pas l'intention de la forcer à répondre, cela n'aurait pas été juste, mais il ne pouvait s'empêcher de songer au passé, aux innombrables fois où il l'avait taquinée avec ses allusions à ses exploits de séducteur.

Jamais, cependant, il n'abordait le sujet. C'était toujours elle qui l'interrogeait.

— Voulez-vous que je vous raconte ? chuchota- t-il.

Comme elle tressaillit de surprise, il laissa échapper un petit rire.

— Je ne parle pas de mes mauvaises actions passées, Francesca, mais de vous. Uniquement de vous.

Elle tourna la tête si bien que les lèvres de Michael lui effleurèrent la joue. Il recula afin de voir son visage.

« Que voulez-vous dire ? » lut-il dans son regard.

Ses mains n'avaient pas quitté ses cuisses; il exerça une légère pression pour les obliger à s'ouvrir davantage.

— Voulez-vous que je vous dise ce que je vais faire, maintenant ?

Il s'inclina de nouveau, fit courir sa langue sur son sein, dont la pointe avait durci dans l'air frais de cette fin d'après-midi.

— Ce que je vais vous faire ? précisa-t-il.

Elle avala sa salive. Il décida de prendre cela pour un oui.

260

261

— J'ai l'embarras du choix, enchaîna-t-il d'une voix rauque, tandis que ses mains remontaient lentement sur ses cuisses. Je sais à peine par où commencer.

Il s'interrompit pour la contempler. Elle haletait, lèvres entrouvertes. Elle était fascinée, définitivement sous son charme.

Il approcha les lèvres de son autre oreille afin que ses paroles, tels des baisers brûlants et moites, l'atteignent au plus secret de son âme.

— Je crois, cependant, que je commencerais là où vous avez le plus envie de moi. D'abord, je vous embrasserais...

Il appuya les pouces sur la tendre chair à l'intérieur de ses cuisses.

— ...là.

Il garda le silence un instant, le temps qu'elle frémissse de désir.

— Aimeriez-vous cela ? s'enquit-il dans un murmure, à seule fin de la faire languir. Oui, je vois que cela vous plairait... Mais cela ne suffirait pas. Ni à vous ni à moi. Il est donc évident que je devrais également vous embrasser ici.

Il poursuivit sa caresse jusqu'à ce que ses pouces atteignent le brûlant sillon entre ses jambes ; il leur imprima une légère pression afin qu'elle comprenne sans ambiguïté de quoi il parlait.

— Je pense que vous aimeriez être embrassée ici, ajouta-t-il. Presque autant que...

Il glissa le long des plis intimes, s'arrêtant à l'orée de sa féminité.

— ... j'aimerais vous embrasser.

Le souffle de Francesca s'accéléra.

— Là, il faudrait que je prenne mon temps, reprit-il, pensif. Peut-être devrais-je laisser courir ma langue... ici

Du bout de l'index, il illustra ses propos.

— Et durant tout ce temps, je vous ouvrirai davantage. Comme ceci, peut-être

?

262

Il recula, comme pour examiner son travail. Le spectacle qu'offrait Francesca était délicieusement troublant. Elle était perchée sur le bord de la table, jambes écartées, pas assez toutefois pour qu'il puisse mettre ses promesses à exécution. Ses jupes retombaient entre ses cuisses, masquant son intimité, ce qui la rendait, d'une certaine façon, encore plus désirable. Il n'avait pas besoin de la voir, se rendit-il compte. Pas encore. Sa position était suffisamment érotique, d'autant que son sein était toujours nu, sa pointe rose dressée semblant réclamer ses baisers.

Rien, cependant, absolument rien n'aurait pu éveiller plus de désir en lui que la vue de son visage, de ses lèvres entrouvertes, de ses yeux que la passion avait fait virer au bleu de cobalt. À chacune de ses inspirations, elle semblait le supplier...

Prends-moi.

Il s'en fallut de peu que, renonçant à jouer plus longtemps avec elle, il la possède sur-le-champ.

Mais non! H voulait procéder avec lenteur. La taquiner, la tourmenter, l'amener aux frontières de l'extase et l'y maintenir aussi longtemps qu'il en serait capable. Il voulait être sûr que tous deux comprenaient sans le moindre doute possible qu'ils ne pourraient jamais vivre sans cette passion qui les consumait.

Mais quel supplice c'était ! Il était dur comme le roc, et se contrôler devenait plus difficile à chaque instant qui passait.

— Qu'en pensez-vous, Francesca ? demanda-t-il tout en lui écartant davantage les jambes. Je ne crois pas que je vous ai assez... ouverte.

Elle laissa échapper un son qu'il aurait été incapable de décrire, mais qui acheva de l'incendier.

— Peut-être que ce serait mieux ainsi.

D'un geste lent, inexorable, il écarta largement les cuisses de Francesca.

Comme sa jupe se tendait, il murmura :

— Tss, tss, cela ne doit pas être confortable. Laissez- moi vous aider.

263

Empoignant le bas de ses jupes, il les retroussa jusqu'à la taille.

La dénudant entièrement.

Il ne pouvait pas encore la voir, car son regard demeurait fixé sur son visage, mais l'impudeur de sa position les fit tous deux frissonner - lui de désir, elle d'impatience. Il dut faire appel à toute sa volonté pour garder le contrôle. Son heure à lui n'était pas encore venue. Cela ne tarderait assurément pas, car s'il ne la possédait pas ce soir, il n'y survivrait pas, il en était certain.

Pour l'instant, il ne voulait songer qu'à Francesca, et aux plaisirs qu'il pouvait lui prodiguer.

Il approcha les lèvres de son oreille.

— Vous n'avez pas froid, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, elle poussa un soupir tremblant.

Alors il introduisit le doigt entre les doux replis de son intimité et commença à la caresser.

— Je ne permettrais pas que vous ayez froid, reprit-il. Ce ne serait pas galant de ma part.

Il se mit à décrire de petits cercles sur sa chair avec une lenteur sensuelle.

— Si nous étions à l'extérieur, poursuivit-il sur le ton de la conversation, je vous prêterais volontiers mon manteau. Mais ici...

Il introduisit le doigt en elle, juste assez pour lui arracher un petit hoquet.

— ... je n'ai que ma bouche à vous offrir.

Elle laissa échapper un nouveau son incohérent, à peine un cri étranglé.

— Oui, continua-t-il avec malice. C'est ce que je ferais. Je vous embrasserais à cet endroit précis, là où cela vous procurerait le plus vif plaisir.

Le souffle de Francesca se fit erratique.

— Je crois que je commencerais avec les lèvres, murmura-t-il, mais je devrais ensuite utiliser la langue afin de vous explorer plus profondément.

D'une savante caresse des doigts, il explicita son propos.

— Un peu de cette façon, je pense, mais ce serait beaucoup plus chaud.

Il glissa la pointe de la langue dans le creux de son oreille.

— Et plus humide.

— Michael, gémit-elle.

Et il était visible qu'elle approchait de la jouissance.

— Je m'enivrerais de vous, chuchota-t-il. Jusqu'à la dernière goutte. Et alors, une fois certain de vous avoir entièrement explorée, je vous ouvrerais un peu plus.

Il écarta les pétales veloutés de son intimité, exposant celle-ci de la façon la plus crue qui soit. Puis, de l'ongle, il titilla ses chairs.

— Au cas où j'aurais laissé passer un repli secret, précisa-t-il.

— Michael... gémit-elle de nouveau.

— Qui sait combien de temps je vous embrasserais ainsi ? Je pourrais ne pas être capable de m'arrêter.

Il nicha le visage au creux de son cou.

— Et vous pourriez ne pas vouloir que je m'arrête.

Il marqua une pause, glissa un deuxième doigt en elle avant de murmurer :

— Voulez-vous que je m'arrête ?

Il était conscient de jouer avec le feu chaque fois qu'il lui posait une question, qu'il lui donnait l'occasion de dire non. S'il était plus froid, plus calculateur, il profiterait de son avantage pour achever ce qu'il avait commencé. Avant qu'elle comprenne ce qui lui arrivait, il serait en elle. Emportée par la passion, elle se laisserait prendre sans protester, et serait enfin à lui, indéfectiblement.

Mais quelque chose en lui refusait qu'il se comporte aussi cavalièrement, surtout avec Francesca.

264

265

Il avait besoin de son accord, même si ce n'était qu'un hochement de tête ou un gémissement. Elle aurait probablement des regrets par la suite, mais si tel était le cas, il ne voulait pas qu'elle puisse dire, y compris à elle-même, qu'elle n'avait pas réfléchi, n'avait pas été consentante.

Et il avait besoin qu'elle le soit. Il l'aimait depuis des années, rêvait de la toucher depuis si longtemps. À présent que l'instant tant attendu était arrivé, il n'était pas certain de supporter un refus de sa part. Le cœur d'un homme pouvait se briser pour bien des raisons et Michael avait le sentiment que le sien ne résisterait pas à un nouveau coup.

— Voulez-vous que je m'arrête ? répéta-t-il.

Et cette fois, il le fit. Ses doigts demeurèrent là où ils étaient, mais ils s'immobilisèrent afin de lui octroyer un répit, et la possibilité de répondre. Il écarta également la tête, juste assez pour l'obliger à le regarder, où du moins pour qu'il puisse la contempler.

— Non, souffla-t-elle sans lever les yeux.

Le cœur de Michael se mit à cogner sourdement dans sa poitrine.

— Alors il est temps que je tiennes mes promesses, murmura-t-il.

Ce qu'il fit. Tombant à genoux devant elle, il l'embrassa. Il l'embrassa, et elle frémit. Il l'embrassa, et elle gémit. Il l'embrassa tandis qu'elle le prenait par les cheveux pour le plaquer contre elle, et il continua de l'embrasser lorsqu'elle le libéra pour chercher frénétiquement un appui.

Il l'embrassa de toutes les façons qu'il avait annoncées. Il l'embrassa jusqu'à ce qu'elle soit au bord de la jouissance.

Au bord.

Il aurait pu la faire basculer dans le néant de l'extase, il aurait pu continuer, mais il ne put s'y résoudre. Il fallait qu'il la possède. Cela faisait si longtemps qu'il désirait ceci, qu'il rêvait de l'entendre crier son nom et frémir de volupté entre ses bras. Lorsque cela se produirait, du moins pour leur première fois, il voulait être en elle. Il voulait la sentir autour de lui. Il voulait...

Bon sang, c'est cela qu'il voulait, et si cela signifiait qu'il avait perdu le contrôle, tant pis !

Il se redressa et, d'une main tremblante, il déboutonna sa braguette et libéra sa virilité.

— Michael?

Elle avait gardé les paupières closes, mais lorsqu'il s'écarta d'elle, elle les ouvrit. Elle baissa les yeux sur lui, les écarquilla. Impossible de se méprendre sur ce qui était sur le point de se passer.

— Je vous veux, dit-il d'une voix enrouée.

Comme elle le fixait sans réagir, il répéta.

— Je vous veux maintenant.

Mais pas sur la table. Même lui n'était pas doué à ce point, aussi la souleva-t-il dans ses bras, frissonnant de bonheur lorsqu'elle referma les jambes autour de lui, et la déposa-t-il sur l'épais tapis de laine. Ce n'était pas un lit, mais il aurait été bien incapable d'aller jusqu'à une chambre. Et pour être franc, il doutait qu'aucun d'eux s'en soucie. Rabattant ses jupes sur sa taille, il la couvrit de son corps.

Et entra en elle.

Il avait pensé aller lentement, mais elle était si humide, si prête à le recevoir qu'il plongea en elle d'un seul mouvement. Elle laissa échapper un petit cri de surprise.

— Je vous ai fait mal ? demanda-t-il, les dents serrées.

Elle secoua la tête.

— Ne vous arrêtez pas, le supplia-t-elle. S'il vous plaît.

— Jamais, promit-il. Jamais !

Il commença à aller et venir en elle, et elle l'accompagna d'un voluptueux mouvement des hanches. Ils étaient tous deux déjà si proches du plaisir qu'ils furent propulsés en un instant vers les sommets de l'extase.

266

267

Et lui qui avait eu d'innombrables femmes comprit alors qu'il n'avait été jusque-là qu'un gamin inexpérimenté.

Parce que jamais il n'avait connu cela.

Jusqu'à présent, l'amour n'avait été qu'un plaisir physique. Ce qu'il venait de vivre engageait son âme tout entière.

... *Absolument.*

Extrait d'une lettre de Michael Stirling à sa mère, Helen, trois ans après son départ pour les Indes.

Le matin suivant fut l'un des pires que Francesca se souvenait d'avoir récemment connu.

Elle n'avait qu'une envie, pleurer, mais même cela lui semblait impossible.

Les larmes étaient pour les innocentes, et elle ne pourrait plus jamais employer cet adjectif à son propre sujet.

Elle se détestait. Elle détestait avoir trahi son cœur, piétiné ses principes, tout cela pour un instant de folle passion.

Elle détestait avoir ressenti du désir pour un autre que John, et par-dessus tout, elle détestait que ce désir ait dépassé en intensité tout ce qu'elle avait vécu avec son mari. Son union avec John avait été faite de rire et de passion mais rien, absolument rien ne l'avait préparée aux frissons inavouables qui l'avaient parcourue lorsque Michael lui avait chuchoté à l'oreille toutes les choses scandaleuses qu'il comptait faire avec elle.

Ni à la déferlante qui l'avait emportée lorsqu'il avait mis ses menaces à exécution.

269

Elle détestait que tout ceci soit arrivé, et elle détestait que ce soit arrivé avec Michael, car d'une certaine façon, cela aggravait sa faute.

Plus que tout, elle le détestait, lui, parce qu'il lui avait demandé sa permission, parce qu'à chaque étape, même lorsqu'il la caressait sans merci, il s'était assuré qu'elle était consentante, de sorte qu'à présent, elle ne pouvait prétendre qu'il avait profité d'un instant de faiblesse et qu'elle avait cédé sous les assauts de la passion.

À présent, elle comprenait qu'elle ne pouvait même plus choisir entre lâche et folle.

Non seulement elle était lâche et folle, mais sans doute pouvait-elle aussi ajouter immature, pour faire bonne - ou mauvaise - mesure.

Car, une fois de plus, elle avait décidé de fuir.

Elle aurait pu affronter les conséquences de ses actes.

En vérité, c'était ce qu'elle aurait dû faire.

Mais, comme la fois précédente, elle fuyait.

Elle ne pouvait pas vraiment quitter Kilmartin. Elle venait tout juste d'arriver, après tout.

En revanche, elle pouvait quitter le manoir, et c'est précisément ce qu'elle avait fait dès les premières lueurs de l'aube. Cela après son lamentable « repli stratégique » de la veille lorsque, dix minutes après avoir fait des folies de son corps entre les bras de Michael, elle s'était ruée hors du salon en marmonnant des excuses incohérentes et s'était barricadée dans sa chambre pour le reste de la soirée.

Elle ne voulait pas l'affronter pour l'instant.

Dieu du Ciel, elle n'était même pas certaine d'en être capable !

Elle, qui s'était toujours enorgueillie de garder la tête froide, s'était comportée comme la dernière des idiots, marmonnant telle une échappée de l'asile, terrifiée à l'idée de revoir le seul homme qu'elle ne pourrait, à l'évidence, éternellement éviter.

Pendant, si elle pouvait l'éviter au moins une journée, se dit-elle, c'était déjà cela. Quant au lendemain... Eh bien, elle s'en inquiéterait une autre fois.

Demain, peut-être. Pour l'heure, elle n'avait qu'une obsession : fuir ses soucis.

Le courage, elle en était à présent persuadée, était une vertu hautement surestimée.

Elle ne savait pas trop où elle voulait aller. N'importe quel endroit synonyme d'ailleurs lui conviendrait dès lors qu'elle courrait le moins de risques possible d'y croiser Michael.

Puis, parce qu'elle était convaincue qu'aucune puissance supérieure ne serait plus jamais encline à lui témoigner de nouveau un peu de bienveillance, la pluie se mit à tomber une heure après son départ pour une longue promenade. Cela commença par un léger crachin, rapidement suivi d'un véritable déluge. Francesca s'abrita sous un arbre aux larges ramures, résignée à attendre que la pluie se calme. Mais après avoir dansé d'un pied sur l'autre pendant une bonne vingtaine de minutes, elle s'assit sur la terre humide, au mépris de toutes les convenances.

Puisqu'elle allait devoir patienter un certain temps ici, autant trouver une position confortable, car pour ce qui était d'être au chaud et au sec, il ne fallait pas y compter de sitôt.

Bien entendu, c'est dans cette position que Michael la trouva, environ deux heures plus tard.

Apparemment, il l'avait cherchée. Les hommes ne pouvaient-ils pas se comporter comme des goujats, lorsque les circonstances l'exigeaient ?

— Y a-t-il un peu de place pour moi, là-dessous ? cria-t-il par-dessus le bruit de la pluie.

— Pas pour vous et votre cheval, grommela-t-elle.

— Ce qui signifie ?

— Non ! cria-t-elle.

Bien sûr, il ne l'écouta pas. Ayant poussé sa monture sous l'arbre, il sauta à terre et attacha les rênes à une branche basse.

270

271

— Seigneur, Francesca, que diable faites-vous ici ? demanda-t-il sans préambule.

— Bonjour à vous aussi, maugréa-t-elle.

— Avez-vous une idée du temps que j'ai passé à vous chercher ?

— Autant que je suis restée sous cet arbre, je présume, répliqua-t-elle.

Sans doute aurait-elle dû se réjouir qu'il soit venu à sa rescousse. Son corps grelottant de froid était impatient de sauter sur son cheval pour s'en aller, mais le reste de sa personne était d'une humeur massacante et bien décidé à contrarier Michael pour le seul plaisir... eh bien, de le contrarier.

Rien ne pouvait mettre une femme de plus mauvaise humeur qu'une bonne séance d'autodérision.

D'un autre côté, songea-t-elle, grincheuse, il avait sa part de responsabilité dans la débâcle de la veille. S'il s'imaginait que la litanie de Je suis désolée affolés qu'elle avait bredouillée ensuite signifiait qu'elle l'absolvait de toute culpabilité, il se trompait.

— Eh bien, allons-y, dit-il d'un ton brusque en désignant sa monture du menton.

Elle fixa le regard au-delà de son épaule.

— La pluie est en train de se calmer.

— En Chine, peut-être.

— Je vais très bien, mentit-elle.

— Pour l'amour du Ciel, Francesca, détestez-moi autant que vous voulez, mais ne soyez pas stupide.

— Trop tard, dit-elle dans un souffle.

— Peut-être, admit-il - il avait l'ouïe fine, ce qui ajouta à l'irritation de Francesca -, mais je suis transi et pressé de rentrer. Croyez-le ou non, pour l'instant, j'ai bien plus envie d'une tasse de thé que de vous.

Loin de la rassurer, ces paroles éveillèrent en elle un furieux désir de lui jeter une pierre à la figure.

C'est alors que, peut-être dans le seul but de prouver que son âme n'était pas encore sur le point d'aller directement rôtir en enfer, la pluie se calma, pas tout à fait mais suffisamment pour donner un peu de crédit à ses mensonges.

— Le soleil sera bientôt revenu, fit-elle en désignant le crachin. Je vais bien.

— Et vous avez l'intention de rester dans ce champ jusqu'à ce que votre robe soit sèche ? demanda-t-il tranquillement. À moins que vous ne préféreriez attraper une bonne pneumonie ?

Pour la première fois, elle le regarda droit dans les yeux.

— Vous êtes ignoble, déclara-t-elle.

Il éclata de rire.

— C'est peut-être la seule chose vraie que vous ayez dite ce matin.

— Comment se fait-il que vous ne compreniez pas que je souhaite être seule

? grommela-t-elle.

— Comment se fait-il que vous ne compreniez pas que je refuse de vous voir mourir d'une mauvaise fièvre ? Montez sur ce cheval, Francesca, ordonna-t-il, sur le ton qu'il devait sans doute employer autrefois avec ses troupes, en France. Une fois à la maison, vous pourrez vous barricader

dans votre chambre pendant deux semaines si ça vous chante, mais pour l'heure, pouvons-nous aller nous mettre à l'abri de cette fichue pluie ?

La proposition était certes alléchante, mais elle était surtout exaspérante, car pleine de bon sens, or la dernière chose dont Francesca avait envie, c'était de laisser Michael avoir raison, à quelque sujet que ce soit. D'autant qu'elle avait l'intuition que deux semaines ne seraient pas de trop pour qu'elle accepte ce qui s'était passé la veille.

Il lui faudrait au moins une vie entière.

— Michael, murmura-t-elle, espérant émouvoir l'homme en lui capable de s'apitoyer devant une faible femme en larmes, il m'est impossible d'être en votre compagnie pour l'instant.

— Pour une chevauchée d'une vingtaine de minutes ? fit-il d'un ton sec.

272

273

Puis, avant qu'elle ait eu la présence d'esprit de pousser un gémissement exaspéré, il la hissa sur ses pieds, la souleva, et la déposa sur son cheval.

— Michael ! glapit-elle.

— Je préférerais le ton d'hier soir, commenta-t-il, pince-sans-rire.

Sans réfléchir, elle le gifla.

— Je suppose que je l'ai mérité... dit-il en grimant derrière elle.

Il se plaqua contre elle sans ménagement, si bien que, coincée contre la selle, elle se retrouva pratiquement assise sur lui, et ajouta :

— ... mais pas autant que vous mériteriez quelques coups de fouet pour votre conduite insensée.

Francesca laissa échapper un hoquet indigné.

— Si vous espérez me voir tomber à genoux devant vous pour implorer votre pardon, reprit-il, sa bouche scandaleusement proche de son oreille, il ne fallait pas vous conduire comme une écervelée et vous enfuir sous la pluie.

— Il ne pleuvait pas lorsque je suis partie, répli-qua-t-elle, assez puérilement, avant de pousser un « Oh ! » de surprise lorsqu'il talonna sa monture.

Elle ne tarda pas à regretter de n'avoir rien d'autre à quoi se retenir, pour conserver son équilibre, que les cuisses de Michael.

Et aussi, que le bras de celui-ci soit enroulé si serré autour de son torse, et si haut... Bonté divine, ses seins reposaient presque sur son avant-bras !

Sans parler du fait qu'elle était assise entre ses jambes, les fesses calées contre...

Eh bien, la pluie avait au moins un bon côté. Avec le froid, Michael ne devait pas... comment dire... être au mieux de sa forme, ce qui aidait grandement Francesca à empêcher son imagination - et son traître de corps - de s'emballer.

Cela dit, elle avait vu Michael la veille comme elle n'aurait jamais imaginé le voir, dans toute la splendeur de sa virilité.

274

C'était peut-être le pire. Une expression telle que « la splendeur de sa virilité »

aurait dû n'être qu'une plaisanterie, l'une de ces formules toutes faites que l'on ne prononce qu'avec ironie, en les accompagnant d'un sourire entendu.

Sauf qu'en ce qui concernait Michael, elle convenait parfaitement.

Il lui convenait parfaitement...

Voilà pourquoi elle avait perdu le peu de dignité qu'il lui restait.

Ils chevauchèrent en silence, ou du moins, sans échanger une seule parole. Il y avait toutefois d'autres sons, autrement plus agaçants, voire dangereux.

Francesca percevait avec une acuité presque douloureuse le souffle de son compagnon qui lui caressait l'oreille. Elle aurait juré qu'elle sentait les battements de son cœur contre son dos. De plus...

— Tonnerre !

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en tentant de se retourner.

— Félix boite, maugréa-t-il avant de sauter à terre.

— Il est blessé ? s'enquit-elle, acceptant la main qu'il lui tendait pour l'aider à mettre pied à terre.

— Ça devrait aller, répondit Michael en s'age- nouillant pour inspecter la jambe antérieure gauche du cheval.

Son genou s'enfonça aussitôt dans la boue.

— Mais il ne peut plus nous porter tous les deux. Ni même vous toute seule, je le crains.

Il se redressa et scruta l'horizon afin de déterminer où ils se trouvaient exactement.

— Nous allons devoir rejoindre le cottage du jardinier, décida-t-il en repoussant d'un geste impatient ses cheveux ruisselants de son front.

Qui retombèrent aussitôt devant ses yeux.

— Le cottage du jardinier? répéta Francesca, qui savait pourtant parfaitement de quoi il parlait.

Il s'agissait d'une petite chaumière à une seule pièce, inhabitée depuis que le jardinier et sa femme,

275

qui venaient d'avoir des jumeaux, avaient emménagé dans une maison plus grande, de l'autre côté de Kilmartin.

— Nous ne pouvons pas rentrer au château ? risquât-elle, soudain alarmée.

Elle ne tenait pas à se retrouver coincée avec lui dans ce minuscule cottage qui, si sa mémoire était bonne, ne comptait qu'un unique - et vaste - lit.

— Il y en a pour plus d'une heure à pied, répondit Michael sombrement, et la tempête se lève.

Il avait raison, hélas! Le ciel avait pris une curieuse teinte verdâtre, les nuages étant nimbés par cette étrange lumière qui annonce un violent orage.

— Très bien, dit-elle, s'efforçant de ravalier son appréhension.

Elle ignorait ce qui l'effrayait le plus - être dehors en pleine tempête ou enfermée dans un minuscule cottage avec Michael.

— En courant, nous pouvons l'atteindre en quelques minutes, fit-il. Partez en avant. Je dois rester avec Félix, et je ne sais pas combien de temps il lui faudra pour effectuer le trajet.

Francesca regarda Michael, les yeux plissés.

— Vous ne l'avez pas fait exprès, n'est-ce pas ?

Il tourna vers elle un visage blême de colère, qui s'accordait avec une effrayante perfection à l'éclair qui zébra soudain le ciel.

— Désolée, s'empressa-t-elle d'ajouter, regrettant aussitôt ses paroles.

Il y avait certaines accusations que l'on ne portait jamais contre un gentleman, la plus grave d'entre elles étant celle d'avoir délibérément blessé un animal de compagnie, quelle qu'en soit la raison.

— Je vous présente mes excuses, reprit-elle, à l'instant où un coup de tonnerre ébranlait la terre. Vraiment.

— Vous connaissez le chemin pour aller là-bas ? cria-t-il pour couvrir le grondement de l'orage.

Elle hocha la tête.

— Pouvez-vous allumer du feu en m'attendant ?

— Je peux essayer.

— Alors allez-y, dit-il brièvement. Courez vous mettre à l'abri. Je vous rejoins au plus vite.

Elle obtempéra, mais elle n'aurait su dire si elle se précipitait vers le cottage ou si elle fuyait Michael.

Cela étant, vu qu'il l'aurait rejointe dans quelques minutes, en quoi cela importait-il ?

Mais tandis qu'elle courait, les poumons en feu et les jambes douloureuses, la réponse à cette question ne lui parut pas si importante que cela. À la souffrance due à l'effort physique répondait le martèlement cinglant de la pluie sur son visage. Pourtant, cela lui semblait justifié. Comme si elle l'avait mérité.

Ce qui était sans doute le cas, songea-t-elle, mortifiée.

Lorsque Michael poussa la porte du cottage, il était trempé jusqu'aux os et tremblait comme une feuille. Il lui avait fallu beaucoup plus longtemps

que prévu pour mener Félix jusqu'à la maisonnette. Après quoi il avait dû trouver un abri pour ce dernier, car il n'était pas question de le laisser sous un arbre par un orage pareil. Il avait finalement improvisé une cabane de fortune dans ce qui avait été autrefois un poulailler. Résultat, lorsqu'il était entré dans la maison, ses mains saignaient et ses bottes étaient souillées d'une substance à l'odeur pestilentielle dont la pluie, inexplicablement, n'était pas venue à bout.

Agenouillée devant l'âtre, Francesca s'évertuait à faire partir un feu. À en juger par ses grommellements, ses efforts n'étaient guère couronnés de succès.

— Dieu du Ciel ! s'exclama-t-elle en le voyant. Que vous est-il arrivé ?

276

277

— J'ai eu du mal à trouver un endroit où attacher Félix, expliqua-t-il d'un ton bourru. J'ai dû lui construire un abri.

— De vos mains ?

— Je n'avais pas d'autre outil, répliqua-t-il en haussant les épaules.

Elle lança un regard inquiet en direction de la fenêtre.

— Il est bien installé ?

— Je l'espère, répondit-il en s'asseyant sur un tabouret à trois pieds pour ôter ses bottes. Avec sa jambe blessée, je ne pouvais pas lui taper sur la croupe pour le renvoyer à l'écurie.

— Non, dit-elle. Non, bien entendu.

Soudain, le visage de Francesca prit une expression horrifiée. Bondissant sur ses pieds, elle s'écria :

— Et vous ? Est-ce que cela va aller ?

En temps normal, il aurait accueilli avec chaleur cette marque d'inquiétude, mais il lui aurait été plus facile d'en retirer les bénéfices s'il avait su de quoi elle parlait.

— Je vous demande pardon ? dit-il poliment.

— La malaria, expliqua-t-elle d'un ton alarmé. Vous êtes trempé et vous avez eu une attaque récemment. Je ne voudrais pas que vous...

Elle se tut, se racla la gorge, et carra les épaules avant d'ajouter :

— Mon inquiétude ne signifie pas que je suis mieux disposée à votre égard qu'il y a une heure, mais je ne souhaite pas que vous fassiez une rechute.

Il songea un instant à mentir pour s'attirer sa compassion, mais répondit seulement :

— Ce n'est pas ainsi que cela se déclenche.

— En êtes-vous sûr ?

— Certain. Le fait d'avoir des frissons ne réveille pas la maladie.

— Oh.

Elle réfléchit à ce qu'il venait de dire.

— Eh bien, dans ce cas...

Elle hésita, puis pinça les lèvres d'un air mécontent.

— ... continuez, lâcha-t-elle finalement.

Michael lui adressa un salut insolent et acheva

d'ôter ses bottes. Il les prit délicatement par le haut et les porta près de la porte.

— Ne les touchez pas, l'avertit-il d'un ton absent, tout en s'approchant de l'âtre. Elles sont affreusement sales.

— Je n'ai pas réussi à allumer le feu, dit Francesca, qui se tenait toujours près de la cheminée, visiblement mal à l'aise. Je suis désolée, mais je n'ai guère d'expérience en la matière, j'en ai peur. J'ai tout de même trouvé un peu de bois sec dans un coin.

Elle désigna les deux bûches qu'elle avait déposées sur la grille du foyer.

Michael s'attela à la tâche. Ses mains lui faisaient mal, car il s'était écorché en arrachant les ronces qui avaient envahi le poulailler pour y installer Félix, mais la douleur avait du bon. Bien que légère, elle l'empêchait de penser à la femme qui se tenait à ses côtés.

Francesca était en colère.

Il aurait dû le prévoir. En vérité, il s'y était un peu attendu, mais ce qu'il n'avait pas anticipé, c'était qu'il en serait piqué au vif et, pour être honnête, en souffrirait. Il n'avait certes pas imaginé qu'elle tomberait éperdument amoureuse de lui après une unique étreinte, si passionnée soit-elle, mais une petite part de lui avait naïvement espéré un tel dénouement.

Qui aurait cru que, après des années de débauche, il soit devenu aussi désespérément romantique ?

Francesca allait changer d'avis, il en était malgré tout persuadé. Il le fallait !

Elle s'était compromise et pas qu'un peu, songea-t-il, non sans une pointe de satisfaction. Et même si elle n'était plus vierge, ce qu'elle avait fait n'était pas anodin aux yeux d'une femme de principes comme elle.

278

279

Il avait deux choix possibles : attendre que sa colère retombe, ou la pousser à bout jusqu'à ce qu'elle admette l'évidence. Le second risquait de s'avérer épuisant, mais il estimait qu'il offrait de meilleures chances de succès.

S'il laissait Francesca tranquille, elle ferait en sorte de ne plus y penser, peut-

être même parvenir- drait-elle à prétendre qu'il ne s'était rien passé.

— Vous arrivez à l'allumer ? l'entendit-il demander de l'autre côté de la pièce.

Michael s'acharna encore quelques secondes, avant de laisser échapper un soupir satisfait comme des flammèches orange jaillissaient.

— Je vais devoir l'alimenter encore un peu, expliqua-t-il en se tournant vers elle, mais nous devrions avoir bientôt une belle flambée.

— Bien, fit-elle, laconique.

Elle recula de quelques pas, jusqu'à ce qu'elle butte contre le lit.

— Je resterai ici, ajouta-t-elle.

Il ne put retenir un sourire amusé. Il n'y avait qu'une seule pièce dans ce cottage. Où aurait-elle bien pu aller ?

— Vous, reprit-elle avec des airs de reine en exil, vous pouvez demeurer là-

bas.

Elle lui indiqua du doigt l'angle opposé.

— Ah bon ? fit-il d'une voix traînante.

— Je pense que c'est mieux.

Il haussa les épaules.

— Bien.

— Bien ? répéta-t-elle.

— Bien.

Sur ce il se redressa, pivota et entreprit d'ôter ses vêtements.

— Que... que faites-vous ? hoqueta-t-elle.

Il sourit, mais continua de lui tourner le dos.

— Je reste dans mon coin, lança-t-il par-dessus son épaule.

— Vous vous déshabillez, rectifia-t-elle d'un ton à la fois choqué et dédaigneux.

— Et je vous suggère d'en faire autant.

Il fronça les sourcils en remarquant une traînée de sang sur sa manche. Bon sang, ses mains étaient salement écorchées.

— Il n'en est pas question, rétorqua Francesca.

— Prenez ceci, si vous voulez, dit-il en lui lançant sa chemise.

En l'entendant pousser un petit cri, Michael ne put réprimer une bouffée de satisfaction.

— Michael ! protesta-t-elle en lui renvoyant sa chemise.

— Désolé, dit-il sans une once de repentir. Je pensais que vous voudriez vous en servir pour vous essuyer.

— Rhabillez-vous, ordonna-t-elle.

— Pour grelotter? répliqua-t-il en arquant un sourcil arrogant. Malaria ou non, je n'ai aucune envie d'attraper un refroidissement. Et puis, il n'y a rien que vous n'ayez déjà vu.

Puis, comme elle poussait un petit cri indigné, il ajouta:

— Ah, non ! Excusez-moi. Vous ne m'avez pas vu torse nu puisque je n'ai pas eu le temps d'oter autre chose que mon pantalon, hier soir, n'est-ce pas ?

— Sortez ! s'écria-t-elle d'une voix vibrante de colère.

Avec un petit rire, il inclina la tête en direction de la fenêtre contre laquelle la pluie tambourinait.

— Je ne crois pas, Francesca. J'ai bien peur que vous ne deviez endurer ma compagnie encore un certain temps.

Comme pour lui donner raison, un coup de tonnerre ébranla la petite bâtisse.

— Vous voudrez peut-être regarder ailleurs, poursuivit-il sur le ton de la conversation.

Comme elle le fixait sans comprendre, il ajouta :

— Je m'apprête à enlever mon pantalon.

280

281

Dans un grommèlement outré, elle détourna les yeux.

— Oh, et ne restez pas sur cette couverture, reprit Michael tout en se débarrassant de ses vêtements détrempés. Vous êtes en train de l'inonder.

L'espace d'un instant, il crut qu'elle allait s'y asseoir plus fermement dans le seul but de le défier, mais le bon sens dut l'emporter, car elle se leva, arracha le plaid et en secoua les gouttes qui avaient pu rouler dessus.

Il la rejoignit en quelques enjambées, et s'empara de l'autre couverture. Elle n'était pas aussi épaisse que celle que tenait Francesca, mais il s'en contenterait.

— Je suis couvert, annonça-t-il après avoir sagement regagné son coin.

Elle se tourna - lentement, et en n'ouvrant qu'un seul œil.

Michael réprima une vive envie de lever les yeux au ciel. À quoi bon tant de pudibonderie après ce qui s'était passé la veille ? D'un autre côté si, en se raccrochant ainsi aux lambeaux de sa vertu, Francesca pouvait se sentir mieux, il voulait bien lui accorder cette faveur... Du moins pour ce matin.

— Vous tremblez, remarqua-t-il.

— J'ai froid.

— Je pense bien ! Votre robe est trempée.

Pour toute réponse, elle lui lança un regard qui disait clairement qu'elle n'avait pas l'intention de retirer ses vêtements.

— Très bien, faites comme vous voudrez, céda-t-il, mais venez au moins vous asseoir devant le feu.

Elle parut hésiter.

— Bonté divine, Francesca ! s'impatienta-t-il. Je vous jure sur l'honneur que je ne vous séduirai pas. En tout cas, pas ce matin, et pas sans votre permission.

Pour une raison qui lui échappait, elle rougit violemment. Cependant, elle devait avoir encore un peu d'estime pour lui, ou pour sa parole, car elle traversa la pièce et s'installa devant le feu.

— Vous vous réchauffez ? s'enquit-il, histoire de la provoquer.

— Un peu.

Il attisa les flammes pendant quelques instants, regardant de temps à autre Francesca à la dérobée. Au bout d'un moment, ayant remarqué que l'expression de celle-ci s'était radoucie, il décida de tenter sa chance.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question d'hier soir, lui dit-il doucement.

Elle ne se tourna pas vers lui.

— De quelle question parlez-vous ?

— Je crois vous avoir demandée en mariage.

— Non, pas du tout, répondit-elle calmement. Vous m'avez informée que vous étiez d'avis que nous devrions nous marier, puis vous avez entrepris de m'en exposer les raisons.

— Vraiment? murmura-t-il. Voilà un oubli fâcheux de ma part.

— Ne prenez pas cela pour une invitation à faire votre demande maintenant, répliqua-t-elle d'un ton coupant.

— Vous voudriez que je me prive d'une occasion aussi merveilleusement romantique ? demanda-t-il tranquillement.

Il ne l'aurait pas juré, mais il lui sembla la voir pincer les lèvres, comme pour contenir une envie de rire.

— Très bien, poursuivit-il d'un ton magnanime, je ne vous demanderai pas votre main. Et tant pis si un véritable gentleman insisterait pour vous épouser, après ce qui s'est passé...

— Si vous étiez un gentleman, l'interrompit-elle, ' il ne se serait rien passé.

— Pour danser la valse, Francesca, il faut être deux, lui rappela-t-il avec douceur.

282

283

— Je le sais, dit-elle d'un ton si amer qu'il regretta de l'avoir provoquée.

Malheureusement, à présent qu'il avait décidé de ne pas se montrer pressant, il ne savait plus que dire. Cela ne parlait guère en sa faveur, mais c'était ainsi. Resserrant plus étroitement sa couverture autour de son corps presque nu, il s'enferma dans le silence, jetant de discrets regards en direction de Francesca pour s'assurer qu'elle ne tremblait pas de froid.

Il voulait bien tenir sa langue, aussi fourchue soit- elle, pour épargner la fierté de Francesca, mais si celle-ci mettait sa santé en danger, eh bien... il ne répondrait de rien.

Toutefois, elle ne frissonnait pas ni ne montrait aucun signe de froid excessif, en dehors du fait qu'elle tendait différentes parties de sa jupe vers le feu dans le vain espoir de les faire sécher. De temps en temps, elle semblait sur le point de parler, puis se ravisait et, passant la langue sur ses lèvres, laissait échapper un petit soupir.

Et soudain, sans même le regarder, elle déclara:

— Je vais y réfléchir.

Il arqua un sourcil, attendant qu'elle se montre plus précise.

— A la possibilité de vous épouser, reprit-elle en gardant les yeux obstinément fixés sur les flammes, Mais je ne vous donnerai pas ma réponse maintenant.

—Vous attendez peut-être un enfant de moi, observa-t-il d'un ton paisible.

—J'en suis parfaitement consciente.

Elle plia les genoux et les entoura de ses bras.

—Je prendrai ma décision une fois que je le J saurai.

Michael serra les poings. Il lui avait fait l'amour en J grande partie pour lui forcer la main - il ne pouvait nier ce fait, aussi peu glorieux soit-il -, mais certainement pas dans l'espoir qu'elle tomberait enceinte, S'il avait espéré l'attacher à lui, c'était par la passion et non par une grossesse imprévue.

Et voilà qu'elle lui déclarait, en substance, que sa seule raison de l'épouser serait la perspective d'avoir un bébé.

— Je vois, répondit-il d'une voix anormalement calme, étant donné la fureur qui le submergeait soudain.

Une fureur qu'il n'avait probablement aucun droit de ressentir, mais qui n'en était pas moins réelle, et qu'il n'était pas assez vertueux pour ignorer.

— Dans ce cas, il est dommage que je vous aie promis de ne pas tenter de vous séduire ce matin, déclara-t-il avec un sourire de prédateur.

Elle tourna vivement la tête vers lui.

— Je pourrais... - comment dit-on - poursuivit-il d'un ton faussement désinvolte tout en se frottant la mâchoire, sceller le marché. Ou du moins essayer, car je suis certain d'y prendre un immense plaisir.

— Michael...

— Et j'ai de la chance, car ma montre indique...

Il était assez près de l'endroit où son manteau

était posé pour en sortir sa montre de gousset.

—... qu'il sera midi dans exactement cinq minutes.

— Vous ne feriez pas cela, murmura-t-elle.

Il n'était pas d'humeur badine, mais il lui sourit néanmoins.

— Vous ne me laissez guère le choix.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Il ne comprit pas ce qu'elle voulait savoir, mais il lui répondit cependant, lui livrant la vérité devant laquelle il ne pouvait se dérober:

— Parce que je le dois.

Elle ouvrit des yeux ronds.

— Voulez-vous m'embrasser, Francesca ?

Elle secoua la tête.

Elle n'était qu'à trois pas de lui, et ils étaient tous deux assis à même le sol. Il se rapprocha d'elle, et

284

285

son cœur se mit à battre lorsqu'il vit qu'elle ne s'écartait pas.

— Me laisserez-vous vous embrasser? murmura-t-il.

Elle ne bougea pas.

Il se pencha vers elle.

— Je vous ai dit que je ne vous séduirais pas sans votre permission, fit-il d'une voix rauque de désir, ses lèvres lui frôlant l'oreille.

Elle ne faisait toujours pas mine de reculer.

— Voulez-vous m'embrasser, Francesca ?

Elle vacilla.

Alors il sut qu'elle lui appartenait.

... J'ai des raisons de croire que Michael envisage de rentrer au pays. Il ne le dit pas dans ses lettres de manière aussi directe, mais je me fie à mon intuition maternelle. Je sais que je ne devrais pas l'inciter à se détourner de son excellente situation aux Indes, mais je suis persuadée que nous lui manquons. Ne serait-ce pas merveilleux qu'il revienne parmi nous ?

Extrait d'une lettre d'Helen Stirling à la comtesse de Kilmartin, neuf mois avant le retour des Indes du comte de Kilmartin.

Lorsque Michael posa ses lèvres sur les siennes, Francesca ne put que se demander si elle n'avait pas perdu la raison. Une fois de plus, il avait sollicité son autorisation. Une fois de plus, il lui avait offert la possibilité de se dérober, de l'éconduire et de rester à distance prudente.

Et une fois de plus, son corps avait pris le pas sur son esprit. Elle n'était pas suffisamment forte pour ignorer son souffle saccadé, ou les battements accélérés de son cœur.

Ou encore la vague brûlante, impérieuse, qui montait en elle tandis qu'il faisait courir ses mains sur son corps, s'approchant lentement mais sûrement du cœur de sa féminité.

287

— Michael, murmura-t-elle.

Mais ils savaient tous deux qu'il ne s'agissait pas d'une protestation. Elle ne lui demandait pas de s'arrêter - elle le suppliait de continuer, de lui rappeler toutes les raisons pour lesquelles c'était un tel bonheur d'être femme, et de lui enseigner l'enivrante félicité de sa propre sensualité.

Ses doigts s'activaient sur les boutons de sa robe, et bien que l'étoffe soit encore mouillée, et donc collante, il parvint à la lui ôter à une vitesse record, la laissant uniquement vêtue de sa chemise de coton. Celle-ci était si humide qu'elle en était presque transparente.

— Que tu es belle ! souffla-t-il en caressant des ; yeux ses seins, qui se dessinaient nettement sous le i coton blanc. Je ne peux pas... Je ne veux pas...

Il se tut, attisant la curiosité de Francesca, qui j chercha son regard. Pour lui, ce n'étaient pas de simples paroles, comprit-elle en tressaillant de surprise. Sa gorge semblait nouée par une émotion | qu'elle ne se souvenait pas d'avoir vue chez lui auparavant.

— Michael ? fit-elle dans un souffle.

Elle avait prononcé son prénom comme une question, mais en vérité, elle ne savait trop ce qu'elle lui j demandait.

Quant à lui, elle l'aurait juré, il ne savait comment lui répondre. En tout cas, pas avec des mots. Il la souleva dans ses bras, la déposa près du lit, et entreprit de la débarrasser de sa chemise.

Elle pouvait en rester là, songea Francesca. | Elle pouvait mettre un terme à ceci, maintenant. | Michael la désirait, et même follement, c'était manifeste, mais elle n'aurait qu'un mot à dire pour qu'il s'arrête.

Sauf qu'elle ne pouvait s'y résoudre. Sourde aux protestations de son esprit, qui tentait en vain d'en appeler à sa raison et à son bon sens, son visage se tendait vers le sien, réclamant ses baisers.

Elle voulait ce qui était en train de se passer. Elle le voulait, lui. Et même si elle savait que c'était mal, elle était trop dévergondée pour s'arrêter.

C'était lui qui l'avait dévergondée.

Et elle voulait en profiter.

— Non, s'écria-t-elle, plus brusquement qu'elle ne l'aurait voulu.

Les mains de Michael se figèrent.

— Laisse-moi faire, reprit-elle.

Il croisa son regard, et elle fut soudain happée dans les profondeurs vif-argent de ses yeux. Elle y lisait des centaines de questions, elle n'était prête à répondre à aucune d'entre elles. Mais il y avait une chose dont elle était certaine, quand bien même jamais elle ne l'aurait avoué à haute voix. Si elle devait céder à la tentation, si elle était incapable de lutter contre son propre désir, alors par le Ciel, elle voulait aller jusqu'au bout. Prendre ce qu'elle voulait, voler ce dont elle avait envie. Et à la fin de la journée, si elle parvenait à retrouver ses esprits et à mettre un terme à cette folie, elle aurait connu au moins un après-midi de passion torride, un intermède follement érotique, durant lequel elle se montrerait active.

Michael avait éveillé la dévergondée en elle, et elle brûlait de prendre sa revanche.

Posant la main sur son torse, elle le fit basculer sur le lit. Il la fixa d'un air incrédule, les lèvres entrouvertes, le regard voilé de désir.

Reculant d'un pas, elle attrapa le bas de sa chemise.

— Veux-tu que je l'enlève ? chuchota-t-elle.

Il hocha la tête.

— Dis-le, exigea-t-elle.

Il fallait qu'elle sache s'il était encore capable d'articuler un mot. Il fallait qu'elle sache si elle pouvait le rendre fou, qu'il se retrouve l'esclave de son désir, pour lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Oui, souffla-t-il d'une voix rauque de passion.

288

289

Francesca n'était pas innocente. Elle avait partagé durant deux ans le lit d'un homme aux appétits sains et vigoureux, qui lui avait appris à célébrer sa propre sensualité. Elle savait se montrer audacieuse, comprenait en quoi cela pouvait fouetter le désir qui couvait en elle. Pourtant, rien ne l'avait préparée à l'intensité magnétique de cet instant, au frisson décadent qu'éveillait en elle le fait de se dévêtir pour Michael.

Ni à la vague voluptueuse qui la submergea tandis qu'elle le regardait la regarder.

Elle avait du pouvoir sur lui.

Et elle adorait cela.

Avec une lenteur délibérée, elle remonta sa chemise, s'arrêtant juste avant les hanches.

— Cela suffit ? demanda-t-elle avec un petit sourire provocant.

Il secoua la tête.

— Continue, ordonna-t-il.

Un ordre ? Elle n'aimait pas cela.

— Demande-le gentiment, murmura-t-elle.

— Continue, s'il te plaît, répéta-t-il d'un ton plus humble.

Elle acquiesça, mais juste avant de lui révéler le triangle sombre entre ses cuisses, elle pivota. Puis continua de remonter sa chemise, dévoilant ses fesses, son dos, avant de la faire passer par-dessus sa tête.

Le souffle de Michael s'était fait bruyant et rapide. Elle l'entendait, percevait presque sa caresse sur ses reins. Pourtant, elle ne se retourna pas. Dans un long soupir impudique, elle fit courir ses mains sur ses hanches, se cambra imperceptiblement lorsqu'elles glissèrent sur sa croupe, puis les remonta vers ses seins qu'elle pressa doucement. Même s'il ne pouvait la voir, il savait ce qu'elle faisait.

Et cela le rendait fou.

Elle entendit un froissement, puis le bois du lit craquer.

— Ne bouge pas, ordonna-t-elle d'un ton sec

— Francesca, gémit-il.

Sa voix était plus proche. Il devait s'être assis. Il s'en était sans doute fallu d'une seconde qu'il ne la touche.

— Allonge-toi, dit-elle d'un ton d'avertissement non dépourvu de douceur.

— Francesca ! répéta-t-il, et il y avait cette fois une touche de désespoir dans sa voix qui la fit sourire.

— Allonge-toi.

Elle l'entendit haleter, sut qu'il n'avait pas bougé, hésitant probablement sur la conduite à tenir.

— Couche-toi, dit-elle pour la troisième fois. Si tu me veux.

Un silence, puis elle entendit le lit grincer. Sa respiration lui semblait soudain dangereusement hachée.

— Voilà, chuchota-t-elle.

Histoire de le provoquer encore un peu, elle promena légèrement les mains sur son corps en laissant échapper de voluptueux gémissements.

— Francesca, s'impatientait-il.

Elle glissa la main entre ses cuisses, sans se caresser vraiment - elle n'était pas assez audacieuse pour cela -, mais assez pour couvrir sa toison, laissant Michael dans l'ignorance, incapable de savoir ce que faisaient ses doigts.

— Mmm, murmura-t-elle de nouveau. Ohhh...

Un son guttural, presque primitif, et totalement inarticulé monta dans la gorge de Michael. Il était sur le point de perdre tout contrôle; elle ne pourrait jouer indéfiniment avec ses nerfs.

Le regardant par-dessus son épaule, elle se lécha les lèvres, et ordonna en désignant son caleçon qu'une splendide érection tendait furieusement:

— Enlève ça. Cela semble terriblement inconfortable, ajouta-t-elle d'une voix faussement innocente.

Dans un grognement, il arracha pratiquement son sous-vêtement.

— Juste Ciel ! s'écria-t-elle.

288 290

Elle avait eu l'idée de prononcer ces mots pour achever de l'affoler, mais son cri de surprise s'avéra plus sincère que prévu. Sa virilité était tout bonnement...

impressionnante, et elle devinait qu'en le poussant à bout comme elle le faisait, elle jouait avec le feu.

Pourtant, c'était plus fort qu'elle. Littéralement ivre du pouvoir qu'elle exerçait sur lui, elle était incapable de s'arrêter.

— Magnifique, ronronna-t-elle en parcourant le corps de Michael d'un long regard appuyé, s'attachant à loisir sur son sexe érigé.

— Francesca, tonna-t-il, ça suffit !

Elle plongea son regard dans le sien.

— Tu feras ce que je demande, Michael, dit-elle d'une voix douce mais ferme.

Si tu me veux, tu peux m'avoir, mais c'est moi qui décide.

— Fr...

— C'est à prendre ou à laisser.

Il se figea, puis s'inclina en arrière en signe de reddition. Toutefois, il ne s'allongea pas. Il demeura assis, appuyé sur ses mains à plat sur le matelas.

Ses muscles étaient tendus, et son regard semblable à celui d'un fauve prêt à bondir sur sa proie.

Il était, songea-t-elle avec un délectable frisson, tout simplement splendide.

Et elle le tenait entre ses mains.

— Que vais-je faire, à présent? s'interrogea-t-elle à voix haute.

— Venir ici, rétorqua-t-il d'une voix enrouée.

— Pas encore.

Elle soupira, pivota jusqu'à lui offrir son profil.

Elle vit son regard se poser sur les pointes durcies de ses seins, puis ses pupilles se dilater tandis qu'il se passait la langue sur les lèvres. L'excitation de Francesca grimpa en flèche comme la vision de sa langue lui léchant la poitrine s'imposait à elle.

|

Prenant l'un de ses seins en coupe, elle le souleva doucement, telle une voluptueuse offrande.

— C'est cela que tu veux ? demanda-t-elle dans un murmure.

— Tu sais très bien ce que je veux, gronda-t-il.

— Mmm, oui, admit-elle. Mais que dirais-tu de cela en attendant? Les choses ne sont-elles pas meilleures lorsqu'on est obligé de les attendre ?

— Tu n'as pas idée, grommela-t-il.

Elle baissa les yeux.

— Je me demande ce qui se passerait si je faisais... ceci, dit-elle.

Joignant le geste à la parole, elle appliqua les doigts sur la pointe de son sein, et leur imprima un mouvement de rotation. Son corps se cambra, traversé par des frissons de plaisir.

— Francesca ! gémit Michael.

Elle lui jeta un coup d'œil. Son souffle était erratique, ses yeux embués de passion.

— J'aime ça, avoua-t-elle, presque étonnée.

Jamais elle ne s'était touchée ainsi, jamais elle n'y avait seulement songé jusqu'à cet instant.

— J'aime ça, répéta-t-elle, avant de soulever ses deux seins, ses mains jouant le rôle d'un scandaleux corset.

— Seigneur! gémit Michael.

— J'ignorais que je pouvais faire cela, dit-elle en creusant les reins.

— Je peux le faire encore mieux, assura-t-il.

— Mmm... c'est probable. Tu as de longues années d'entraînement, n'est-ce pas ?

Elle lui décocha un regard gracieux, comme si le fait qu'il ait séduit autant de femmes ne la dérangeait pas. Et le plus étrange, c'est que jusqu'à présent, ç'avait été le cas.

Maintenant, en revanche...

Maintenant, il était à elle. Et aussi longtemps qu'il ferait ce qu'elle désirait, elle ne se soucierait pas des autres femmes. Celles-ci n'étaient pas là, dans cette pièce. Il n'y avait que Michael et elle, et la passion brûlante qui crépitait entre eux.

292

293

Elle s'approcha du lit, repoussa ses mains qui se tendaient vers elle.

— Si je te laisse en toucher un, me feras-tu une promesse? murmura-t-elle.

— Tout ce que tu veux.

— Rien de plus, dit-elle d'un ton un peu trop empressé. Tu feras ce que je te demanderai, mais rien de plus.

Il acquiesça d'un hochement de tête impatient.

— Allonge-toi, ordonna-t-elle.

Il obéit.

Elle monta alors sur le lit, veillant à ce que leurs deux corps ne se frôlent pas.

Après quoi, elle se plaça à quatre pattes au-dessus de lui et se mit à osciller lentement. Puis elle murmura:

— Une seule main, Michael. Tu n'as le droit d'utiliser qu'une main.

Dans un halètement rauque, il tendit vers elle une main musclée.

— Dieu ! fit-il dans un soupir en lui pressant le sein. Les deux mains, s'il te plaît !

Difficile de résister. Ce simple contact l'avait embrasée tout entière, et malgré sa résolution de lui imposer sa volonté, elle était bien incapable de dire non.

Hochant la tête, car elle pouvait à peine parler elle se cambra. Et soudain, les mains de Michael furent sur elle, la caressant, la palpant, la pétrissant, affolant ses sens à un point inimaginable.

— Les pointes, souffla-t-elle. Fais ce que j'ai fait.

Il eut un sourire furtif, lui donnant la nette impression qu'elle ne contrôlait plus autant la situation qu'elle le croyait, mais il obtempéra néanmoins, et entreprit de la torturer divinement.

Et, comme il l'avait assuré, il était plus doué qu'elle à ce jeu.

Elle se cabra, tandis qu'une soudaine faiblesse, envahissait ses membres.

— Prends-moi dans ta bouche, ordonna-t-elle.

Mais sa voix n'était plus aussi autoritaire. Elle le suppliait, et ils le savaient tous deux.

Mais elle voulait cela si fort. Jamais, malgré toute sa passion au lit, John n'avait caressé ses seins comme Michael la veille. Jamais il ne les avait

aspirés entre ses lèvres, jamais il ne lui avait montré comment, avec la bouche et les dents, il pouvait la faire trembler de plaisir. Elle n'imaginait même pas qu'un homme et une femme puissent s'adonner à de tels jeux.

Mais maintenant qu'elle l'avait découvert, elle ne pouvait s'empêcher d'en rêver.

— Baisse-toi, dit Michael, si tu veux que je reste allongé.

Elle obtempéra, approchant l'un de ses seins de ses lèvres.

D'abord, il ne fit rien, l'obligeant à se baisser davantage encore, jusqu'à ce que la pointe de son sein frôle sa bouche.

— Que veux-tu, Francesca ? reprit-il, son souffle humide et brûlant sur sa peau.

— Tu le sais.

— Dis-le encore.

Elle ne menait plus la danse. Elle le savait, et s'en moquait ! La voix de Michael avait pris une inflexion autoritaire, mais elle était trop excitée pour ne pas se plier à ses demandes.

— Prends-moi dans ta bouche, répéta-t-elle.

Soulevant la tête, il referma les lèvres sur son sein, et la tira doucement à lui afin qu'elle soit dans une position qui lui permettrait de lui prodiguer tranquillement les caresses qu'elle réclamait. Il la titilla, l'agaça, et elle s'abandonna à ses ensorcelantes agaceries, sans force et sans volonté. Elle n'avait plus qu'une envie, rouler sur le dos et se soumettre à toutes ses fantaisies.

— Et maintenant? s'enquit-il poliment, la bouche contre son sein. Je continue? Ou bien...

288

295

Il s'autorisa un coup de langue particulièrement habile.

— ... j'essaie autre chose?

— Autre chose, dit-elle.

En vérité, elle n'aurait su dire si elle avait répondu ainsi parce qu'elle avait envie d'autre chose, ou parce qu'elle craignait de ne pouvoir supporter ses scandaleuses caresses une seconde de plus.

— C'est toi qui décides, lui rappela-t-il, avec un soupçon de raillerie. Je suis à tes ordres.

— Je veux... je veux...

Le souffle court, elle ne put achever sa phrase. Ou peut-être ne savait-elle tout simplement pas ce qu'elle voulait.

— Puis-je me permettre quelques suggestions ?

Elle hocha la tête.

Il laissa courir l'index sur son ventre, s'arrêtant à la limite du triangle bouclé au creux de ses cuisses.

— Je pourrais te caresser ici, proposa-t-il dans un murmure. Ou t'embrasser, si tu préfères.

La seule idée la fit tressaillir.

— Mais cela soulève de nouvelles questions, poursuivit-il. Veux-tu t'étendre pour que je me place entre tes jambes, ou préfères-tu rester au-dessus de moi et te baisser vers ma bouche ?

— Oh, Seigneur ! s'étrangla Francesca.

Elle ignorait. Elle ignorait que de telles choses fussent possibles !

— Ou alors, continua Michael pensivement, tu pourrais me prendre dans ta bouche. Je suis certain que j'adorerais cela, bien que, je le reconnaisse, ce n'est pas exactement conforme à la teneur de cet intermède.

Francesca en demeura bouche bée. Elle ne put s'empêcher de baisser les yeux vers le sexe dressé de Michael qui n'attendait qu'elle. Elle avait déjà embrassé John à cet endroit à une ou deux reprises, lorsqu'elle s'était sentie d'humeur particulièrement audacieuse, mais le prendre dans sa bouche ?

Même dans l'état d'excitation qui était le sien, c'était trop choquant.

— Non, reprit Michael avec un sourire attendri. Une autre fois, peut-être.

Quelque chose me dit que tu seras une élève douée.

Francesca hocha la tête, incapable de croire qu'elle lui faisait une telle promesse.

— Donc, pour l'instant, reprit-il, voilà tes choix. À moins que...

— À moins que quoi ? s'impatienta-t-elle.

Il posa les mains sur ses hanches.

— À moins que nous ne passions directement aux choses sérieuses, dit-il d'un ton autoritaire, tout en exerçant sur elle une pression douce, mais ferme, pour la guider vers l'évidence de son désir. Tu pourrais me chevaucher. Tu l'as déjà fait ?

Elle fit signe que non.

— Tu veux essayer ?

Elle hocha la tête.

L'une des mains de Michael quitta sa hanche pour la prendre par la nuque et l'attirer à lui. Jusqu'à ce que leurs fronts se touchent.

— Je ne suis pas une monture paisible, la prévint-il d'une voix suave. Je te garantis que tu devras t'accrocher pour rester en place.

— Je le veux, chuchota-t-elle.

— Es-tu prête à me recevoir ?

Elle acquiesça.

— Tu en es sûre ? murmura-t-il, un sourire provocant aux lèvres.

Elle ne savait pas exactement ce qu'il lui demandait, et il le savait. Elle se contenta de le regarder d'un air interrogateur.

— Es-tu mouillée ? souffla-t-il.

Elle sentit ses joues devenir brûlantes, mais hocha néanmoins la tête.

— Est-ce bien certain ? insista Michael. Je ferais peut-être mieux de m'en assurer par moi-même.

296

297

Francesca cessa de respirer lorsque sa grande main rampa sur sa cuisse, se dirigeant vers les replis secrets de sa féminité. Il progressait avec une lenteur calculée, portant à son comble le supplice de l'attente. Puis, alors qu'elle allait hurler de frustration, il l'effleura, dessina du bout du doigt des cercles paresseux sur sa chair intime.

— Magnifique, ronronna-t-il, faisant écho à sa remarque à son sujet.

— Michael, le supplia-t-elle.

Hélas ! Il savourait manifestement trop son pouvoir retrouvé pour précipiter les choses.

— J'ai un doute, reprit-il. Ici, tu es prête, mais... là ?

Francesca faillit pousser un cri lorsqu'il introduisit le doigt en elle.

— Oui, murmura-t-il, tu es prête. Et tu aimes cela, aussi.

— Michael... Michael... répéta-t-elle, incapable de dire autre chose.

Il glissa un deuxième doigt en elle.

— Tu es si chaude... Au plus secret de toi.

Il chercha son regard.

— As-tu envie de moi ? demanda-t-il sans détour,

d'une voix presque dure.

Elle hocha la tête.

— Tout de suite ?

Oui, de nouveau, cette fois plus énergiquement.

Il la reprit par les hanches et la guida vers lui...

jusqu'à ce que l'extrémité de son sexe effleure l'orée j de sa féminité. Elle tenta de poursuivre le mouve- a ment, mais il l'immobilisa.

— Pas si vite, chuchota-t-il.

— S'il te plaît...

— Laisse-moi faire.

D'un geste doux, il la fit descendre sur lui. Elle s'ouvrit telle une fleur qui s'épanouit, sentant ses chairs j se distendre pour l'accueillir. Peut-être était-ce cette j position inédite, mais il lui semblait plus volumineux.

— C'est bon ? s'enquit-il.

Elle fit oui de la tête.

— Encore ?

Elle acquiesça de nouveau.

Le supplice reprit. Sans bouger d'un pouce, Michael continua de la faire descendre sur lui avec une infinie lenteur, et cette impossible progression empêchait Francesca de respirer, de parler, et même de penser.

— Monte et descends, ordonna-t-il alors.

Elle chercha son regard, indécise.

— Tu peux le faire, l'encouragea-t-il.

Elle obéit, d'abord prudemment, et la douce friction lui arracha un gémissement de plaisir, puis un hoquet de surprise lorsqu'elle découvrit qu'elle descendait chaque fois un peu plus bas, et qu'il n'était pas encore complètement en elle.

— Jusqu'à la garde, exigea-t-il.

— Je ne peux pas.

C'était impossible. Tout à fait impossible. Elle savait qu'elle l'avait fait la veille au soir, mais là, c'était différent. Irréalisable.

La maintenant fermement en place, il s'arc-bouta soudain. Une soudaine - et étourdissante - poussée, et elle se retrouva assise sur lui, peau contre peau.

Et à peine capable de respirer.

— Ô mon Dieu ! grogna-t-il.

Elle demeura ainsi, vacillant d'avant en arrière, ne sachant trop que faire.

Le souffle de Michael se fit haché, et il commença à s'agiter sous elle.

Craignant d'être déséquilibrée, elle se pencha pour se retenir à ses épaules, puis se mit à onduler, retrouvant le contrôle de la situation, cherchant son propre plaisir.

— Michael, Michael...

Elle oscillait à présent de droite et de gauche sous les brûlants assauts de volupté qui la traversaient.

Michael se cabra sous elle. Comme il l'avait promis, il n'était pas une monture paisible, ni docile.

298

299

Il l'obligea à lutter pour obtenir son plaisir, à se cramponner à lui, à bouger en rythme avec lui, puis contre lui, puis...

Un cri jaillit des lèvres de Francesca.

Et le monde se désintégra.

Elle lui lâcha les épaules tandis que son corps se raidissait, puis se cambrait, tous ses muscles tendus à se rompre.

Entre ses cuisses, Michael fut secoué d'un puissant spasme. Son visage se contracta, il les souleva tous deux d'un violent coup de reins, et elle sut

qu'il déversait sa semence en elle. Il répéta son nom encore et encore, jusqu'à ce que sa voix ne soit plus qu'un murmure.

Et lorsque tout fut consommé, il dit simplement:

— Allonge-toi près de moi.

Elle obéit. Et s'endormit.

Pour la première fois depuis des jours, elle dormit d'un sommeil profond.

Ce qu'elle ne sut jamais, c'est que pendant tout ce temps, il demeura éveillé, les lèvres contre sa tempe, la main enfouie dans ses cheveux.

Murmurant son nom.

Et d'autres choses encore.

... Michael n'en fera qu'à sa tête. Comme toujours.

Extrait d'une lettre de la comtesse de Kilmartin à Helen Stirling, trois jours après avoir reçu la missive de celle-ci.

Les jours qui suivirent n'apportèrent aucun apaisement à Francesca.

Lorsqu'elle réfléchissait à tout cela rationnellement - pour autant qu'elle en fut capable -, il lui semblait qu'elle aurait dû trouver des réponses, une logique, quelque chose qui lui dicte sa conduite, lui indique quel choix faire.

Mais non. Rien.

Par deux fois, elle s'était donnée à Michael.

Deux fois.

À Michael !

Ce seul fait aurait dû suffire à la convaincre d'accepter son offre. Cela aurait dû lui sembler évident. Elle avait couché avec lui. Elle pouvait être enceinte de ses œuvres, même si cette éventualité lui paraissait peu probable dans la mesure où, avec John, elle avait dû attendre deux ans pour concevoir.

Au demeurant, qu'elle soit enceinte ou non, rien ne justifiait ses hésitations.

Dans son milieu, l'intimité qu'elle avait partagée avec Michael n'avait d'autre issue que le mariage.

301

Et cependant, elle ne pouvait se résoudre à lui dire oui. Chaque fois qu'elle pensait s'être persuadée que c'était ce qu'elle devait faire, une petite voix l'implorait d'être prudente et, prise de doute, elle décidait d'ajourner sa réponse, trop effrayée pour sonder ses sentiments et tenter de comprendre les raisons de son indécision.

Comme il fallait s'y attendre, Michael ne comprenait pas. Comment l'aurait-il pu, alors qu'elle-même en était incapable ?

— Je vais faire venir le vicaire demain matin, lui avait-il chuchoté à l'oreille tout en l'aidant à monter à cheval, devant le cottage du jardinier.

Elle s'était réveillée en fin d'après-midi. Seule. Elle avait trouvé sur l'oreiller un mot de Michael l'informant qu'il ramenait Félix à Kilmartin et serait vite de retour avec une autre monture.

Il n'avait pris qu'un seul cheval, l'obligeant une fois de plus à monter avec lui, cette fois derrière lui.

— Je ne suis pas prête, avait-elle déclaré, la poitrine soudain oppressée par une peur panique. Ne va pas le voir. Pas tout de suite.

Le visage de Michael s'était assombri, mais il n'avait pas manifesté de colère.

— Nous en reparlerons plus tard, avait-il dit.

Et ils étaient rentrés en silence.

Francesca tenta de se réfugier dans sa chambre une fois arrivée à Kilmartin, marmonnant qu'elle devait prendre un bain, mais il lui attrapa la main et l'entraîna dans le fameux petit salon rose, dont il ferma soigneusement la porte.

— Que se passe-t-il ? lâcha-t-il.

— À quel sujet ? répliqua Francesca pour gagner du temps, s'efforçant désespérément de ne pas regarder la table derrière lui - celle sur laquelle il l'avait assise la veille, avant de lui faire des choses innommables.

Rien que d'y penser, elle en frémissait.

— Tu sais très bien ce que je veux dire, rétorqua-t-il avec impatience.

— Michael, je...

— Veux-tu m'épouser ?

Dieu du Ciel, pourquoi fallait-il qu'il prononce ces paroles ? C'était tellement plus facile de fuir le problème quand cette question n'était pas suspendue entre eux, telle une épée de Damoclès.

— Je... je... bégaya-t-elle.

— Veux-tu m'épouser ? répéta-t-il, cette fois d'un ton âpre, presque coupant.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. J'ai besoin de plus de temps.

— Du temps pour quoi ? Pour que j'essaie à nouveau de te faire un enfant ?

Elle tressaillit comme si elle avait reçu une gifle.

Il s'approcha d'elle.

— Parce que je recommencerais, l'avertit-il. Je peux te prendre tout de suite, et de nouveau ce soir, et encore trois fois demain s'il le faut.

— Michael, arrête... murmura-t-elle.

— J'ai couché avec toi, lui rappela-t-il d'un ton à la fois dur et pressant. Deux fois. Tu n'es plus innocente. Tu sais ce que cela signifie.

C'est précisément parce qu'elle n'était plus innocente - et personne ne supposait qu'elle l'était - qu'elle put répondre :

— Je le sais, oui. Mais ça n'a d'importance que si je suis enceinte.

Michael laissa échapper un juron qu'elle n'aurait jamais cru l'entendre un jour proférer en sa présence.

— Il me faut du temps, poursuivit-elle en serrant les bras autour de son corps.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Pour réfléchir. Pour y voir clair. Je ne sais vraiment pas.

— À quoi diable as-tu encore besoin de réfléchir ? tonna-t-il.

302

303

— Eh bien, pour commencer, au fait de savoir si tu seras un bon mari, répliqua-t-elle, en colère à son tour.

Il recula d'un pas.

— Puis-je savoir à quoi tu fais allusion ?

— À ton passé, répondit-elle en plissant les yeux. Tu n'as pas été exactement un modèle de vertu chrétienne.

— Curieuse accusation, venant d'une femme qui m'a ordonné de me déshabiller il n'y a pas si longtemps, ironisa-t-il.

— Ne sois pas odieux.

— Et toi, ne me pousse pas à bout.

Francesca pressa les doigts sur ses tempes pour

en chasser une migraine naissante.

— Pour l'amour du Ciel, Michael, tu ne peux donc pas me laisser du temps ?

Tu ne vois pas que j'ai besoin de réfléchir ?

À vrai dire, elle n'avait aucune envie de réfléchir. Car à quelles conclusions parviendrait-elle ? Qu'elle n'était qu'une dévergondée, une gourgandine ?

Qu'elle avait ressenti le grand frisson entre les bras de cet homme, un plaisir torride, scandaleux, que jamais elle n'avait éprouvé avec son mari, qu'elle avait pourtant aimé de tout son cœur ?

Avec John, elle avait eu du plaisir, mais rien qui ressemble à cela.

Jamais elle n'aurait imaginé que cela puisse exister.

Et cependant, elle l'avait vécu avec Michael.

Son ami. Son confident.

Son amant.

Dieu du Ciel, qu'est-ce que cela faisait d'elle ?

— S'il te plaît, implora-t-elle dans un souffle. S'il te plaît, j'ai besoin d'être seule.

Michael la dévisagea longuement, si longuement qu'elle finit par se sentir mal à l'aise. Puis, grommelant un juron, il quitta la pièce à grands pas.

Elle se laissa alors tomber sur le canapé et enfouit la tête entre ses mains.

Mais elle ne pleura pas.

Non, elle ne versa pas une seule larme. Et en toute franchise, elle ne comprit pas pourquoi.

Jamais il ne comprendrait les femmes !

Débitant un chapelet de jurons, Michael ôta ses bottes puantes et les lança à travers la pièce, heurtant l'armoire au passage.

— Milord ? fit son valet en passant la tête par la porte du dressing-room restée ouverte.

— Pas maintenant, Reivers, aboya Michael.

— Bien, milord, répondit le domestique qui s'empressa toutefois d'aller ramasser les bottes. Je prends juste ceci. Vous souhaitez sans doute qu'elles soient nettoyées.

Michael jura de nouveau.

— Hum... ou brûlées, peut-être ? hasarda Reivers.

Michael eut un grognement exaspéré.

Le domestique décampa, oubliant dans sa hâte de fermer la porte derrière lui.

Michael la rabattit d'un coup de pied, et jura de nouveau comme il n'y trouvait aucun soulagement.

Apparemment, même les menus plaisirs de la vie lui étaient refusés, ces jours-ci !

Il arpenta d'un pas nerveux l'épais tapis grenat, avant de faire une brève halte devant la fenêtre.

Peu lui importait de comprendre les femmes, à la réflexion. Jamais il n'avait prétendu en être capable. En revanche, il avait cru comprendre Francesca. Du moins, assez pour se convaincre qu'elle épouserait sans hésiter un homme à qui elle s'était donnée à deux reprises.

Une seule fois n'aurait peut-être pas suffi - cela pouvait n'être qu'un moment d'égarement -, mais deux...

Jamais elle ne s'offrirait deux fois à un homme si elle n'éprouvait pas une certaine estime pour lui.

304

305

C'était du moins ce qu'il avait cru. À tort.

Manifestement, elle était prête à faire appel à lui pour assouvir son propre plaisir - et elle l'avait fait. Elle s'était emparée des rênes, avait pris ce qu'elle voulait, ne lui rendant le contrôle de la situation que lorsque le brasier entre eux avait pris des proportions infernales.

Elle l'avait utilisé.

Jamais il n'aurait cru qu'elle en soit capable.

S'était-elle comportée ainsi avec John ? S'était-elle montrée aussi audacieuse ?

Avait-elle...

Michael tressaillit, avant de se figer sur place.

John.

Il avait oublié John.

Comment était-ce possible ?

Pendant des années, chaque fois qu'il avait posé les yeux sur Francesca, chaque fois qu'il s'était penché vers elle pour s'enivrer de son parfum, John avait été là, dans ses pensées, et ensuite dans sa mémoire.

Mais à l'instant où elle était entrée dans le petit salon rose, la veille au soir, John était sorti de son esprit.

Jamais son souvenir ne s'effacerait - il lui était trop cher, trop précieux, et à elle aussi -, mais il y avait eu un moment, au cours du trajet qui le menait en Écosse, où Michael s'était enfin autorisé à penser: «Je pourrais l'épouser. Je pourrais lui demander sa main. Oui, je le pourrais vraiment. »

Et depuis qu'il s'était accordé cette permission, l'impression de voler Francesca à son cousin s'était progressivement atténuée.

n'avait rien demandé, n'avait jamais prié le ciel d'hériter du titre. Il n'avait même jamais imaginé qu'il pourrait avoir Francesca. Il avait simplement accepté qu'elle ne soit jamais à lui.

Puis John était mort. Mort!

Ce n'était la faute de personne.

John était mort, et la vie de Michael avait changé de toutes les façons possibles, sauf une.

Il aimait toujours Francesca.

Rien ne s'opposait à leur mariage. Aucune loi, aucune coutume, rien que sa propre conscience, laquelle était soudain restée étrangement silencieuse.

Puis il s'était finalement laissé aller à réfléchir à la seule question qu'il ne s'était jamais posée: « Qu'est-ce que John aurait pensé de tout cela ? »

Et il s'était rendu compte que son cousin lui aurait donné sa bénédiction. Le cœur de John était assez grand, son amour pour Francesca - et lui, Michael -

assez profond. Il aurait voulu que Francesca soit aimée et chérie comme Michael l'aimait et la chérissait.

Et il aurait voulu que Michael soit heureux.

Un terme que celui-ci n'aurait jamais songé pouvoir appliquer à lui-même.

Heureux !

Était-ce imaginable ?

Francesca s'attendait que Michael frappe à sa porte, mais elle n'en sursauta pas moins lorsque le coup retentit.

Sa surprise alla croissant lorsque, ouvrant le battant, elle dut baisser les yeux.

Car ce n'était pas Michael qui se tenait sur le seuil, mais l'une des domestiques, qui lui apportait son dîner sur un plateau.

Méfiante, Francesca jeta un coup d'œil dans le couloir, persuadée que Michael rôdait dans les parages, attendant dans l'ombre le moment propice pour bondir.

Personne.

— Monsieur a pensé que vous auriez peut-être faim, expliqua la jeune fille en allant déposer le plateau sur le secrétaire de Francesca.

Celle-ci l'inspecta à la recherche d'un mot, d'une fleur, de quelque chose indiquant les intentions de Michael, mais il n'y avait rien.

288

307

Il n'y eut rien de plus ce soir-là. Et rien le lendemain matin.

Rien que le plateau du petit déjeuner, et un autre « Monsieur a pensé que vous auriez peut-être faim ».

Francesca avait demandé du temps pour réfléchir et, apparemment, il le lui accordait

Et c'était insupportable.

Certes, ç'aurait été bien pire s'il avait refusé de se plier à son souhait et de la laisser seule. Car, manifestement, elle était incapable de se comporter raisonnablement en sa présence. Et elle n'avait aucune confiance en lui non plus, avec ses regards brûlants et ses questions murmurées.

Voulez-vous m'embrasser, Francesca ? Me laisserez-vous vous embrasser?

Le moyen de refuser, lorsqu'il se tenait si près d'elle, la couvant d'un regard intense?

Il l'hypnotisait. C'était la seule explication possible.

Elle s'habilla seule ce matin-là et passa une robe simple, confortable et pratique pour sortir. Elle n'avait pas envie de rester confinée dans ses appartements, ni d'errer dans la maison, retenant son souffle chaque fois qu'elle passerait une porte, de crainte de tomber sur Michael.

Même dehors, il pourrait certes la trouver s'il le voulait vraiment, mais au moins devrait-il fournir un minimum d'effort.

Elle prit son petit déjeuner, surprise d'avoir de l'appétit, puis se glissa hors de sa chambre, consciente du ridicule qu'il y avait à regarder subrepticement dans le couloir, telle une voleuse. Et furieuse d'en être réduite à cela.

Toutefois, elle ne croisa Michael ni dans le couloir ni dans l'escalier.

Il n'était pas non plus dans aucun des salons, petits ou grands. Et en atteignant la porte d'entrée, Francesca ne put s'empêcher de froncer les sourcils.

Où était-il donc ?

Elle n'avait bien sûr aucune envie de le voir, mais ne pouvait s'empêcher d'être déçue.

Elle posa la main sur la poignée de la porte.

Il lui fallait se hâter de partir pendant que la voie était libre.

Pourtant, elle fit une pause.

— Michael?

Elle avait articulé son prénom à voix si basse qu'il en était inaudible, mais elle ne parvenait pas à se défaire de l'impression qu'il était là, en train de l'épier.

— Michael ? répéta-t-elle en regardant autour d'elle.

Pas de réponse.

Elle secoua la tête, mal à l'aise. Allons, que lui arrivait-il ? Voilà qu'elle se faisait des idées.

Sur un dernier regard par-dessus son épaule, elle quitta la maison.

Sans voir Michael, qui l'observait, dans l'ombre de la cage d'escalier, le visage éclairé par un petit sourire attendri.

Francesca était restée dehors aussi longtemps que possible avant de céder à la fatigue et au froid. Elle avait arpenté la campagne pendant six ou sept heures.

Épuisée, affamée, elle n'avait qu'une envie : boire une tasse de thé brûlant.

Du reste, elle ne pourrait fuir indéfiniment sa propre maison.

Elle rentra donc discrètement, et se dirigea vers l'escalier, car elle comptait se faire servir son thé dans sa chambre. Elle n'avait pas achevé de le gravir qu'une voix résonna :

— Francesca ?

C'était Michael. Bien entendu ! Elle ne s'attendait tout de même pas qu'il la laisse éternellement tranquille.

Mais, curieusement, elle n'aurait su dire si elle était contrariée ou soulagée.

309

Il se tenait sur le seuil de la bibliothèque.

— Francesca, viens donc te joindre à moi.

Il semblait affable - un peu trop, si une telle chose était possible -, en outre, elle se méfiait du choix de cette pièce. Pourquoi ne tentait-il pas de l'attirer dans le petit salon rose, où elle ne manquerait pas d'être assaillie par des souvenirs torrides ? Ou bien dans le salon vert, romantique à souhait, et meublé de profonds canapés aux coussins moelleux ?

Que faisait-il dans la bibliothèque, qui était assurément le lieu le moins approprié de tout Kilmartin pour une entreprise de séduction ?

— Francesca ? l'appela-t-il pour la troisième fois.

À présent, il semblait amusé par son indécision.

— Que fais-tu dans la bibliothèque ? demanda-t-elle, s'efforçant de ne pas paraître méfiante.

— Je prends le thé.

— Le thé ?

— Tu sais, des feuilles infusées dans de l'eau chaude ? Tu as déjà dû essayer.

Francesca pinça les lèvres.

— Dans la bibliothèque ?

Michael haussa les épaules.

— Cette pièce en vaut bien une autre.

Il fit un pas de côté et, d'un geste, l'invita à entrer.

— Elle est aussi innocente qu'une autre, ajouta-t-il.

Elle lutta pour ne pas rougir.

— As-tu fait une bonne promenade ? s'enquit-il sur le ton de la conversation.

— Euh... oui.

— La journée a été magnifique.

Elle hocha la tête.

— Je suppose que le sol est encore détrempé par endroits.

À quoi diable jouait-il ?

— Du thé ?

Elle acquiesça en silence, avant d'ouvrir des yeux ronds en le voyant la servir.

Les hommes ne faisaient jamais cela.

— Aux Indes, j'ai parfois dû me débrouiller seul, expliqua-t-il, devinant ses pensées. Tiens.

Elle s'empara de la délicate tasse de porcelaine, s'assit et avala une gorgée de thé.

— Un biscuit ? proposa-t-il en lui tendant une assiette emplies de différents gâteaux secs.

L'estomac de Francesca criait famine. Sans un mot, elle se servit.

— Ils sont délicieux, assura-t-il. J'en ai mangé quatre en t'attendant.

— Tu m'attends depuis longtemps ? demanda-t-elle, presque surprise par le son de sa propre voix.

— Environ une heure.

Elle porta de nouveau sa tasse à ses lèvres.

— Le thé est encore chaud.

— J'ai fait remplir la théière plusieurs fois.

— Ah.

Une telle attention, si elle n'était pas précisément surprenante, était tout de même inattendue.

Il arqua un sourcil, mais si brièvement qu'elle n'aurait su dire s'il l'avait fait exprès. Michael contrôlait toujours si bien ses expressions. S'il avait été porté sur le jeu, il aurait été imbattable. Cela dit, son sourcil gauche avait une particularité. Comme elle l'avait remarqué voilà des années, il s'arquait parfois alors que, de toute évidence, il croyait arborer un masque parfaitement impassible. Elle avait toujours considéré cette découverte comme son petit secret, une fenêtre privée sur le cheminement de ses pensées.

Une fenêtre par laquelle elle n'était pas certaine de vouloir regarder en cet instant, car cela impliquait une intimité avec laquelle elle n'était plus très à l'aise.

D'autant qu'elle s'était manifestement bercée d'illusions en s'imaginant qu'elle pourrait un jour comprendre le fonctionnement de son esprit !

Il prit un biscuit, le considéra d'un air absent, puis n'en fit qu'une bouchée.

310

— À quoi tout cela rime-t-il ? s'enquit-elle, incapable de contenir plus longtemps sa curiosité.

Elle avait l'impression d'être un animal que l'on engraisse avant de l'abattre.

— Tu parles du thé ? demanda-t-il. Essentiellement avec... le fait de prendre le thé, je dirais.

— Michael.

— J'ai pensé que tu aurais peut-être froid, expliqua-t-il en esquissant un haussement d'épaules. Tu es restée dehors assez longtemps.

— Tu sais quand je suis sortie ? Il lui décocha un regard sardonique.

— Bien entendu. Elle n'en fut pas surprise. En fait, la seule surprise, c'était qu'elle ne le soit pas.

— J'ai quelque chose pour toi, enchaîna-t-il. Elle lui adressa un regard suspicieux.

— Vraiment ?

— Est-ce si étonnant ? murmura-t-il avant de se pencher pour attraper un objet sous son siège.

Francesca retint son souffle. « Pas une bague, pria-elle en silence. Par pitié, pas une bague ! Pas déjà. »

Elle n'était pas encore prête à dire oui.

Et elle n'était pas non plus prête à dire non, en vérité.

Mais il se contenta de déposer sur la table un petit bouquet de fleurs des champs, toutes plus délicates les unes que les autres, élégamment noué d'un ruban argenté.

Francesca considéra le bouquet, incapable d'interpréter ce geste.

— Tu peux le toucher, fit Michael avec une pointe d'amusement. Tu n'attraperas aucune maladie.

— Non, bien sûr que non ! s'écria-t-elle en s'emparant du bouquet. C'est juste que...

Elle huma les fleurs, puis les reposa sur la table et croisa les mains.

— C'est juste que quoi ? la pressa-t-il doucement.

— Je ne sais pas.

Et c'était le cas. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle avait voulu dire, en admettant qu'elle ait voulu dire quoi que ce soit. Baissant les yeux sur le bouquet, elle battit des paupières avant de demander :

— De quoi s'agit-il ?

— J'appelle cela des fleurs.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Non, dit-elle. De quoi s'agit-il ?

— Oh, tu parles de mon geste ?

Il sourit.

— Eh bien, je te fais la cour.

Elle le fixa, incrédule.

Il prit une gorgée de thé et :

— Est-ce donc si surprenant ?

Après tout ce qui s'était passé entre eux ?

« Oui ! » songea-t-elle.

— Tu mérites au moins cela, ajouta-t-il.

— Je croyais que tu avais l'intention de...

Elle s'interrompit, les joues brûlantes. Il avait dit qu'il lui ferait l'amour jusqu'à ce qu'elle soit enceinte.

Trois fois aujourd'hui, avait-il même précisé. Or, ils n'avaient encore rien fait, et...

Elle était écarlate, elle le savait, mais elle ne pouvait s'empêcher de se remémorer ce qu'elle ressentait lorsqu'il était en elle.

Oh, Seigneur...

Dieu merci, il conserva une expression parfaitement innocente et déclara :

— J'ai revu ma stratégie.

Francesca s'empressa de mordre dans son biscuit. N'importe quel prétexte pour porter les mains à son visage et masquer son embarras.

— Bien entendu, j'ai toujours l'intention de parvenir à mes fins, reprit-il en la couvant d'un regard brûlant. Je ne suis qu'un homme, après tout. Quant à toi, je crois que nous l'avons clairement établi, tu es définitivement une femme.

Francesca manqua de s'étrangler avec son biscuit.

312

313

— Mais je pense que tu mérites davantage, conclut-il en s'adossant à son fauteuil d'un air faussement détaché.

Comme s'il ne venait pas, avec ses sous-entendus, d'allumer un brasier en elle.

— Qu'en penses-tu ?

Elle n'en pensait rien, et c'était bien là le problème. Elle n'était plus capable de penser !

Elle prit un nouveau gâteau qu'elle engloutit aussi nerveusement que le premier, les yeux fixés sur les lèvres de Michael. Ses lèvres si sensuelles, au sourire si gourmand... qui lui avaient arraché de si délicieux frissons de plaisir...

Seigneur, il lui semblait en percevoir encore la caresse sur sa peau !

Elle s'agita sur son siège.

— Tout va bien ? s'enquit-il d'un ton plein de sollicitude.

— Oui, mentit-elle avant d'avaler précipitamment une gorgée de thé.

— Ton fauteuil est inconfortable ?

Elle secoua la tête.

— Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour toi ?

— Pourquoi es-tu ainsi ? explosa-t-elle finalement.

— Ainsi ?

— Aussi gentil.

Il arqua un sourcil.

— Je ne le devrais pas ?

— Non !

— Je ne devrais pas être gentil avec toi.

C'était moins une question qu'une remarque amusée.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protesta Francesca.

Il la troublait et elle détestait cela. Rien n'était plus important à ses yeux que de garder la tête froide, or Michael avait réussi à lui faire perdre la tête d'un seul baiser.

Et il n'en était pas resté là.

Il lui avait fait plus, bien plus que cela.

Elle ne serait plus jamais la même.

Sa raison l'avait désertée.

— Tu as l'air bouleversée, fit-il remarquer.

Francesca réprima une furieuse envie de l'étrangler.

Inclinant la tête, il lui sourit.

Francesca réprima une folle envie de l'embrasser.

Il souleva la théière.

— Encore ? demanda-t-il.

Dieu, oui, et c'était bien le problème !

— Francesca?

Elle dut se retenir pour ne pas bondir par-dessus la table pour se lover sur les genoux de Michael.

— Es-tu sûre que tu vas bien ?

L'air lui manquait.

— Francesca?

Chaque fois qu'il parlait, chaque fois qu'il bougeait les lèvres, ne fût-ce que pour respirer, elle posait les yeux sur sa bouche.

Puis elle s'aperçut qu'elle était en train de s'humecter les lèvres.

Et elle sut qu'il savait - lui qui était si expérimenté, qui avait séduit tant de femmes - exactement ce qu'elle ressentait.

S'il tendait la main vers elle en cet instant, elle n'aurait pas la force de l'éconduire.

S'il posait la main sur elle, elle s'embraserait.

— Il faut que j'y aille, dit-elle d'une voix haletante, sans conviction.

Et pour ne rien arranger, elle ne parvenait pas à détacher son regard du sien.

— Des questions urgentes à régler dans ta chambre ? hasarda-t-il avec un sourire en coin.

Elle hocha la tête, même si elle savait qu'il se moquait d'elle.

— Dans ce cas, je ne te retiens pas, dit-il d'une voix feutrée qui ressemblait à s'y méprendre à un ronronnement.

314

315

Francesca parvint, Dieu sait comment, à poser les mains sur la table. Elle en agrippa le rebord en s'exhortant à se lever, à bouger, à... faire quelque chose.

Mais elle était comme pétrifiée.

— Tu préfères rester ici ? murmura Michael.

Elle secoua la tête, du moins lui sembla-t-il.

Alors il quitta son siège, contourna le fauteuil

où elle était assise et, se penchant vers elle, lui souffla à l'oreille :

— Puis-je t'aider à te lever?

Elle refusa de nouveau et bondit sur ses pieds, la proximité de Michael ayant, paradoxalement, brisé le charme. Elle se cogna l'épaule contre son torse, recula vivement, affolée à la pensée que ce simple contact puisse la pousser à commettre des actes qu'elle regretterait ensuite.

Comme si elle n'avait pas déjà suffisamment à se reprocher !

— Il faut que j'aille -à l'étage, déclara-t-elle précipitamment.

— De toute évidence, admit-il.

— Seule, précisa-t-elle.

— Il ne me viendrait pas à l'idée de t'imposer plus longtemps ma compagnie.

Elle plissa les yeux. Que manigançait-il exactement ? Et pourquoi diable était-elle si déçue ?

— Mais peut-être... murmura-t-il.

Le cœur de Francesca fit une cabriole.

—... peut-être pourrais-je te donner un baiser pour te souhaiter le bonsoir, acheva-t-il. Sur la main, bien sûr. Ce serait le plus convenable.

Comme s'ils n'avaient pas jeté les convenances aux orties, ces derniers jours !

Il lui prit la main avec douceur.

— Après tout, je te fais la cour. N'est-ce pas ?

Elle garda les yeux rivés sur lui tandis qu'il s'inclinait. Ses lèvres lui effleurèrent les doigts. Une fois... deux fois... et ce fut tout.

— Rêve de moi, chuchota-t-il.

Elle entrouvrit les lèvres. Elle ne pouvait s'arracher à la contemplation de son visage. Il l'avait ensorcelée, son âme lui appartenait. Elle ne pouvait plus bouger.

— À moins qu'un simple rêve ne te suffise pas ? hasarda-t-il.

Non, cela ne lui suffisait pas.

— Veux-tu rester? souffla-t-il. Ou veux-tu partir?

Elle resta. Dieu lui vienne en aide, elle resta.

Et Michael lui prouva qu'une bibliothèque peut être l'endroit le plus romantique du monde.

...un petit mot pour vous informer que je suis bien arrivée en Écosse. Je dois dire que je suis heureuse d'être ici. Londres était aussi stimulante que d'ordinaire, mais je crois que j'avais besoin d'un peu de paix. Je suis bien plus calme et concentrée ici, à la campagne. ..

Extrait d'une lettre de la comtesse de Kilmartin à sa mère, la vicomtesse douairière Bridgerton, le lendemain de son arrivée à Kilmartin.

Trois semaines plus tard, Francesca n'avait toujours pas réussi à prendre une décision.

Michael avait abordé la question du mariage à deux autres reprises et, chaque fois, elle avait réussi à éluder. Si elle acceptait de considérer sa proposition, cela l'obligerait à penser. À penser à Michael, à John, et, pire que tout, à elle-même.

Il lui faudrait aussi comprendre ce qu'elle faisait exactement. Elle ne cessait de se dire qu'elle n'épouserait Michael que si elle était enceinte, pourtant elle continuait de l'accueillir dans son lit et de se laisser séduire.

Quoique... Même ce dernier point n'était plus tout à fait exact. Si elle s'imaginait qu'elle avait encore besoin qu'il la séduise pour qu'elle lui ouvre son lit, elle se leurrait. C'était elle qui était devenue la plus immorale des deux, quand bien même elle tentait de le nier et de se persuader que si elle arpentait le manoir en déshabillé à la nuit tombée, c'était parce qu'elle souffrait d'insomnies, et non parce qu'elle recherchait sa compagnie.

Car elle le trouvait toujours. Et si ce n'était pas le cas, elle se postait là où il saurait la trouver.

Et elle ne lui disait jamais non.

Michael commençait à perdre patience. H le cachait plutôt bien, mais elle le connaissait. Elle le connaissait mieux que quiconque sur cette planète, et même s'il continuait de la courtiser, même s'il la couvrait de fleurs et de compliments, elle n'était pas dupe. Les deux fois où elle avait réussi à détourner la conversation avant qu'il prononce le mot fatidique, il n'avait pas insisté, mais son regard avait changé. Ses mâchoires s'étaient contractées et, lorsqu'il lui avait fait l'amour - comme toujours après de tels échanges -, c'était avec une passion renouvelée, voire une touche de colère.

Cependant, cela ne suffisait pas à la décider.

Elle ne pouvait pas dire oui. Elle ignorait pourquoi, mais c'était ainsi.

Elle ne pouvait pas non plus dire non. Même si cela faisait d'elle une dévergondée, une femme perdue, elle ne trouvait pas la force de refuser ce qu'il lui offrait - la passion, bien sûr, mais aussi, elle devait le reconnaître, le simple plaisir de sa compagnie.

Car il ne s'agissait pas que de leurs étreintes, mais aussi des moments qui suivaient, lorsqu'elle se blottissait entre ses bras et qu'il lui caressait tendrement les cheveux. Parfois, ils demeuraient silencieux. Parfois, ils discutaient de tout et de rien. Il évoquait ses années aux Indes, elle lui parlait de son enfance. Elle lui donnait son avis sur des sujets de politique et, à sa grande surprise, il l'écoutait avec attention. Il se permettait des plaisanteries lestes qu'un homme

318

319

n'était pas censé faire devant une dame, et qu'une dame n'était certes pas censée trouver drôles.

Puis, quand le lit avait fini de trembler tant elle riait, Michael s'emparait de ses lèvres pour un tendre baiser.

— J'adore ton rire, murmurait-il en la plaquant contre lui.

Elle soupirait, encore agitée d'un fou rire, puis la passion les emportait de nouveau.

Et, une fois de plus, Francesca oubliait le reste du monde.

Puis elle perdit du sang.

Cela commença, comme chaque fois, par quelques taches sur le coton blanc de sa chemise. Elle n'aurait pas dû en être étonnée. Ses cycles n'avaient jamais été réguliers, mais ils finissaient toujours par arriver, et elle savait déjà qu'elle n'était pas très fertile.

Malgré tout, curieusement, elle ne s'y attendait pas. Pas si tôt.

Elle en pleura.

Oh, elle n'éclata pas en sanglots ! Ce ne fut pas l'un de ces chagrins qui vous laissent rompue et l'âme en miettes, mais lorsqu'elle aperçut les taches écarlates. son souffle se bloqua dans sa gorge, et avant qu'elle comprenne ce qui lui arrivait, deux larmes jumelles roulèrent sur ses joues.

Elle ne savait même pas pourquoi.

Était-ce parce qu'il n'y aurait pas de bébé, ou ; était-ce - Dieu lui vienne en aide - parce qu'il n'y aurait pas de noces ?

Lorsque Michael frappa à sa porte ce soir-là, elle | l'éconduit en lui expliquant qu'elle n'était pas disponible. Il approcha les lèvres de son oreille, lui

rap- f pelant tous les jeux auxquels ils pouvaient s'adonner | malgré tout, qu'elle perde du sang ou non, mais elle refusa et lui demanda de s'en aller. Il eut l'air déçu, mais parut comprendre. Certaines femmes se montraient intransigeantes sur ce point.

Toutefois, elle se réveilla au beau milieu de la nuit en regrettant qu'il ne soit pas à ses côtés.

Son cycle n'avait jamais duré longtemps, et celui-ci ne fit pas exception.

Lorsque Michael lui demanda discrètement si elle était de nouveau disponible, elle ne mentit pas. Il s'en serait rendu compte, de toute façon. Comme toujours.

— Tant mieux, dit-il avec un sourire complice. Tu m'as manqué.

Elle faillit lui dire que cela était réciproque, mais elle eut peur de prononcer ces mots.

Il la poussa vers le lit, et tous deux basculèrent sur le matelas dans un enchevêtrement de bras et de jambes.

— J'ai rêvé de toi, chuchota-t-il d'une voix rauque, tout en troussant ses jupes d'un geste impatient. Chaque nuit, tu es venue dans mes songes.

Il glissa la main entre ses cuisses.

— C'étaient des rêves très, très agréables...

Francesca se mordit la lèvre. Des soupirs fiévreux lui échappaient tandis qu'il caressait langoureusement la petite crête charnue source de tous les plaisirs.

— Dans mes rêves, lui murmura-t-il à l'oreille, tu me faisais des choses inavouables.

Elle gémit voluptueusement. Michael avait l'art d'éveiller son désir d'une simple caresse, mais lorsqu'il lui parlait ainsi, c'était un véritable incendie qu'il allumait en elle.

— Des choses nouvelles, précisa-t-il en lui écartant les jambes. Des choses que je vais t'enseigner... pourquoi pas ce soir?

— Oh, Seigneur ! haleta-t-elle.

Il avait approché la bouche de sa cuisse, et elle savait ce que cela signifiait.

— Mais commençons par des valeurs sûres, reprit-il tout en déposant une traînée de baisers sur sa peau. Nous avons toute la nuit pour explorer de nouveaux territoires.

320

321

Il immobilisa de ses mains puissantes, puis sa bouche s'activa là où elle aimait la sentir, l'emportant toujours plus haut vers les sommets de la volupté.

Francesca était au bord de l'extase lorsqu'il s'écarta le temps de déboutonner son pantalon. Il jura comme ses doigts tremblants d'impatience ne parvenaient pas à défaire le premier bouton.

Ce qui laissa à Francesca le temps de réfléchir. C'était bien la dernière chose dont elle avait envie, mais son esprit sans cesse en activité ne lui laissait guère de répit. Et avant qu'elle s'en rende compte, elle avait bondi du lit tout en s'écriant « Attends ! », avant de traverser la chambre en courant.

— Qu'y a-t-il ? s'exclama Michael.

— Je ne peux pas faire cela.

— Tu ne peux pas...

Il fit une pause, prit une inspiration haletante.

— Pardon ?

Il avait enfin eu raison du bouton récalcitrant. Son pantalon tomba sur ses chevilles, offrant à Francesca une vue imprenable sur son sexe en érection.

Elle détourna les yeux. Elle ne voulait pas voir son visage, et encore moins... le reste de son anatomie.

— Je ne peux pas, répéta-t-elle d'une voix chevrotante. Je ne devrais pas. Je...

je ne sais plus.

— Moi, je sais, gronda-t-il en s'approchant d'elle.

— Non ! s'écria-t-elle en se ruant vers la porte.

Voilà des semaines qu'elle jouait avec le feu, qu'elle tentait le diable, et elle ne s'était toujours pas brûlée.

C'était le moment ou jamais d'arrêter. Aussi difficile |

que ce soit, elle savait qu'elle le devait. Elle n'était pas ce genre de femme. Ce n'était pas possible.

— Je ne peux pas faire cela, répéta-t-elle, le dos plaqué contre la porte. Je ne peux plus. Je... je...

Elle en avait envie, certes, quand bien même elle savait qu'elle n'aurait pas dû!

Mais si elle l'avouait à Michael, ne risquait-il pas de la faire changer d'avis?

Il en était capable. Un baiser; une caresse, et sa détermination fondrait comme neige au soleil.

Dans un juron, il remonta son pantalon.

— Je ne sais plus qui je suis, reprit-elle. En tout cas, pas ce genre de femme.

— Quel genre de femme ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Une femme sans principes, répondit-elle dans un souffle. Une femme perdue.

— Alors épouse-moi, répliqua-t-il. Depuis le début, je te propose de faire de toi une femme respectable, ce que tu t'obstines à refuser.

Il avait raison et elle le savait, mais le bon sens semblait l'avoir désertée ces derniers temps. Comment aurait-elle pu l'épouser? se demandait-elle sans cesse. Comment aurait-elle pu être la femme de Michael ?

— Je n'étais pas supposée ressentir cela pour un autre homme, murmura-t-elle.

Elle n'en croyait pas ses oreilles. Avait-elle vraiment dit cela à voix haute ?

— Ressentir quoi ? la pressa Michael.

Elle déglutit péniblement, s'obligea à le regarder dans les yeux.

— De la passion, avoua-t-elle.

Michael eut une expression curieuse, qui ressemblait presque à du dégoût.

— D'accord, dit-il d'une voix traînante. Je vois. Quelle chance que tu m'aies à ta disposition !

— Non ! s'écria-t-elle, horrifiée par l'ironie méprisante qui teintait ses paroles.

Ce n'est pas cela.

— Ah non ?

— Non, assura-t-elle, tout en étant incapable de dire de quoi il s'agissait.

Il inspira profondément, puis se détourna d'elle, visiblement tendu à l'extrême.

Francesca demeura les yeux rivés sur lui. Elle ne pouvait voir son visage, mais la crispation de son corps qu'elle connaissait si bien lui disait son désespoir.

Il semblait à bout de forces.

322

323

— Pourquoi restes-tu ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— P... pardon ?

— Pourquoi restes-tu ? répéta-t-il un ton plus haut, sans toutefois perdre son empire sur lui-même. Si tu me détestes à ce point, pourquoi ne pars-tu pas ?

— Je ne te déteste pas, protesta-t-elle. Tu sais que je...

— Je ne sais rien du tout, Francesca, coupa-t-il. Je ne te reconnais même plus.

Il serrait si fort les poings que ses phalanges avaient blanchi.

— Je ne te déteste pas, murmura Francesca, comme si, en les répétant, ces mots se transformeraient en une réalité solide, palpable, à laquelle il serait forcé de se raccrocher. Je ne te déteste absolument pas.

Il ne répondit pas.

— Ce n'est pas toi, c'est moi, reprit-elle d'un ton implorant.

Elle n'aurait su dire de quoi elle le suppliait. Peut-être de ne pas la haïr; c'était sans doute la seule chose qu'elle ne supporterait pas.

Pour toute réponse, il se contenta de rire. Un rire affreux, vibrant d'amertume.

— Oh, Francesca ! répliqua-t-il d'un ton si condescendant qu'elle en fut mortifiée. Si j'avais gagné une livre chaque fois que j'avais dit ces mots-là...

Elle pinça les lèvres. Elle n'aimait pas qu'il lui rappelle toutes les femmes qu'il avait eues avant elle. Elle ne voulait pas entendre parler d'elles, ni même se rappeler qu'elles existaient.

— Pourquoi restes-tu? demanda-t-il de nouveau en pivotant sur ses talons pour lui faire face.

Elle tressaillit en découvrant le feu qui couvait dans son regard.

— Michael, je...

— Pourquoi? tonna-t-il d'une voix vibrante de fureur contenue.

Devant ses traits crispés par la colère, elle tendit instinctivement la main vers la poignée de la porte.

— Pourquoi restes-tu, Francesca ? insista-t-il en s'approchant d'elle avec la grâce féline d'un prédateur. Il n'y a rien pour toi à Kilmartin, rien d'autre que cela.

Elle laissa échapper un hoquet lorsque ses mains s'abattirent sur ses épaules, puis poussa un petit cri de surprise quand ses lèvres se posèrent sur les siennes. Ce fut un baiser plein de hargne, de désespoir brutal, pourtant son corps, ce traître, ne souhaitait rien d'autre que se laisser aller contre celui de Michael, se livrer à tous ses caprices, s'offrir à ses caresses les plus hardies.

Elle le désirait. Oui, même en cet instant, elle le désirait de toute son âme.

Et elle craignait de ne jamais apprendre à lui dire non.

Mais il s'arracha à elle. C'est lui qui en prit l'initiative. Pas elle.

— C'est cela que tu veux ? demanda-t-il d'une voix rauque. C'est tout ?

Elle ne réagit pas, ne bougea même pas, se contentant de le dévisager, interdite.

— Pourquoi restes-tu ? dit-il de nouveau, et elle sut qu'il le demandait pour la dernière fois.

Elle n'avait pas de réponse à lui donner.

Il attendit qu'elle parle, et le silence s'étira entre eux, effrayant, car chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, aucun son n'en sortait. Elle ne pouvait que se tenir devant lui, tremblante, les yeux fixés sur son visage.

Poussant un juron, il se détourna d'elle.

— Va-t'en, ordonna-t-il. Quitte cette maison sur-le-champ.

— P... pardon? fit-elle, incrédule.

Elle n'arrivait pas à croire qu'il la mettait à la porte.

288

325

Sans la regarder, il répliqua :

— Si tu ne peux pas être avec moi, si tu ne peux pas te donner entièrement à moi, alors je veux que tu t'en ailles.

— Michael ? dit-elle dans un souffle.

— Je ne supporte pas cette situation fausse, continua-t-il.

Il avait parlé si bas qu'elle n'était même pas certaine d'avoir compris ses paroles.

Tout ce qu'elle parvint à articuler fut :

— Pourquoi ?

Elle crut qu'il ne répondrait pas. Il semblait en proie à une tension insoutenable. Puis il se mit à trembler.

Francesca se couvrit la bouche de sa main. Pleurerait-il? Ou bien...

Était-il en train de rire ?

— Oh, Seigneur Francesca ! s'écria-t-il avec un rire vibrant de dérision. C'est vraiment la meilleure ! Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Il avait prononcé ce dernier mot sur un ton chaque fois différent, comme s'il s'adressait à une personne différente.

— Pourquoi ? demanda-t-il une fois de plus en haussant le ton et en se tournant vers elle. Pourquoi ? Parce que, pour mon malheur, je t'aime. Parce que je t'ai toujours aimée. Parce que je t'aimais quand tu étais avec John, je t'aimais quand j'étais aux Indes. Dieu sait que je ne te mérite pas, mais je t'aime tout de même.

Francesca s'appuya contre la porte, prise de faiblesse.

— Que dis-tu de cette bonne plaisanterie ? ironisa-t-il. Je t'aime. Je t'aime, toi, l'épouse de mon cousin. Je t'aime, toi, la seule femme que je ne peux avoir. Je t'aime, toi, Francesca Stirling Bridgerton, qui...

— Tais-toi ! s'écria-t-elle d'une voix étranglée.

— Maintenant ? Alors que je me suis enfin décidé à parler ? Oh, j'en doute !

s'exclama-t-il en agitant le bras, tel un harangueur.

Il se pencha vers elle, si près qu'elle sursauta. Puis, avec un sourire effrayant, il demanda :

— Aurais-tu déjà peur?

— Michael...

— Parce que j'ai à peine commencé, enchaîna-t-il sans l'écouter. Veux-tu savoir à quoi je pensais quand tu étais mariée avec John ?

— Non, fit-elle, au désespoir, en secouant la tête.

Il parut sur le point d'en dire plus, ses yeux étincelant toujours de passion et de mépris mêlés, lorsque soudain quelque chose changea. La flamme dans son regard s'éteignit abruptement... laissant la place à une froideur, une lassitude sans nom.

Puis il ferma les paupières. Il semblait exténué.

— Pars, dit-il. Tout de suite.

— Michael... murmura-t-elle.

— Peurs, répéta-t-il. Si tu n'es pas à moi, je ne veux plus de toi.

— Mais je...

Il se dirigea vers la fenêtre, s'appuya lourdement contre le rebord.

— Si cela doit prendre fin, c'est à toi d'y mettre un terme. C'est à toi de t'en aller, Francesca. Parce qu'après tout ce qui s'est passé... je n'ai pas la force de te dire adieu.

Elle demeura immobile pendant de longues secondes, puis, lorsque la tension entre eux fut devenue si forte qu'elle crut se briser en deux, elle retrouva ses esprits et quitta la chambre.

Elle se mit à courir.

Toujours plus vite.

Elle courut aveuglément, sans réfléchir.

Elle sortit dans la nuit en courant, sous la pluie.

Elle courut jusqu'à ce que ses poumons la brûlent. Elle courut jusqu'à ce que, perdant l'équilibre, elle trébuche et glisse dans la boue.

Elle courut jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent. Alors elle trouva refuge dans le kiosque que John avait fait construire pour elle des années auparavant.

campagne.

Elle demeura assise là durant des heures, frissonnant de froid, mais insensible à tout. Et taraudée par une seule question : Que fuyait-elle donc ?

Michael n'avait aucun souvenir des instants qui avaient suivi le départ de Francesca. Peut-être s'était-il écoulé une minute, peut-être dix. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il était revenu au présent en s'apercevant qu'il avait pratiquement enfoncé le poing dans le mur.

Et qu'il sentait à peine la douleur.

— Milord ?

C'était Reivers, qui venait de passer la tête dans l'entrebâillement de la porte, sans doute alerté par le bruit.

— Sortez, grommela Michael.

Il ne voulait voir personne, ne voulait entendre personne ne fût-ce que respirer.

— Peut-être un peu de glace pour...

— Dehors ! rugit Michael.

Et tandis qu'il se tournait vers le majordome, il lui sembla que son corps prenait des proportions monstrueuses. Il avait envie de frapper quelqu'un.

Reivers décala.

Oubliant son poing droit qui commençait à gonfler, Michael enfonça les ongles dans ses paumes. C'était tout ce qu'il avait trouvé pour tenir en respect le démon en lui, pour l'empêcher de saccager la chambre.

Six ans.

Six maudites années.

Il avait gardé son secret durant six ans, avait veillé scrupuleusement à ne pas laisser voir ses sentiments lorsqu'il la regardait, n'avait jamais rien avoué à qui que ce soit.

Six ans d'amour fou, pour en arriver à ce désastre.

Il avait déposé son cœur sur la table. Et il avait pratiquement tendu un couteau à Francesca en lui demandant de le trancher en deux.

Oh, non, Francesca, tu peux faire mieux que cela. Tiens, coupe-le donc en plusieurs morceaux. Et pendant que tu y es, pourquoi ne pas le hacher menu ?

Celui qui avait affirmé qu'il valait toujours mieux dire la vérité était un crétin.

Michael aurait donné n'importe quoi pour effacer sa bévue.

C'était bien le problème avec les paroles.

Il laissa échapper un rire sans joie.

On ne pouvait jamais les reprendre.

Jette-le par terre, maintenant. Vas-y, piétine-le. Plus fort ! Allons, Francesca, du nerf ! Je sais que tu en es capable.

Six ans.

Six fichues années détruites en quelques instants. Tout cela parce qu'il avait cru qu'il avait peut-être enfin le droit d'être heureux.

Il aurait dû faire preuve d'un peu plus de bon sens.

Et maintenant, le clou du spectacle, mets le feu à tout cela. Bravo, Francesca !

Son cœur n'existait plus.

Il regarda ses mains. Ses ongles avaient creusé de petites demi-lunes dans ses paumes. L'un d'eux lui avait même transpercé la peau.

Qu'allait-il faire, à présent ? Que diable allait-il faire ?

Comment pourrait-il vivre, maintenant qu'elle connaissait la vérité ? Pendant six ans, toutes ses pensées, toutes ses actions avaient été consacrées à maintenir Francesca dans l'ignorance de ses sentiments. Tout homme a des principes pour le guider dans la vie ; tels avaient été les siens.

Faire en sorte que Francesca n'apprenne jamais.

Il se laissa tomber dans un fauteuil, secoué d'un incontrôlable rire nerveux.

« Oh, Michael ! songea-t-il en plongeant la tête entre ses mains. Bienvenue en enfer! »

Le second acte s'annonça plus rapidement que Michael ne s'y était attendu, par un coup discret frappé à sa porte, environ trois heures plus tard.

Il n'avait pas quitté son fauteuil. S'était contenté de relever la tête et de s'appuyer au dossier. Il était dans cette position depuis un bon moment, fixant sans le voir un point de l'étoffe de soie écru qui tapissait le mur en face de lui.

Il était tellement perdu dans ses pensées, si éloigné du présent que, tout d'abord, il ne reconnut pas le coup en question.

Celui-ci recommença, aussi léger, mais un peu plus insistant.

Qui que ce soit, il ne s'en allait pas.

— Entrez ! aboya-t-il.

Il se révéla être elle.

Francesca.

Il aurait dû se lever. Il le souhaitait. Même après ce qui s'était passé, il ne la haïssait pas, ne voulait pas se montrer irrespectueux, mais elle lui avait arraché jusqu'à ses dernières forces. Il ne put que hausser les sourcils, avant de lui demander d'une voix lasse :

— Qu'y a-t-il ?

Elle entrouvrit les lèvres, mais aucun mot n'en sortit. Elle était mouillée, nota-t-il sans émotion. Elle devait être sortie. L'écervelée ! Il faisait encore froid la nuit.

— Qu'y a-t-il, Francesca ?

— Je t'épouserai, murmura-t-elle, si bas qu'il lut les mots sur ses lèvres plus qu'il ne les entendit. Si tu veux toujours de moi.

Il aurait dû bondir de joie. Il aurait dû se lever et la rejoindre à grands pas, la soulever dans ses bras, déposer sur son visage une pluie de baisers, puis l'étendre sur le lit afin de sceller leur accord de la façon la plus primitive qui soit.

Au lieu de quoi, il demeura là où il était, trop brisé par les émotions pour réagir autrement que par un « Pourquoi ? » fatigué.

Son ton soupçonneux arracha un tressaillement à Francesca, mais il n'était pas d'humeur particulièrement charitable en cet instant. Après ce qu'elle lui avait fait endurer, elle pouvait supporter un peu d'inconfort à son tour.

— Je ne sais pas, admit-elle.

Elle se tenait immobile, les bras ballants. Son attitude n'avait rien de rigide, mais il était manifeste qu'elle devait déployer de grands efforts pour ne pas bouger.

Si elle n'y parvenait pas, devina-t-il, elle se précipiterait hors de la pièce.

— Il va falloir te montrer un peu plus convaincante, maugréa-t-il.

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Je ne sais pas, répéta-t-elle dans un souffle. Ne me demande pas de me justifier.

Il arqua un sourcil sardonique.

— Du moins, pas pour l'instant, ajouta-t-elle.

Les mots, songea-t-il sans passion. Il avait dit les siens, à présent, c'était à elle.

— Tu ne reviendras pas sur ta parole, s'enquit-il d'une voix sourde.

Elle secoua la tête.

Il se leva lentement.

— Il n'y aura pas de reculade, pas d'hésitations, pas de changement d'avis.

— Non, dit-elle. Je te le promets.

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il s'autorisa à la croire. Francesca ne prenait pas des engagements à la légère. Elle ne brisait jamais une promesse.

En un éclair, il traversa la chambre, l'attira contre lui et couvrit son visage de baisers.

330

— Tu seras à moi, reprit-il. C'est dit. Tu comprends?

Elle fit signe que oui, avant de renverser la tête en arrière tandis qu'il laissait courir ses lèvres le long de son cou.

— Si je veux t'attacher à mon lit et t'y garder jusqu'à ce que tu portes mon enfant, je le ferai, déclara-t-il.

— Oui, murmura-t-elle.

— Et tu ne te plaindras pas.

Elle secoua la tête.

Il la débarrassa de sa robe à une vitesse stupéfiante.

— Et tu aimeras cela, gronda-t-il.

— Oui. Oh, oui.

Il la poussa vers le lit sans douceur, mais elle ne s'en plaignit pas. Et se jeta sur elle comme s'il mourait de faim.

— Tu seras à moi, répéta-t-il en la prenant par les hanches pour la plaquer contre lui. À moi.

Et elle le fut. Du moins, pour cette nuit.

... Je suis certaine que tu as la situation bien en main. Comme toujours.

Extrait d'une lettre de la vicomtesse Bridgerton à sa fille, la comtesse de Kilmartin, immédiatement après réception du courrier de cette dernière.

Francesca se rendit vite compte que le plus difficile dans la préparation de son mariage avec Michael serait de décider comment l'annoncer.

Ç'avait déjà été assez dur pour elle d'en accepter l'idée, aussi avait-elle du mal à imaginer comment les autres allaient accueillir la nouvelle. Que dirait Janet? Elle s'était montrée compréhensive lorsqu'elle lui avait appris qu'elle songeait à se remarier, mais elle n'avait certainement pas songé à Michael comme candidat possible.

Et cependant, même si elle était assise devant sa feuille vierge depuis une éternité, la plume à la main, quelque chose soufflait à Francesca qu'elle avait fait le bon choix.

Elle ne savait toujours pas de façon certaine pour quelle raison elle avait décidé d'épouser Michael. Elle ignorait également ce qu'elle était supposée ressentir à propos de sa stupéfiante déclaration d'amour. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle désirait être sa femme.

333

Ce qui ne l'aidait en rien à trouver la façon d'annoncer la nouvelle.

Elle était toujours dans son bureau, occupée à écrire à sa famille - ou plus exactement, à froisser son dernier essai de lettre et à le lancer par terre -

lorsque Michael entra, le courrier à la main.

— Une lettre de ta mère, annonça-t-il en lui tendant une élégante enveloppe de vélin ivoire.

Francesca glissa son coupe-papier sous le rabat, et découvrit, non sans surprise, une longue missive de quatre pages.

— Dieu du Ciel ! murmura-t-elle.

Violet Bridgerton s'arrangeait en général pour lui dire ce qu'elle avait à dire sur un seul feuillet, deux tout au plus.

— Un problème ? s'enquit Michael en s'asseyant au coin du bureau.

— Non, non, répondit-elle distraitement. J'ai juste... Bonté divine!

Michael tendit le cou pour tenter de déchiffrer quelques mots.

— Qu'y a-t-il?

D'un geste, elle le fit taire. Passa à la deuxième page.

— Ça alors ! s'exclama-t-elle.

— Francesca, donne-moi cela, dit-il en tendant la main.

Elle se tourna de côté, refusant de lui abandonner le feuillet.

— ô mon Dieu ! fit-elle dans un souffle.

— Francesca Stirling, si tu ne...

— Colin et Pénélope se sont mariés.

Michael leva les yeux au ciel.

— Nous savions déjà que...

— Non, ils ont avancé la date de... Eh bien, de plus d'un mois, il me semble.

Michael haussa les épaules.

— Tant mieux pour eux.

Francesca lui décocha un regard agacé.

— On aurait pu me le dire.

— Je suppose qu'on n'a pas eu le temps.

— Et ce n'est pas le pire, reprit-elle, de plus en plus contrariée.

— Je ne vois pas ce qui...

— Éloïse se marie aussi.

— Éloïse ? répéta Michael, surpris. Quelqu'un la courtisait donc ?

— Non, répondit Francesca en passant au troisième feuillet. C'est un homme qu'elle n'a jamais rencontré.

— Ma foi, je suppose qu'elle l'a rencontré, à présent, observa Michael avec flegme.

— Je n'arrive pas à croire que personne ne me l'ait dit.

— Tu étais en Écosse.

— Peu importe, répliqua-t-elle avec humeur.

Michael se contenta de rire. Le traître !

— C'est comme si je n'existais pas, ajouta-t-elle, irritée, en dardant sur lui un regard furibond.

— Oh, je ne dirais pas...

— Oh, si ! coupa-t-elle, indignée.

— Francesca...

Il semblait s'amuser beaucoup.

— Est-ce que quelqu'un a prévenu Francesca ? demanda-t-elle en une assez bonne imitation du ton Bridgerton lorsqu'ils étaient en groupe. Le numéro Six ?

Celle qui a les yeux bleus ?

— Francesca, ne sois pas ridicule.

— Je ne suis pas ridicule, je suis juste ignorée.

— Il me semblait que tu appréciais d'être un peu à l'écart de ta famille.

— Peut-être, marmonna-t-elle, mais là n'est pas la question.

— Bien sûr, murmura-t-il, sarcastique.

Elle le fusilla du regard.

— Devons-nous nous préparer à nous rendre au mariage ?

334

335

— Comme si c'était possible ! grommela-t-elle. La noce a lieu dans trois jours.

— Félicitations, déclara Michael, admiratif.

Francesca lui décocha un regard soupçonneux.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— On ne peut s'empêcher de ressentir un immense respect pour un homme qui parvient à ses fins aussi rapidement, répondit-il avec un haussement d'épaules.

— Michael !

Il lui adressa un regard concupiscent.

— Comme moi, par exemple.

— Je ne t'ai pas encore épousé, lui fit-elle remarquer.

Il sourit.

— Quand je parlais de fins, je ne faisais pas allusion au mariage.

Francesca s'empourpra.

— Arrête, marmonna-t-elle.

Il fit courir ses doigts sur sa main.

— Oh, sûrement pas.

— Michael, ce n'est pas le moment, protesta-t-elle en retirant vivement sa main.

— Cela a déjà commencé, répondit-il dans un soupir.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Oh, rien, dit-il en s'asseyant sur une chaise. Juste que nous ne sommes pas encore mariés, mais que nous formons déjà un vieux couple.

Elle le gratifia d'un regard hautain, et retourna à sa lettre. Ils se disputaient effectivement comme un vieux couple, mais elle ne lui ferait pas le plaisir de le reconnaître. Sans doute cela s'expliquait-il par le fait que, contrairement à la plupart des jeunes mariés, ils se connaissaient depuis des années. Malgré les stupéfiants changements intervenus ces dernières semaines, Michael demeurait son meilleur ami.

Elle se figea.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit Michael.

— Non, répondit-elle en secouant la tête.

Dans sa confusion, elle avait perdu cela de vue. Si Michael était le dernier homme qu'elle aurait imaginé épouser, il y avait une bonne raison à cela, n'est-ce pas ?

Qui aurait pensé qu'elle épouserait son meilleur ami ?

Sans doute était-ce de bon augure pour la suite.

— Marions-nous, dit-il soudain.

Francesca leva vers lui un regard interrogateur.

— N'est-ce pas déjà prévu ?

— Non, répondit-il en se levant. Marions-nous aujourd'hui.

— Aujourd'hui ? s'exclama-t-elle. Aurais-tu perdu la tête ?

— Pas du tout. Nous sommes en Écosse. Nous n'avons pas besoin de publier les bans.

— Oui, bien sûr, mais...

Il contourna son secrétaire, s'agenouilla devant elle, le regard brillant.

— Faisons-le, Francesca, souffla-t-il en lui prenant la main. Soyons fous.

— Personne n'y croira, protesta-t-elle sans conviction.

— Personne n'y croira de toute façon.

Elle ne pouvait lui donner tort sur ce point.

— Tout de même, ma famille...

— Tu viens de dire qu'ils ne t'ont pas attendue pour les festivités.

— Certes, mais ce n'était pas intentionnel !

Michael haussa les épaules.

— Est-ce si important ?

— Eh bien, oui, si l'on considère que...

Il se redressa, l'entraîna dans son mouvement.

— Allons-y.

— Michael...

Elle n'aurait su dire pourquoi elle traînait des pieds, sinon, peut-être, parce qu'il lui semblait qu'elle

336

337

le devait. Après tout, il s'agissait d'un mariage; une telle précipitation était un peu inconvenante.

Il arqua un sourcil.

— Tu tiens absolument à un mariage en grande pompe ?

— Non, répondit-elle avec franchise.

Elle en avait déjà eu un. Il ne lui semblait pas opportun que le second le soit.

Michael se pencha vers elle.

— Es-tu prête à courir le risque d'avoir un bébé né à huit mois ? lui chuchota-t-il à l'oreille.

— De toute évidence, je l'étais, répliqua-t-elle avec impertinence.

— Donnons à notre héritier un respectable délai de neuf mois avant sa venue au monde, déclara-t-il d'un ton enjoué.

Francesca déglutit péniblement.

— Michael, tu dois garder à l'esprit qu'il est possible que je n'aie jamais d'enfant. Avec John, il a fallu...

— Je m'en moque, l'interrompit-il.

— Je ne crois pas, répondit-elle avec douceur.

Sa réponse l'inquiétait, mais elle ne voulait pas entamer sa vie d'épouse sans avoir la conscience au clair.

— Cela fait plusieurs fois que tu en parles, conti-nua-t-elle, et...

— Uniquement pour te convaincre de m'épouser.

Puis, avec une rapidité déconcertante, il l'adossa au mur et se plaqua contre elle sans la moindre pudeur.

— Je me fiche que tu sois stérile, murmura-t-il. Et je me fiche tout autant que tu mettes au monde toute une nichée de marmots.

Il glissa la main sous ses jupes.

— Tout ce qui compte, reprit-il d'une voix enrouée, tandis que son exploration se faisait plus hardie, c'est que tu sois à moi.

— Oh ! gémit Francesca, les jambes flageolantes. Oh, oui.

— Oui à ceci, demanda-t-il en attisant son désir d'une caresse audacieuse, ou oui pour m'épouser aujourd'hui ?

— À ceci, haleta-t-elle. Continue.

— Et le mariage ?

Francesca se cramponna à ses épaules pour garder l'équilibre.

— Et le mariage ? répéta-t-il, avant d'immobiliser sa main.

— Michael ! le supplia-t-elle.

Un sourire féroce aux lèvres, il répéta de nouveau:

— Et le mariage ?

— Oui ! Tout ce que tu veux !

— Absolument tout ?

— Absolument tout, soupira-t-elle.

— Parfait.

Et, sans prévenir, il recula d'un pas.

La laissant bouche bée, le chignon en désordre.

— Veux-tu que je t'apporte ton manteau ? s'enquit-il tout en rajustant les poignets de sa chemise.

Calme, posé, les cheveux impeccablement coiffés, il était l'incarnation de l'élégance masculine.

Elle, en revanche, devait offrir une ressemblance frappante avec une banshee, l'une de ces fées malicieuses qui hantaient la lande écossaise.

— Michael? articula-t-elle, tout en essayant d'ignorer l'insupportable frustration due à son lâche abandon.

— Si tu veux terminer ceci, déclara-t-il du ton qu'il aurait pris pour parler de la chasse à la grouse, tu le feras en tant que comtesse de Kilmartin.

— Je suis déjà comtesse de Kilmartin.

— Tu le feras en tant que ma comtesse de Kilmartin, précisa-t-il.

Il lui accorda quelques secondes pour répondre, mais comme elle gardait le silence, il proposa de " nouveau :

— Veux-tu que j'aille te chercher ton manteau ?

Elle hocha la tête.

338

339

— Parfait, murmura-t-il. Préfères-tu m'attendre ici ou m'accompagner dans le hall ?

Elle desserra les dents pour articuler :

— Je t'accompagne.

Il la prit par le coude et la guida vers la porte, se penchant pour murmurer:

— Serions-nous impatiente ?

— Va me chercher mon manteau, grinça-t-elle.

U eut un rire à la fois doux et chaleureux, qui eut raison de la contrariété de Francesca. Michael était un incorrigible dépravé, mais c'était son incorrigible dépravé, et elle n'aurait pu espérer rencontrer homme doté d'un cœur aussi loyal et généreux. Sauf que...

Elle s'arrêta net et lui enfonça l'index dans le torse.

— Il n'y aura pas d'autres femmes, exigea-t-elle.

Il se contenta de hausser un sourcil.

— Je suis très sérieuse. Pas de maîtresses, pas de liaisons, pas de...

— Bonté divine, Francesca, l'interrompit-il, tu crois vraiment que je le pourrais ? Non, ce n'est pas ! le mot. Tu crois vraiment que je le voudrais ?

U était visiblement en colère. Furieux qu'elle eût seulement songé à aborder la question. D'un autre côté, elle ne pouvait balayer d'un revers de la main des années de libertinage, et rien ne justifiait qu'il s' imagine qu'elle le ferait. Aussi, baissant légèrement la voix, elle répondit :

— Tu n'as pas la réputation d'être un saint.

— Pour l'amour du Ciel ! maugréa-t-il en l'entraînant dans le hall. Elles n'étaient là que pour te chasser de mes pensées.

Muette de stupeur, Francesca le suivit en trébuchant vers la porte d'entrée.

— D'autres questions ? demanda-t-il en se tournant vers elle.

Il arborait une expression si aristocratique qu'on aurait pu le croire comte de naissance, et non par les hasards de la vie.

— Non, répondit-elle d'une voix étranglée.

— Parfait. Alors allons-y. Je dois assister à un mariage.

Ce soir-là, Michael ne put contenir un soupir de satisfaction au souvenir des événements de la journée. «Merci, Colin! songea-t-il tout en se déshabillant.

Et merci aussi à vous, qui que vous soyez, d'épouser Éloïse aussi rapidement. »

Il y avait fort à parier que jamais Francesca ne lui aurait dit oui si son frère et sa sœur ne s'étaient pas mariés sans attendre qu'elle soit là.

À présent, elle était sa femme.

Sa femme !

Il avait encore du mal à le croire.

C'était son but depuis des semaines, et elle avait finalement accepté, mais ce n'est qu'en lui passant au doigt l'anneau d'or ancien qu'il en avait vraiment pris conscience.

Elle était à lui.

Jusqu'à ce que la mort les sépare.

« Et merci à toi, John », ajouta-t-il en son for intérieur, avec plus de gravité.

Non pas d'être mort, bien sûr, mais de l'avoir libéré du sentiment de culpabilité qui l'oppressait. Michael n'aurait su dire comment c'était arrivé, mais depuis la nuit décisive où Francesca et lui avaient fait l'amour dans le cottage du jardinier, il avait la certitude que John aurait approuvé.

Il lui aurait donné sa bénédiction, et dans ses moments les plus optimistes, Michael se plaisait à croire que si John avait pu choisir lui-même un nouvel époux pour Francesca, c'était lui qu'il aurait désigné.

Vêtu d'une robe de chambre bordeaux, il se dirigea vers la porte qui séparait sa chambre de celle de Francesca. Même s'ils avaient été plus qu'intimes depuis son arrivée à Kilmartin, ce n'était qu'aujourd'hui 340

341

qu'il s'était installé dans les appartements du comte. C'était étrange. À

Londres, il n'avait pas été aussi soucieux des apparences. Francesca et lui avaient occupé les chambres officielles de la comtesse et du comte, en veillant simplement à ce que toute la maisonnée sache que la porte de communication était scrupuleusement verrouillée des deux côtés.

Ici, en Écosse, où leur comportement pouvait légitimement donner lieu à des ragots, il avait au contraire pris soin de s'installer dans la chambre la plus éloignée de celle de Francesca. Peu importait que l'un des deux se soit faufilé chaque nuit dans la chambre de l'autre; au moins, les apparences étaient sauvées.

Le personnel n'était pas stupide. Michael était certain que les domestiques savaient ce qui se passait, mais ils adoraient Francesca et voulaient la voir heureuse. Jamais ils ne diraient quoi que ce soit contre elle à qui que ce soit.

Cela dit, Michael était soulagé d'avoir mis un terme à cette mascarade.

Il tendit la main vers la poignée de la porte, puis suspendit son geste, l'oreille tendue, guettant les bruits en provenance de la chambre voisine. Il n'entendit pas grand-chose. Il n'aurait su dire ce qu'il avait espéré. La porte était ancienne et massive; elle ne risquait pas de laisser passer le moindre son.

Pourtant, l'instant lui apparaissait précieux, digne d'être savouré.

Il s'apprêtait à entrer dans la chambre de Francesca.

De façon tout à fait officielle et légitime.

Son unique regret, s'il en avait un, c'était que jamais Francesca ne lui avait dit qu'elle l'aimait.

Cette petite ombre au tableau lui serrait un peu le cœur, mais elle était sans importance, comparée à son bonheur tout neuf. Il ne voulait pas que Francesca dise des choses qu'elle ne ressentait pas, et même si jamais elle l'aimait comme une femme doit

288

aimer son mari, il savait que ses sentiments étaient plus forts et plus nobles que ceux de la plupart des épouses pour leur conjoint.

Il savait qu'elle avait de l'affection pour lui et lui vouait une solide amitié. Et que s'il lui arrivait malheur, elle le pleurerait de tout son cœur. Il ne pouvait lui en demander plus. Peut-être aurait-il voulu davantage, mais il avait déjà infiniment plus qu'il n'était en droit d'espérer. Il ne fallait pas se montrer avide.

D'autant qu'en plus de tout le reste, il avait la passion. Et quelle passion !

C'était presque amusant de constater à quel point Francesca en était surprise, et combien elle continuait de s'en étonner jour après jour. Michael en avait tiré avantage et n'en avait pas honte. Il en avait encore joué cet après-midi, pour convaincre Francesca de l'épouser sur-le-champ. Et cela avait marché. Dieu merci, cela avait marché. Il en était encore tout chamboulé, tel un gosse.

Quand l'idée lui était venue d'épouser Francesca sans attendre, il avait ressenti comme une secousse électrique, et avait eu bien du mal à contenir son impatience. Ç'avait été l'un de ces moments où il savait qu'il n'avait pas le droit à l'échec, où il aurait été prêt à toutes les folies pour lui arracher son consentement.

À présent qu'il était au seuil de son mariage, il ne pouvait s'empêcher de se demander si les choses seraient différentes, désormais. Maintenant

qu'elle était sa femme et non sa maîtresse, Francesca lui semblerait-elle autre ses bras ? Lorsqu'il poserait les yeux sur elle au réveil, y aurait-il quelque chose de changé dans l'air? Lorsqu'il l'apercevrait au milieu d'une salle bondée...

Il secoua la tête. L'amour le rendait idiot. Son cœur avait toujours manqué un battement lorsqu'il apercevait Francesca au milieu d'une salle bondée.

Encore un peu, et il doutait qu'il résiste longtemps...

343

Il ouvrit la porte.

— Francesca? appela-t-il doucement, la voix déjà enrouée de désir.

Elle se tenait devant la fenêtre, vêtue d'une chemise de nuit bleue à la coupe sobre, mais si près du corps qu'il en eut un instant le souffle coupé.

Et il sut - il ignorait comment, mais il le savait - que ce serait toujours ainsi.

— Francesca ? murmura-t-il en s'approchant d'elle à pas lents.

Lorsqu'elle se tourna vers lui, l'ombre d'une hésitation passa sur son visage. Il ne s'agissait pas vraiment de nervosité, mais plutôt d'une adorable expression d'appréhension, comme si elle aussi se rendait compte que tout était différent désormais.

— Nous l'avons fait, dit-il, conscient qu'un sourire béat flottait sur ses lèvres.

— Je n'arrive toujours pas à y croire.

— Moi non plus, avoua Michael en lui caressant la joue, il n'empêche que c'est le cas.

— Je...

Elle secoua la tête.

— Peu importe.

— Que voulais-tu dire ?

— Ce n'est rien.

La prenant par les mains, il l'attira à lui.

— Ce n'est pas rien, murmura-t-il. S'il s'agit de toi et moi, ce n'est pas rien.

Elle avala sa salive, puis :

— Je voulais juste... Je voulais dire que...

D'une légère pression des doigts, il l'encouragea à poursuivre. Il voulait qu'elle dise les mots qu'il espérait. Il n'avait pas pensé qu'il en aurait besoin, du moins, pas dans l'immédiat, mais par le Ciel, qu'il avait envie de les entendre !

— Je suis très heureuse de t'avoir épousé, acheva-t-elle d'une voix aussi inhabituellement timide que son expression. C'était la chose à faire.

Michael s'efforça de ravalier sa déception. C'était plus qu'il n'avait jamais pensé entendre dans sa bouche, mais tellement moins que ce qu'il espérait.

Malgré tout, elle était là, dans ses bras, et elle était sa femme. Il devait se réjouir de ce qu'il avait, s'exhorta-t-il avec ferveur.

— Moi aussi, j'en suis heureux, murmura-t-il avant de l'enlacer.

Ses lèvres frôlèrent les siennes, et lorsqu'il l'embrassa pour de bon, ce fut bel et bien différent. Moins fébrile, moins désespéré. Plus serein.

Il la gratifia d'un long baiser tendre, prenant le temps de l'explorer, de savourer chaque seconde. Ses mains glissèrent sur la soie de sa chemise de nuit, et elle laissa échapper un gémissement lorsqu'il froissa l'étoffe entre ses doigts.

— Je t'aime, souffla-t-il.

À quoi bon garder ces mots pour lui, même si son sentiment n'était pas partagé

?

Ses lèvres coururent de sa joue à son oreille, s'y attardèrent le temps de lui mordiller le lobe, avant de descendre le long de son cou, jusqu'à l'adorable creux à la base de sa gorge.

— Michael, soupira-t-elle en s'abandonnant contre lui. Oh, Michael...

Il referma les mains sur ses fesses pour la plaquer contre lui, et réprima un grognement de plaisir brut en la sentant si tiède et ferme contre sa virilité.

Il avait cru la désirer autrefois, mais ce qu'il ressentait à présent... c'était tout autre chose.

— J'ai besoin de toi, dit-il sourdement.

Il se laissa tomber à genoux devant elle, pressa les lèvres contre sa féminité, par-dessus la soie.

— J'ai tellement besoin de toi.

Elle murmura son nom - elle semblait confuse de le voir dans cette position si humble -, puis enfouit les doigts dans ses cheveux. Il aurait pu rester ainsi des heures durant, mais elle s'agenouilla à son tour,

344

345

et s'empara de sa bouche pour lui donner un baiser brûlant.

— J'ai envie de toi, chuchota-t-elle. S'il te plaît.

Il enroula le bras autour d'elle, et se releva en l'entraînant avec lui. Un instant plus tard, tous deux basculaient sur le lit. Les doigts tremblants, il lui retroussa sa chemise de nuit. Glissant la main derrière sa nuque, elle l'attira de nouveau à elle et le gratifia d'un baiser plus fiévreux encore.

— J'ai... j'ai besoin de toi, balbutia-t-elle.

— Je veux te voir tout entière, murmura-t-il en lui arrachant quasiment sa chemise de nuit. Je veux sentir ton corps sous le mien.

D'une main impatiente, Francesca dénoua la ceinture du peignoir de Michael, puis en écarta les pans afin de caresser son torse musclé. Ce n'était pas la première fois qu'elle le voyait, qu'elle le touchait ainsi, et cependant c'était différent.

Il était son mari.

C'était à la fois si difficile à croire, et si parfait, si juste.

— Michael... l'appela-t-elle, comme il entreprenait de lui prodiguer de délectables caresses.

Elle aurait voulu se montrer plus active, plus entreprenante, mais ne pouvait que rester étendue, tout alanguie, à savourer ses baisers, tendant la main de temps à autre pour laisser courir ses doigts sur sa peau.

Elle avait le sentiment d'être tendrement chérie.

Adorée.

Aimée.

C'était émouvant.

C'était exquis.

C'était infiniment précieux, et d'une sensualité à couper le souffle.

Les lèvres de Michael suivirent le chemin tracé par ses mains, allumant en elle des étincelles de désir, avant de venir se nicher entre ses seins.

— Francesca, souffla-t-il en déposant une traînée de baisers jusqu'à la pointe de son sein.

Il commença par la titiller de la langue, avant de la prendre dans sa bouche pour la mordiller doucement.

La sensation fut immédiate, fulgurante. Francesca s'arc-bouta, tandis que ses doigts agrippaient convulsivement les draps comme pour se raccrocher à une bouée sur un océan en furie.

Il glissa les doigts entre ses cuisses, et elle cria son nom en se cabrant. Elle était déjà plus que prête à l'accueillir en elle. Elle en avait envie, elle avait envie de lui, et elle avait envie que cela ne s'arrête jamais.

— Tu me rends fou, murmura-t-il d'une voix rauque.

Il se positionna à l'orée de sa féminité, son visage au-dessus du sien, ses yeux brillant d'un éclat intense.

Francesca bascula les hanches pour le recevoir en elle.

— Maintenant, lui ordonna-t-elle d'un ton presque suppliant.

Il obéit, la pénétra avec une lenteur délibérée jusqu'à être totalement enfoui en elle.

— Oh, Seigneur, grogna-t-il, le visage crispé par la passion. Je ne peux pas...

Je dois...

Pour toute réponse, elle arqua le dos, se plaquant plus fermement contre lui.

Alors il commença à se mouvoir en elle, et à chaque coup de reins, une nouvelle vague de plaisir se diffusait, brûlante, dans tout son corps. Elle appelait Michael en haletant tandis que leur danse se faisait plus sauvage, plus frénétique.

Puis le plaisir jaillit, aussi soudain et puissant qu'un coup de tonnerre, et il sembla à Francesca que son corps se disloquait sous l'impact de la jouissance.

La violence de l'expérience lui arracha un long cri. Alors Michael accéléra le rythme, se mit à aller et venir de plus en plus vite, de plus en plus fort. Il l'appela avant de basculer dans le néant de l'extase, et sur ses lèvres, son prénom était à la fois

346

une prière et une bénédiction. Puis il s'effondra sur elle.

Comme il s'efforçait, sans grand enthousiasme, de se soulever, elle l'immobilisa d'une main ferme.

— Arrête, souffla-t-elle.

Elle ne voulait pas qu'il bouge. Pas encore. Elle aurait bientôt du mal à respirer, et il devrait s'écarter d'elle, mais pour l'instant, il y avait quelque chose de primitif dans leur position, quelque chose d'essentiel qu'elle ne voulait pas briser.

— Non, chuchota-t-il, et aux inflexions de sa voix, elle devina qu'il souriait. Je vais t'écraser.

Il bascula sur le flanc, puis l'attira à lui, le dos contre son torse, et la tint blottie contre lui d'un bras passé sous ses seins.

Elle sentit ses lèvres remuer dans son cou. Ses paroles étaient inaudibles, mais peu important ; elle savait ce qu'il avait dit.

Il s'assoupit quelques instants plus tard, la berçant de son souffle puissant et régulier. Francesca, elle, ne dormit pas. Elle était épuisée, somnolente, comblée, mais elle ne dormit pas.

Ce soir, cela avait été différent.

Et elle se demandait pourquoi.

... Je ne doute pas que Michael vous écrira aussi une lettre mais comme je vous tiens pour une amie très chère, je voulais vous informer moi-même que nous nous sommes mariés. En êtes-vous surprise ? J'avoue que je l'ai été.

Extrait d'une lettre de la comtesse de Kilmartin à Helen Stirling, trois jours après son mariage avec le comte de Kilmartin.

— Tu as une mine épouvantable.

Michael leva vers Francesca un visage peu amène.

— Bonjour à toi aussi, dit-il un peu sèchement, avant de tourner de nouveau son attention vers ses œufs au plat et ses toasts.

Francesca prit place en face de lui à la table du petit déjeuner. Voilà deux semaines qu'ils étaient mariés. Michael avait dû se lever tôt ce matin, car lorsqu'elle s'était réveillée, son côté du lit était froid.

— Je ne plaisante pas, insista-t-elle, inquiète. Tu es terreux et tu ne te tiens pas droit. Tu devrais remonter te coucher et te reposer un peu.

Il fut secoué d'une première quinte de toux, puis d'une deuxième, qui parut l'épuiser.

— Je vais bien, déclara-t-il d'une voix hachée.

— Certainement pas.

349

Il leva les yeux au ciel.

— Nous ne sommes mariés que depuis quinze jours et tu commences déjà à...

— Si tu voulais une épouse docile, il ne fallait pas m'épouser, l'interrompit Francesca.

Tout en parlant, elle avait jaugé la largeur de la table, avant d'estimer que la distance qui les séparait était trop importante pour qu'elle lui tâte le front afin de découvrir s'il avait ou non de la température.

— Je me porte à merveille, s'entêta Michael.

Cette fois, il s'empara de son exemplaire du Lardon

Times - daté de plusieurs jours, mais on ne pouvait guère espérer mieux dans ces régions frontalières de l'Écosse - et feignit d'ignorer Francesca.

Ah, il voulait jouer à ce petit jeu ? Elle pouvait en faire autant ! décida Francesca, avant de s'atteler à la tâche délicate entre toutes d'étaler de la confiture sur un muffin.

Michael se remit à tousser.

Elle s'agita sur sa chaise en s'interdisant le moindre commentaire.

Il toussa de nouveau. Cette fois, il s'écarta de la table pour se plier en deux.

— Mi...

Il lui décocha un regard si féroce qu'elle se tut.

Puis elle fronça les sourcils.

Il inclina la tête d'une façon aussi condescendante qu'exaspérante, avant d'être secoué d'un nouveau spasme qui lui gâcha ses effets.

— C'est bon, décréta Francesca en se levant. Tu retournes te coucher. Tout de suite.

— Je vais bien, maugréa-t-il.

— Tu ne vas pas bien du tout.

— Je suis...

— Malade, coupa-t-elle. Tu es malade, Michael. Souffrant, indisposé, mal en point. Tu es malade. Comme un chien. Je ne vois pas comment je pourrais me montrer plus claire.

— Je ne suis tout de même pas à l'agonie, marmonna-t-il.

— Non, riposta-t-elle en contournant la table pour lui prendre le bras, mais tu as une attaque de malaria, et...

— Ce n'est pas la malaria, répliqua-t-il, secoué d'une nouvelle quinte de toux.

Elle le fit se lever, ce qu'elle n'aurait pu accomplir sans un minimum de participation de sa part, et lui demanda :

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais, c'est tout.

Elle pinça les lèvres.

— Je suppose que tu parles avec l'expertise médicale que te donne...

— ... le fait d'être atteint de malaria depuis presque un an, l'interrompit-il. Ce n'est pas la malaria.

Francesca le poussa vers la porte.

— Du reste, ajouta-t-il, c'est trop tôt.

— Trop tôt pour quoi ?

— Pour avoir une nouvelle attaque, expliqua-t-il d'une voix lasse. J'en ai eu une à Londres il y a... combien, deux mois? C'est trop tôt.

— Pourquoi est-ce trop tôt ? demanda-t-elle, d'un ton étrangement calme.

— C'est comme ça, voilà tout, marmonna-t-il.

En son for intérieur, il savait que ce n'était pas l'exacte vérité. Ce n'était pas trop tôt. Il avait connu un certain nombre de personnes qui avaient souffert d'attaque de malaria à deux mois d'intervalle.

Toutes avaient été malades. Très malades.

Quelques-unes en étaient mortes.

Si les crises se rapprochaient, cela signifiait-il que le mal gagnait du terrain?

Quelle cruelle ironie ! À présent qu'il avait enfin épousé Francesca, voilà qu'il allait peut-être mourir. '

— Ce n'est pas la malaria, répéta-t-il avec force, au point que Francesca s'immobilisa pour le regarder. Ça ne l'est pas.

351

Elle se contenta de hocher la tête.

— C'est probablement un refroidissement, reprit-il. Elle acquiesça en silence, mais il eut la nette impression qu'elle voulait l'apaiser.

— Je t'emmène te coucher, dit-elle doucement. Et il ne protesta pas.

Dix heures plus tard, Francesca était au bord de la panique. La fièvre de Michael s'était élevée, et même s'il ne délirait pas ni ne proférait de paroles incohérentes, il était manifestement très, très malade. Il répétait avec insistance que ce n'était pas la malaria, que cela ne ressemblait pas à la malaria, mais chaque fois qu'elle lui demandait des détails, il était incapable de se montrer plus précis, du moins, pas assez pour la rassurer.

Francesca ne savait pas grand-chose sur la malaria. Les librairies pour dames à la mode de Londres ne vendaient pas d'ouvrages médicaux. Elle aurait aimé pouvoir se renseigner auprès de son propre médecin, ou même faire venir un spécialiste du Collège royal de médecine, car le peu qu'elle savait, elle le tenait de Michael lui-même, malheureusement, elle avait promis à ce dernier de garder le secret sur sa maladie. Si elle courait la ville à la recherche d'informations sur la malaria, on finirait par s'interroger.

Toutefois, il lui semblait anormal que l'attaque survienne si tôt après la dernière. Non pas qu'elle possédât la moindre connaissance médicale sur laquelle se fonder pour affirmer cela. Lorsque Michael avait été malade à Londres, il lui avait dit que la crise précédente datait de six mois, et celle d'avant de trois.

Pourquoi la maladie modifierait-elle soudain son rythme et frapperait-elle de nouveau si rapidement? Cela n'avait aucun sens. En tout cas pas si l'état de Michael s'améliorait.

Car il fallait qu'il aille mieux. Il le fallait !

Dans un soupir, elle tendit la main pour lui palper le front. Il dormait, à présent, émettant un léger ronflement, comme chaque fois qu'il avait le nez pris. Du moins était-ce ce qu'il lui avait dit. Ils n'étaient pas mariés depuis assez longtemps pour qu'elle l'ait découvert par elle-même.

Sa peau était chaude, mais pas brûlante. Constatant que ses lèvres étaient parcheminées, Francesca prit une cuillerée de thé tiède pour les en humecter, lui soulevant le menton pour l'aider à avaler dans son sommeil.

Au lieu de cela, il s'étouffa et se réveilla en recrachant le thé sur les draps.

— Désolée, dit-elle en estimant les dégâts.

Par chance, elle ne lui avait administré qu'une petite cuillerée de thé.

— Que diable fais-tu donc? demanda-t-il dans une quinte de toux.

— Je n'en sais rien, admit-elle. Je n'ai que peu d'expérience en matière de soins à donner aux malades. Tu semblais avoir soif.

— La prochaine fois que j'aurai soif, je te le dirai, grommela-t-il.

Elle hocha la tête tandis qu'il cherchait une position plus confortable.

— Tu n'aurais pas soif maintenant, par hasard ? risqua-t-elle d'une voix douce.

— Juste un peu, répondit-il d'un ton bourru.

Sans un mot, elle lui tendit la tasse de thé, dont il avala le contenu d'un trait.

— En veux-tu une autre ?

Il secoua la tête.

— Une de plus, et je vais devoir aller pi...

Il s'interrompit, se racla la gorge.

— Désolé, marmonna-t-il.

— J'ai quatre frères, lui rappela-t-elle. Ce n'est pas grave. Veux-tu que j'aille te chercher le pot de chambre ?

— Je peux m'en charger moi-même.

352

Il ne semblait pas en état de traverser la pièce sans aide, mais elle était trop fine mouche pour discuter avec un homme de mauvaise humeur. Il se rendrait à la raison lorsqu'il essaierait de se lever et retomberait sur le matelas. Rien de ce qu'elle pourrait dire ou faire ne le convaincrait de toute façon.

— Tu es assez fiévreux, fit-elle remarquer d'un ton patient.

— Ce n'est pas la malaria.

— Je n'ai pas dit...

— Tu l'as pensé.

— Que se passera-t-il si c'est bel et bien la malaria ? hasarda-t-elle.

— Ce n'est pas...

— Mais si ça l'était ? l'interrompit-elle.

Elle s'aperçut avec horreur que sa voix, qui avait monté d'une octave, était presque étranglée de terreur.

Michael la considéra de longues secondes d'un œil sombre. Puis, roulant sur le côté, il déclara simplement:

— Ça ne l'est pas.

Francesca déglutit péniblement. Elle avait sa réponse, à présent.

— Est-ce que cela t'ennuie si je sors un moment ? lâcha-t-elle soudain, en se levant si vite que la tête lui tourna.

Il ne répondit pas, mais elle le vit hausser les épaules sous les couvertures.

— Histoire d'aller marcher un peu, précisa-t-elle en hâte tout en se dirigeant vers la porte. Avant que le soleil se couche.

— Ne t'inquiète pas pour moi, grommela-t-il.

Elle hocha la tête, même s'il ne la regardait pas.

— À tout à l'heure, dit-elle.

Mais il s'était déjà endormi.

L'air était humide et la pluie menaçait, aussi Francesca attrapa-t-elle un parapluie avant de prendre le chemin du kiosque. Bien qu'ouvert sur les côtés, le petit édifice était doté d'un toit. En cas de pluie, elle serait à peu près au sec.

À chaque pas, constata-t-elle, son souffle se faisait plus laborieux, et lorsqu'elle parvint à destination, elle haletait péniblement, non à cause de la marche, mais de ses efforts pour retenir ses larmes.

Dès qu'elle fut assise, elle y renonça.

Elle se mit à sangloter bruyamment, sans le moindre raffinement, mais peu lui importait.

Michael allait peut-être mourir. Pour ce qu'elle en savait, il était mourant, et elle allait être veuve de nouveau.

La première fois, elle avait cru qu'elle n'y survivrait pas.

Elle ne savait pas si elle aurait la force de traverser de nouveau une semblable épreuve. Elle ne savait pas si elle voulait l'avoir.

Ce n'était pas juste! Ce n'était pas acceptable qu'elle doive perdre deux maris, alors que tant de femmes gardaient le leur toute leur vie. Sans compter que la plupart d'entre celles-ci n'aimaient même pas leur époux, alors qu'elle, qui avait aimé les siens...

Francesca cessa de respirer.

Elle l'aimait? Michael?

Non, non, se dit-elle, elle ne l'aimait pas. Pas de cette façon. Lorsque cette pensée, et ce mot, avaient traversé son esprit, il ne s'agissait pas d'amour mais d'amitié. Car bien sûr, c'était ainsi qu'elle aimait Michael. Elle l'avait toujours aimé, n'est-ce pas ? Il était son meilleur ami, l'avait été du temps de John.

Elle songea à Michael, à son visage, à son sourire.

Fermant les paupières, elle se souvint de ses baisers, et de la délicieuse sensation de sa main au creux de ses reins lorsqu'ils se déplaçaient dans la maison.

354

C'est alors qu'elle comprit pourquoi tout lui avait semblé différent entre eux, ces derniers temps. Ce n'était pas dû au fait, comme elle l'avait d'abord cru, qu'ils étaient mariés. Non, ce n'était pas parce qu'il était désormais son époux, qu'elle portait une alliance.

C'était parce qu'elle l'aimait.

Ce qui se passait entre eux, ce puissant lien... ce n'était pas uniquement de la passion, et cela n'avait rien d'immoral.

C'était de l'amour. Et c'était divin.

Francesca n'aurait pas été plus surprise si John s'était matérialisé devant elle et s'était mis à danser un quadrille écossais.

Michael.

Elle aimait Michael.

Non pas juste comme un ami, mais comme un mari et un amant. Elle l'aimait avec la même profondeur, la même intensité qu'elle avait aimé John.

C'était différent parce qu'ils étaient différents et que, de son côté, elle n'était plus la même femme, mais le sentiment demeurait identique. C'était l'amour d'une femme pour un homme, et son cœur en débordait de toutes parts.

Bonté divine, elle ne voulait pas que Michael meure !

— Tu ne peux pas me faire cela, gémit-elle en se penchant par-dessus l'accoudoir du banc du kiosque, le visage levé vers le ciel.

Une lourde goutte d'eau s'écrasa sur son front.

— Oh, non, tu n'as pas le droit, gronda-t-elle en s'essuyant. Ne crois pas que tu peux...

Trois petites gouttes se succédèrent rapidement.

— Bon sang! marmonna-t-elle, avant de marmonner un « désolée » en direction des nuages.

Elle rentra la tête sous le kiosque comme la pluie redoublait d'intensité.

Qu'était-elle censée faire, à présent? Aller de l'avant avec toute la détermination d'un ange de la vengeance, ou pleurer abondamment sur son sort?

Un peu des deux, peut-être.

Elle contempla la pluie, qui s'était transformée en un véritable déluge, et se déversait avec assez de puissance pour effrayer même le plus résolu des anges de la vengeance.

Oui, un peu des deux.

Ouvrant les yeux, Michael découvrit non sans surprise que c'était le matin.

Il battit plusieurs fois des paupières pour s'en assurer. Par les rideaux, qui n'étaient pas complètement fermés, filtrait un raï de lumière qui dessinait une fine ligne claire sur le tapis.

Le matin. Eh bien, il devait être vraiment fatigué ! Son dernier souvenir était celui de Francesca quittant la pièce d'un pas rapide en déclarant qu'elle allait faire un tour alors que le premier nigaud venu se serait rendu compte qu'il allait pleuvoir.

L'insensée !

Il tenta de s'asseoir, mais retomba contre ses oreillers, sans forces. Bon sang, il était plus mort que vif. L'image n'était pas des mieux choisies étant donné les circonstances, mais il n'en voyait aucune autre pour décrire avec justesse la douleur qui irradiait dans tout son corps. Il était recru de fatigue et presque collé aux draps. La seule idée de s'asseoir lui donnait envie de gémir.

Par Dieu, il était vraiment au plus bas.

Il se palpa le front pour vérifier s'il était toujours fiévreux, mais si ce dernier était brûlant, alors sa main l'était aussi. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'il était en nage, et qu'il aurait eu grand besoin d'un bon bain.

Il tenta de humer l'air autour de lui, mais son nez était si congestionné qu'il finit par tousser.

Avec un soupir fataliste, il songea que s'il sentait mauvais, au moins n'en serait-il pas incommodé.

Il entendit un bruit étouffé derrière la porte, leva les yeux et vit entrer Francesca. Elle n'avait pas de

356

357

souliers et marchait sur la pointe des pieds, essayant manifestement de ne pas perturber son sommeil. Ce n'est qu'en approchant du lit qu'elle regarda, et laissa échapper un petit cri de surprise.

— Tu es réveillé, dit-elle.

Il hocha la tête.

— Quelle heure est-il ? voulut-il savoir.

— 8 h 30. Ce n'est pas très tard, mais tu t'es endormi hier soir, avant le dîner.

Il hocha de nouveau la tête, n'ayant rien de pertinent à ajouter à la conversation. En outre, il était trop épuisé pour parler.

— Comment te sens-tu ? s'enquit-elle en s'asseyant près de lui. Veux-tu quelque chose à manger?

— Affreusement mal, et non, merci.

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Francesca.

— As-tu soif?

Il acquiesça.

Elle prit un petit bol sur la table de chevet. Une soucoupe avait été posée dessus, sans doute pour garder le contenu au chaud.

— Il est là depuis quelques heures, expliqua-t-elle d'un ton d'excuse, mais je l'ai couvert, il ne devrait donc pas être trop mauvais.

— C'est du bouillon ?

— Oui, répondit-elle en approchant une cuiller de ses lèvres. Est-ce trop froid

?

Michael le goûta du bout des lèvres, puis secoua la tête. La soupe était à peine tiède, mais il n'aurait sans doute pas supporté quoi que ce soit de chaud.

Francesca le fit boire en silence pendant quelques instants puis, lorsqu'il déclara qu'il en avait assez, elle remit le bol sur le chevet, le couvrit avec soin, même s'il supposait qu'elle en commanderait un nouveau pour son prochain repas.

— As-tu de la fièvre? murmura-t-elle.

Il tenta d'afficher un sourire désinvolte.

— Aucune idée.

Elle tendit la main vers son front.

— Je n'ai pas eu le temps de prendre un bain, marmonna-t-il, façon de présenter ses excuses pour son front moite sans avoir à prononcer le mot transpiration en sa présence.

Ignorant sa tentative d'humour, elle fronça les sourcils tandis que sa main s'attardait. Puis, avec une surprenante rapidité, elle se leva, s'inclina sur lui et posa les lèvres sur son front.

— Francesca ?

— Tu es brûlant, dit-elle dans un souffle. Tu es brûlant !

Il battit des paupières sans comprendre.

— La température n'est pas retombée, reprit-elle tout excitée. Tu ne comprends pas ? Si tu es encore fiévreux, cela ne peut pas être la malaria !

Il demeura interdit quelques instants. Elle avait raison. Il ne s'expliquait pas qu'il n'y eût pas pensé lui-même, mais elle avait raison. Les fièvres de la malaria disparaissaient toujours au matin. Elles revenaient à l'assaut le lendemain, bien sûr, et souvent avec une intensité effrayante, mais elles se dissipaient toujours, lui donnant une journée de répit avant de l'abattre de nouveau.

— Ce n'est pas la malaria, répéta-t-elle, l'œil curieusement brillant.

— Je te l'avais dit, claironna-t-il, même si, en son for intérieur, il devait admettre qu'il n'en avait pas été aussi certain que cela.

— Tu ne vas pas mourir, murmura-t-elle avant de se mordre la lèvre.

Michael chercha son regard.

— Tu avais peur de me perdre ? demanda-t-il tranquillement.

— Bien sûr que j'avais peur, répliqua-t-elle d'une voix hachée, renonçant à feindre un calme qu'elle n'éprouvait pas. Mon Dieu, Michael, je ne peux pas croire que tu... As-tu seulement idée de ce que j'ai... Oh, pour l'amour du Ciel !

358

359

Il ne savait pas ce qu'elle venait de dire, mais son intuition lui soufflait que c'était de bon augure.

Elle se leva si abruptement que sa chaise faillit tomber. Une serviette de table était posée près du bol de bouillon. Elle la saisit d'un geste vif et s'en tamponna ses paupières.

— Francesca ? murmura-t-il.

— Ah, ces hommes ! s'écria-t-elle d'un air fâché. s

Il arqua un sourcil sans mot dire.

— Tu devrais savoir que je...

Elle s'interrompit soudain.

— Qu'y a-t-il, Francesca ?

Elle secoua la tête.

— Pas encore, dit-elle, lui donnant l'impression qu'elle se parlait à elle-même plutôt qu'à lui. Bientôt, mais pas tout de suite.

Il cilla, déconcerté.

— Je te demande pardon ?

— Je dois sortir, déclara-t-elle d'un ton étrangement coupant. Il faut que je fasse quelque chose.

— À 8h30dumatin?

— Je reviens bientôt, promit-elle en se ruant vers la porte. Ne te sauve pas.

— Flûte! plaisanta-t-il. Moi qui avais prévu de rendre visite au Roi !

Mais Francesca était si distraite qu'elle ne se donna même pas la peine de railler sa pathétique tentative d'humour.

— Je reviens, répéta-t-elle avec, dans la voix, ; quelque chose qui ressemblait à une promesse. Je reviens tout de suite.

Il ne put que hausser les épaules tandis que la porte se refermait sur elle.

... Je ne sais trop comment vous annoncer la nouvelle, et je sais encore moins comment vous la recevrez, mais Michael et moi sommes mariés depuis trois jours. Je ne saurais mieux décrire les événements qui ont mené à cette décision qu'en disant simplement que cela nous a semblé la chose à faire. Sachez, je vous en prie, que cela ne diminue en rien mon amour pour John. Il conservera toujours une place à part dans mon cœur, de même que vous...

Extrait d'une lettre de la comtesse de Kilmartin à la comtesse douairière de Kilmartin, trois jours après son mariage avec le comte de Kilmartin.

Un quart d'heure plus tard, l'état de Michael s'était considérablement amélioré. Certes, celui-ci n'était pas de nouveau sur pied, et même au prix d'une imagination débordante, il n'aurait pu se convaincre - ni qui que ce soit d'autre, du reste - qu'il avait retrouvé sa bonne mine et son énergie habituelles.

Toutefois, le bouillon devait lui avoir rendu quelques forces, ainsi que son échange avec Francesca, car lorsqu'il se leva pour se diriger vers le pot de chambre, il s'aperçut qu'il tenait mieux sur ses jambes qu'il ne l'aurait cru. Il effectua ensuite une toilette rapide, tamponnant son corps moite de

sueur à l'aide d'une serviette humide. Après avoir passé un peignoir propre, il eut l'impression d'avoir retrouvé une apparence civilisée.

Il s'apprêtait à retourner se coucher lorsqu'il s'avisait qu'il n'avait aucune envie de se glisser de nouveau entre les draps humides de transpiration. Aussi sonna-t-il un domestique, avant de s'asseoir dans un fauteuil de cuir à oreilles qu'il orienta vers la fenêtre.

Le soleil brillait, ce qui offrait un agréable changement. En effet, le temps était demeuré constamment maussade ces deux dernières semaines. Non pas que cela ait particulièrement dérangé Michael ; un homme qui passe le plus clair de son temps à faire l'amour à sa femme se soucie peu du temps qu'il fait...

En cet instant, cependant, alors qu'il venait de quitter son lit de malade, il s'aperçut que le spectacle du soleil allumant des milliers d'étincelles sur l'herbe mouillée de rosée lui remontait le moral.

Un mouvement au loin attira son regard. Se redressant légèrement il reconnut Francesca, qui traversait la pelouse d'un pas rapide. Elle était trop loin pour qu'il la distingue nettement, mais il pouvait voir qu'elle avait revêtu son manteau le plus confortable, et qu'elle serrait quelque chose dans sa main.

Comme il se penchait en plissant les yeux, elle disparut derrière une haie.

Reivers choisit ce moment pour faire son entrée.

— Vous avez sonné, milord ?

Michael se tourna vers lui.

— Oui. Pouvez-vous envoyer quelqu'un pour changer mes draps ?

— Bien sûr, milord.

— Et...

Il s'apprêtait à demander qu'on lui prépare également un bain, mais pour une raison qu'il ignorait, c'est une autre question qui jaillit de ses lèvres.

— Sauriez-vous par hasard où est partie lady Kilmartin ? Je viens de la voir traverser la pelouse.

Le majordome secoua la tête.

— Non, milord. Madame ne me l'a pas fait savoir, toutefois, Davies m'a dit qu'elle lui avait demandé de faire couper quelques fleurs par le jardinier.

Michael hocha la tête, se représentant mentalement le chemin qu'avait suivi l'information avant de lui parvenir. Il avait toujours sous-estimé l'exceptionnelle efficacité des domestiques en matière de communication...

— Des fleurs, dites-vous ? murmura-t-il.

C'était donc un bouquet qu'il avait aperçu dans sa main.

— Des pivoines, précisa Reivers.

— Des pivoines, répéta Michael d'un air intéressé.

C'étaient les fleurs préférées de John, et l'essentiel du bouquet de mariée de Francesca. Cela avait quelque chose de presque terrifiant qu'il se souvienne d'un tel détail, mais s'il avait bu jusqu'à l'ivresse après le départ de John et Francesca, il ne s'en rappelait pas moins la cérémonie avec une acuité irréaliste.

La mariée portait une robe bleue. Bleu glacier. Et les fleurs étaient des pivoines. Ce devaient être des fleurs de serre, mais Francesca avait dû insister pour en avoir dans son bouquet.

Et tout à coup, il sut où elle se rendait, enveloppée dans son épais manteau pour se protéger du froid encore vif.

Elle allait sur la tombe de John.

Michael n'y était allé qu'une seule fois depuis son retour. Quelques jours après avoir compris, dans un éclair de lucidité, que John aurait approuvé son mariage avec Francesca. Mieux, Michael n'aurait pas été surpris d'apprendre que John les observait de là-haut et s'amusait comme un fou.

Il ne put s'empêcher de se demander: Francesca avait-elle compris ? Se rendait-elle compte que John aurait voulu cela ? Pour elle comme pour lui ?

362

363

Ou bien était-elle toujours rongée par la culpabilité ?

Sans réfléchir, il se leva de son fauteuil. La culpabilité, il connaissait. Il savait de quelle façon elle vous mettait le cœur en pièces et l'âme en miettes. Il n'ignorait rien de la douleur, de la brûlure acide qu'elle faisait courir dans vos veines. Il ne voulait pas de cela pour Francesca. Jamais. Elle ne l'aimait peut-

être pas, ne l'aimerait peut-être jamais, mais elle était plus heureuse à présent qu'avant leur mariage. Il en était certain. Et il en mourrait que ce bonheur puisse lui faire honte.

John aurait voulu qu'elle soit heureuse. Il aurait voulu qu'elle aime et soit aimée. Et si Francesca ne s'en était pas encore rendu compte...

Michael entreprit de s'habiller. Il était encore faible, et probablement fiévreux, mais par le Ciel, il pouvait tout de même marcher jusqu'au petit cimetière près de la chapelle. Cela le tuerait à moitié, mais il ne laisserait pas Francesca sombrer dans le désespoir et la honte dont il avait lui-même souffert si longtemps.

Elle n'avait pas besoin de l'aimer. Vraiment pas. Il s'était répété ces mots si souvent depuis leur récent mariage qu'il avait presque fini par y croire.

Non, elle n'avait pas besoin de l'aimer. Mais elle devait se sentir libre. Libre d'être heureuse.

Car si elle ne l'était pas...

Eh bien, cela le tuerait. Il pouvait vivre sans son amour, mais pas sans son bonheur.

Francesca savait que le sol serait détrempé, aussi avait-elle apporté une petite couverture. Lorsqu'elle déploya sur l'herbe le plaid vert et or, les couleurs des Stirling, un sourire nostalgique flotta sur ses lèvres.

— Bonjour, John, dit-elle en s'agenouillant pour disposer avec soin les pivoines devant la pierre tombale.

La sépulture, des plus sobres, était bien moins ostentatoire que les monuments que la plupart des aristocrates érigeaient à la mémoire de leurs chers disparus.

Mais c'était celle que John aurait voulue. Francesca le connaissait si bien qu'une fois sur deux, elle savait à l'avance ce qu'il allait dire.

Il aurait choisi quelque chose de simple, et il aurait aimé cet endroit, dans l'angle le plus éloigné du cimetière, tout près des champs et des prairies de Kilmartin, le lieu qu'il préférerait au monde.

C'était donc ce qu'elle lui avait offert.

— C'est une belle journée, reprit-elle en s'asseyant sur le plaid.

Elle remonta ses jupes pour s'asseoir en tailleur, puis les arrangea avec soin sur ses jambes. Ce n'était pas le genre de position qu'elle pouvait adopter en société, mais elle n'était pas en société.

Elle était avec John, et il aurait voulu qu'elle se sente à l'aise.

— La pluie est tombée durant des semaines, poursuivit-elle. Certaines journées ont été pires que d'autres, mais il n'y en a pas eu une seule sans au moins quelques gouttes. Tu n'en aurais pas souffert, mais, quant à moi, je t'avoue que le soleil m'a manqué.

Remarquant que l'une des tiges n'était pas disposée à son goût, elle se pencha en avant pour la redresser.

— Bien entendu, cela ne m'a pas vraiment empêchée d'aller me promener, ajouta-t-elle avec un petit rire nerveux. Je me suis souvent fait surprendre par la pluie, dernièrement. Je ne sais trop pourquoi - autrefois, je faisais plus attention au temps.

Elle poussa un soupir.

— Non. En fait, je sais pourquoi. J'ai juste peur de te le dire. C'est idiot de ma part, je le sais, mais...

Elle rit de nouveau, de ce petit rire crispé qui sonnait si faux. C'était bien la seule émotion qu'elle n'ait jamais éprouvée en compagnie de John : la nervo 364

sité. Dès leur première rencontre, elle avait été totalement à l'aise en sa présence, avec elle-même comme avec lui.

À présent, en revanche...

Elle était tendue à l'extrême, et avait des raisons de l'être.

— Il s'est passé quelque chose, John, reprit-elle en jouant fébrilement avec l'étoffe de son manteau. J'ai... commencé à éprouver pour quelqu'un des sentiments qui ne sont peut-être pas appropriés.

Elle regarda autour d'elle, s'attendant presque à quelque signe en guise de réponse divine, mais il n'y avait rien d'autre que le doux bruissement du vent dans les feuilles.!

Avalant sa salive, elle reporta son attention sur la sépulture de John. Cela pouvait paraître stupide qu'une simple stèle en vierre à symboliser un homme, mais elle ne savait où porter le regard, sinon sur cette pierre, lorsqu'elle avait besoin de lui parler

— Peut-être n'aurais-je pas dû ressentir cela, murmura-t-elle, ou peut-être aurais-je dû, et ai-je seulement cru que je n'aurais pas dû. Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que c'est arrivé. Je ne m'y attendais pas, mais c'est ainsi, et... avec...

Elle se tut, puis ses lèvres s'incurvèrent en un sourire presque penaud.

—Ma foi, je suppose que tu sais de qui il s'agit. Peux-tu imaginer cela ?

C'est alors qu'il se produisit quelque chose de remarquable.

Rétrospectivement, elle songea que la terre aurait dû trembler, ou qu'un trait de lumière aurait dû jaillir des nuées pour éclairer la tombe. Mais ce ne fut rien de tout cela. Rien qui soit palpable, audible ou visible ; juste l'étrange impression d'un mouvement à l'intérieur d'elle-même, comme si une pièce en elle s'était enfin ajustée correctement.

Et elle sut, sans l'ombre d'un doute, que John aurait pu imaginer cela.

Mieux, qu'il l'aurait voulu.

Il aurait voulu qu'elle épouse Michael. Il aurait voulu qu'elle épouse l'homme dont elle était tombée amoureuse, mais elle avait tendance à penser qu'il aurait été content que cela arrive avec Michael.

Michael et elle étaient les êtres qu'il préférerait, et il aurait aimé les savoir ensemble.

— Je l'aime, avoua-t-elle, avant de se rendre compte que c'était la première fois qu'elle le formulait à haute voix. J'aime Michael. Vraiment. John...

Elle effleura son prénom gravé dans la pierre.

— Je crois que tu approuverais, murmura-t-elle. Parfois, il m'arrive de me demander si ce n'est pas toi qui as tout manigancé.

Ses yeux étaient emplis de larmes, à présent.

— C'est tellement bizarre... J'ai passé tant de temps à me répéter que je ne tomberais plus jamais amoureuse. Comment l'aurais-je pu ? Quand on m'interrogeait pour savoir ce que tu aurais voulu pour moi, je répondais bien sûr que tu aurais aimé que je rencontre quelqu'un, mais tout au fond de moi...

Elle esquissa un sourire nostalgique.

— Tout au fond de moi, je savais que cela n'avait aucun sens. Je ne tomberais plus amoureuse. C'était une évidence, une certitude absolue. Alors peu importait ce que tu aurais voulu pour moi, n'est-ce pas ?... Sauf que c'est arrivé. C'est arrivé, et je ne m'y attendais pas du tout. C'est arrivé avec Michael. Je l'aime tellement, John !

Sa voix se brisa d'émotion.

— J'ai essayé de me persuader que je ne l'aimais pas, mais quand j'ai cru qu'il allait mourir, je ne l'ai pas supporté et j'ai su... Oh, Seigneur! Je l'ai su, John. J'ai besoin de lui. Je l'aime. Je ne peux pas vivre sans lui, et il fallait que je te le dise, que je sache que tu... que tu...

Elle ne put continuer. Trop d'émotions se bousculaient en elle, qui ne demandaient qu'à jaillir. Plongeant le visage entre ses mains, elle fondit en

larmes, non pas de chagrin, non pas de joie, mais parce qu'elle ne pouvait plus les retenir.

— John, je l'aime, hoqueta-t-elle. Je pense que c'est ce que tu aurais voulu.

Je le crois vraiment, mais...

C'est alors qu'elle entendit du bruit derrière elle. Des pas, un souffle. Elle se retourna, mais elle savait déjà de qui il s'agissait. Elle percevait sa présence dans l'air.

— Michael, souffla-t-elle, le fixant du regard comme si c'était un spectre.

Il était pâle, les traits tirés, et devait s'appuyer contre un arbre tant il était faible, mais pour elle il était la perfection incarnée.

— Francesca, articula-t-il.

Elle se leva sans le quitter des yeux.

— M'as-tu entendue? demanda-t-elle dans un murmure.

— Je t'aime, fit-il d'une voix enrouée.

— Mais est-ce que tu m'as entendue ? insista-t-elle.

Il fallait qu'elle sache, et s'il n'avait pas entendu, elle devait lui dire.

Il hocha la tête d'un geste saccadé.

— Je t'aime, dit-elle.

Elle aurait voulu aller vers lui et se jeter à son cou, mais elle était incapable de bouger

— Je t'aime, répéta-t-elle. Je t'aime.

— Tu n'es pas obligée de...

— Si. Je dois le dire. Je dois te le dire. Je t'aime. Je t'aime de tout mon cœur.

Alors la distance qui les séparait s'évanouit, et elle ' sentit ses bras se refermer autour d'elle. Elle pressa le visage contre son torse, ses larmes mouillant sa chemise. Elle ignorait pourquoi elle pleurait, mais elle s'en moquait. Tout ce dont elle avait besoin, » c'était de se blottir dans ses bras.

Là, elle pouvait entrevoir l'avenir, et ce qu'elle voyait était merveilleux.

Michael appuya le menton sur sa tête.

;

— Je ne voulais pas dire que tu n'étais pas obligée de me l'avouer, murmura-t-il, mais simplement que tu n'étais pas obligée de le répéter.

Elle éclata de rire malgré les larmes qui lui inondaient les joues, et tous deux furent agités d'un même tremblement.

— Tu dois le dire, reprit-il. Si tu éprouves un tel amour, alors il faut le dire. Je ne me laisserai jamais de l'entendre, crois-moi.

Elle leva vers lui un regard encore brillant de larmes.

— Je t'aime.

Michael lui caressa la joue.

— Je me demande bien ce que j'ai fait pour te mériter.

— Tu n'as pas eu à faire quoi que ce soit, murmura- t-elle. Tu n'as eu qu'à être toi.

Elle tendit la main pour lui effleurer le visage, son geste reflétant exactement le sien, et ajouta:

— Il m'a juste fallu un certain temps pour le comprendre, c'est tout.

Tournant la tête, il déposa un baiser au creux de la paume de Francesca, se repaissant au passage de son parfum. Il avait essayé si fort de se convaincre que ce n'était pas grave qu'elle ne l'aime pas, que l'avoir pour épouse lui suffisait, mais maintenant...

Maintenant qu'elle l'avait dit, maintenant qu'il savait, maintenant que son cœur se gonflait de bonheur, il devait s'avouer qu'il s'était trompé.

C'était le paradis.

C'était l'absolue félicité.

C'était quelque chose qu'il n'avait jamais espéré ressentir, dont il n'avait même pas imaginé l'existence.

C'était cela l'amour.

— Jusqu'à mon dernier jour, promit-il, je t'aimerai. Jusqu'à mon dernier jour.

Je t'en fais le serment. Je donnerais ma vie pour toi. Je t'honorerai et te chérirai. Je...

Il s'étranglait d'émotion, mais il s'en moquait bien. Il fallait qu'il le lui dise. Il fallait qu'elle le sache.

— Rentrons à la maison, chuchota-t-elle.

Il hocha la tête.

Elle lui prit la main et l'entraîna doucement vers le petit bois qui se dressait entre le cimetière et le manoir de Kilmartin. Michael la suivit, mais juste avant de s'éloigner, il se retourna vers la tombe de John et articula en silence le mot merci.

Puis il rentra chez lui avec sa femme.

— Je voulais te le dire plus tard, expliqua Francesca.

Sa voix vibra encore d'émotion, mais elle commençait à retrouver sa fermeté habituelle.

— J'avais en tête quelque chose de très romantique. Quelque chose de spectaculaire. Quelque chose...

Elle se tourna vers lui, un sourire espiègle aux lèvres.

— Enfin, je ne sais pas, mais cela aurait été mémorable.

Michael se contenta de secouer la tête.

— Je n'ai nul besoin de cela, assura-t-il. Tout ce dont j'ai besoin... Tout ce dont j'ai besoin...

Qu'il ne sache comment finir sa phrase n'avait pas grande importance, car Francesca avait compris.

— Je sais, murmura-t-elle. J'ai besoin de la même chose.

Épilogue

Mon cher neveu,

Bien qu'Helen affirme ne pas avoir été surprise par l'annonce de ton mariage avec Francesca, je dois avouer que je n'ai pas la même imagination et confesser qu'en ce qui me concerne, la nouvelle a été un choc.

Cependant, je t'implore de ne pas confondre choc et refus. Je n'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps pour comprendre que Francesca et toi formez un couple idéalement assorti. J'ignore pourquoi je ne m'en suis pas aperçue plus tôt.

Je ne prétends pas comprendre la métaphysique, et en vérité, j'ai peu de patience envers ceux qui affirment en être capables, mais il y a une complicité entre vous, une affinité de l'âme et de l'esprit qui vient des plus hautes sphères.

Il est évident que vous étiez faits l'un pour l'autre.

Ce n'est pas facile pour moi d'écrire ces mots. John est toujours vivant dans mon cœur et je ressens sa présence chaque jour. Je continue de pleurer mon fils, et il en sera ainsi à jamais. Je ne saurais te dire combien cela me réconforte de savoir qu'il en est de même pour Francesca et toi.

J'espère que tu ne me trouveras pas trop imbue de moi-même si je te donne ma bénédiction.

Et j'espère que tu ne me trouveras pas stupide si j'y ajoute mes remerciements.

Merci, Michael, d'avoir laissé mon fils aimer Francesca avant toi.

Lettre de Janet Stirling, comtesse douairière de Kilmartin, à Michael Stirling, comte de Kilmartin, juin 1824.

Note de l'auteur

Chers lecteurs,

J'ai soumis les héros de ce roman à plus d'infortunes médicales qu'ils n'en méritaient. Mes recherches sur les problèmes de santé de John et Michael n'ont pas été faciles. Je devais m'assurer que leurs maladies avaient de réelles bases scientifiques, et en même temps, n'en dire que ce qu'en savait la Faculté en 1824 en Angleterre.

John est mort d'une rupture d'anévrisme cérébral. Il s'agit de faiblesses congénitales dans les parois des vaisseaux sanguins qui irriguent le cerveau.

Cette fragilité peut rester à l'état latent pendant de nombreuses années, ou s'aggraver rapidement jusqu'à la rupture, entraînant une hémorragie interne dans le cerveau. Celle-ci peut être suivie d'une perte de conscience, d'un coma, et s'avérer fatale. Les migraines dues à une rupture d'anévrisme sont soudaines et violentes, mais elles peuvent aussi être précédées par des maux de tête insistants un certain temps avant la rupture effective.

Rien n'aurait pu être fait pour le sauver. Même de nos jours, environ la moitié des cas de rupture d'anévrisme se terminent par un décès.

Au XIX^e siècle, la seule façon de conclure définitivement à une rupture d'anévrisme était de pratiquer une autopsie. Il est extrêmement peu probable, 373

cependant, qu'un aristocrate ait été soumis à une m dissection post mortem.

Aussi le décès de John X serait-il de toute façon resté un mystère pour ses m proches. Tout ce que Francesca aurait pu en savoir, c'était que son mari s'était plaint d'une migraine, s'était couché et ne s'est jamais réveillé.

Un tournant décisif dans le traitement de l'anévrisme cérébral est intervenu avec la généralisation de l'angiographie, dans les années 1950. Cette technique, qui consiste à injecter une solution colorante opaque aux rayons X dans les vaisseaux qui irriguent le cerveau, afin d'obtenir une image radiographique de l'anatomie vasculaire, a été développée au Portugal en 1927 par Egas Moniz. Petite anecdote historique : Moniz s'est vu discerner le prix Nobel de médecine en 1949, non pas pour ses recherches pionnières en angiographie, qui ont sauvé bien des vies, mais pour sa découverte de la lobotomie frontale comme traitement de certaines maladies psychiatriques.

Pour ce qui est du paludisme¹, c'est une maladie fort ancienne. De mémoire d'homme, on a toujours établi une relation entre une exposition à un air chaud, humide et moite, et la survenue de fièvres épisodiques, de faiblesse, d'anémie, de déficiences rénales, de comas, et de décès. L'ancien nom de cette maladie, malaria, qui vient de l'italien « mauvais air », reflète la croyance de nos ancêtres dans la nocivité de l'air en lui-même. Dans ce roman, Michael dénonce 1' air putride » comme cause de sa maladie.

Aujourd'hui, nous savons que le paludisme est une maladie parasitaire. Les milieux chauds et humides n'en sont pas directement responsables. En revanche, ils offrent des conditions optimales de développement à des moustiques du genre Anopheles, vecteurs de l'infection. Lorsqu'un moustique 1. *Désigné par son ancien nom, malaria, dans le roman. (N.d.T.)* anophèle femelle pique un être humain, il injecte involontairement à celui-ci des micro-organismes. Ceux-ci sont des parasites unicellulaires du genre Plasmodium. Il en existe quatre espèces susceptibles de transmettre une infection: falciparum, vivax, ovale et malariae. Une fois dans le sang, ces micro-organismes pénètrent dans le foie, où ils se multiplient très rapidement. En moins d'une semaine, des dizaines de milliers de parasites sont de nouveau libérés dans le sang, dont ils infectent les globules rouges, se nourrissant de l'hémoglobine, riche en oxygène, que contiennent ceux-ci. Tous les deux ou trois jours, selon un processus synchronisé que l'on comprend mal, une nouvelle génération de ces parasites jaillit des globules rouges, déclenchant de fortes fièvres accompagnées de violents frissons. Dans le cas du paludisme falciparum, les cellules infectées peuvent devenir collantes et former des adhérences à l'intérieur des vaisseaux sanguins, des reins et du cerveau, avec pour conséquence un blocage des fonctions vitales, le coma, puis la mort si un traitement n'est pas rapidement administré.

Michael a eu de la chance. Bien qu'il l'ignore, il est atteint du paludisme vivax, qui peut survivre dans le foie du malade pendant des années, mais tue rarement son hôte humain. Néanmoins, la fatigue et les fièvres liées au paludisme vivax sont particulièrement sévères.

À la fin du roman, Michael et Francesca s'inquiètent tous deux d'une augmentation de la fréquence des épisodes fébriles, qui pourrait indiquer que son organisme est en train de perdre du terrain face à la maladie. En vérité, dans le cas du paludisme vivax, cela n'a pas grande importance. Les attaques de fièvre paludéenne semblent se déclencher sans raison apparente (sauf dans les cas d'immunodéficience liés à la grossesse, aux cancers ou au sida). En fait, certains malades connaissent une rémission définitive des fièvres et sont en parfaite santé toute

374

375

leur vie. J'aime à croire que Michael fait partie de ces privilégiés, mais même dans le cas contraire, il n'y a aucune raison de craindre qu'il ne puisse vivre jusqu'à un âge avancé. En outre, le paludisme étant une maladie strictement sanguine, il ne peut la transmettre aux membres de sa famille.

Les causes du paludisme ne seront élucidées que plusieurs décennies après l'époque où se situe ce roman, mais le principe du traitement en est déjà connu. Il consiste en l'ingestion de l'écorce d'un arbre tropical, le quinquina, généralement mélangée à de l'eau : l'eau de quinine. La quinine a été commercialisée pour la première fois en France en 1820, mais son usage était déjà largement répandu depuis un certain temps.

Le paludisme a été pratiquement éradiqué des pays développés, en grande partie par le contrôle des populations de moustiques. Toutefois, il demeure l'une des premières causes de handicap et de mortalité dans les pays en voie de développement. Entre un et trois millions de personnes meurent chaque année du paludisme falciparum, soit en moyenne un décès toutes les trente secondes. La plupart des victimes se trouvent en Afrique subsaharienne et sont des enfants de moins de cinq ans.

Une part des bénéfices liés à la vente de cet ouvrage sera reversée à la recherche médicale contre le paludisme.

Bien à vous,

Julia Quinn